

BIBLIOTHECA VALLESIANA

6

PAUL SAUDAN et NORBERT VIATTE

Chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice

LETTRES - TEXTES INÉDITS  
précédés de  
TÉMOIGNAGES

Lettre-préface du cardinal Charles Journet

1968

Imprimerie Pillet, Martigny



**Médiathèque VS Mediathek**



1010818948

N 696/6







BIBLIOTHECA VALLESIANA

6





BIBLIOTHECA VALLESIANA

6

PAUL SAUDAN et NORBERT VIATTE

Chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice

LETTRES - TEXTES INÉDITS  
précédés de  
TÉMOIGNAGES

Lettre-préface du cardinal Charles Journet

1968

Imprimerie Pillet, Martigny

N 696/6



69/1

Ouvrage publié sous le patronage d'un comité d'initiative formé de MM. François Bouchardy, à Genève, Maurice Chappaz, à Veyras/Sierre, Jean Darbellay, à Fribourg, André Donnet, à Sion, et le chanoine Jean-Marie Theurillat, à Saint-Maurice, avec l'appui du Département de l'Instruction publique du canton du Valais, de l'Abbaye de Saint-Maurice, des amis de la «Bibliotheca Vallesiana» et des souscripteurs dont les noms sont mentionnés à la fin du volume.

## AVANT-PROPOS

*En publiant cet hommage à la mémoire des chanoines Paul Saudan et Norbert Viatte, notre comité ne s'est pas proposé de dresser, à quelques mois de leur disparition, une manière de bilan de leur carrière, ni non plus de dessiner déjà le portrait de deux êtres à la fois si riches, si complexes et si différents, liés par une profonde amitié qui ne s'est jamais démentie pendant plus de quarante ans.*

*Nous avons voulu d'abord réunir sans tarder des témoignages et des souvenirs d'amis et d'anciens élèves. Ensuite, nous nous sommes efforcés de recueillir, avant qu'ils ne soient dispersés et perdus, des écrits de l'un et de l'autre, dont l'intérêt spirituel, psychologique, littéraire ou artistique justifie la publication, et qui, en même temps, contribuent à faire mieux connaître leurs auteurs.*

*M. Saudan n'a jamais écrit avec l'arrière-pensée d'être un jour publié. Son action, en marge de son enseignement professoral, s'est exercée surtout dans la direction des âmes, et à cet effet il a entretenu de nombreuses correspondances suivies. Or, les lettres qu'il a reçues ont déjà été, de par sa volonté expresse, en grande partie détruites ou restituées à leurs expéditeurs ; quant aux innombrables lettres qu'il a lui-même écrites, il faudrait entreprendre de longues et délicates démarches pour les rassembler et ensuite, par devoir de discrétion, attendre des années avant de les livrer au public. A une exception près toutefois : les lettres que M. Saudan a échan-*

gées, de 1936 à 1953, avec le grand musicologue français Georges de Saint-Foix (1874-1954), en majorité conservées, et que M<sup>me</sup> de Saint-Foix, peu avant sa mort, le 7 juillet 1967, nous a autorisés à publier. Cette correspondance, compte tenu des coupures que nous y avons opérées, ne montre sans doute M. Saudan que sous un unique aspect de sa personnalité, celui du musicien passionné. Cependant elle laisse encore suffisamment deviner le professeur de grec, le maître enthousiaste, le directeur spirituel, l'ami attentif et sensible.

M. Viatte a rayonné par son enseignement, par ses conférences, par sa prédication, par ses entretiens, par l'activité qu'il a déployée, lui aussi, dans la conduite des âmes.

Il semble n'avoir jamais rédigé entièrement ni cours, ni conférence, ni sermon. C'est probablement pour cette raison qu'un de ses supérieurs, tout en lui rendant hommage au lendemain de sa mort, a affirmé : « Un souci extrême de la forme esthétique l'empêcha malheureusement d'écrire. » Il eût été plus exact de dire, on le verra, « l'empêcha de publier ».

M. Viatte ne nourrissait pas d'ambition littéraire ni mondaine. S'il est réel qu'il a éprouvé, de plus en plus intensément à mesure que les années avançaient, les angoisses de l'auteur devant la page blanche, il ne faut pas oublier non plus que son temps, déjà bien rempli par ses devoirs de religieux et d'enseignant, a été encore grignoté par une multitude de besognes de toutes sortes qu'il se faisait un scrupule de refuser : lecture de manuscrits, corrections d'épreuves, etc. Néanmoins, il a écrit et publié beaucoup plus qu'on ne l'a communément prétendu et cru.

Certes, il n'a pas pu réaliser un ouvrage de quelque envergure. Toutefois, une rapide exploration dans quelques revues mensuelles nous a permis de constater que le nombre des articles — en majorité anonymes — de M. Viatte excédait largement la centaine et nous a convaincus qu'il importait tout d'abord, pour infirmer la légende créée à ce sujet, d'essayer de dresser leur bibliographie.

Pour ses cours, ses conférences, ses sermons, il se bornait à préparer, en chaque circonstance, un schéma, une esquisse ou un précis, ou encore un choix de textes.

Plusieurs de ses anciens élèves d'Humanités ont conservé les schémas de cours qu'il dictait puis développait en classe. Nous avons tenu à reproduire, à titre de document, un des premiers, consacré à l'art du beau et établi par le jeune professeur de vingt-six ans. Par contre, nous avons d'emblée renoncé à publier des notes recueillies, pendant ses trente ans d'enseignement, par des élèves, mais qui n'ont été ni revues ni mises au point par le maître.

Si M. Viatte n'a conservé que peu de lettres qui lui ont été adressées, ses correspondants ont en général précieusement conservé les siennes, et elles sont également plus nombreuses qu'on ne l'imaginait. Nous nous sommes trouvés ici devant le même cas de conscience que pour les lettres de M. Saudan ; avec cette différence pourtant, que celles de M. Viatte sont rédigées avec une telle discrétion qu'on pourrait déjà pour la plupart les livrer au public, avec de menues coupures, sans risquer de violer l'intimité de leurs destinataires. Nous avons donc réuni, dans une troisième section, une trentaine de pièces : lettres, conseils et précis adressés à quelques familiers. Il ne s'agit par conséquent pas d'une anthologie, puisque nous n'avons pu opérer sur un ensemble important ; toutefois, s'il est arbitraire, notre choix présente des textes qui, croyons-nous, ne sont pas dénués d'intérêt.

De plus, une jeune religieuse, fille spirituelle de M. Viatte, nous a autorisés avec une extrême obligeance à publier, moyennant quelques coupures destinées à sauvegarder son anonymat, les lettres de direction qu'elles a reçues et qui constituent une quatrième section.

Enfin, M. Viatte a tenu sporadiquement un journal dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il l'a détruit. Pourtant, quand il est tombé malade en 1961, M. Viatte s'est remis à noter des réflexions personnelles, à intervalles irréguliers, jusqu'à quelques semaines de sa mort. S. Em. le cardinal Journet a pris connaissance de ces réflexions et a bien voulu en présenter ici quelques fragments : ils forment la cinquième et dernière section.

\* \* \*

Tel qu'il se présente, aussi disparates que soient les éléments qui le composent, aussi grandes que soient les lacunes et les imper-

fections dont nous avons pleinement conscience, cet hommage est une première contribution à la connaissance de deux religieux enseignants d'une qualité exceptionnelle. Nous souhaitons qu'il soit un témoignage de gratitude à leur égard et qu'il conserve vivace le souvenir reconnaissant que nous leur vouons ; nous formons le vœu qu'il attire également l'attention sur leur correspondance et incline ceux qui ont la chance de posséder lettres et billets à les sauvegarder, de telle sorte qu'un jour il soit possible d'écrire la biographie de ces deux hommes qui ont joué un rôle marquant dans la vie spirituelle et intellectuelle de notre pays et qui, pour une grande part, ont animé le mouvement que C.-F. Ramuz lui-même, en 1939, nommait « l'École de Saint-Maurice ».

Il nous est impossible de remercier ici nommément tous ceux qui ont facilité notre entreprise ; nous tenons cependant à exprimer notre vive gratitude à ceux qui ont bien voulu nous communiquer en prêt des documents (lettres, textes inédits, photos, portraits) et à tous ceux qui, par leur travail, par leurs conseils ou par leur appui financier, ont contribué à l'élaboration de ce volume et à sa publication.

André DONNET

Jean-Marie THEURILLAT

## CURRICULUM VITÆ PARALLÈLE

établi par  
Joseph VOGEL

1897

11 janvier, naissance à Martigny de Paul-Maurice-Frédéric Saudan, fils de Benjamin, maître d'hôtel, et d'Elise Delasoie.

1904

2 février, naissance à Saignelégier de Norbert-Marie-Ignace-Gérard Viatte, fils de Charles, notaire, et de Marie-Louise Chavanne.

1909

Elève au Collège Saint-Michel, à Fribourg.

1912

Elève au Collège de Genève.

1915

Maturité au Collège de Genève. - Etudiant en médecine à l'Université de Genève.

1917

Elève au Collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice.

1920

Semestre d'été à l'Université de Zurich, puis de nouveau à Genève.

1921

9 juin, diplôme fédéral de médecin à l'Université de Genève. - 13 octobre, nommé deuxième assistant à la Polyclinique de Genève.

1922

26 septembre, nommé premier assistant à la Polyclinique de Genève.

1923

17 septembre, nommé assistant interne à l'Hôpital cantonal de Genève. - Du 26 au 30 septembre, à Meudon (S.-et-O.), avec les abbés Ch. Journet et M. Zundel, de Genève, à la deuxième retraite des Cercles thomistes, organisée par J. Maritain.

Maturité au Collège de Saint-Maurice. - 19 septembre, prise d'habit à l'Abbaye de Saint-Maurice.

1924

31 mai, prise d'habit à l'Abbaye de Saint-Maurice.

21 septembre, profession simple. - Théologie à l'Abbaye de Saint-Maurice.

1925

1<sup>er</sup> juin, profession simple. - Théologie à l'Abbaye de Saint-Maurice.

Etudes de théologie et de latin-grec à l'Université de Fribourg (jusqu'en 1928).



1926

Etudes de théologie à l'Université de Fribourg (jusqu'en 1929).

1927

21 septembre, profession solennelle.

1928

3 juin, profession solennelle.

22 avril, ordination sacerdotale. - Dès septembre, professeur principal de la classe d'Humanités (jusqu'en 1942). - Professeur d'exégèse à l'Abbaye (jusqu'en 1929). - Aumônier de l'*Aganina*, section de la Société des Etudiants suisses, au Collège de Saint-Maurice (jusqu'en 1931).

1929

14 avril, ordination sacerdotale. - 22 août, maître des novices (jusqu'en juillet 1930). - Dès septembre, professeur d'exégèse à l'Abbaye (jusqu'en 1930).

Bibliothécaire de l'Abbaye (jusqu'en été 1930).

1930

Professeur principal de la classe de Grammaire (jusqu'en 1933); professeur de grec (jusqu'à sa mort).

Professeur d'exégèse à l'Abbaye (jusqu'en 1931).

1931

Professeur de littérature française au Lycée (jusqu'à sa mort).

1933

Professeur principal de la classe de Syntaxe et alternativement de celle de Grammaire (jusqu'en 1938).

1937

Membre du Conseil abbatial (jusqu'en 1943).

1942

Secrétaire du Chapitre abbatial (jusqu'en 1943).

Aumônier de la Jeunesse étudiante catholique de la Suisse romande (jusqu'en 1943).

1943

Professeur principal de la classe de Rhétorique (jusqu'en 1944). - Rédacteur des Bulletins paroissiaux de la Suisse romande (jusqu'à sa mort). - Président de la Société suisse des professeurs de français (jusqu'en 1944).

1944

Professeur d'histoire de l'art (jusqu'en 1946).

Professeur d'exégèse à l'Abbaye (jusqu'en 1957).

1945

Professeur d'esthétique au Collège (jusqu'en 1961).

1946

Professeur d'histoire de la musique (jusqu'à sa mort).

1949

Membre du Conseil abbatial (jusqu'à sa mort).

1952

En novembre, interrompt ses cours pour cause de maladie ; les reprend à Pâques 1953.

1956

Professeur de littérature française à l'Université populaire de Sion (jusqu'en 1957).

1957

Professeur d'histoire de la littérature russe au Collège (jusqu'en 1959).

Professeur de littérature française aux Universités populaires de Martigny et de Monthey (jusqu'en 1961).

1961

En février, interrompt ses cours pour cause de maladie ; en reprend une partie dès septembre 1962.

1966

30 décembre, décès à Lausanne.

1967

25 février, décès à Monthey.





Les chanoines Paul Saudan et Norbert Viatte  
lors de la grande promenade du Collège de Saint-Maurice  
en mai 1930, à Stresa



## LETTRE-PRÉFACE

A André Donnet

C'est à vous d'abord, cher Monsieur, que nous devons le présent livre, à vous d'abord que va notre reconnaissance. Vous en avez été le premier inspirateur puis l'artisan patient et infatigable, vous l'avez placé d'emblée dans l'ombre protectrice de l'Abbaye, vous avez réussi à susciter d'émouvants et admirables témoignages, à rassembler des souvenirs partout dispersés, à leur rendre en les coordonnant leur vraie signification.

En raison de l'amitié tendre et profonde qui m'unissait à Paul Saudan et à Norbert Viatte, en raison aussi, je pense, de mon titre d'aîné dans le sacerdoce et dans un commun amour de l'Eglise qui est l'Epouse, non point sans pécheurs puisque nous en sommes, mais sans péché, sainte, immaculée, vous m'avez fait l'honneur de me demander une lettre-préface. Je pensais la faire tenir en quelques lignes, mais par une de vos récentes lettres, j'ai cru comprendre qu'elle devait être, dans votre intention, comme une présentation de tout l'ouvrage. Aurai-je su, sans trop errer, m'acquitter de cette tâche ?

Au vrai, elle est venue spontanément au cœur des anciens élèves de l'Abbaye de Saint-Maurice, la pensée d'associer dans un unique hommage de gratitude deux de leurs maîtres éminents et magnanimes, si divers entre eux mais liés par une indestructible et si merveilleuse amitié, emportés tous deux par la mort à quelques jours d'intervalle, et laissant derrière eux un grand, un pur sillage de lumière. Le soin, la compétence, la perfection avec lesquels cette

pensée, ce vœu ont été accueillis, mis en chantier, conduits à leur achèvement, et qui, plus encore que de la simple reconnaissance, procèdent, cela est visible, d'un mouvement de vénération et de piété filiale, contribuent à faire de cet *In Memoriam* une œuvre haute, durable, d'une exceptionnelle valeur.

On sera frappé par la convergence de témoignages pourtant si différents rassemblés dans la première partie du recueil. Tantôt c'est de lui-même avant tout que tel auteur, ramené au souvenir de ses anciennes années, se préoccupe, soucieux, anxieux de se définir — mais y a-t-il meilleur moyen de se connaître que de se regarder dans les yeux d'un Autre ? — pourtant c'est finalement pour faire honneur à l'attentive sagesse de ses maîtres qui ont su pressentir, puis l'aider patiemment à délivrer le prix du don caché dans la propre nuit de son cœur. Tantôt c'est sur ses maîtres que porte directement l'interrogation de l'auteur, c'est sur eux qu'il lève le regard scrutateur du poète ou de l'analyste, fascinés l'un et l'autre par le passage de quelque insolite grandeur. Et il y a aussi cet autre regard d'un poète habité par une si candide enfance du cœur qu'on l'imagine bien proche d'une béatitude évangélique, et qui n'a besoin que du seul miroir de la multitude de ses malaises, de ses bévues, de ses misères, pour s'extasier devant l'incompréhensible bienveillance de son maître : « Dès que sa bonté me remarqua, je m'attachai à lui comme à un père, attendant qu'il apaisât ma fringale de tendresse, qu'il s'intéressât à ma petite histoire d'enfant sans famille ou presque, mais, comme un médecin empêche l'assoiffé de se jeter sur un verre d'eau de peur que l'organisme déficient ne puisse l'ingurgiter, il s'employa tout d'abord à mettre de l'ordre et de la vigueur dans mon « psychisme » délabré, avec une particulière sévérité. C'est ce que j'ai découvert, ces temps-ci, en relisant les lettres qu'il m'envoya à cette époque et dont l'impitoyable franchise, l'intransigeance parfois, me paraissent aujourd'hui témoigner de la grande perspicacité de son intelligence, tout étonné que je suis de n'avoir gardé le souvenir que de la bonté qui s'y montrait entre les lignes. Le gant de crin est devenu gant de velours dans la mémoire. N'est-ce pas le plus grand éloge que l'on puisse faire d'une méthode d'éducation ? » Toujours cependant, d'où qu'elles émanent, toutes ces



pages présentent un témoignage convergent : celui de maîtres venant à leurs élèves avec un immense respect, attentifs à les aimer eux-mêmes et pour eux-mêmes et tels qu'ils sont sous le regard de Dieu — de Dieu qui dès ici-bas « nous aime tels que nous serons par ses dons, non par nos mérites » — à les aimer avec les patiences mêmes de Dieu : « Jamais nous ne les entendîmes prononcer des phrases creuses dans le genre de : La vie se chargera de vous remettre dans le bon chemin... — Vous êtes des torrents de montagne mais, bientôt, la plaine vous calmera, etc., etc. »

Faut-il retenir au vol quelques autres traits — certains sont des traits de feu — dessinant le portrait de M. Saudan, puis de M. Viatte, ou de tous les deux inséparés dans le cœur de leurs amis ?

— « J'ai cru aux grands hommes de la Grèce comme on doit croire à sa propre âme. A propos de tout, notre maître faisait état d'un déchirement entre la chair et l'esprit, entre l'appel des concupiscences et la naissance à une liberté divine... Je n'ai pas connu de séparation entre la culture grecque et le catéchisme... Chez ce prêtre, j'ai toujours aimé ce que lui et ses confrères de l'Abbaye acceptaient : d'être d'une certaine manière distants et différents de nous. C'est pourquoi ils nous étaient si proches ! »

— « *Il y a une scission en nous*, écrivait M. Saudan, *non pas entre les sens et l'esprit, ce qui est faux, mais à l'intérieur de la sensibilité ; c'est AVEC elle qu'il combat CONTRE elle.* »

— « Ni les souffrances physiques avouées (« crises atroces », m'écrivait-il), ni les souffrances morales qu'il taisait ne vinrent à bout jamais de son courage, de sa joie. »

— « Il était certes avant tout musicien, sensibilité musicale et aussi conscience de la musique. Ses dons d'éveilleur d'âmes passaient par la communication de l'enthousiasme du mélomane, qui traçait son chemin de beauté vers l'Absolu... Ses études médicales, son passé dans le monde, ses contacts avec le cercle de Maritain en particulier, l'auréolaient à nos yeux du mystère de son renoncement solennel sur fond d'orage... Il ne dédaignait pas d'écouter longuement les passereaux chanter. Joyeux, il irradiait ; mélancolique, il portait haut sa couronne d'épines. La médiocrité l'impantait. »

Tels mots de lui vont loin : « Je n'ai jamais douté de vous... Je sais votre misère, votre détresse et l'enfant terrible... que vous êtes quand il s'agit de vivre. »

— « *L'au-delà est aussi certain que la mort. L'appel de la patrie, il n'est pas un fils de la femme qui ne le perçoive.* »

M. Viatte était moins exubérant, plus concentré.

« Dès les premiers contacts, je le découvris compagnon pour la même longue marche qui nous conduirait de Virgile à Reverdy, suivant un incessant combat spirituel qui tente de nous exprimer tels qu'en solitude un humanisme tragique nous enseignait à méditer... C'est bien Paul Saudan qui me fit connaître Norbert Viatte dont je devenais voisin de cellule dans ce corridor du Martolet que je tiens toujours pour le plus haut lieu de mon adolescence. »

— « M. Viatte à Saint-Maurice c'était Arnould à Port-Royal... M. Viatte était à lui seul un enseignement, une plainte et un brasier... Je prétends pour l'instant que sous un masque étrange d'ironie et d'humour M. Viatte était un brasier de souffrance... J'ai vécu dans l'ombre d'un saint. Tout ce qu'il a touché est devenu sacré... Nul mieux que lui n'évoquait la panique humaine aux portes du mystère. Ses paraboles réinventaient l'Évangile. Ravi et tourmenté, j'écoutais pendant que la nuit tombait à la fenêtre de sa cellule où ne palpitait plus que la veilleuse grave de sa voix. »

— « Les silences même de Viatte, ce lent, cet exact mûrissement qu'il imposait à sa phrase, l'expression tâtonnante au-dedans mais infaillible quand elle frappait l'air, me donnaient la sensation, le témoignage physique de cette réserve et de cette pudeur affamée de silence qu'il estimait la marque d'une création littéraire authentique. »

— « Je me rappelle un seul sermon de lui, dans la chaire de la basilique ; mais qui me découvrit ce que l'on entend par le symbolisme mystique, chose que j'avais cherché à comprendre en vain jusque-là. Une autre fois, il s'agissait d'obtenir une intervention d'urgence pour nous protéger de quelque mesure disciplinaire. Je le trouvai en action de grâces à la sacristie, si absorbé que je dus lui tirer la manche. La face irradiante et bouleversée qui sortit alors de ses mains fut une révélation. Le respect de son secret vint accroître notre admiration... Naîtra-t-il un mythe de

M. Viatte? Probablement. Sa haute et fraternelle figure se prête à l'idéalisation. Sa patrie subjective, là où la « fine pointe » de l'intelligence devient poésie, est une région de confins et d'asymptotes et par conséquent de légende. Pourvu qu'elle ne tourne pas à l'hagiographie, il ne se troublerait guère de cette transposition imaginaire... Des parcelles de son souvenir habitent tous ses amis, chacun réfractant la sienne à travers sa personnalité particulière. Leur ensemble reflète une vérité, mais non pas intégrale. Il n'appartient à aucun homme de la connaître à fond.»

\* \* \*

Si doués qu'aient été ces deux maîtres, leur rayonnement ne s'expliquerait pas, cela est clair, si leur âme trop exigeante pour se contenter de ce qui passe, n'avait accédé à cette région des silences intérieurs où elle peut par moments s'abîmer dans l'amoureuse contemplation de son Dieu. Et cela, on le devine, n'est guère possible sans quelque passage privilégié de la souffrance, sans quelque invitation divine à un renoncement décisif, radical, librement consenti.

Paul Saudan avait vingt-six ans quand Dieu est venu le chercher. Tout lui réussissait; il était assistant interne à l'Hôpital cantonal de Genève, aimé de ses professeurs, fêté dans le monde; et soudain tout ce qui lui était le plus cher, même les évasions dans le paradis de la musique, il s'est trouvé prêt à le renoncer: « Ce que je croyais de l'or, disait-il, m'apparaît maintenant comme du clinquant. » Cependant, ayant tout abandonné sans ombre d'arrière-pensée, bien des choses — entre autres la très chère musique — devaient lui être rendues, qu'il pourrait alors accueillir avec un amour non certes moindre, mais plus pur et plus pacifié. Il lui est arrivé un peu ce qui s'est passé pour Fra Angelico disant adieu à la peinture pour la retrouver transfigurée dans le cloître, et pour Jacques Maritain disant adieu à la philosophie découverte chez Bergson pour la retrouver chez saint Thomas.

L'itinéraire de Norbert Viatte est différent. Il était le sixième de sept enfants. Il perd sa mère à l'âge de deux ans, et comment ne pas percevoir en lui le vide laissé par ce départ? Il a seize ans

à la mort de son père. Son cousin nous le décrit comme un jeune homme à la fois espiègle et profond, doué de beaucoup de finesse et de fantaisie, ayant trouvé son terreau nourricier dans cette Abbaye de Saint-Maurice où passaient tant d'artistes, d'écrivains, de philosophes. « A-t-il jamais hésité sur sa vocation ? Dès cette époque elle s'affirmait nettement : obligé de préciser la voie où il s'engageait, il ne la voyait pas ailleurs qu'au lieu même où il avait entendu l'appel. » Il me semble deviner en lui une sensibilité pareille à celle de Vassilij Rozanov écrivant vers la fin de sa vie : « Et je me suis précipité vers l'Eglise. Elle seule est *chaude*. Elle est le seul endroit chaud sur la terre. »

Tous deux, après leur profession simple, devaient se retrouver à l'Université de Fribourg où ils suivaient avec passion les grands cours de théologie du Père Ramirez auquel succéda le Père Marin Sôla. Norbert Viatte était un métaphysicien et un théologien de grande race. Mais n'était-il pas fait pour exceller dans toutes les branches du savoir ? Pendant treize ans consécutifs (1944-1957), l'enseignement de l'exégèse lui fut confié à l'Abbaye. Heureux ceux qui l'ont eu comme maître ! Les pages où le chanoine Rouiller condense ses souvenirs nous permettent d'entrevoir la rare qualité de son enseignement : « Lentement j'ai compris que l'art exégétique de Norbert Viatte reflétait, malgré sa rigueur scientifique, une expérience spirituelle, scrupuleusement attentive à l'exigence centrale du *Roi sans image au fond des images...* Et tout d'abord cette étrange confiance en guise d'exhortation préliminaire : N'usons qu'avec discrétion de l'adjectif *biblique*. Parce que la caution qu'il offre à une théologie ou à tel mouvement d'apostolat n'est pas toujours exempte d'ambiguïté. Des concessions accordées à l'agressivité stérile se laissent parfois deviner, quand ce qualificatif ne signifie pas, refuge trop facile, l'arrêt de tout cheminement vers la Lumière inaccessible. »

\* \* \*

La deuxième partie du recueil, constituée par *La correspondance musicale* de Paul Saudan et de Georges de Saint-Foix (1936-1953), présentée et soigneusement annotée par André Donnet, est le récit d'une aventure passionnante à travers la musique qui, de

découverte en découverte, va de Beethoven à Mozart, à Haydn et jusqu'aux modernes. En guise d'introduction, le lecteur pourra se reporter aux passages, cités par Jean Darbellay, où Paul Saudan caractérise Antoine Bruckner<sup>1</sup>, ou s'extasie en écoutant les rossignols : « J'ai découvert un peu tardivement la beauté du chant du rossignol en montant au Scex. Les roulades sont merveilleuses, d'une pureté sans pareille. Rivières de diamant. » Il relira le beau texte où Georges Borgeaud évoque « la présence de Paul Saudan à son piano, durant ces instants où, à mon avis, il se montrait au sommet de ses dons, de son rayonnement, de la communicabilité humaine, tout autant que de sa vulnérabilité. »

\* \* \*

La troisième partie du recueil est réservée à Norbert Viatte.

Le schéma d'un cours sur l'Art du Beau, intitulé curieusement *La Colombine* — c'est la Beauté — d'Arlequin — c'est l'Art —, (1929-1930) ne peut évidemment prendre vie et chaleur que dans la mémoire de ceux auxquels il fut expliqué et développé.

Si l'on désire savoir comment N. Viatte comprenait les auteurs, on trouvera la réponse dans deux analyses parues dans *Nova et Vetera* et qui mériteraient sans aucun doute d'être rééditées.

La première concerne *Le « Mémorial » de Pascal*<sup>2</sup>. Après le débrouillage patient et subtil des « thèmes inducteurs » et des « thèmes induits » éclate la conclusion : « Oubliez ce que je viens de dire et surtout la dispersion des phrases du Mémorial... Aux symétries marquées, aux symétries estompées, vous saisissez par ses crêtes le beau rythme de la houle puissante qui dilate l'âme de Pascal. C'est ce rythme qui est significatif : il est né d'une touche imprévisible ; il ordonne une liturgie qui gagne tous les niveaux de son âme..., il crée un psaume d'acquiescement à un Être de plénitude sacrée et déjà de béatitude. Car ce savant, tourné vers le monde et qui l'envisageait comme une proie offerte à la toute puissance du savoir, voici que cette nuit il est assailli — non pas

<sup>1</sup> Paul Saudan a donné à *Nova et Vetera*, 1954, n° 4, pp. 258-265, une étude sur *Antoine Bruckner (1824-1896) ou la spiritualité dans la musique*.

<sup>2</sup> *Nova et Vetera*, 1961, n° 2, pp. 99-106.

en face — par Quelqu'un dont saint Augustin disait qu'il était plus intime à nous que notre intime même. Non, ce n'est pas du dehors, c'est au plus profond de son âme que se lève la fulgurante présence divine. Et sa victoire soudaine ne lui laisse pas le temps de se reprendre... Pascal s'assied à sa table, marque son papier d'une croix irradiante, note une date, et trace un mot qu'il essaiera de commenter misérablement, splendidement : FEU ».

Le second texte : *Sur la « Cantate à trois voix » de Paul Claudel* est antérieur<sup>3</sup>. Après l'analyse ardente et passionnée, d'une extraordinaire densité, du poème, après le discernement d'une part du double thème : « L'éternité perçue dans le moment présent » et : « Le bonheur est de cette heure même où celui que notre cœur aime nous manque », et d'autre part de la position simultanée des trois voix : « La Veuve, l'Exilée et la Fiancée », vient le moment de la conclusion qui rejoint un texte de saint Augustin : « *L'universi saeculi pulchritudo* n'est pas donnée par la saisie spatiale du monde dans l'instant intemporel qui fonde la doctrine de l'ouvrage. Mais c'est l'écoulement du temps, ce *magnum carmen ineffabilis modulatoris*, possédé spirituellement, qui permet au chrétien de passer à la contemplation éternelle de la beauté, alors même que c'est encore le temps de la foi. Claudel ne l'ignorait pas. Il semble que la *Cantate* traduise l'exaucement d'un vœu ancien : *Je comprends l'harmonie du monde : quand en surprendrai-je la mélodie ?* »

Ce vœu du poète, Norbert ne le découvre si bien que parce qu'il le lit en son propre cœur : « Un jour, j'espère, ma solitude sera parfaite : je posséderai l'éternité dans le moment présent. Si seul alors, et plus seul je serai, plus réellement je dirai : *Notre Père...* En vérité j'aurai trouvé mes frères. »

Sous le titre : *Lettres, conseils et précis...*, sont assemblés des textes très divers, échelonnés sur une période de trente-six ans, qui viennent agrandir sous notre regard le portrait spirituel de Norbert Viatte.

Les uns sont d'une large et sereine splendeur : « Voici le moment de donner du fruit. Finies les fleurs et tout ce qui appa-

<sup>3</sup> *Nova et Vetera*, 1946/1947, n° 3, pp. 209-216.

raissait. Voici le grand silence de l'Été (où le prêtre répète en son bréviaire les conseils et les appels de la Sagesse) où le don de soi se fait sans aucune douceur, masqué par la nécessité si raisonnable de chaque jour. Quelle raison y aurait-il de se dérober au devoir quotidien ? Mais le danger est de ne pas lever les yeux, de ne pas vouloir sentir sur sa face le souffle de Dieu — de ne pas avoir le ciel grand ouvert sur son âme, pour que toute action éclore à la lumière de la foi. » (1937).

Les lettres « à un jeune confrère étudiant à Paris » sont d'une particulière richesse. « J'ai commenté [en classe] *Un coup de dés*. Première et dernière fois. Ce n'est pas difficile en soi, mais loin des préoccupations même intellectuelles d'étudiants. J'ai découvert la *Jeanne d'Arc* de Péguy où il y a d'admirables choses, notamment une évocation des voix célestes sur un ton pré-mystique que je trouve très émouvant. En histoire, je viens de découvrir la grande crise économique de 1929 où, me semble-t-il, s'est créée la mentalité moderne. J'espère en tirer un cours socio-philosophico-religieux où je pourrai nager et mes élèves aussi... » (1959).

Norbert ne s'arrache pas au *Journal* de saint Ignace de Loyola que vient de lui envoyer son jeune correspondant. Il semble que s'ouvre alors en lui, sinon une orientation nouvelle, du moins un chemin nouveau dans son orientation. Il répondra : « J'aime dans la rose ce geste silencieux qui s'épanouit insaisissable comme le parfum musical qu'il trace. Pour moi, la rose est une oraison vivante, et pour l'amour de saint Ignace c'est toute une brassée que je voudrais jeter dans vos bras. Mettez-les dans l'eau fraîche de votre âme. »

Les *Lettres à une religieuse*, composées avec beaucoup de souci et d'application, sont conçues comme autant de petits traités d'ascèse, de préoccupation et de couleur très ignatiennes. Elles s'achèvent sur un irremplaçable portrait de Paul Saudan par Norbert Viatte, à la fois délicieux et émouvant : « Au jour de sa mort, j'ai pu remercier Dieu d'un tel don... »

\* \* \*

Norbert Viatte a veillé sur l'agonie de Paul Saudan dans une clinique de Lausanne.

Sur son agonie n'ont veillé que les Anges, et Celle que chaque chrétien invoque si souvent le jour dans l'*Ave Maria*.

Il est mort seul dans la nuit, hors de sa chère Abbaye.

Quelques jours auparavant on l'avait entendu répéter le mot de saint Jean de la Croix qui bouleversait Baruzi : « Une seule pensée de l'homme est plus grande que le monde entier, et, partant, Dieu seul en est digne. »

Saint Jean de la Croix désirait comme une dernière grâce de pauvreté de mourir où il ne serait pas connu.

*Fribourg, 22 mars 1968.*

Charles JOURNET



PREMIÈRE PARTIE

## Témoignages



Robert-Benoît CHÉRIX

QUELQUES ANNÉES DE JEUNESSE...  
SOUVENIR D'UN AMI

M. le chanoine Fleury, de l'Abbaye de Saint-Maurice, alors professeur au Collège Saint-Charles de Porrentruy, passait ses vacances à Choëx, hameau à la fois fief et paroisse de l'Abbaye, lieu idyllique tout enfoui dans les châtaigniers du Bas-Valais. C'est de là que je reçus, en août 1917, une brève missive : « Venez passer une journée à mon presbytère : je voudrais vous y faire rencontrer un étudiant en médecine qui me semble bien proche de vous ! » M. Fleury avait de ces délicatesses...

C'est ainsi que Paul Saudan est devenu mon ami, car la bonne journée de Choëx avait révélé bien vite que nos goûts étaient singulièrement accordés : amour de l'Eglise, de ses rites majestueux et de son incomparable et prodigieux chant grégorien, curiosité passionnée et révérencielle pour les écrits des philosophes et des mystiques de la grande tradition catholique, et, parallèlement, dans l'ordre des lettres et de l'art, l'interrogation des poètes et l'écoute des maîtres de la musique.

De longs échanges suivirent ces découvertes de l'amitié et de l'initiation artistique, mais une étape nouvelle, plus significative encore et propre à faire ressortir le caractère universellement humain de Paul Saudan, devait nous être offerte.

Paul avait achevé le cycle des études de médecine à l'amphithéâtre, il avait parcouru déjà les stages dans les différents services hospitaliers, quand, ses examens finals passés avec les plus

hautes mentions, il fut appelé en qualité de médecin ordinaire à la section clinique de l'Hôpital de Genève. Son intérêt le portait particulièrement vers les problèmes de dépistage et de thérapeutique de la tuberculose. C'étaient de fait les années où l'on découvrirait les nouvelles méthodes éloignées de l'héliothérapie et de la cure en montagne pour s'orienter vers les traitements par injections et vaccins.

Or, je venais d'obtenir au Collège Florimont, à Genève également, le poste de professeur de philosophie et la classe de seconde pour les Humanités. Je commençais ma carrière dans l'enseignement avec une joie débordante, joie qui n'a jamais connu de déclin, et Paul Saudan, en qui mûrissait à son insu une nouvelle vocation, partagea d'emblée mon enthousiasme. Pendant plus de deux ans, sauf de très rares exceptions, tous ses dimanches et ses jeudis me l'amenaient à Florimont où il ne tarda pas à être connu et aimé de tous les élèves. Je libérais les surveillants de promenade en emmenant avec moi une quinzaine de garçons, et Saudan était l'associé indispensable de ces sorties. Il discutait avec chacun, abordant les problèmes de psychologie, de religion... et de musique, car, de même que jadis à Athènes, on n'avait pas droit aux égards du Maître de l'Académie si l'on n'était « géomètre », les bénéficiaires des promenades florimontanes devaient montrer le bout de l'oreille... musicale ! De fait la petite Académie ambulante aboutissait inmanquablement à la salle de Plainpalais, où l'Orchestre Romand, sous la baguette d'un jeune chef prestigieux, Ernest Ansermet, donnait un concert populaire.

Bien plus. Il y avait à Florimont, par une Providence merveilleuse pour nous tous, un maître de musique, Stanley Cooper, pianiste anglais, grand prix de virtuosité du Conservatoire de Londres. Cooper était littéralement un phénomène par sa capacité d'interpréter à vue n'importe quelle partition, fût-ce la plus abstruse, sans la moindre bévue et *a tempo*. Il était, dans ses heures libres, toujours à son piano et toujours disponible. Il avait coutume de jouer l'œuvre entière d'un compositeur. Quelle aubaine pour les élèves et quelques professeurs : le docteur Saudan allait expliquer les formes musicales au groupe des privilégiés, il commenterait le texte au fur et à mesure que se dérouleraient les thèmes en

en relevant la structure contrapuntique et le processus tonal et harmonique ! Cette activité de musicologue, Paul Saudan la poursuivra toute sa vie, et les étudiants de l'Abbaye, comme certain cercle d'amis de Martigny, en profiteront jusqu'à la veille de son trépas.

Une découverte qui devait avoir, pour l'un et pour l'autre, des conséquences majeures fut celle de l'Italie dans le voyage que nous fîmes ensemble en l'année 1923.

Je venais de publier mon premier livre, *L'Arche d'Alliance*, et S. Em. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, préfacier de l'ouvrage, avait exprimé le désir que mon livre fût présenté à S. S. le pape Pie XI. J'invitai Paul Saudan à m'accompagner. Les formalités requises expédiées, nous passâmes la quinzaine de Pâques en Ombrie et à Rome dans un enchantement qui dépasse toute description. La messe solennelle de la Résurrection dans la basilique d'Assise, la douceur séraphique du cloître de Saint-Damien, puis la révélation de la splendeur et de la majesté de Rome, faisaient naître en nos cœurs des transports non pareils ; enfin, couronnant la mystique geste, la visite au Père des fidèles en une audience privée, tout cela forgea en nous un lien nouveau et si fort avec l'Eglise romaine que Paul Saudan, particulièrement, devait attacher à sa destinée d'une façon plus qu'ordinaire. Le Souverain Pontife nous avait parlé avec tant d'ouverture et de simplicité de ses expériences de professeur à Milan que nous sortîmes de cet auguste entretien convaincus que le maître, dans sa classe, a des possibilités d'apostolat proprement illimitées. Il me fallut persuader mon compagnon que la médecine offre une semblable carrière auprès des âmes. On sait la suite ! Le docteur Saudan quittait bientôt l'hôpital pour le monastère.

Une note encore : j'ai retrouvé Paul Saudan à Fribourg en 1929, où il terminait ses années de théologie à l'Université, et, nouveau parallélisme de nos rencontres, nous venions de décider l'un et l'autre de nous mettre à l'étude de la langue russe. Je crois que Moussorgsky et Prokofiev y étaient pour beaucoup ! De nouveau, comme jadis à Genève, ce furent les promenades du jeudi, mais, cette fois-ci, nos pas nous portaient à Hauterive ou à Bourguillon en ânonnant les éléments de la terrible morphologie slave et d'une redoutable syntaxe.

Paul Saudan, âme assoiffée de vérité, de beauté et d'amour, avait trouvé la route la plus sûre. Ses magnifiques dons naturels s'épanouirent de par l'onction du sacerdoce et les douces meurtrissures des vœux de religion.

D'autres, ici même, évoquent la figure du prêtre et du pédagogue ; quant à nous, nous gardons dans notre cœur le sourire d'un ami prudent, tendre et clairvoyant, ce sourire quelque peu mélancolique qu'une sensibilité d'artiste avait affiné et endolori, mais que la foi transfigurait en ce monde avant de s'abolir dans les extases où la justice et la beauté, la lumière et la paix ne sont qu'un même rayonnement de Celui auquel Paul Saudan avait consacré sa vie.

*Florence, 29 juin 1967.*

Chanoine Léon DUPONT LACHENAL

### UNE AME RAYONNANTE

Il manqua douze jours au chanoine Paul Saudan pour qu'il eût atteint son soixante-dixième anniversaire, mais, à le voir, personne ne soupçonnait son âge. Il avait conservé sa sveltesse et sa haute stature, sa vivacité, son sourire, et jusqu'à cette chevelure abondante et bouclée qu'on remarquait pareillement chez le Dr Schweitzer, médecin et musicien lui aussi.

La vie de Paul Saudan fut apparemment toute simple. Elle s'inscrit sur deux panneaux : le premier comprend l'enfance, les études, la recherche de la place qui devait être la sienne dans le plan de Dieu ; le second panneau nous le montre, après ses études théologiques et son ordination sacerdotale, entièrement voué à l'enseignement et à la vie religieuse tout au long de trente-sept années passées à l'Abbaye. Une vie sans complication apparente,

sans éclat particulier, et qui aurait pu sombrer dans la banalité. Mais il y avait dans l'âme du chanoine Saudan un feu qui transcendait la monotonie des jours et qui fit de sa vie le foyer d'un merveilleux rayonnement. Les années s'accumulaient sans éteindre l'ardeur de son âme, et son enthousiasme demeure un exemple et une leçon.

Il était né à Martigny-Ville, le 11 janvier 1897, dans une ancienne famille de la cité. A cette époque, où le recul du temps n'avait pas encore estompé les séquelles des luttes du siècle passé, on voyait souvent les enfants des familles radicales du Valais s'en aller faire leurs études à Aigle, Fribourg ou Genève, tout comme ceux des familles radicales de la Gruyère venaient à Saint-Maurice : il semblait qu'un certain dépaysement protégerait mieux une certaine indépendance... Après ses classes primaires, Paul Saudan alla donc à Fribourg, au Collège Saint-Michel, où il fut condisciple du futur Mgr Charrière, puis à Genève, au Collège de Calvin, où il couronna ses études littéraires par le diplôme de maturité qu'il obtint à dix-huit ans. Il s'inscrivit ensuite à la Faculté de médecine, où il poursuivit toute sa formation, à l'exception d'un semestre passé à Zurich. Genève le retenait, Genève qui se laisse volontiers « annexer » par le Valais dont elle abrite tant de ressortissants. Muni de son diplôme fédéral de médecin, le « Dr Saudan » entra comme interne à la policlinique de l'Hôpital cantonal où, durant trois ans, il se dépensa avec un dévouement constant. Les malades appréciaient sa bonté rayonnante et on lui reconnaissait un diagnostic très sûr.

C'est durant ses années genevoises que je fis la connaissance de M. Saudan. Il logeait dans la famille Davier, dont un parent, le professeur Davier, anima longtemps, avec une science et un tact parfaits, l'émission de Radio-Sottens : « Questionnez et on vous répondra. » Nous habitons sur le même palier. Un jour, dans le hall d'entrée, il m'arrêta : « N'êtes-vous pas élève au Collège de Saint-Maurice ? » Devinant ma surprise, il enchaîna aussitôt : « J'ai reconnu votre casquette. » A Saint-Maurice, comme à Saint-Michel, comme ailleurs encore, les collégiens portaient un uniforme bleu avec boutons dorés, et une casquette militaire ornée d'un

écusson. Peu de jours avant sa mort, M. Saudan me rappelait encore cette rencontre qui fut à l'origine des liens de haute estime et d'amitié profonde qui se nouèrent entre nous il y a près d'un demi-siècle...

En même temps qu'il se dévouait au service des malades, M. Saudan poursuivait des études philosophiques et littéraires et, surtout, il aimait à étudier les problèmes religieux. Chaque semaine, il rencontrait l'abbé Journet, aujourd'hui cardinal, pour discuter de ces questions : ainsi naquit une « fervente et incomparable amitié », comme on l'a dit, que seule la mort interrompra. Durant ces mêmes années, M. Saudan passait la plupart de ses dimanches et jeudis après-midi avec M. Robert-Benoît Chérix, qui enseignait alors la philosophie et le latin au Collège Florimont et qui devint plus tard professeur à l'Université de Fribourg. M. Chérix était un ami de l'Abbaye de Saint-Maurice à laquelle il accorda une place de choix dans un livre très remarqué, *L'Arche d'Alliance*, où il a retracé le cheminement de sa conversion. Sans doute, à côté de la musique qui les rapprochait, du russe qu'ils étudiaient ensemble, des expositions qu'ils aimaient à visiter, à côté des poètes qu'ils lisaient et commentaient, « L'Arche d'Alliance » ne demeurerait-elle pas étrangère à leurs conversations, et l'Abbaye de Saint-Maurice entrerait-elle dans leurs propos.

Un même amour de la musique fit aussi se rencontrer M. Saudan et M. Georges Haenni, aujourd'hui directeur du Conservatoire de Sion. L'église de Saint-François, toute proche du domicile de M. Saudan, offrit aux deux amis la possibilité de s'exercer ensemble à son orgue qui comptait alors parmi les meilleurs instruments de la ville.

Dans leurs entretiens, Saudan, Chérix, Haenni échangeaient leurs idées, avec enthousiasme, cet enthousiasme qu'ils surent garder tout le long de leur vie. Ils parlaient aussi de religion, de foi, d'idéal, et ils communiaient dans un même désir de donner à leur vie un sens élevé et généreux.

L'orgue n'était pas, pour M. Saudan, le seul attrait de l'église de Saint-François, ni même le principal : il y trouvait avant tout



le cadre de sa prière. A le voir prolonger longuement ses méditations devant le tabernacle, à voir son assiduité à se recueillir silencieusement, ma mère fit un jour cette remarque : « Ce jeune homme est trop pieux pour rester dans le monde : sans doute cherche-t-il sa voie, et celle-ci le conduira probablement au couvent. » Aussi n'y eut-il nul étonnement lorsque le Dr Saudan demanda son admission à l'Abbaye de Saint-Maurice. Il y revêtit l'habit des chanoines le 31 mai 1924, jour mémorable où l'Abbaye célébrait dans la joie la fête de Marie Médiatrice, ainsi que le vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce de Mgr Mariétan et le dixième de son épiscopat. La joie était grande aussi d'accueillir cette nouvelle recrue, et pour moi, qui étais déjà de la maison, j'étais particulièrement heureux de le voir se joindre à nous.

Ce fut, dès lors, la vie régulière : noviciat, puis études théologiques, commencées à l'Abbaye, continuées et achevées à l'Université de Fribourg ; enfin, l'ordination sacerdotale reçue à Saint-Maurice, le 14 avril 1929, des mains de Mgr Netzhammer, bénédictin d'Einsiedeln, ancien archevêque de Bucarest et ami de l'Abbaye.

Le 22 août suivant, Mgr Mariétan qui, selon son expression, avait discerné dans le chanoine Saudan « un homme de Dieu », le chargeait de la direction du noviciat et du cours d'exégèse à l'école abbatiale de théologie, fonctions qu'il remplit durant un an. En même temps, M. Saudan commençait au collège un enseignement qui se poursuivait inlassablement jusqu'à ses derniers jours. Il fut professeur de religion et de latin ; mais c'est surtout à la langue et à la littérature grecques qu'il voua toute son attention et ses forces. Il affectionnait cette langue qui était pour lui non seulement la langue de la philosophie et de la tragédie classique, mais aussi la langue la plus précise de toutes et la plus musicale. Ceux de ses élèves qui continuèrent leurs études de lettres bénéficiaient d'une préparation qui fut remarquée et dont nous avons plus d'une fois recueilli l'éloge dans les milieux universitaires.

Ce fut pour lui une sorte de récompense lorsque, plus tard, il retrouva quelques-uns de ses élèves parmi les écrivains d'aujourd'hui, tels Maurice Chappaz, Georges Borgeaud, Jean Cuttat, qui

apporteront plus loin leur témoignage empreint d'une gratitude émue.

Ses jeunes confrères lui demeuraient aussi profondément reconnaissants de l'enseignement qu'ils avaient reçu de lui, et l'un d'eux pouvait dire plus tard qu'il avait vécu toute sa vie des commentaires donnés par M. Saudan sur l'Épître aux Hébreux.

Ses cours, il les préparait avec soin et sa ponctualité pour les donner était proverbiale.

Le cher défunt était encore un savant musicologue et un habile pianiste, et il trouvait dans l'harmonie des sons une joie qui s'alliait en lui à celle que suscitait la magnificence du verbe ou l'envol de la poésie. Ce fut assurément pour lui une source de satisfaction qu'il apprécia lorsqu'il fut chargé d'initier les élèves à l'histoire de la musique et à l'esthétique musicale dont il leur faisait goûter les enchantements artistiques et spirituels.

Son cœur, comme son esprit, resta toujours ardent. Une œuvre de Mozart ou de Bruckner, un beau texte, une analyse psychologique bien conduite, une œuvre d'art, par exemple un vitrail ou une mosaïque, pouvaient le jeter dans une sorte d'extase et il ne cachait pas ses admirations. Il regardait, il écoutait, il restait muet comme pour capter un mystérieux message. Il reconstruisait les architectures de sons et de couleurs, mesurait la justesse des tons, l'équilibre des formes, la vigueur et la tendresse des lignes. Il cherchait à expliquer les raisons de son émerveillement, mais, souvent, les mots demeuraient impuissants à traduire les sentiments de son âme. Alors, il revenait à cette simple exclamation : « Ah ! que c'est beau ! »

Je ne sais pas s'il observait exactement les épizèmes et les quilismas, mais son cœur bondissait comme ses lèvres lorsque, au chœur, dans sa stalle où il se retrouvait chaque matin pour la messe conventuelle, il se laissait envahir par les élans des mélodies grégoriennes.

Il aimait la justice, combattait partis pris et préjugés, et cherchait à répandre toujours plus de compréhension. Un historien écrivait récemment que l'histoire véritable doit moins juger et

condamner que chercher à comprendre. Cette réflexion eût sans doute enchanté le chanoine Saudan. Il aimait la nature dans laquelle il admirait l'œuvre grandiose du Créateur, et son admiration s'étendait aux oiseaux dont le gazouillis avait pour lui une valeur musicale : il y était si fort accoutumé qu'il reconnaissait les diverses familles d'oiseaux à leur seul langage.

Parmi les multiples orientations de son esprit, il faudrait mentionner encore la philatélie, dont il tenait avec compétence et un soin parfait la collection abbatiale.

Lors de son entrée à l'Abbaye, le Dr Saudan avait cru dire un adieu définitif à la médecine : la charité l'y ramena. Combien de confrères recouraient à lui, pour un diagnostic sur leurs indispositions, pour un traitement approprié, pour un réconfort dans leurs soucis. Malgré le trésor de ses connaissances, il était demeuré fidèle à l'humilité et à la simplicité, se faisant pour tous un conseiller judicieux et toujours accueillant : ceux qui s'adressaient à lui appréciaient à la fois son sens pratique, la profondeur de ses réflexions et la bonté rayonnante de son âme. Il aimait à dire : « C'est pendant qu'on est en santé qu'il faut prier pour le temps où la maladie ne permettra plus de prier assez. »

Depuis longtemps, hélas ! sa santé était délicate et plusieurs fois il avait dû se soumettre à des interventions douloureuses. Une fois de plus, durant les dernières semaines de l'année 1966, la souffrance l'éprouvait, mais il tint à accomplir sa tâche de professeur jusqu'à la dernière heure de cours qui précéda Noël. Quand il dut partir pour se rendre à l'Hôpital cantonal de Lausanne, il n'ignorait pas la gravité de son cas. Lorsque je pris congé de lui, il ne me cacha point que c'était peut-être un dernier adieu. Se recommandant à la prière, il me dit : « Je ne sais pas si je reviendrai. » Néanmoins, il me frappa par la sérénité de son âme et je n'oublierai pas le sourire tout de bonté qui illuminait son visage.

A l'hôpital où Mgr Haller était allé le voir après son opération, il dit encore : « Je souffre pour l'Abbaye, pour tous les confrères. » C'est dire combien il les aimait.

L'heure de Dieu est venue. Le chanoine Saudan s'est endormi dans la paix du Seigneur le vendredi 30 décembre dans la soirée,

et sa mort, bien qu'elle ne constituât pas une surprise, affligea profondément tous ses confrères qui avaient suivi avec une inquiétude croissante l'évolution de la maladie. Ils garderont longtemps le souvenir de sa grande âme.

La tristesse de l'Abbaye fut aussi celle des très nombreux amis que le cher défunt s'était faits au cours de ses études, puis pendant les trente-sept années d'un professorat étonnamment fécond. Des témoignages nombreux de leur estime et de leur peine parvinrent à l'Abbaye : tous relevaient la qualité exceptionnelle de son âme claire, chaleureuse, rayonnante. Ce fut pour beaucoup l'occasion de se remémorer de vieux et émouvants souvenirs, comme l'ingénieur Charles Desfayes qui évoquait les courses de montagne faites ensemble, au temps où ils étaient camarades de classe, et surtout la lecture commune de leurs auteurs préférés d'alors : Ernest Hello, Paul Bourget, Léon Bloy, d'autres encore.

Parmi tous les messages reçus, les plus émouvants sont sans doute ceux de ses anciens élèves, tout remplis de gratitude. Nous en détachons celui-ci, qui émane d'un jeune prêtre : « Le chanoine Saudan avait un rayonnement tout particulier dont la source se trouvait dans sa foi profonde et dans le don total de son existence au Seigneur. Nombreux sont les jeunes qui, comme moi, ont été touchés par le sacerdoce généreux de ce prêtre qui a su montrer aux autres le sens d'une vie authentiquement chrétienne. »

Un autre message nous apporte cette parole de réconfort par laquelle nous concluons ces souvenirs : « Dans notre tristesse, nous avons tout de même des motifs d'être consolés. Je ne doute pas que le chanoine Saudan soit aujourd'hui comblé sans limite par Celui auquel il a totalement consacré sa vie. Quant à nous, nous aurons au ciel un intercesseur et un ami de plus, dont l'action sera encore plus efficace. »

*Saint-Maurice, février 1968.*

« J'AIME A FAIRE BIEN TOUT CE QUE JE FAIS »

Un petit groupe de jeunes gens, après une séance d'étude religieuse, descend la Treille. L'un d'eux fait allusion au *Baiser au Lépreux* qui vient de paraître. Paul Saudan l'a déjà lu ; il exprime son admiration, à sa manière : un certain port de tête, le geste, le rire et la gravité composent une inimitable expression... Au cours d'un repas chez des amis, c'est Claudel qu'il exalte... En ces temps anciens, étudiant à la Faculté de médecine, interne à l'hôpital, il poursuit ses études très consciencieusement : « J'aime à faire bien tout ce que je fais », mais, déjà, il est passionné de poésie et de musique... Il a voulu que je partage son admiration et sa joie en entendant un soir avec quelques-uns de ses collègues un virtuose du piano : un étranger au nom oublié, dont le jeu brillant dissimule à ses auditeurs une vocation cartusienne... Paul Saudan n'accusera pas dans son existence un aussi violent contraste : l'Abbaye de Saint-Maurice n'est pas, au sens plénier, un cloître et n'impose pas à ses chanoines tous les sévères renoncements d'une chartreuse. Mais la décision du jeune médecin surprend cependant plus d'un de ses amis quand il leur annonce qu'il change de direction. C'est bientôt au chœur de la vénérable basilique qu'on l'entendra, revêtu de l'habit religieux, chanter d'autres louanges, plus haut adressées...

Je l'ai revu plusieurs fois dans le cadre de son choix, religieux très *régulier* (« j'aime à faire bien tout ce que je fais »), humaniste par goût et par devoir professoral, artiste toujours, étendant ses curiosités, ses admirations, les insérant à leur place dans une spiritualité tout ensemble ferme et généreuse.

A chacune de nos rencontres, trop espacées, j'ai apprécié son approche sans obstacle, sa chaude amitié, ses ferveurs. Ni les souffrances physiques avouées (« crises atroces », m'écrivait-il), ni les souffrances morales qu'il taisait, ne vinrent à bout jamais de son courage, de sa *joie*, aidé dans ses luttes plus que par tout autre — à titre de réciprocité, du reste — par la très confraternelle affection du perspicace et trop sensible chanoine Viatte. Au gré

de courtes promenades, d'entretiens en sa cellule que me ménageait sa cordiale bienveillance, je rejoignais, en somme, mais enrichi de quelles expériences ! avec sa vivacité d'esprit, sa délicatesse juvénile, son enthousiasme, le jeune homme de la Treille...

*Genève, octobre 1967.*

Auguste VIATTE

## SOUVENIRS

C'est aux années 1920 qu'il faut me reporter. Norbert Viatte n'avait pour ainsi dire pas connu sa mère, morte lorsqu'il avait deux ans ; il venait de perdre son père Charles Viatte, notaire, ancien maire de Saignelégier, et les sept enfants survivants s'étaient dispersés. Seul, avec son plus jeune frère, à n'avoir pas encore terminé ses études secondaires, il venait passer ses vacances à Porrentruy, chez mon père le Dr Germain Viatte, médecin, et non loin de son autre oncle Louis Viatte, avocat.

Je garde le souvenir d'un jeune homme à la fois espiègle et profond : humaniste à ses heures, avec beaucoup de finesse et de fantaisie délicate ; épris de beauté, ouvert à tous les génies littéraires, des Grecs à nos contemporains, il avait trouvé son terrain nourricier dans cette Abbaye de Saint-Maurice où il achevait sa formation et où passaient tant d'artistes, d'écrivains, de philosophes appelés à faire vibrer d'un souffle nouveau le catholicisme romand. A-t-il jamais hésité sur sa vocation ? Dès cette époque elle s'affirmait nettement : obligé de préciser la voie où il s'engagerait, il ne la voyait pas ailleurs qu'au lieu même où il avait entendu l'appel.

Depuis, ce fut la profession religieuse, ce fut le sacerdoce ; c'étaient les vacances plus espacées où nous le revoyions, toujours affectueux auprès des siens. Nous n'avions pas besoin de lettres fréquentes ni longues pour nous sentir en communion avec lui.

Et c'étaient aussi les échos qui nous parvenaient de son enseignement, de son rayonnement, de la reconnaissance que lui gardaient tant de jeunes dont il avait été le maître.

Sa santé, depuis quelques années, s'était ébranlée. Mais il paraissait avoir bien repris le dessus. Et la nouvelle de sa mort si brusque, après vingt-quatre heures à peine de maladie, nous a consternés comme un coup de foudre. Il repose maintenant là, dans ce Saint-Maurice qu'il a choisi. Mais cette présence que nous sentions proche malgré son éloignement dans l'espace, son passage de l'autre côté du temps ne l'a pas davantage abolie : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », il reste plus que jamais en union avec nous.

*Zurich, mai 1967.*

Sylvain MAQUIGNAZ

## RENCONTRE AVEC NORBERT VIATTE

Docile comme on ne l'est qu'à cet âge, j'avais suivi le conseil de notre professeur, M. Cornut, et j'étais allé demander un Evangile à la bibliothèque. Dragon qui régnait sur cet antre, M. Moret avait grommelé : « Quel Evangile ? » Je ne savais pas qu'il y en eût plusieurs. En compromis, je reçus « Les Quatre Evangiles en un seul ».

Fier de mon acquisition, je l'emportai à la Grande-Allée. J'ouvris le livre. Un groupe s'approcha de moi : ils étaient trois. Celui qui se trouvait au milieu me demanda :

— Mon ami, que lisez-vous là ?

On se tutoyait, normalement, au Collège de Saint-Maurice. Ce n'était pas une raison, parce qu'il était en Grammaire et moi en Principes, pour déroger à l'usage. Mais « il », c'était Norbert Viatte, et je ne savais pas encore qu'il aimait à s'affubler de

solennité pour mystifier les autres et se donner la comédie à lui-même.

— « Les Quatre Evangiles en un seul », continua-t-il après s'être emparé du livre, c'est du tripatouillage des textes sacrés. Et sans imprimatur, alors qu'il en faut un pour une simple traduction ! Mon ami, ce livre est à l'Index : je vous le confisque.

La suite de l'histoire est sans importance, tout comme mon impression du moment. Norbert Viatte venait de se révéler à moi. Je ne dirai pas que je fus ébloui ni même que j'eus rien pressenti. Il fallait le recul pour percevoir qu'un grammairien subodorant des règles sévères au sujet de la traduction et de l'interprétation des textes sacrés, et sachant ce qu'est un imprimatur, ne pouvait être un grammairien ordinaire promis à devenir un homme quelconque.

Je cherche en ma mémoire — l'anecdote qui précède est exactement cinquantenaire — d'autres traits de la personnalité de Norbert Viatte collégien. Dans le genre noble, je ne trouve rien. C'est entendu, tout le monde le tenait pour un élève « calé », qui savait tout ce que les autres ne savaient pas, qui apprenait tout sans rien étudier et, en compensation, lisait des livres auxquels personne n'aurait eu l'esprit de s'intéresser. A part cela, il était capable de la plaisanterie la plus énorme.

En Syntaxe, le professeur de « religion » s'acharnait à expliquer les attributs de Dieu. Après de laborieux et patients efforts pour concilier dans l'esprit de ses élèves la miséricorde et la justice, il s'étonnait que personne n'eût d'objection à opposer.

— Ce n'est pas possible, s'écriait-il, que tout cela vous paraisse si simple !

— Oh ! non, s'écria le seul Viatte. Mais il y a plus obscur encore. Vous parlez de Dieu comme s'il existait. Existe-t-il vraiment ?

Une boutade a toujours un sens profond. Le seul fait qu'elle vienne à l'esprit est un signe. Norbert se voulait alors tout simplement espiègle, mais je pense qu'à son insu, se manifestait déjà son souci de ne pas rester à la surface des choses et de les comprendre à leur racine. Je suis certain qu'à cette époque, le collégien Norbert Viatte connaissait déjà, mieux que d'autres plus tard,



les *quinque viae* de démonstration de l'existence de Dieu. Et je serais étonné qu'il n'eût point déjà plongé son nez dans les deux sommes de saint Thomas : la théologique et la *Contra gentiles*.

A d'autres de parler de l'homme tel qu'ils le connurent. Puisque j'ai eu le privilège de vivre à ses côtés non pas les « commencements d'une vie », mais l'âge de « la robe prétexte », je me suis assigné de rappeler seulement ma rencontre avec Norbert Viatte collégien.

*Fribourg, février 1968.*

Sylvain MAQUIGNAZ

## COMMENT NOUS EST APPARU PAUL SAUDAN

— Quel est ce converti qui vient à l'église avec un livre de messe gros comme un antiphonaire ? Il est grand, il a les cheveux d'Absalon et des lunettes à brancards (à l'époque, les lunettes à monture d'écaille étaient encore exceptionnelles). Quand il discute, il penche la tête, sourit, se pince les lèvres — ou la joue — entre le pouce et l'index. Ou bien, quand il se passionne, il gesticule...

— Nous, disaient les collégiens venus de Martigny, on le connaît bien. C'est Paul Saudan. Il est médecin. Le père est parti de Martigny pour aller tenir un café à Genève. Un autre fils, Denis, a été en Angleterre, et il est dans les hôtels à Chamonix.

— Ce n'est pas un converti alors ?

— Non. Le père était radical. Le fils, on ne sait pas trop. Mais catholique de naissance, ça, c'est sûr !

L'Abbaye de Saint-Maurice, que commençait alors à hanter Paul Saudan, était un lieu de rencontre de convertis. Pas seulement ceux qui avaient passé du protestantisme au catholicisme romain, comme ce Robert-Benoît Chérix qui a peut-être bien révélé à

Paul Saudan ce haut lieu de culture et de piété qu'était la maison de Saint-Maurice. Mais des gens dont la foi en léthargie s'était réveillée. Et d'autres, poètes, artistes, musiciens, esthètes, philosophes, dramaturges, écrivains...

Paul Saudan, je devais l'entendre de tout près, ce soir de la Saint-Augustin, le 28 août 1922. Il était dans le train qui le ramenait à Martigny. Ce jour-là, Jean Closuit venait de revêtir le rochet des novices à l'Abbaye. Si on l'avait annoncé dix mois plus tôt, cela aurait fait éclater de rire tout le monde, à commencer par Jean Closuit lui-même.

L'un de ses proches ne pouvait encore y croire. Et il était assis en face de Paul Saudan.

— Tu as vu, disait celui-ci, comme Jean paraissait heureux ?

— Il faut le laisser à ses illusions, répondait l'autre. Il paiera ça plus tard.

De la place un peu distante où je me trouvais, je contemplais Paul Saudan, à la mine triste et décontenancée. Lui, il comprenait et partageait la folie de Jean Closuit. Mais que dire à celui qu'elle scandalisait ? Il devait comprendre plus tard, selon la promesse que nous faisait constamment M. Tonoli.

Cela n'étonna donc pas grand monde quand on apprit que le médecin Paul Saudan voulait devenir chanoine. La prise d'habit eut lieu le 31 mai 1924, le jour même où Mgr Mariétan fêtait vingt-cinq ans de sacerdoce et dix ans d'épiscopat.

Dès lors, on vit Paul Saudan dans les stalles, en extase quand M. Broquet jouait de l'orgue ou quand le prédicateur ne débitait pas des lieux communs ; sinon rien au monde ne l'aurait empêché de secouer la tête. Il chantait le grégorien avec allégresse, d'une voix qui, sans être des mieux timbrées ni des plus chaudes, ne manquait pas d'agrément. Ce qu'il eut à souffrir et ce qu'il fit souffrir, étant ce qu'il était, âgé de vingt-huit ans au milieu de novices qui avaient dix ans de moins, c'est le secret de Dieu et de quelques confrères. Mais il était embarqué vers des horizons que d'autres éclaireront, en disant quelles furent les étapes et quelles étaient les qualités du navigateur.

*Fribourg, février 1968.*

TÉMOINS DE LA BEAUTÉ DE DIEU

Toi qui habites les jardins,  
ils prêtaient l'oreille à ta voix :  
daigne me la faire entendre !

*Cant.*, VIII, 13.

Je regardais, des fenêtres du collège, trente novices faire les cent pas dans une allée jonchée de coke de charbon, dont la poussière grise nous piquait les narines.

L'un dominait, d'une majestueuse stature, tous ses jeunes confrères, leur développant, à grands gestes de ses belles mains, une théorie qui semblait les ravir. On répondit à ma curiosité : « C'est M. Saudan, un médecin qui vient d'entrer au noviciat. »

L'année suivante, j'étais de la famille et son influence sur moi, souvent malgré moi ou à mon insu, n'a plus cessé. Lui, peut-être, se méprit d'abord. Je n'étais pas la terre de sa graine. J'étais planté de dureté paysanne, de formation classique et, plus tard, thomiste. Il me laboura pour me donner de l'air ; il plut sur moi, tantôt comme une rosée, tantôt comme un orage. Il sema, par-dessus les tiges alignées d'une morale qui était à la fois pélagienne et janséniste, un évangile qu'on dirait aujourd'hui « ouvert au monde » — ouvert à son monde, celui de l'art, de la liberté et de la beauté.

J'appris, par lui, que l'âme grecque n'est pas aux antipodes de la grâce. L'attente chrétienne de la tragédie grecque, qu'un éminent helléniste, M. Alphonse Dain, m'enseignerait à l'université, M. Saudan m'y avait préparé, bien que je ne fusse pas son élève, mais son confrère en études théologiques.

J'appris Dostoïevsky, et la légende du Grand Inquisiteur ne cessa plus de questionner ma conscience sur la pureté de ma foi.

Je tressaillis au Beethoven de la douleur ; il pilota mes émois au havre des derniers quatuors ; et je fus plus étonné de sa tardive navigation vers Mozart « qui savait mettre une sourdine à la douleur. »

Un jeune homme impétueux alors fonça : « Et Jésus au jardin de Gethsémani, est-ce qu'il a mis une sourdine à la douleur ? »

M. Saudan rit, hocha la tête et se contenta de dire : « Gros nigaud ! »

Et je vois maintenant que le chant de sa longue épreuve ne fut pas joué en sourdine ; les notes « se déversaient une à une dans le silence comme un cristal limpide ». Dans le silence d'une foi nue.

Il devint mon Père-Maître, mais j'étais à Rome et ne le connus que pendant les vacances. L'Évangile n'était plus un code mais un brasier où brûlait le cœur des mystiques : saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, sainte Angèle de Foligno, sainte Gertrude, Tauler, Suso, Ruysbroeck. Quelles découvertes, après notre massif Rodriguez !

Ses propos sur la liberté m'étonnaient parfois ; ses véhémences empruntaient un vocabulaire politique ; il ferrait contre une « mentalité constantinienne » qui me semblait révolue. Mais j'ai pleinement reconnu sa pensée dans la Déclaration du Concile sur la Liberté religieuse : « Tous les hommes doivent être soustraits à toute contrainte de la part des individus, des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit... » En somme, il était pénétré de cette vérité que Dieu est Amour et que la réponse à l'Amour ne se commande pas.

Pour ce qui est d'obéir à Dieu, à l'Église, à sa conscience et au devoir de la vérité, je n'ai pas rencontré beaucoup d'hommes aussi délicats. Jusqu'à la souffrance.

Nous parlions un jour — j'étais jeune et il n'était pas vieux — des souffrances qui font vieillir. Il me nomma, en premier : l'angoisse de la sanctification. Je m'étonnais, j'étais dans le camp des pharisiens. Il me disait : « Vous verrez ».

Et je vois. Sa liberté des enfants de Dieu, c'est de Gethsémani qu'elle jaillissait !

Et il voit ! Et il n'a plus d'angoisse ni de peur. Et son sillage, qui semblait parfois troublé, est lumineux.

\* \* \*

Un peu voûté, drapé dans sa pèlerine ; la tête penchée, les yeux baissés, les mains cherchant refuge, s'excusant d'être là : tel m'ap-

paraît le chanoine Norbert Viatte. Que je l'approche sans l'effaroucher, que je l'entende ! Sa voix est rare, son timbre voilé, sa phrase lentement modulée parce qu'elle se cherche. (Elle ne se recherche pas !)

Cette noble timidité, qui vient parfois comme une grâce avec l'âge et la sagesse, lui appartenait depuis toujours. Il était gêné de savoir tant de choses que ses camarades ignoraient ; de ne pouvoir éteindre une mémoire littéralement prodigieuse. Mais de savoir autrement, d'aller toujours au fond, là où il fait nuit pour nous ; ou bien très haut, d'une cime à une autre, lointaine, sans passer dans la vallée où nos yeux se reposaient de l'éblouissement. Ceci explique son refus — son impossibilité — d'écrire, l'écriture n'étant que balisage à ras de terre. Demandez à l'oiseau de marcher sur une route !

Ces dispositions furent pour lui, comme élève et plus tard comme professeur, un piège. Le danger d'être mal connu du commun, qui n'aime ni l'azur ni les abîmes ; et plus mal d'un cercle qu'il polarisait sans le vouloir, dont la ferveur n'évitait pas toujours un certain snobisme.

Intellectuellement, M. Viatte n'était pas rencontré de plain-pied. Il donnait aux uns l'impression de bousculer la logique raisonnable. Sa pensée franchissait d'un bond des chaînes d'enthymèmes, sur des sommets à peine effleurés. D'autres, intuitifs comme lui, mais en des secteurs spéciaux alors qu'il l'était partout, se déconcertaient d'une rigueur logique dont il était capable jusqu'à leur donner le vertige.

Pour moi, puisque voici la minute de vérité, je crois qu'il était éminemment ce que je suis fort peu, un métaphysicien. Mais je ne suis pas le seul à regretter de l'avoir, au cours d'un si long « convivium », si peu fréquenté. D'avoir eu peur de lui. Heureux, même éblouis et ravis sans système et un peu déroutés, ceux qui l'ont rencontré sur le plan de l'art !

C'est dans un tout autre domaine que survit mon remords. Dans celui qui était dès sa jeune vocation et qui devint pour lui, de plus en plus sensiblement, le seul : celui de sa vie intérieure. Le mot est désuet, je le sais et même, hélas ! la réalité ; et il reste

toujours vrai que les plus authentiques apôtres sont ceux qui excellent à « cacher le secret du Roi ».

Ici plus que partout ailleurs il se méfiait de l'écriture et les sermons qu'on a de lui furent enregistrés à la sauvette.

Non, non, il n'approchait pas du buisson ardent sans ôter les sandales de ses pieds ! Mais qu'il parlât de Julien Sorel ou qu'il lût la *Cantate à trois voix*, le rayonnement divin était partout. La flamme, qui peut ne pas s'y brûler ? Les reflets et les ombres chantent le feu.

Quelques élèves en sont restés peut-être aux paysages littéraires : qu'ils le regardent « tel qu'en lui-même... », ils verront son doigt indiquer l'Agneau de Dieu, s'effaçant pour que Lui grandisse.

Le respect de Dieu lui commandait la discrétion et le respect des âmes. Les options à prendre — et il en eut, vingt années au conseil de la Maison ! — le trouvaient parfois inquiet, incapable de se résoudre.

C'est que la plupart de ces options concernaient des personnes ; et nul moins que M. Viatte ne considérait les personnes comme des pions de l'échiquier ou des unités militaires.

Il voyait terriblement qu'on n'intervient pas dans une âme sans entrer dans le jardin fermé du Seigneur, où chaque pas peut abîmer une fleur à peine éclos.

Peut-être l'impression la plus forte des confrères et de beaucoup d'âmes très humbles est-elle de penser au respect qu'il leur portait. Sa vue faisait moins penser à la présence du Seigneur en lui qu'à la présence réelle ou possible du Seigneur en nous ; à notre capacité d'adoption divine, devant laquelle il s'inclinait.

Il dînait, un soir de cette année, avec moi. Je prenais congé d'une jeune fille dont la question m'avait embarrassé ; je l'adressai à M. Viatte.

— Dieu voit que j'abuserai de ma liberté : pourquoi le permet-il, il est si bon ?

— Dieu vous voit comme une petite fleur vivante qu'il entoure de ses soins : vous ne voulez pas qu'il vous mette dans un herbier pour que vous restiez une petite fleur vivante ?

La béatitude de M. Viatte me semble être, paradoxalement, celle des pauvres en esprit. Je ne peux m'empêcher de voir, dans ses dernières années et l'humilité de sa mort, un accomplissement de prédestiné.

\* \* \*

Si différents qu'ils fussent de physique, de tempérament, de physionomie intellectuelle, morale et religieuse, les chanoines Paul Saudan et Norbert Viatte, « aimables dans leur vie et unis dans la mort », multipliés l'un par l'autre dans les échanges d'une rayonnante amitié, continueront de monter ensemble dans le jardin spirituel de l'Abbaye « comme la vigne et l'olivier ». La douceur de l'huile, la chaleur du vin.

*Aigle, avril 1967.*

Edmond HUMEAU

## ACTE DE RECONNAISSANCE

Automne 1929, j'avais vingt-deux ans et je venais d'accomplir à Tours un mois de service militaire qui m'en avait définitivement réformé quand Mgr Mariétan m'invita, sur les instances de Jacques Maritain, à venir chercher ma voie à l'Abbaye de Saint-Maurice où je savais déjà, par mes amis savoyards Constant Rey-Millet et Paul Gay, que Paul Thürler avait été accueilli et ce fut donc le chanoine Paul Saudan alors maître des novices qui me reçut au parloir et me conduisit à Sa Grandeur dont je n'oublierai jamais la générosité d'esprit ni la grande ferveur religieuse qui, dès l'abord, m'ont conduit à le vénérer filialement.

La retraite que j'accomplis sous la direction de Paul Saudan qui fut mon confesseur détermina mon père spirituel à convenir douloureusement que ma vocation sacerdotale était incertaine et

qu'en définitive l'état de poésie constituait une frontière où se heurteraient le désir de communiquer une foi chrétienne dont je ressentais l'Absolu et mon impuissance à lui sacrifier la part intérieure de ce que je devais nommer l'incommunicable. Que Paul Saudan ait été à l'origine de cette prise de conscience qui me déchira, je ne vais pas maintenant l'oublier d'autant qu'il s'employa, pendant les trois années que j'allais passer en Valais, à me préparer à la mutation que je devais accomplir et dont je me sentais fort inconscient.

Quand je reprends maintenant le fil d'une histoire que les disparitions de Paul Saudan et de Norbert Viatte m'obligent à serrer de plus près pour n'être point infidèle à la mémoire de mes deux amis, je commencerai par reconnaître mon impuissance à décider lequel des deux m'a le plus donné sur le moment et dans l'avenir pour que s'accomplisse la révolution spirituelle que je poursuis avec l'obstination que Pierre Klossowski accorde à son profès dans *La Vocation suspendue* et dont je n'imagine nullement le dénouement. C'est bien Paul Saudan qui me fit connaître Norbert Viatte dont, avec Alexis Peiry et le Frère Luc, je devenais voisin de cellule dans ce corridor du Martolet que je tiens toujours pour le plus haut lieu de mon adolescence.

La communication avec Norbert Viatte me fut assurément plus aisée qu'avec Paul Saudan auquel m'attachaient des liens de maîtrise dont il m'écrivait après avoir lu mon premier recueil de poèmes : « Les liens qui m'unissent à vous sont d'un tel ordre que rien ne saurait les rompre [...] Je goûte votre poésie davantage qu'autrefois, fallait-il que vous soyez absent pour que j'y voie beaucoup de choses que je n'avais pas décelées ? Je n'ai jamais douté de vous, dès le premier jour que je vous ai connu. Je sais votre misère, votre détresse et l'enfant terrible, incorrigible que vous êtes quand il s'agit de vivre... » Il me semble que ces rapports de paternité n'ont jamais existé avec Norbert Viatte que, dès les premiers contacts, je découvris compagnon pour la même longue marche qui nous conduirait de Virgile à Reverdy, suivant un incessant combat spirituel qui tente de nous exprimer tels qu'en solitude un humanisme tragique nous enseignait à méditer. J'admiraais profondément mon ami Norbert Viatte pour son esprit et



pour son cœur dont témoigneront tous ses anciens élèves, souffrant seulement qu'il éprouvât tant de peine à transcrire l'étonnant colloque qu'il instituait naturellement et je regrette d'autant plus ma paresse de n'avoir su recueillir nos dialogues qui me donnent encore le goût des eaux du Rhône naissant comme elles sont dans le Claudel de la *Cantate*.

Il y a trente ans aujourd'hui que j'ai vraiment quitté mes amis du Valais et les rares visites que j'ai pu leur rendre, depuis une séparation dont je souffre encore mais elle fut tellement aggravée par les cinq années de rupture que les circonstances de la guerre nous infligèrent, ne m'ont pas permis de retrouver Norbert Viatte comme je l'eusse désiré. Cet acte de reconnaissance que je veux lui rendre s'en trouve d'autant plus douloureux. Le moment vient où, dans la foule des compagnons et des maîtres trépassés, il faut que l'appel à l'autre monde des vivants soit plus distinctement écouté par celui qui demeure leur témoin en sursis du passage ouvert féroce. J'entends, depuis que Paul Voutaz nous a quittés comme une étoile des limbes, que les signes se précisent du lien mortel qui nous joint à ceux que j'invoque en attendant le siècle futur et je ne connais donc que l'approche du courant qui nous emporte à la perte du temps, mon fleuve étranger, ô Rhône, comme ils ont dit, dès la naissance.

*Le Castellet d'Oraison, août 1967.*

Lucien MARSAUX

## PROSE POUR DEUX CHANOINES DÉFUNTS

Ce chant que je voulais écrire - qu'ai-je pensé de tant - attendre, car maintenant - le temps - presse. - Ce n'était pas paresse - mais l'attente d'un bon jour - attente pourtant - déraisonnable - car n'est-il pas trop tard ?

Le temps presse - et comment partirai-je ? - ce matin, mon -  
esprit tout imprégné - de sensations diverses ?

Après ce long orage - qui, pendant toute la nuit - prolongeant  
l'insomnie - a grondé et rôdé - autour de la maison - où, par  
grande grâce - encore je demeure -

après cette accalmie de l'aube - où luisait dans le ciel, la lune  
- d'argent ou d'étain martelé - la lune décroissante au milieu des  
nuages -

après ce bruit sonore - semblable au bruit que font - les gens  
entrant dans la maison - et qui était le bruit d'une chute de  
grêlons -

après cette émission du poste de Sottens - commentant - le  
voyage à Cuba - du Russe Kossyguine -

après tant d'attention aux choses de la terre - est-ce bien le  
moment - d'écrire un chant pour vous - qui avez gagné en hiver -  
dans le Christ - la bienheureuse éternité ?

Il est vrai qu'au milieu - de ces heures - il y avait la prière -  
des cierges allumés - une messe écoutée.

Mais qui suis-je - et puis-je - faire - autre chant - si ne m'aide  
le Christ - qu'un chant désordonné et triste - très éloigné de toute  
majesté - et même de l'harmonie des choses naturelles - et même  
de l'animation solennelle - des grandes graminées - que, de la  
fenêtre de ma cuisine - je viens de voir - se balançant - devant  
des touffes vertes et jaunes - des mille-pertuis vivaces - près des  
ronces - et quel hommage sera-ce - pour vous qui avez - gagné  
l'éternité ?

Vous l'avez gagnée tous les deux en hiver - cette douce ou  
sévère - et nécessaire - éternité - ayant quitté - pour elle - votre  
bien-aimée Abbaye et son collège - et la littérature - grecque ou  
française, - et dans la basilique -

où se trouve le retable, peint - par Maurice Denis - du martyr  
thébaïn - et la gravité - des temps de sainte Clotilde et de saint  
Sigismond -

dans cette basilique, -

où tant de fois vous fûtes - à l'autel en chasuble - dans le  
chœur, en camail rouge - dans les confessionnaux - en surplis blanc

avec l'étole - vos élèves présents ou partis en vacances, - dans cette basilique et l'air gris tout illuminé de cierges - pour vous a été dite - la messe des funérailles - et vos corps emportés - des chants ont retenti - Que les anges vous conduisent. En ce chant funéraire, je voudrais demeurer - Faire que ses paroles soient l'âme de ma prose -

Que les anges vous conduisent : Si ce n'était Amour, ne serait-ce pas justice - car vous fûtes - pour un grand nombre de pénitents - d'élèves, de voyageurs inquiets - de pèlerins, d'artistes - conduits par la beauté et par le Christ - dont la Beauté est l'attribut - et pour moi-même en un pluvieux octobre - au temps - du saint abbé Mariétan vous fûtes - des anges de vérité et de miséricorde - chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice en Agaune - chanoines de Saint-Augustin - en robes noires avec - le rochet blanc.

Alberto SARTORIS

## DE LA PENSÉE IMAGINAIRE A L'ART CONCRET

Que leurs deux noms soient associés, c'est évident pour Paul Saudan et Norbert Viatte, ces deux animateurs que je tiens pour des amis depuis que je fus introduit auprès d'eux par le poète Edmond Humeau auquel je dois d'avoir vécu, comme acteur principal, la symptomatique et passionnante aventure de Lourtier.

Comment ne pas rappeler leur souvenir puisqu'ils appartiennent à une phase incisive de ma vie ? C'était en 1931. Je me vois encore avec Humeau et Saudan, dans la cellule de Viatte, parlant de cette entreprise qui n'avait rien de systématique, parlant de la nécessité d'approfondir notre langage (aussi bien dans le domaine littéraire et de la pensée que dans celui des arts plastiques), d'apporter en toutes choses un jugement pouvant s'épanouir en espérance.

La création impliquant une prise de position, nous avons le goût de cultiver nos propres exigences. A ce titre, je découvris chez Viatte et Saudan *l'homme saturé de certitudes*. Au milieu d'une prolifération de signes impalpables, de jeux de relais, de mystérieuses correspondances, d'engagements réputés comme illusoire, ils parvenaient brillamment à objectiver une situation, à deviner des sensations, à établir le juste point d'équilibre.

Ecartant d'emblée tout ce qui aurait pu constituer indirectement un ouvrage de dérision, ils abordaient chaque problème suivant un principe qui devait en faire un instrument de pénétration et de clarification.

Le miracle de l'art fascinait Viatte et Saudan. Ils s'aperçurent qu'il recelait une puissance magique, un mystère créateur, un caractère religieux. A travers l'art innovateur, ils surent apercevoir le présent dans le passé et, dans le présent, l'amorce du futur.

Amitié dans la liberté, amitié dans le respect d'autrui, mais aucune concession au dérisoire, au temporaire, au dilatoire. Il s'agissait de prolonger l'action constante de la poésie et de l'esprit.

Viatte et Saudan considéraient l'humanisme comme une totalité, ils croyaient au renouvellement continu de sa force et de ses lois. Le choc expressif d'un témoignage vivant et la précision dans les idées les conduisaient à distinguer, dans un style vraiment remarquable, le sens inassouvi de l'invention.

Par vocation et par destin la cellule de Viatte demeurera toujours le lieu de l'insolite et des expériences accordées aux métamorphoses de notre temps.

Dans une synthèse serrée, nos discussions, où Edmond Humeau prenait une part importante, se réalisaient sur plusieurs registres, tous différents, pour aboutir à cette unité de forme qui accompagnait toutes nos déterminations et nos décisions. Répondant à toutes les questions que je leur posais, nous entreprenions de dresser un plan cohérent de nos investigations et de nos recherches. Chez Viatte et Saudan, le dernier mot restait toujours à l'intelligence.

Viatte, moins expansif mais infiniment logique et plus tranchant. Saudan, plus dynamique, mais moins tenace et moins résolu. Ils se complétèrent admirablement.

Il ne m'est point accordé d'évoquer quelques-unes des incarnations qu'ils donnèrent, dans leur belle vie, à nos préoccupations et à nos désirs. Elles se passent dans une lumière enveloppante où nous fûmes amenés, Edmond Humeau et moi-même, à analyser et à présenter les conceptions qui président aujourd'hui à l'édification du monde moderne. Paul Saudan et Norbert Viatte ont su que leurs actes d'accueil nous conduiraient à contrôler la pensée imaginaire avec toute la sagesse qu'ils nous souhaitèrent en préconisant que l'art ne gagne rien à des combats stériles.

*Lutry, août 1967.*

Jean DARBELLAY

## PAUL SAUDAN OU LA SYMPHONIE DE LA NATURE ET DE LA GRACE

Lorsqu'au matin du 31 décembre 1966 fut répandue la nouvelle de la mort du chanoine Paul Saudan, j'ai ressenti, comme beaucoup de ses amis sans doute, ce choc qui désintègre le silence intérieur, ce vide qui annonce une mutation, un passage difficile.

La personnalité du chanoine Saudan comportait une telle richesse qu'elle débordait de toutes parts les registres habituels de la vie spirituelle et ceux de la sensibilité. Cette richesse était faite de l'interférence d'une vie surnaturelle dont l'exubérance avait son centre de gravité dans une foi indéfectible — un vrai privilège paulinien — et d'une sensibilité indéfiniment en éveil, exacerbée par une longue maladie qui ramenait la préoccupation de soi au niveau du quotidien.

La vie intérieure, en cette personnalité, était appuyée sur une superbe intelligence, constamment vivifiée par la foi et approfondie par l'amour du Christ.

Rien dans cette existence n'avait mesure commune. La musique, la littérature, la philosophie étaient une passion. La vie elle-même,

au niveau du contact avec la nature, était un élan poétique sans cesse en éveil. « J'ai découvert un peu tardivement, m'écrivait-il, la beauté du chant du rossignol en montant au Scex. Les roulades sont merveilleuses, d'une pureté sans pareille. Rivières de diamant... Je ramasse des orchidées dans les champs, je me réjouis devant les pimprenelles, les astrances, les asperules odorantes, les euphorbes petit cyprès dont le nom est évocateur et plein de promesses... »

Et la prière, la vie surnaturelle étaient une nécessité, un contre-poids, une ardeur qui ramenait toute angoisse, toute souffrance, toute joie poétique ou littéraire dans le sillage des Béatitudes. La récurrence du vieil homme, le conditionnement de la vie spirituelle apparaissaient comme « une composante charnelle de la vie sensitive à l'égard des buts suprêmes de l'esprit ».

« Il y a une scission en nous, m'écrivait-il, non pas entre les sens et l'esprit, ce qui est faux, mais à l'intérieur de la sensibilité et l'esprit combat *avec* certains éléments sensibles adaptés à son idéal *contre* d'autres éléments sensibles indifférents ou opposés à cet idéal. Ainsi : contempler un beau paysage, vibrer à l'audition d'un chef-d'œuvre, évoquer sans l'ombre d'un vœu charnel à travers une minute de pureté, l'image d'une personne aimée, il y a là une ivresse sensible qui, loin d'être un obstacle à l'essor de l'esprit, en est la sève nourricière. »

Ainsi certaines natures particulièrement riches cheminent-elles à travers les sentiers obscurs avec le poids de leurs forces vives que la grâce ne saurait tarir sans émasculer, que la vie surnaturelle anoblit par une constante fidélité au Dieu caché dont nous tenons à la fois nos sources vitales et notre espérance.

\* \* \*

On ne compte pas les longues journées durant lesquelles, sans aucun répit, porté par ce démon de l'intelligence divinatrice, il explorait au piano, ou à travers les disques, le message des musiciens. Aucun n'échappait à sa vigilance. Et tous, par l'effet d'une longue accoutumance à la vie poétique et surnaturelle, se trouvaient mesurés au poids ineffable des aspirations, des contemplations, des déceptions humaines et expliqués par les ouvertures qu'ils

savaient pratiquer sur cette beauté d'au-delà des tombeaux dont le propre est en quelque sorte de confronter au fond de nous-mêmes notre besoin de grandeur et les limites de notre espérance.

Il savait dire le message des musiciens. Ainsi Bruckner, dont on n'oublie plus l'adagio de la huitième symphonie qui « dépeint les noces spirituelles et mystiques de l'âme avec son Dieu, sous le regard des anges, dans le mystère et la paix d'une immense cathédrale gothique [...] Si Bruckner n'a pas la variété du pathétique et de l'émotion humaine de Beethoven, ce roi du rythme, ce démiurge dionysiaque, si Bruckner ne ressent pas l'appel de la route et ce besoin d'évasion vers un univers de rêve, comme Schubert, si Bruckner n'a pas, comme Wagner, le langage séducteur de la passion et s'il n'a pas montré la morsure de la sensualité contrecarrant l'élan vers la chasteté et les déchirements de l'âme en proie au doute, Bruckner cependant opère par son art un plongeon dans le monde de l'âme, de la vie intérieure. Il est le ménestrel de l'amour divin... »

Dans le sillage de Bruckner, il découvrit ensuite Mahler et Chostakovitch. Il découvrit Prokofiev.

La quête la plus longue, la plus bienfaisante fut sans doute celle qui le conduisit, il y a une trentaine d'années, dans l'intimité de Mozart. Il l'avait approfondi avec Ghéon d'abord, puis au cours de longues conversations avec Georges de Saint-Foix. Il découvrit ensuite les septante-sept quatuors de Haydn.

Dans la solitude de la vie monacale, il avait besoin de compagnons de route, musiciens, poètes ou mystiques. Il accomplissait avec eux une partie du chemin. Personne ne connaissait mieux ceux qu'il avait choisis : parce qu'il ne cherchait pas à connaître pour afficher une érudition décorative dont tant d'universitaires tirent vanité. Son regard portait à l'intérieur. Il découvrait pour mieux vivre. Ses découvertes étaient toujours des révélations.

Pour mieux comprendre l'Évangile, il était devenu moine, théologien et mystique ; il avait abandonné la pratique de la médecine. Pour mieux comprendre Dostoïevsky, il avait appris le russe. Pour mieux comprendre Sophocle, il le lisait dans le texte grec. Les musiciens, il les étudiait dans le détail des partitions. Les philosophes spiritualistes occupaient dans sa vie une place de

choix. Il avait apporté à l'Abbaye les œuvres d'un poète encore inconnu : Claudel.

Libéral, indépendant par nature, il avait horreur de l'esprit de masse. Nulle part ailleurs qu'au couvent il n'aurait trouvé un climat meilleur pour l'exercice et l'appropriation de cette intense fougue spirituelle. Sachant communiquer son enthousiasme, il en fit bénéficier ceux qui avaient eu le privilège de le rencontrer et d'accepter son compagnonnage.

Parmi eux, le chanoine Norbert Viatte, cette « âme derrière un mur », comme dit Maurice Chappaz. La passion au vestiaire et l'intelligence en acte, pourrait-on parodier, sachant d'ailleurs combien chez lui l'amitié était intérieure et profonde. Et sa pensée se cristallisait dans la parole seulement, mais avec une spontanéité déconcertante. Elle accédait comme de plain-pied aux zones d'ombre et de lumière de la littérature ou de la philosophie. La concision, le paradoxe et même l'hermétisme de ses formules suscitaient davantage la réflexion que le désarroi. Et l'universalité de ses connaissances a fait l'admiration de tous ceux qui ont bénéficié de son enseignement.

\* \* \*

La mort de ces deux maîtres a grossi le nombre des orphelins. Ceux qui les ont compris les ont aimés. Et ils ont vécu de leur souvenir après avoir goûté leur enseignement.

Il y a un réconfort dans cette douloureuse épreuve : « L'au-delà est aussi certain que la mort. L'appel de la patrie, il n'est pas un fils de la femme qui ne le perçoive. » Cette certitude, formulée il y a longtemps, sans tergiversation, par le chanoine Paul Saudan, est sans doute le fruit très doux d'une foi indéfectible. Puisse-t-elle nous aider à mieux vivre dans la mémoire de ces deux amis dont les destinées se sont jointes ici-bas et convergent maintenant dans l'au-delà !

Porté par une telle espérance, comment notre souvenir ne leur demeurerait-il pas fidèle, plus fidèle encore que les portraits d'Holbein ?

*Givisiez (FR), juillet 1967.*



## UN MUSICIEN DE L'ÂME ET DU CŒUR

J'ai toujours admiré de quels inépuisables trésors de dévouement et d'affection était capable le chanoine Paul Saudan, tout au long de sa vie d'éducateur. Généreux et subtil était son cœur, peu moralisateur comme le sont d'ordinaire, et jusqu'à décourager, beaucoup de prêtres. Chez lui, l'intelligence et la sensibilité, la fermeté et la délicatesse gouvernaient ensemble. L'exigence intellectuelle, la hauteur de vues, la noblesse des intentions prenaient leur inspiration dans sa foi religieuse, son obéissance à l'Église, à la règle de son ordre, et, bien évidemment, dans la multitude de ses dons personnels, sans toutefois faire témoin quiconque des luttes et des sacrifices que, par ailleurs, ces disciplines lui imposaient. Son intelligence, sensible comme le fléau de la balance, le portait à appliquer à ses élèves les vertus d'une éducation intuitive, mieux adaptée à la complexité des caractères adolescents que les principes des manuels ou de la tradition des collèges, sur quoi la jeunesse au lieu de s'épanouir se cabre. Que de mutilés pour la vie ont été, avec de bonnes intentions, fabriqués dans les mains ecclésiastiques ! Par sensibilité, il ne faut pas, bien sûr, entendre sentimentalisme, débordement, complaisances. Paul Saudan était ardent, rigoureux, flexible comme un roseau.

Dès que sa bonté me remarqua, je m'attachai à lui comme à un père, attendant qu'il apaisât ma fringale de tendresse, qu'il s'intéressât à ma petite histoire d'enfant sans famille ou presque, mais, comme un médecin empêche l'assoiffé de se jeter sur un verre d'eau de peur que l'organisme déficient ne puisse l'ingurgiter, il s'employa tout d'abord à mettre de l'ordre et de la vigueur dans mon « psychisme » délabré, avec une particulière sévérité. C'est ce que j'ai découvert, ces temps-ci, en relisant les lettres qu'il m'envoya à cette époque et dont l'impitoyable franchise, l'intransigeance parfois, me paraissent aujourd'hui témoigner de la grande perspicacité de son intelligence, tout étonné que je suis de n'avoir gardé le souvenir que de la bonté qui s'y montrait entre les lignes.

Le gant de crin est devenu gant de velours dans la mémoire. N'est-ce pas le plus grand éloge que l'on puisse faire d'une méthode d'éducation ?

Il émanait de Paul Saudan un tel rayonnement qu'il était dans ma nature de m'y précipiter et dans celle du chanoine de freiner les mouvements excessifs de mon cœur qui veut tout prendre à la fois, par crainte de ne plus jamais retrouver l'occasion d'une amitié. Impatience, curieusement combattue par un pessimisme profond qui me pousse à croire qu'aucune affection n'est durable, que tôt ou tard les êtres se lassent et qu'à cause de cela, il faut déguster comme un fruit, rapidement et sur l'arbre, les choses quand elles se présentent, avant que les vers s'y mettent ou l'ennui. C'est là un défaut d'égoïste, certes, mais aussi les marques d'une blessure ancienne, celle d'avoir été privé de tendresse à l'âge où elle est essentielle, comme le lait. C'est pourquoi je regrette aujourd'hui de m'être un peu révolté devant les résistances de Paul Saudan à mes humeurs, à mes familiarités comme si l'affection qu'il voulait bien me témoigner m'était due. J'avais trouvé mon maître et j'aurais pu déposer à ses pieds mes inquiétudes, mes problèmes, selon l'expression, car nul mieux que lui ne les devinait aussi bien et n'était mieux disposé à les comprendre et à les guérir. Il aurait fallu seulement que je fusse constant et humble. De son côté, je le sais, il a attendu jusqu'à la veille de sa mort que je réponde mieux à sa confiance, à son amitié, à ses encouragements pour les petits dons qu'il me reconnaissait trop généreusement, à son souci surtout quant à ma foi et à mon salut. Il ignorait, sans doute, qu'il m'inspirait une sorte de timidité, peut-être à cause de cette réserve qu'il voulut dès le premier jour établir dans nos rapports et qu'obscurément, dans l'ordre du réflexe, je n'avais pas oubliée, alors que ses lettres récentes étaient toutes frémissantes d'une amitié retrouvée et de sollicitude. Sa pudeur verbale se laissait infléchir dans ses écrits.

Les contacts que j'eus avec lui furent tout d'abord de professeur à élève, plus tard de confesseur à adolescent, enfin d'ami à ami. Je voudrais donner quelques lumières sur ces différentes étapes. C'est au cours de mon second séjour au Collège de Saint-Maurice, vers 1932, que je fis la connaissance du chanoine. J'étais passé, déjà,

une première fois, à l'internat. J'avais alors dix ans ; j'étais protestant aussi étrange que cela puisse paraître, alors que je suis Valaisan, mais cela est une autre histoire. J'étais, surtout, un enfant perdu dans ce grand collège qui tient un peu de la caserne qu'ennobliissent les bâtiments voisins de la patricienne abbaye. A cette époque-là, Paul Saudan était tout jeune religieux, se préparant à donner la mesure du prodigieux éducateur qu'il fut. Je parlerai, donc, de ce retour au collège, converti cette fois, ayant droit aux offices de la splendide liturgie augustinienne. Retour, si profondément désiré, à ces lieux entrevus et devenus miens maintenant que j'avais fait retour aussi à la foi de mes ancêtres, sorte de foyer toujours trop vaste, austère dans sa discipline et son intendance mais, je le répète, racheté par le déroulement des fastes liturgiques dont l'abbatiale était le théâtre, tout à côté de nos lits de fer et de nos cacaos à l'eau. C'était une maison qui manquait de la tendresse féminine, mais j'étais davantage à la recherche d'une autorité virile que je puisse admirer et suivre que de la protection des amies de ma mère, par exemple, qui me prenaient en pitié sous leurs ailes de célibataires.

Mais qu'aurait été, précisément, cette maison sans les présences de Paul Saudan et de Norbert Viatte, de quelques autres encore dont les mérites ne sont pas à dédaigner ? Certes, elle n'eût pas laissé en moi ces traces indélébiles, cette reconnaissance qui me remplit le cœur chaque fois que je l'évoque. J'étais un tout jeune homme. Saudan et Viatte avaient l'âge de la plénitude, de cette maturité généreuse et fervente. Liés l'un et l'autre par une profonde amitié, ils défendaient les mêmes valeurs, de telle façon qu'ils sont demeurés inséparables dans le cœur et l'esprit des élèves qui les ont aimés et admirés. Ils étaient de même, l'un et l'autre, si inséparables dans leur amitié et leur estime réciproques que le second n'a pas survécu longtemps au premier. Quel vide doivent laisser, là-bas, ces deux absences, si je mesure celui qu'elles ont ouvert en moi ! Comment pourrai-je revoir le cloître, l'abbatiale, leurs cellules, ces corridors du collège sans eux ?

Oui, Paul Saudan prodigua à l'intention de ses élèves des trésors de dévouement, d'intelligence et de sensibilité. De quelle manière y ai-je personnellement répondu ? Comme tous les enfants

du monde, ni très bien, ni très mal. Dès que je fus sur les bancs de la classe de Grammaire dont il était le professeur attiré, il s'appliqua à combattre ma paresse, d'ailleurs curieusement épisodique, qui prenait sa source dans un manque de confiance envers moi-même, dans le désordre de mes sentiments et la complaisance à me croire incompris. Je me souviens d'une expression dont il usa un jour pour m'expliquer à moi-même : « Tu mordilles tout comme un jeune chien ! » Ce qui voulait dire, sans doute et combien justement, que je jouais même avec ce qui aurait dû me nourrir, que j'étais un amateur. Un autre que lui se fût découragé, mais ce sont mes défauts, il faut le croire, qui le séduisirent, tout au moins l'intéressèrent parce qu'il préférait, en véritable éducateur qu'il était, les terres en friche au fort en thème, les natures rebelles aux serviles, car sa charité aimait à surmonter les difficultés, sinon elle n'eût été que courante et facile. Il s'attachait à ce qui était ardu, inaccompli dans le caractère de ses élèves, contrairement à la plupart des maîtres qui refusent la complexité, méprisent à priori la sensibilité, rabrouent les mouvements du cœur, freinent les élans, supposent que l'éducation n'est payante que lorsqu'elle multiplie les contraintes, pensent une piété chagrine plus efficace et plus profonde que celle que la joie anime. Combien d'esprits, au nom de ces principes, se sont, par la suite, définitivement fermés ! Telle n'était pas l'idée que se faisaient de leur mission les chanoines Paul Saudan et Norbert Viatte. Quant à moi, j'ai surtout reçu en direct l'enseignement du premier, n'ayant pas été l'élève de Viatte, mais, enfin, j'en recevais les rayons. Pour ces deux très fortes personnalités, il ne s'agissait pas de décourager les dons de leurs élèves, de bousculer cette part secrète d'eux-mêmes, libre, sauvage, intérieure, voire insoumise aux valeurs courantes. Ils pensaient qu'il était nécessaire d'entrer délicatement dans ces âmes fragiles, de préserver leur originalité, leur solitude, de ne pas intervenir où Dieu seul en a le droit, en un mot de ne rien casser dans cette mécanique subtile qu'est un jeune homme, mais au contraire de la révéler à lui-même. Malgré notre turbulence, nos travers, les déceptions que nous dûmes leur apporter, jamais nous ne les entendîmes prononcer des phrases creuses dans le genre de : « La vie se chargera de vous remettre dans le bon

chemin », — « Attendons quelques années et votre impétuosité se sera assagie », — « Vous êtes des torrents de montagne mais, bientôt, la plaine vous calmera ». Cette philosophie de bas étage qui banalise l'existence et veut nous y résigner avant l'heure, n'était pas leur fort.

Ce que je retiens surtout de Paul Saudan, c'est la façon qu'il avait de magnifier la vie, non pas dans le sens voluptueux des *Nourritures terrestres* de Gide qui, fort heureusement, n'était pas un auteur de la maison. Comment le dire autrement ? Paul Saudan nous enseigna la Beauté. Il nous révéla celle qui est éparpillée dans la Création, l'autre qui est à l'état latent en nous-mêmes, quand nous voulions bien y porter attention, ne pas laisser la médiocrité s'attacher, comme un calcaire, à la paroi de notre personnalité. Il nous donna les structures essentielles de l'esprit, les humanités, sans en exclure celles de la sensibilité. Il nous apprit à préférer la rigueur à la facilité, la pureté à la perversité, l'amour à la sécheresse, la reconnaissance à l'ingratitude secrète, et à ne pas paralyser cette impulsion qui nous entraînait à rendre naturellement grâces à l'auteur de toute cette Beauté : Dieu. Qu'inspirait encore cet enseignement peu banal ? Une préférence pour ce qui est noble, un certain mépris de l'argent et des honneurs, une ingénuité devant la jeunesse et la beauté des êtres comme si elles ne devaient pas nous troubler, une attention à la souffrance du monde, une prédilection pour la joie, enfin une reconnaissance, de l'admiration pour les chefs-d'œuvre des hommes. C'est ainsi que Paul Saudan nous initia à Claudel, à Ramuz, à Rimbaud, à Homère... et, lisant admirablement, il terminait souvent nos heures laborieuses à traduire des textes grecs ou latins, par un quart d'heure consacré à un poète, à un romancier — je pense à Dostoïevsky —, à un musicien, toutes choses qui lui étaient nécessaires, substantielles.

Le chanoine Paul Saudan était de grande taille, d'une distinction si naturelle à beaucoup de Valaisans et comme ancienne, d'une dignité, d'une prestance de prince de l'Eglise comme j'aime à me les imaginer. Il ne manquait pas d'intimider beaucoup de gens par son allure altière, sa chevelure de pianiste. Le monde en eût fait une coqueluche. Je trouvais un plaisir esthétique à l'observer,

durant les offices, debout dans la stalle qu'il occupait au chœur, revêtu d'un surplis de dentelles, du camail rouge cardinal, de la barette qui dégageait le front et sous laquelle les cheveux abondants se résignaient mal à être contraints. C'était à mes yeux un père au faite de sa dignité, d'une intemporalité qu'aucun père de la chair ne peut atteindre et je sais que beaucoup d'enfants ont rêvé, parfois, de voir leurs parents délivrés du quotidien, appartenir un instant à une hiérarchie autre que celle de la famille ou du métier. Un père revêtu de gloire, d'un peu de la splendeur du paradis et, tout à coup, ailleurs que dans l'univers du devoir. Pourtant, Paul Saudan rirait bien de lire ces lignes, car il n'était pas dans sa nature de nous impressionner de cette façon-là. Nullement imbu de sa dignité monastique, il faut pardonner à mon imagination de s'être fait cette image d'un chanoine inaccessible et intemporel. C'était, peut-être, ma façon de l'idéaliser dans l'intention de me croire dégagé de ses critiques justifiées quant à l'exemple de mauvais élève que je donnais.

Je conçois que ces lignes puissent paraître confuses à ceux qui les liront. La reconnaissance est toujours un peu balbutiante. Mais qu'ils me permettent encore d'évoquer la présence de Paul Saudan à son piano, durant ces instants où, à mon avis, il se montrait au sommet de ses dons, de son rayonnement, de la communicabilité humaine, tout autant que de sa vulnérabilité. Pour l'éducation de l'oreille de quelques privilégiés que des jaloux lui ont reprochés, il rassemblait, à la récréation de cinq heures, dans la salle de solfège, dimanches et jours de fête, Jean Darbellay, excellent violoniste, Paul Voutaz, qui mourut jeune mais extasié, Jean-Louis de Chastanay, Gilbert Rossa, plus tard Maurice Chappaz, les Cuttat, Lucien Picker, violoniste aussi — particulièrement virtuose dans la sonate de César Franck —, et d'autres que j'oublie, ceux encore qui sont venus après nous... Nous nous tenions debout contre les murs de la pièce, assis par terre ou sur le radiateur, subjugués par un piano dont Saudan tirait des accents pathétiques, alors que médiocre et destiné ordinairement aux exercices de Czerny, de plus assez désaccordé, il nous agaçait la semaine. Paul Saudan nous emmenait dans la nuit des romantiques allemands : Brahms, Schumann, Beethoven... Sa longue taille était obligée de se plier en deux sur le cla-

vier ; la soutane enveloppait le tabouret trop bas. Il jouait le nez sur la partition, à cause d'une vision défectueuse que corrigeaient d'épaisses lunettes à monture d'écaille. On ne voyait qu'un dos partagé, dans la hauteur, par le rochet blanc ; la chevelure noire retombait sur le front, et qu'un geste de la main relevait, belles et longues mains, un peu velues à la racine des doigts se répandant sur le clavier avec une nerveuse souplesse. Je ne cessais de m'étonner, alors, qu'un prêtre que l'on croit détaché de tout, sans passion, pût, à travers l'œuvre d'un autre, celui-ci généralement très engagé dans le siècle, exprimer une telle détresse et avec une telle fougue. Fallait-il qu'elles fussent en lui ! La détresse et et la fougue de notre jeunesse se trouvaient, de surcroît, entraînées derrière cette musique sublime. Quels moments ! Le dernier accord posé, le chanoine tournait son visage vers nous, un sourire absent sur les lèvres, puis s'adressant autant à lui-même qu'à ses auditeurs, il prononçait à mi-voix cette phrase où se résumait toute son émotion : « Que c'est beau ! » Le regard embué, mais heureux de sentir des présences attentives autour de lui, il semblait déboucher sur une clairière, à moins qu'il ne repartît aussitôt dans la forêt musicale. Combien de fois s'est-il interrompu après une sonate, un morceau, pour nous entretenir de Robert et Clara Schumann, livrer à notre tendresse Schubert, Beethoven à notre énergie en réserve, Bach à l'idée que nous pouvions nous faire, déjà, de la perfection acquise sans que pourtant le reste, c'est-à-dire la souffrance et la joie, en fût exclu.

Cher Paul Saudan, vous n'êtes plus là ! Je m'habitue mal à cette pensée. Sans doute, me diriez-vous : « Pourquoi pleurer, Georges ? Je vous attends dans la lumière de Dieu. » Ah ! si seulement vous pouviez dire vrai !

*Paris, octobre 1967.*

## PASSANTS DE DIEU

L'année nouvelle m'apporte la mort d'un ami. Ce passage du 31 au 1<sup>er</sup> de l'an, je l'ai toujours considéré un peu comme un mystère. Parfois je veillais en lisant des poèmes ou j'écrivais à mes amis les poètes. Je leur envoyais les petites cartes poudrées, tressillées d'argent de la droguerie du Châble, qui symbolise la neige.

Cette fois, j'ai une lettre débordante d'amitié sur ma table, d'une écriture hâchée, tremblée. Je n'y ai répondu que par trois roses qui ont salué l'expéditeur à la porte de l'hôpital.

Cette fois, un prêtre m'accompagne.

Car la mort en me le cachant l'a conduit près de moi.

Qui était le chanoine Paul Saudan ?

Dirai-je ses traits ? Je le reverrai avec quelque chose, une note, du masque de Cavafy le grand poète grec d'Alexandrie mais en plus une certaine majesté de stature, d'allure, la crinière noire puis argentée. Le musicien et le psychologue transparaisaient avec force et tourment.

J'ai connu ce père à quatorze ans. Il était le maître de la classe de Grammaire. Il enseignait le grec et le latin. Son rôle était de créer des esprits. Son enseignement était précis, érudit, solide. Aucune technique n'était sacrifiée. Mais en plus il y avait la passion.

Pas un exemple de grammaire qui ne se trouvait mis en relation avec un fait vivant.

Le langage nous menait à la culture. J'ai cru aux grands hommes de la Grèce comme on doit croire à sa propre âme. A propos de tout notre maître faisait état d'un déchirement entre la chair et l'esprit, entre l'appel des concupiscences et la naissance à une liberté divine.

Voilà la marque ineffaçable que j'ai subie.

Je n'ai pas connu de séparation entre la culture grecque et le catéchisme. Nous cheminions, nous entrions d'une façon nécessaire dans le christianisme.



Ce que j'ai aimé chez Simone Weil, c'est de retrouver dans son génie le talent, la distinction, les vues de notre excellent maître.

Il y eut donc cet enseignement. Et si nous devenions habiles en thèmes et versions, nous l'étions assez pour qu'il soit permis de nous découvrir en classe Ramuz ou Dostoïevsky par exemple. Tout *Le Règne de l'Esprit malin* nous fut lu en troisième latine, d'une voix sifflante, interjective, inspirée. Et un portrait de Ramuz exalté et véridique nous était donné par ce maître qui n'enseignait pas le français... C'était de surcroît. Nous étions guidés par lui aussi à travers les *Frères Karamazov* et *Crime et Châtiment*.

Voilà ce qui était merveilleux : cette unité et cette ouverture. Le monde de la nature élargi et le surnaturel auquel nous étions presque obligés d'accéder et d'accéder sans rupture.

Je célèbre un effort en profondeur. M. Saudan, comme nous disions, faisait ce que chaque maître devrait faire : une ou deux fois par semaine, chaque élève était invité à dialoguer avec lui dans sa cellule. Je l'ai écrit : la philosophie, la musique, la poésie, les vins, mais oui, les Ermitages de Branson, nous étaient proposés, offerts, commentés. Je sais que nous-mêmes étions examinés et médités mais ensuite l'initiation était judicieuse.

L'intimité n'est pas donnée.

Chez le prêtre, j'ai toujours aimé ce que lui et ses confrères de l'Abbaye acceptaient : d'être d'une certaine manière distants et différents de nous. C'est pourquoi ils nous étaient si proches ! Puis-je l'écrire ? Nous voulons avoir affaire à des pères spirituels (oui, immolés par leurs vœux difficiles, tendus par une intransigeance pour tout ce qui regarde le monde et joyeux enfin d'être des contemplatifs). Intransigeants ? Parfaitement, avec l'esprit de révolte chrétien qui nous aide à respirer, mais des pères plutôt que des « frères » que nous aurons vite jugés s'ils regrettent de ne pas être des laïcs encore plus dynamiques que nous-mêmes, par-dessus le marché moins instruits peut-être.

Je ne considère pas ici certaines destinées ni toutes les perspectives nouvelles.

Il y a une paternité du cœur et de l'esprit.

Elle n'est jamais infaillible comme toutes les paternités, mais je l'ai admirée chez ce maître qui a enseigné jusqu'à quelques jours

de mourir, qui a choisi de mourir pendant les vacances, qui a toujours prié.

Je l'ai vu une semaine ou deux avant que le trimestre ne s'achève, alors qu'il attendait donc de s'embarquer pour l'hôpital. Il me parlait de l'ombre, l'ombre qui fait mal et vient de nos organes malades et Dieu qui vient aussi comme une nuit. Et chaque matin le bonheur de se lever et d'enseigner ! Je recherche dans le *Phédon* de Platon le passage qu'il m'a lu. Je repense à sa citation très forte de Romain Rolland. C'est l'éternel choix entre ce qui nous ouvre à l'humanité entière, qui permet à l'âme de s'élever et de connaître et ce qui nous rapetisse et nous obscurcit.

Il m'exhortait.

Il m'appelait encore à ce choix.

Je le remercie.

J'ai reçu beaucoup de bien. Et ce bien se transmet de génération en génération. Cela est vrai : ainsi je connais un enfant qui aime le grec et la philosophie, or il est formé à Sion par deux maîtres qui ont été d'une façon toute particulière les élèves choisis du chanoine Saudan. Ils avaient été arrachés à une section commerciale. Il ne les oubliait pas. Il me les rappelait avec amitié et une vive estime.

Notre pays a besoin de spirituels et d'enseignants avant toutes autres vocations. Osons le croire.

Vous, père Paul Saudan, qui avez été encore un médecin, qui étudiez le russe, qui étiez un expert en musique, même les musiques sauvages, qui notiez la présence de tous les rossignols aux abords du couvent et qui éloigniez un chat rôdeur de nids en lui lançant votre encrier à la tête comme Luther l'a fait au diable, à moins de lui tordre le cou sous le jet d'eau, quelle sainte poigne ! mais c'est celle aussi du varappeur, vous nous racontiez parfois ces bougresses d'aiguilles qui sortent comme des crocs fauves d'une mâchoire blanche sur le glacier du Trient, vous les aviez hardiment gravies, ô père dont j'aimais l'impétuosité et la réflexion profonde, vous avez donc passé l'année avec tous vos dons !

Vos dons : nos greffes.

Vous avez une foule d'amis.

Ici et là-bas vous êtes vivant.

Notre guide en 1967, c'est vous pour tous les Valaisans, dont le seul vrai besoin est la culture, cette culture qui prendra demain une dimension religieuse.

\* \* \*

### Prière et Poésie.

Ce n'est pas le titre d'un livre, c'est le titre d'une vie.

J'ai été l'élève d'un maître qui avait du génie : Norbert Viatte.

Une partie a passé dans ses leçons de littérature, une partie a été le secret de sa prière, une partie a été inexprimée. Qui sait ? la partie la plus forte et la plus naturelle.

J'ai été souvent ému par le tragique de sa vie, respectueux et fasciné. La petite étincelle supérieure, pour moi, réside dans l'obstacle lui-même, le nœud de nos contradictions et le défi extérieur. Perte et chance d'un être où la nature a caché une solution. Je crois que c'est le chanoine Norbert Viatte lui-même qui m'a raconté que lorsqu'il était enfant au collège il pouvait rédiger, et chacune dans un style propre, les compositions françaises de tous ses camarades, sauf la sienne. La difficulté et la facilité sont singulières et cela marque un curieux rapport avec l'écriture. Il faut certes avoir quelque chose à dire.

L'enfant devient homme. L'homme devient prêtre, non seulement prêtre, moine. A ce moment-là il accepte une vocation qui le conduit tout droit au silence. L'art d'écrire, c'est de rendre manifeste, presque de la faire exister en la communiquant, sa force, sa vérité. Le mystique (et si un moine ne l'est pas, qui l'est ?) entreprend une tentative vers ce qui est plus grand que la mer et plus grand que le ciel. Il va directement écrire, directement imprimer un esprit, un cœur. Ce seront les siens. Mais alors on voit bien qu'il vise l'invisible et non pas l'apparence.

M. Viatte était surprenant.

Il avait une double vocation.

Or, l'une a tué l'autre.

L'exception existe (oh ! une par siècle dans un pays...). Par un prodige d'équilibre, la sainteté et la poésie peuvent s'unir. Elles parlent alors ensemble, en général une fois et on a le *Cantique du*

*Soleil* de saint François. Par chance un supérieur commandera un poème à Hopkins !

Mais les choses peuvent bien rester obscures. Par devoir d'état cela passera dans les leçons de littérature.

Mais alors quel enseignement ! On ne l'a pas à l'université. Trente volées d'élèves attestent qu'aucun maître ne fut plus brillant que M. Viatte. Cela ne suffit pas de savoir que nous n'avons jamais eu un manuel. Que Montaigne et Ramuz m'ont été expliqués la même année, à seize ans. Que nos cours étaient parfaits de clarté, de présentation, d'exacte signification. Notre maître parlait une langue belle, ardente, précise. L'écriture le hantait. Il pouvait nous parler mais, voyez-vous, il devait emprunter nos cahiers pour nous suivre et se relire car il n'arrivait qu'à jeter quelques maigres notes comme des points de repères sur une feuille de papier. L'érudition (il étudiait tout : hébreu, grec, sciences naturelles) et la mémoire le soutenaient.

L'originalité c'était que la littérature c'était la vie. Qu'elle aurait même dû être une manière de « dire » Dieu comme ceci ou comme cela, dans la plus juste diversité.

Et il y eut une branche d'écrivains de Saint-Maurice. Je te dis amitié pour tous, Jean Cuttat. Les noms des plus jeunes ne sont pas encore connus. Ils écrivent.

Mais notre maître vivait sa privation. Après avoir prononcé les paroles de la consécration chaque matin, je conçois bien que l'on ne puisse plus trouver d'images pour soi-même. Et puis comment être sincère ? Le prêtre jugera l'écrivain. Sa morale le censurera. Et lui-même hésitera.

M. Viatte a tenu un journal.

Je me rappelle Borgeaud (qui savait tout) quand j'étais en classe de Grammaire venir et me dire non sans tendresse : « Tu sais, tu es dans son Journal. »

Le journal intime peut être une grande revanche sur toutes les autres formes d'écriture. Le monde, cette balle qui nous échappe, est remis en jeu. Certes la conscience peut y être poussée jusqu'au néant absolu de toute possibilité de choix. L'impuissance même a sa grandeur. Mais le dialogue avec la nature ? Mais les lettres d'une âme à Dieu ? Et si l'on mesure sa folie ?

Une œuvre unique peut avoir eu lieu.

Les conditions de cette œuvre ont été réalisées.

Pendant dix ans, ou plus de dix ans, M. Viatte s'est jeté dans cette expérience.

Pour un prêtre il y a encore le secret de la confession, non seulement celle des autres mais la sienne. Sur ce dernier point il est licite d'hésiter.

J'approuverai plutôt celui qui se livre.

Mais tout fut brûlé par l'auteur. Sauf m'a-t-on dit une liasse ultime...

M. Viatte ne manquait ni d'austérité et de modestie dans son maintien, dans son naturel, ni d'une vive, d'une grave et transparente noblesse. En même temps, de tel de ses propos ou de ses réflexions filtrait soudain une fantaisie ingénue ou un humour particulier. Je discernais la marque de sa liberté d'esprit et peut-être, sait-on jamais avec l'humour ? une fois ou l'autre ce que l'on appelle la politesse du désespoir.

Glacé, tendre et affectueux (combien sous sa pudeur), c'était un Joubert.

Nous disions de lui : une âme derrière un mur.

Il parlait et il se taisait.

L'âge et le travail ont usé l'homme délicat. La maladie, le surmenage, sa si profonde difficulté d'être le prédisposèrent à l'angoisse.

Il surmonta ses épreuves. Il dut abandonner un temps assez long tous ses cours puis il reprit l'enseignement du français et de la philosophie. Mais la vie passe vite, la vie court tandis qu'on boîte. L'autre grand professeur de Saint-Maurice, un Valaisan incomparable, le chanoine Paul Saudan, son plus intime ami, nous l'ensevelîmes le 2 janvier.

Une amitié nécessaire était brisée.

Pour M. Viatte son Vendredi-Saint commençait. Voici dix jours, il se trouvait dans un pavillon d'hôpital. Je me souviens comme il nous avait lu (trente ans en arrière) d'une façon extraordinaire, à quelques amis, dans la cellule du père Saudan toute la *Cantate à trois voix*. Nous devions retenir nos larmes. Claudel était son poète, pour plusieurs raisons, et sans doute parce qu'il

lui semblait aussi que Claudel avait résolu le problème du créateur religieux. Et puis nous avons étudié longuement *Le Soulier de Satin*. Alors la fin de don Rodrigue? Eh bien! ce fut celle de M. Viatte dans un atelier de malades, tressant avec eux du raphia pour une corbeille, un seul livre, une bible grecque et latine dans la poche.

Plus éclairé, plus douloureux que jamais.

Il avait choisi la vie mystique, celle que la mort n'arrête pas.

Tout seul pendant la nuit, le changement s'est produit.

Bon, je suis retourné à Saint-Maurice à cause du pain et du vin de l'église et du réfectoire que l'on partageait, en quelque façon, en son honneur.

Après j'ai voulu revoir sa chambre.

J'allais lui dire: « Monsieur Viatte, parlez-moi de la folie d'Emily Dickinson, parlez-moi de la pureté d'Hadjwich la Flamande, la fière Hadjwich que l'Amour soulève, dont les poèmes sont comme un rapt au printemps. » Je respirais. « Parlez-moi de ceux et de celles qui par vertu se sont perdus. Il faut bien que je m'aide à vivre. » Ou je l'interrogeais sur la foi si liée à l'existence qu'elle fonde un nouvel homme.

J'aurais voulu rouvrir un livre dont il m'avait lu quelques pages, revoir son exemplaire d'*Al Hallaj* que j'avais charrié sur les alpages dans mon sac de montagne.

Cette chambre était déjà comme une chambre d'hôtel, le lit sans draps, livres entassés, manuscrits mis dans les boîtes. Lettres qui vont être renvoyées ou brûlées.

Nos maîtres sont partis.

A qui dire adieu? A cette chambre.

Je reprends mon sentier particulier, différent.

Mais je prierai mon maître. Je ne veux pas ignorer totalement ce qui ne s'écrit pas.

Veyras/Sierre, mars 1967.

## LE DONATEUR

Lorsque M. Viatte devint mon professeur de littérature j'avais déjà écrit des milliers de vers dont beaucoup avaient été détruits et dont certains avaient paru dans de petites revues. J'admettais difficilement qu'on pût me juger sur autre chose que sur mes poèmes qui me paraissaient respirer « cette inimitable saveur que tu ne trouves qu'à toi-même » dont parlait Paul Valéry. Le catholicisme tour à tour larmoyant ou stoïcien mais un peu puritain dans lequel j'avais grandi, au lieu de doubler mon effort vers la beauté, me pesait. Le malaise venait d'une ferveur ombrageuse que la multitude des exercices religieux agaçait autant que l'illogisme de la pratique exhaustive et parallèle d'une vie chrétienne et d'une culture gréco-latine qu'un thomisme stupidement instillé n'arrivait pas à marier. Ma nature résistait à tous ces formalismes caporalisés, hésitait dans toutes ces mythologies plus ou moins anthropomorphistes dont une seule — et précisément la plus morbide — revêtait inexplicablement un caractère terrible et obligatoire. Certes la foi n'était pas en cause, seulement le malaise. En revanche le langage chrétien — ou celui des psaumes ravivé par Claudel — me ravissait et je conçus très tôt l'ambition de le plier aux besoins de ma poésie, non pas à la manière de saint Jean de la Croix mais au rebours. Saint Jean pillait tout le divin épars dans l'homme pour en parer un Dieu qui n'en avait que faire ; je voulais au contraire piller un Dieu inépuisable pour vêtir de divin cet homme très partagé et très misérable, très fraternel et très menacé, surtout très seul et très dépossédé.

Je compris dès ce moment ce que la subtilité scolastique avait d'intolérable et d'impraticable pour moi. Mon malaise ne guérirait que dans une probité à laquelle tout devrait céder, même la foi, j'entends celle de la tradition. Vêtant l'homme de divin, j'étais encore d'Eglise, et je ne faisais après tout que lui restituer sa valeur essentielle, son lyrisme originel dont toutes les mythologies n'étaient peut-être que le lointain écho transposé ou dramatisé par

les siècles. J'allais sans le savoir vers une connaissance gnostique dont mes poèmes futurs, jour après jour, allaient peut-être se mettre à palpiter.

Je n'aurais jamais osé risquer un tel aveu si l'an dernier, penché durant plusieurs mois sur les livres d'un de mes condisciples de lycée, Maurice Chappaz, je ne m'étais aperçu que toute la recherche poétique de cet écrivain portait le témoignage de cette connaissance gnostique et que sa floraison poétique était une floraison religieuse. Nous avons tous deux accompli dans la cellule de M. Viatte des manières de retraites, ou plus exactement de séminaires ; M. Viatte avait pris possession de deux âmes que le christianisme avait affolées ; M. Viatte, loin des principes et des formules scolaires, tentait d'endiguer des courants, de structurer des poussées informes, d'ordonner des rayonnements. Je compris alors qu'au fond de la recherche de Maurice Chappaz comme de la mienne il y avait M. Viatte et que M. Viatte à Saint-Maurice c'était Arnauld à Port-Royal. Anticlérical en milieu régulier, solitaire en communauté, vulnérable parmi le blindage des axiomes, incertain sur le roc même de ses certitudes à côté d'un monde sereinement ancré sur son vide, craintif au sein des pourfendeurs, désespéré dans l'antichambre de Dieu, religieux poétiquement dans un ordre qui l'était politiquement, M. Viatte était à lui seul un enseignement, une plainte et un brasier. A moins que de mystérieux touristes, de sombres secrétaires (préposés au secret), d'impénétrables exécuteurs ne se décident honnêtement à nous livrer leurs clefs, nous ne saurons jamais déterminer la part de plainte et la part de brasier. Je prétends pour l'instant que sous un masque étrange d'ironie et d'humour M. Viatte était un brasier de souffrance.

Les éducations ouvertes ont le mérite de tracer la route à des vies plus faciles, mieux défendues, pas moins tendres, et plus à l'aise, moins impliquées, dans les contradictions du monde. Le hasard a voulu que je fusse livré à l'autre, celle des serres chaudes, celle des Hommes Noirs et, ma vie durant, j'eus à payer d'un prix exorbitant cette « chance », cette « grâce » et ce « privilège ». Sans M. Viatte, ce passage n'eût alimenté que des rancœurs ; avec lui



beaucoup de choses se sont mises à flamber en même temps ; même le gâchis a fini par brûler. C'est que j'ai vécu dans l'ombre d'un saint. Tout ce qu'il a touché est devenu sacré. Il se dégageait de ses yeux tendres, de son visage penché où passait un demi-sourire, de son corps frêle et de ses mains enflées quelque chose de très intense et de très doux. Il m'apprenait que l'homme n'en finirait pas de trembler et que les infinis qui l'étouffaient étaient un excès de richesse et que rien ne mériterait le nom de poème qui ne rompît le pain d'une communion avec la vie ou ne courût le risque fabuleux d'une assumption vers ce qu'on pourrait appeler une « présence réelle ». Il me parlait de « la personne du Christ » à laquelle son ascèse l'identifiait et qui témoignait d'une intimité douloureuse et presque charnelle. Nul mieux que lui ne conduisait aux accords du cœur et de la nature. Nul mieux que lui n'évoquait la panique humaine aux portes du mystère. Ses paraboles réinventaient l'Évangile. Ravi et tourmenté, j'écoutais pendant que la nuit tombait à la fenêtre de sa cellule où ne palpitait plus que la veilleuse grave de sa voix.

L'art, pour M. Viatte, représentait le seul lien rationnel possible avec le divin. Aussi le maître, en matière de poésie, se montrait-il d'une sévérité farouche. D'un seul sourire il avait détruit tous mes premiers essais prosodiques sans daigner critiquer un seul vers. J'étais anéanti mais il me tenait fermement. Il ne corrigeait pas. Il fallait toujours tout recommencer, aller toujours plus loin, toujours plus haut. Il haïssait un vers désincarné, une fioriture, une lâcheté sentimentale. Le poème devenait une affaire expérimentale conduite avec une rigueur mathématique. Il devait libérer dans la durée d'un souffle et sur la courbe d'une respiration l'essentiel d'un battement de cœur. Les mots avaient valeur de notes et leur articulation se devait mélodie. A ce prix une manière « d'incarnation » devenait possible. A ce prix « le Verbe se faisait chair » et venait « habiter parmi nous. » Bien sûr il y avait le cœur. Mais le cœur avait encore besoin de mûrir.

J'avais vingt-quatre ans quand je publiai mon premier recueil. Il était dédié « à mon maître vénéré Norbert Viatte... » C'était un

poème sur le poème où se définissait déjà, dans une prosodie sévère, une exigence cathare. L'exigence seule, ai-je besoin de le dire, était celle de M. Viatte. Ce premier pas dans la poésie, c'était mon *Introïbo*. Restait à dire toute la messe. L'ai-je dite ? Je ne puis répondre. Peut-être une messe basse bredouillée entre chien et loup, sûrement une messe noire.

Bien avant qu'Aragon n'eût pris en 1940 le relais d'Apollinaire, et probablement parce qu'il craignait de me voir muselé par des règles prosodiques benoîtement consacrées par l'usage, pareil à Malherbe qui renvoyait aux crocheteurs du Port aux Foins, M. Viatte m'avait mis en garde contre les limitations byzantines des classiques, et surtout contre leur étroite réglementation de la rime. Il s'émerveillait de la liberté et de la richesse des vieilles chansons françaises et conseillait d'en adopter tous les usages sans se soucier des censeurs. En dépit de mon admiration pour Valéry, je fus très impressionné par ce conseil et me mis petit à petit à l'appliquer. Il s'ensuivit d'abord une grande pagaille puis une libération du souffle et de la sonorité. J'eus plus d'aise aux entourures, ce qui permit à mon tempérament d'éviter des expériences dissolvantes tout en restant fidèle à des habitudes mélodiques que je sentais liées à une tradition française viscéralement ressentie.

Le maître assumait donc des responsabilités françaises avec une oreille grégorienne. Si je rappelle ces détails techniques, c'est par souci de précision. M. Viatte savait mieux que personne que la vraie poésie se moque des règles. Il savait aussi qu'une langue a son génie et qu'un oiseau ne chante jamais plus haut, jamais plus juste, jamais plus pur que dans son arbre.

De tous les témoignages officiels que j'ai reçus, celui qui reste le plus cher à mon cœur est sans doute la petite page que Norbert Viatte me consacra en mai 1943 dans les *Echos de Saint-Maurice* alors que Paris venait de m'attribuer le prix « Edgar Poe ». La page ne brillait pas de compliments bien qu'elle fût élogieuse, mais le ton était celui d'un père qui ne pouvait cacher sa fierté et son affection. J'ai perdu cette page dans un de mes derniers naufrages. J'ai perdu aussi Norbert Viatte dont la mort m'a subitement et étrangement rendu solidaire et responsable.

Si M. Viatte fut un poète sans poèmes, je sais ce que tous mes poèmes lui doivent. Je sais aussi tout ce que ma vie — cette vie « en dents de scie » comme l'écrit si amicalement Maurice Chappaz — ma vie brûlée par les deux bouts, jetée par les fenêtres, dépensée, gaspillée, lui doit de havres, de veillées radieuses, de ferveur sans frontière et de formidable jeunesse. Partisan de toutes les révoltes, de toutes les libérations, franc-tireur et libertaire, ennemi des préjugés, des idées reçues, des lieux communs et des « systèmes », je me suis gardé chaque jour un coin de recueillement secret qui va peut-être effacer tout le reste : une cellule de frère lai, toute blanche où le bruit des contestations n'entre pas, où je me retrouve — je le retrouve — où je prie à ma manière, où je me rachète. Du plus loin que je me souviens l'écriture fut pour moi un rachat. Le poème accomplit une façon de rédemption. J'ai trouvé dans cette croyance plus de secours qu'en aucune autre et plus j'avance plus je me fais à cette idée religieuse que le poète dispose d'un pouvoir sacramentel.

Où en était Norbert Viatte sur ce point capital ? Où le poète entre-t-il en religion ? Où le religieux entre-t-il en poésie ? On n'imagine guère l'un sans l'autre. Quant à moi je serais tenté de penser que religion et poésie sont les deux bras d'une même prière. Il ne m'appartient pas de faire parler un mort. A l'époque où Norbert Viatte donnait à ma vocation de poète une impulsion majeure, j'étais trop jeune et trop cousu encore à mon enfance pour l'interroger. Eût-il répondu que je n'eusse vraisemblablement pas tiré profit d'une expérience qui ne se pouvait communiquer qu'à un certain degré d'initiation, ou de sainteté. Mais quand j'évoque sa mémoire, l'image qui me retient est celle du donateur agenouillé dans le coin d'un tableau primitif et le tableau représente le Poète en croix.

Et moi je reste ici, à balbutier le monde devant le portail de l'Inconnu. Nous nous mouvons dans une manière d'obscur sexualité de l'âme qui nous jette au sacré comme des vagues. Vagues « pensantes », nous respirons parfois de la respiration des astres. Je veux m'offrir à la fabuleuse jubilation de mon déferlement.

*Porrentruy, fête des Rois 1968.*

## UN MAGISTÈRE DE LA DÉCOUVERTE INTÉRIEURE

*Tunc ergo discunt: et cum vera dicta esse intus invenerint...*

« C'est alors qu'ils s'instruisent: en découvrant intérieurement qu'on leur a dit la vérité... »

Saint Augustin, *De magistro*, 45.

Octobre 1964: dernière rencontre avec Norbert Viatte, *Monsieur Viatte*. J'insiste sur ce « Monsieur » qui, fleurant son Monsieur Arnauld, lui sied si bien — quoique évidemment nulle trace de jansénisme ne doit être soupçonnée ici, et que seule la dignité spirituelle fût analogue. La conversation s'orienta, comme toujours avec lui, vers la poésie. Et plus spécialement ce jour-là, à propos de Mallarmé, sur la transfiguration du sentiment de la mort inhérent à toute poésie complète. Non pas pressentiment, mais proximité, car des accidents de santé l'avaient déjà touché.

Certes M. Viatte apportait encore à la conversation cet art mesuré dont nos habitudes sociales se privent en ignorant ce qu'elles perdent. Sans éclat, mais avec une densité tout ajourée d'intuitions, il en suivait les courbes autant qu'il les articulait, ponctuée de silences allusifs. Victoire de la vie de l'esprit sur la littérature. Ses entretiens déroulaient et repliaient les richesses d'une culture polymorphe, comme sa chambre débordait de leurs supports instrumentaux: livres amoncelés, reproductions étalées, moins d'objets mais tous chargés de sens. Et l'évidence du paradoxe le disputait à l'interposition du doute pour truffer ses propos d'inattendu. Cependant la sympathie découlant d'une affectivité chaleureuse, mais au frémissement contenu, parcourait tout ce qu'il donnait de lui en ces occasions.

*Nil humani a se alienum...*: « teste bien faite » à la Montaigne, tel nous apparaissait M. Viatte, encore que d'authentiques accents pascaliens marquassent aussi bien ses envolées que sa physionomie. Quant à sa privauté avec les choses divines, nous la pressentions juste assez pour en respecter le secret. A vrai dire,

les dimensions de cette personnalité discrète devaient souvent se compléter après le collègue, aux yeux de qui avait assimilé son enseignement. Nulle autre exhibition, en effet, que celle d'un humour primesautier, chez ce professeur indulgent aux refus, et qui s'était approprié le *larvatus prodeo* du philosophe, par lequel il ouvrit certain cours sur Descartes.

Philosophe, il le fut. Peut-être éveilla-t-il même, conjointement avec Paul Saudan, plus d'intelligences à la pensée philosophique que ne firent les leçons du programme. C'est qu'il communiquait l'attrait vécu des questions éternelles. D'autres l'auront connu théologien. Fervent d'art, il découvrait le beau où qu'il s'offre, de l'archéologie à la dernière exposition marquante, grâce à un goût et à une critique en renouvellement constant (je l'avais surpris par hasard, au printemps 1947, en humble contemplation fervente devant les Vermeer de Delft des musées de Vienne exposés à Zurich). Doué du sens de l'histoire, il s'en servait pour pénétrer les cultures non occidentales comme pour approfondir la nôtre. Philologue, le latiniste et l'helléniste en lui prodiguaient allègrement leurs trésors. Apprendrai-je que je l'ai trouvé instruit en bien des aspects de la psycho-dynamique, qui l'aidaient d'ailleurs dans son activité pastorale ?

Mais de quoi n'était-il informé ? Ce ruissellement de connaissances et de réactions sensibles ne va pas sans poser un problème de l'érudition. Norbert Viatte le dominait en se plaçant, en chaque matière, près du niveau des spécialistes, c'est-à-dire là où tout reste ouvert et en évolution, de sorte qu'une souple organisation des apports en maîtrise la diversité. La qualité de l'éclairage prime ainsi le stockage des réserves. Dans les domaines périphériques, l'étude approfondie d'une chose lui donnait accès au reste. Ainsi, pour l'Islam, sa familiarité avec l'énorme thèse de Louis Massignon sur le soufi irakien al-Hallaj, martyrisé en 922 pour sa doctrine de l'union mystique par amour (nous disions : parce qu'il avait proclamé que Dieu est Amour). Seulement, cette universalité même n'aura-t-elle pas porté ombrage à la gestation d'une œuvre ?

Mais c'est surtout comme professeur que M. Viatte reste présent à la plupart. Nous aimions répéter que ses cours atteignaient à la classe universitaire. Oui et non. Avant de devenir la pâture

enchantée, l'introduction aussi à l'humanisme supérieur que nos adolescences qu'étaient sans modestie, les cours du chanoine Viatte opéraient un choc et un tri. Que ceux qui avaient des oreilles entendent ! L'aristocratie de l'esprit auquel il était fait appel s'alliait d'ailleurs à une absence totale de désapprobation envers ceux que désarçonnaient le non-conformisme, la liberté vis-à-vis des programmes réguliers. A chaque auditeur de faire ses jeux, et de recevoir s'il le voulait bien le souffle prêt à l'emporter plus loin que l'école. Mais du même coup à des lieues de l'académisme, fût-ce celui que cultive l'université.

De mon temps du moins, une certaine sinuosité dans le plan, le choix de têtes de files ou de personnalités suggestives pour esquisser le mouvement d'une époque littéraire, laissaient chacun devant la tâche de parfaire le tableau au moyen de ses propres lectures. Précieuse incitation que cette marge accordée à l'initiative autonome. Il n'en ressort pas moins que les provinces visitées sous la conduite du maître restent parées d'une originalité dont elles lui doivent le prestige spécial. Le préromantisme, c'est celui vers les demi-teintes et vers les inclinations tendres ou fantasques duquel M. Viatte semblait porté par une « affinité élective ». Grâce à lui, le Descartes du *Songe* et de la ductilité intuitive se dépouillait à tout jamais de la raideur mécanisée où le figent ceux qui le confondent avec le cartésianisme. Ces deux exemples, évoqués sur le fond de tant d'autres, suffiront à le rappeler : Viatte excellait à faire comprendre la genèse des œuvres parce que la sensibilité des auteurs comporte de plus singulier. Aussi donnait-il à chaque fois l'impression de transmettre un secret. Comme il s'entendait à rendre les évolutions, *Monsieur Teste* préparait au *Cimetière marin*, et *André Walter* au Gide encore interdit.

Par le choix des sujets de composition, suivi de la critique, souvent tardive, des tentatives qu'ils inspiraient, le professeur de langue exerçait la seconde activité qui lui donnait prise sur nous. Cette fonction, il l'accomplissait sur le mode d'une direction spirituelle. Attentif à nos velléités littéraires, il tempérerait l'amertume des ratés en les comprenant dans une courbe de progrès. Son exigence instaurait une sorte de morale des formes expressi-

ves : que la sincérité s'épure, l'expression y trouvera sa richesse — et sa rigueur. Ses préceptes, *non scholae, sed vitae*, envoyaient par-dessus les moulins la conformité au modèle établi, pour relancer les promesses généreusement pressenties. Cela sur un ton souverain, quoique parfois doublé d'inquiétude. Bref, nos thèmes de rédaction étaient attendus avec impatience, et induisaient aussitôt une fermentation et des commentaires propices à leur méditation. Il arrivait qu'ils surprissent, tel ce Nicolas de Flüe proposé à notre choix comme épreuve de maturité, que Maurice Chappaz fut le seul à choisir et avec lequel il remporta la palme.

D'ailleurs l'éducateur proposait ses dons non pas au moyen d'une action directe, mais surtout en communiquant sa puissance d'enthousiasme. Un enthousiasme, une capacité d'admiration qui contenait deux pôles, l'un de compréhension, l'autre de célébration. L'épanouissement d'une réceptivité illimitée au sein d'une vigueur de pensée exceptionnelle entretenait en lui un contrepoint où nous tentions de déchiffrer son message. Son aptitude éducative s'adressait donc aux esprits plus qu'aux caractères, et pas du tout à l'idéologie. Mais j'insiste sur la force de son mouvement d'affirmation vitale, car nous devinions là un reflet de Ce qu'il contemplait sans pouvoir le traduire. Par les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (prononcé Bridge), il nous faisait pressentir les *Elégies de Duino*... Mais lui, *Nel mezzo del cammin di nostra vita*, qu'apercevait-il au-delà des *Elégies* ?

Cependant, encore une fois, si nos fréquentations littéraires s'étaient limitées aux auteurs et œuvres traités ex cathedra, elles n'auraient même pas recouvert l'étroitesse du programme prescrit. Mais le maître s'entendait à attiser les feux allumés par nos découvertes indépendantes. A distance, je ne me rappelle plus toujours quel Ramuz, quel Claudel, quel Reverdy ont été librement élus, et lesquels régulièrement présentés. Nous recevions peu de conseils en forme ; les adhésions que nous décrochions renforçaient assez nos goûts spontanés. Et puis, un beau jour, une page entière s'enlumina par la grâce d'une causerie-audition d'Henri Ghéon sur son cher Mozart, ou à la suite d'une soirée où Georges Borgeaud racontait fébrilement ses visites à Claudel ou au peintre flamand Permeke. Les circonstances me remémorèrent souvent par la suite,

tant en matière d'éducation familiale que dans l'exercice de fonctions didactiques, la gageure pédagogique tenue par Norbert Viatte : enseigner l'autonomie.

\* \* \*

Bien entendu, l'entretien d'un milieu d'incubation si fécond ne repose pas, dans un collège, sur un seul homme. Puis, l'état d'esprit varie d'une classe à l'autre. A chaque groupe de besoins différents, son petit foyer propice spécifique. Mais enfin, un Viatte lui-même faisait partie d'un « milieu favorable », auquel sa modestie ne manquait pas de le faire se rattacher. Il y aurait beaucoup à en dire ; cela relèverait d'une histoire des courants d'idées et de grande culture à l'Abbaye. Du moins la cellule rayonnante qu'ils formaient à eux deux joint pieusement, au souvenir de Norbert Viatte, celui de Paul Saudan, l'ami dont la disparition l'affecta tant pendant ses derniers mois.

Bien que les groupes autour de chacun d'eux se fussent cristallisés un peu différemment, l'idée de les séparer dans leur influence ne viendrait guère, tant ils se complétaient. Le chanoine Saudan était certes avant tout musicien, sensibilité musicale et aussi conscience de la musique. Ses dons d'éveilleur d'âmes passaient par la communication de l'enthousiasme du mélomane, qui traçait son chemin de beauté vers l'Absolu. Autant toutefois Viatte et lui divergeaient de carrure, celui-là frêle et presque diaphane, celui-ci imposant et sombre, autant variaient leurs manières. Saudan, plus mâle, avait à tenir la bride d'une autorité qu'il intériorisait. Ses études médicales, son passé dans le monde, ses contacts avec le cercle de Maritain en particulier, l'auréolaient à nos yeux du mystère de son renoncement solennel sur fond d'orage.

L'abîme dostoïevskien, les premières pierres de l'édifice néothomiste, la discrimination pascalienne entre esprit de géométrie et esprit de finesse, la médiation de Charles Du Bos : voilà quelques-unes des étapes assignées par lui à l'aventure spirituelle, tandis qu'une permanence de la musique se jouait des cloisons. Il ne dédaignait pas d'écouter longuement les passereaux chanter. Joyeux, il irradiait ; mélancolique, il portait haut sa couronne d'épines. La médiocrité l'impatientait.



Chez Viatte par contre, nous ne sentîmes jamais sourdre nulle irritation. Nous : je veux dire notre « volée », celle de Chappaz, des Cuttat, du futur chanoine J.-E. Berclaz qui animait alors de sa verve concentrée la chronique collégienne des *Echos de Saint-Maurice*. Non, la force du personnage résidait dans son acuité intuitive soutenue par une intelligence lumineuse, dans la calme assurance de sa visée. Qu'il ne ressentît aucun besoin de s'imposer fut probablement un ressort de son ascendant sur nos caractères rétifs. Son écho risquait parfois de se perdre ; nous en avons capté ce que nous pûmes, et pour plusieurs l'arrimage personnel dura jusqu'à la fin.

Dans ce dernier cas une évolution devait s'accomplir, un passage de la relation entre un lycéen avide mais potache et son maître à penser, à celle d'hommes rapprochés par des modes de sentir allumés au même foyer. Car ce que l'on se mit plus tard à percevoir autour de nous, non sans envie, comme « formation de Saint-Maurice » (voire « école de Saint-Maurice » pour ceux qui accédèrent aux lettres), faut-il révéler que cet esprit donc ne représente le fruit d'une imprégnation passagère que dans la mesure où il la fit elle-même fructifier ensuite, le long de voies très diverses ? Oui, c'est une fois engagés dans nos voies respectives que l'échange, devenu intermittent, avec nos anciens mentors, développa sa pleine valeur. A l'âge des responsabilités, les idéaux se ravivaient de part et d'autre sur le plan d'élaboration actuelle indispensable à leur maintien. A notre tour d'infuser la tradition dans la vie et la vie dans la tradition. Et M. Viatte adaptait sa disponibilité, avec une parfaite aisance, aux directions prises par les existences qui répondaient à sa fidélité.

Personnellement, par l'intermédiaire du lettré, du mystique, de l'être face aux contradictions de l'humain, j'ai surtout apprécié l'amitié de l'homme en marche vers une sagesse. Nos rencontres se détachaient au gré des ans comme des îles de paix, et rien de plus naturel que de lui adresser, au fur et à mesure, l'hommage de mes laborieuses productions scientifiques. Ces dernières tiennent encore de son enseignement leur caractère délibéré d'essais. Je me suis félicité de trouver en lui un critique attentif jusqu'au scrupule, et d'autant plus impartial qu'il regardait mon domaine technique

d'un peu haut, tout en ressentant de très près ses implications pour la vie concrète. L'expérience voulait heureusement que, malgré l'inégalité de nos vertus et de nos bagages, nous retrouvions chacun un interlocuteur dont la sympathie garantît la consonance. Mais bien que les problèmes de la psychanalyse et de la psychologie clinique le trouvaient toujours à l'écoute, ceux de l'expression poétique et de sa fonction nous occupèrent bien davantage, ainsi que les promenades à travers arts, philosophies et humanismes.

Ces trop rares contacts me firent-ils comprendre l'énigme apparente à tous ceux qui connurent Viatte : celle de son inhibition personnelle à écrire ? Je n'oserais le prétendre. Du reste, qu'aurait signifié écrire ? Exprimer tout de soi, sous une forme élue : la sincérité expressive totale susciterait alors pour le prêtre des écueils redoutables, au moment d'exposer à livre ouvert ses doutes, découragements et autres réactions « trop humaines ». Bien sûr, l'aspect moral du problème pourrait n'offrir qu'un prétexte à l'empêchement proprement psychologique et à la pudeur des sentiments, qu'il avait grande. Il sembla s'être désigné lui-même en commentant l'appréhension de Joubert selon laquelle, à répandre trop tôt son sentiment intime dans l'échange social, on n'en recueillerait que l'écho avili sans plus pouvoir lui rendre sa valeur fripée. Mais jusqu'à quand sera-ce trop tôt ? Pourtant d'autres raisons se présentent : à quoi bon écrire ? Ce point de vue pragmatique appelle le scepticisme, et nous allons le voir susceptible d'amplification. Le manque de foi dans ses possibilités d'accomplissement n'est pas loin, ni le mirage de la perfection impossible qui ralentissait tant la production d'un Flaubert.

Je pense toutefois que, si à l'origine une véritable inhibition créatrice a existé chez M. Viatte, la tension ainsi produite a pu jouer son rôle dans la fulgurance de l'idéation, l'inépuisable liberté du propos, en compensation du sacrifice imposé. La richesse de l'afflux mental aurait dès lors profité, pour ainsi dire, de l'aisance gagnée en déposant le souci de réaliser une œuvre. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, le handicap primitif aura probablement subi une transformation, au terme de laquelle l'enveloppe seule de l'inhibition vint à recouvrir une mûre conception du relativisme littéraire. Scepticisme encore, mais théologisé, mais étendu aux

dimensions mystiques de l'existence : que sert à l'homme de se mettre dans l'œuvre de ses mains, au regard de la quête de Dieu !

Le *numen* intérieur de Norbert Viatte semble donc avoir employé son lot d'impuissance opérative non seulement à augmenter sa disponibilité maïeutique et sa capacité d'enrichir autrui à son contact, mais surtout à renforcer sa disposition contemplative. Pourtant son mysticisme, à l'abri de la vénérable enceinte conventuelle, n'était rien moins qu'apparent aux collégiens. Je me rappelle un seul sermon de lui, dans la chaire de la basilique ; mais qui me découvrit ce que l'on entend par le symbolisme mystique, chose que j'avais cherché à comprendre en vain jusque-là. Une autre fois, il s'agissait d'obtenir son intervention d'urgence pour nous protéger de quelque mesure disciplinaire. Je le trouvai en action de grâces à la sacristie, si absorbé que je dus lui tirer la manche. La face irradiante et bouleversée qui sortit alors de ses mains fut une révélation. Le respect de son secret vint accroître notre admiration.

Comme ce trait donne l'occasion de le relever, M. Viatte acceptait d'être notre recours auprès des autorités en cas de menace attirée par notre turbulence. Cela nous flattait de croire qu'il reconnaissait son anti-conformisme dans nos frasques et révoltes. Les Jurassiens surtout, fiers d'une connivence provinciale dont l'accent leur semblait échapper aux autres, étaient sûrs de son appui, encore que tous s'entendissent à n'y faire appel que sous l'empire de la nécessité ; ce qui fut rare.

Son prestige gagnait un fleuron à la connaissance discrète de son milieu familial, de ce foyer de culture traditionnelle, de la brillante carrière littéraire et universitaire parcourue par son cousin Auguste Viatte. Plus tard, lors de ses visites à Porrentruy, nous sûmes combien le charme Ancien Régime de la petite ville s'accordait au côté intemporel de sa forme d'esprit aventureuse. Rien ne conjugue mieux deux foyers de la courbe humaine que l'illimité de la navigation, et son attache à un port natal. Il est significatif que son image mortuaire montre Viatte devant le porche de Saint-Ursanne.

Octobre 1964. Nous nous étions aperçus à l'improviste bouquinant tous deux à la librairie Saint-Augustin, lui profitant de son jeudi et moi d'une permission militaire. La promenade en voiture qu'il accepta nous conduisit au-dessus de Martigny, face au merveilleux cirque automnal balayé, par nos regards, du même mouvement que les idées prenaient l'envol, entretenant gaieté et gravité. Les touches et les registres du paysage forment le clavier, les notes de la pensée courent sur le clavier intérieur. Une certaine mort gîte dans le non-moi de l'être, dans le non-être des choses. Loin de la nier, la poésie harmonise la tension entre l'ignoré et l'éprouvé. Qu'il lui faille, pour cela, approcher la folie dont la conscience socialisée se craindrait menacée à pareil niveau, c'est cette assumption qui lui confère l'immortalité conjointe à sa valeur communiale. L'angoisse d'étrangeté vient manger dans la main qui l'apprivoise.

Cette mort s'est installée. Naîtra-t-il un mythe de M. Viatte? Probablement. Sa haute et fraternelle figure se prête à l'idéalisation. Sa patrie subjective, là où la « fine pointe » de l'intelligence devient poésie, est une région de confins et d'asymptotes et par conséquent de légende. Pourvu qu'elle ne tourne pas à l'hagiographie, il ne se troublerait guère de cette transposition imaginaire, lui qui trouvait à concilier l'instrumentalité magique avec l'authenticité religieuse. Des parcelles de son souvenir habitent tous ses amis, chacun réfractant la sienne à travers sa personnalité particulière. Leur ensemble reflète une vérité, mais non pas intégrale. Il n'appartient à aucun homme de la connaître à fond. Rêver, créer... Créer, rêver? Sa création poétique résidait dans son langage intérieur.

*Genève, juin 1967.*

LE PROMENEUR AU-DEDANS

S'il faut une étincelle, un coup de pouce, une rencontre déterminante à l'origine d'une carrière d'écrivain, j'ai toujours estimé que Viatte avait pu jouer ce rôle dans ma vie. En réalité je pense ne devoir à personne, sinon à une grâce intra-utérine, ma qualité d'écrivain. On naît écrivain, on ne le devient pas. Un besoin d'exprimer avec des mots déjà nous taraude quand le langage est encore pour nous ce qu'il est pour tout le monde, quand il n'est pas encore un pouvoir, un exorcisme. Viatte m'a tout simplement aidé à me connaître, à me prendre moi-même au sérieux.

Je dis Viatte. Je ne lui ai jamais donné d'autre nom. Je le mentionnais parfois, à la manière sulpicienne : Monsieur Viatte. Pour moi il restait Viatte, avec la familiarité dans la distance que ce nom tout court implique.

Jusqu'ici je n'ai rien publié de bien conséquent. Pas de recueil, pas de volume. Les éditeurs ne se jettent pas à mes pieds. Quelques manuscrits attendent leur découvreur. Mais je n'ai plus jamais douté d'être un écrivain-né, depuis le jour où Viatte m'a confirmé dans cette vocation.

Curieuse confirmation d'ailleurs, qui minait mes moyens d'expression dans le temps même où elle les consacrait. Tant était contagieuse l'impuissance par excès de concentration sur soi-même dont Viatte souffrit toute sa vie.

Le premier sentiment qu'il sema en moi fut le découragement. J'avais quinze ans, j'étais son élève en Humanités. Il ne cotait guère au-dessus de quatre sur six mes compositions de français. L'honnête médiocrité. Durant l'année de Syntaxe, mon style avait valu six, et Viatte n'en faisait plus cas. Pour me consoler, M. Fleury, chez qui j'avais été pensionnaire, me disait :

— Ne t'en fais pas, tu écris bien. M. Viatte est un original, il a ses lubies.

Mais je savais d'instinct que Viatte ne se trompait pas. Dans son intransigeance une pureté, un absolu me fascinaient. Son goût était pour moi sans appel.

Je n'admirais que par lui, ses enthousiasmes envoûtaient. Je méprisais par lui, je condamnais à travers lui mes premiers essais littéraires et mes premiers emballements : Charles Morgan, Willy Prêtre, Farrère et Benoît...

— Comment ? Vous aimez ça ?

Et je sentais mes élans, mon jugement vaciller. Je rougissais de mon incompetence. Ou alors j'écrasais à mon tour les béotiens qui ne vibraient pas aux textes révélés par lui : *Gobseck*, *Moby Dick*, le *Cimetière marin*, *Derborence*. Aujourd'hui je n'ai plus besoin de relire *Moby Dick* : la manche noire du chanoine reste clouée avec les ailes de l'aigle au sommet du mât. Viatte incarne Tashtegoo. Tenant d'une main la traduction de Giono, de l'autre il frappe l'air. Je le vois qui rive sa propre image à celle de l'aigle enseveli dans le pavillon étoilé, entraîné vers l'abîme avec tout le navire en perdition.

Cette imitation maladroite, cette dévotion au premier maître, au seul que j'aie jamais rencontré, elle était comme un travail d'approche. Il fallait en quelque sorte déblayer le champ, dénuder le regard, pour être en mesure de percevoir, comme lui, quelque chose au-dedans de moi-même. Quoi ? Je ne savais pas encore. J'ai mis des années à le découvrir. Au début je ne comprenais rien au langage de Viatte. Il était pour moi un homme mystérieux, doué d'une culture et de facultés éblouissantes. Un virtuose du langage dans ce pays où la plupart s'expriment si mal ou pas du tout. Mais il réservait des silences prodigieusement longs autour de ses phrases laconiques. Le temps de maturation qu'il accordait à chacune de ses paroles faisait, même si leur sens m'échappait, que je leur devinais une substance épaisse, lourde, enfouie dans les profondeurs où germait la vraie vie, la végétation de l'esprit.

Quand j'eus quitté Saint-Maurice pour achever mon collège à Sion, je lui envoyai mes premiers poèmes par l'intermédiaire de M. Fleury. J'avais recommandé à M. Fleury de préserver mon anonymat. Viatte devina tout de suite. « Oh ! mais, c'est du Jacques ! » De ce moment, et non point de mon année scolaire

avec lui, date notre amitié, la surprenante, l'étrange intimité de labyrinthe où il m'admit rapidement.

Mes premiers poèmes ne valaient rien. Il m'en parla peu, sauf pour me dire : « Ça, c'est du Rimbaud ; ça, du Mallarmé, du Valéry. Ce n'est pas vous. »

Il voulait m'apprendre quelque chose. Mais quoi ? Je ne voyais pas, je tâtonnais dans ce labyrinthe où il me guidait. Je le sentais en avant, bien au-delà de moi-même, et proche. Il me parlait de poèmes qu'il rêvait d'écrire : un jour, dans le train, de Neuchâtel à Montreux, il avait vu des mouettes qui flottaient sur les deux lacs, une récurrence gris-blanche de signes intérieurs, calmes, posés sur deux eaux grises d'états de conscience en filigrane l'un dans l'autre. « Ah, quelle splendide image ! Je la sens, je la tiens. Mais je ne pourrai jamais la formuler. — Pourquoi ? — Je ne sais pas. Je ne peux pas. Je n'ai peut-être pas le don. Vous, vous avez le don. »

On aurait dit un scaphandre impondérable. Il ne parvenait pas à faire le mort et à couler tout bêtement. Mais il décrivait les lieux sous-marins avec une précision de sirène fantôme, engluée dans les fonds qu'elle hante.

Il me disait, il essayait de me dire ce qu'il tentait de joindre, le captif intérieur qu'il fallait délester. Comment exprimer en mots de surface une exploration obscure ? D'un grand tas de paperasses et de livres il sortait un cahier noir — ou un carnet, je ne sais plus — à couverture de toile cirée. « C'est tout ce que je suis capable d'écrire... cette chose informe qu'est un journal intime. » Je me taisais. Son cahier sur les genoux, sans mot dire, Viatte tirait deux ou trois bouffées d'un gros cigare montheysan. J'attendais. Il se mettait à lire une page, à m'entraîner avec lui vers ses propres fonds pour ce qu'il appelait une « introspection de plongée ». Mes souvenirs ne sont pas précis, mais je sais qu'il confiait à ce cahier la relation d'états que lui-même n'aurait peut-être pas qualifiés de mystiques, tant il avait de pudeur et d'humilité, et qui étaient pourtant comme la gravitation autour d'une secrète étoile dans un abîme de silence et de nuit. Je restais stupide, muet durant ces lectures, hypertimide et hyperconscient de ma balourdise, d'une impénétrabilité de l'esprit. Il y avait ce front chauve devant moi,

ce fumeur de cigares aux yeux doux, à la voix passionnée, qui se promenait au-dedans de lui-même et me croyait peut-être capable d'en faire autant. Je butais sur le vocabulaire de l'ascèse et de l'oraison, dont je ne croyais pas avoir la moindre expérience, appliqué à l'accouchement de soi-même par le langage, à l'œuvre poétique en gestation.

Les paroles rarissimes, denses, qui s'échangeaient entre nous durant trois ou quatre heures d'entretien, creusaient en moi peu à peu, à mon insu. Elles foraient le puits. Au fond je commençais d'entrevoir la source, le dépôt de la mémoire qu'il faut remuer sans violence pour l'amener au jour et le pétrifier dans les mots. Les silences mêmes de Viatte, ce lent, cet exact mûrissement qu'il imposait à sa phrase, l'expression tâtonnante au-dedans mais infaillible quand elle frappait l'air, me donnaient la sensation, le témoignage physique de cette réserve et de cette pudeur affamée de silence qu'il estimait la marque d'une création littéraire authentique.

De Paris je lui envoyais ce que j'écrivais. A mon retour en Valais j'allais le voir pour entendre son avis.

J'entre chez lui un jour. Il avait reçu mes deux derniers poèmes. Un grand sourire l'épanouit. Il lève les bras, les laisse retomber. « Ah ! Jacques, quand j'ai lu vos poèmes, j'ai cru tomber assis. Je me suis dit : cette fois il est poète ! Il a touché, il est vraiment poète. »

Si j'avais touché les abords de la source, dans les détours du labyrinthe, c'était bien parce qu'il m'avait tant parlé de ces lieux, de la marche, de l'approche et de la descente.

*Genève, octobre 1967.*



NORBERT VIATTE, NOTRE CONFRÈRE

Comment parler sans lourdeur de ce frère qui n'était que grâce, don gratuit et légèreté toujours naissante ? Comment parler sans indiscretion d'un être aussi avare de confidences ? Ces lignes voudraient esquisser seulement une silhouette, quelques traits lumineux qui demeurent dans la mémoire de notre affection.

« Suis-je redevenue enfant ? » se demande la vieille prieure des carmélites de Bernanos. Ce qui frappait d'abord et charmait ceux qui ont partagé la vie de M. le chanoine Viatte, c'est un mélange de spontanéité et de réserve comme on n'en trouve en général que chez les êtres très jeunes, ou qui ont su, de l'enfance, conserver la transparence et la pudeur.

\* \* \*

Comme un enfant, mais riche infiniment, et qui distribuait à pleines mains les trésors de son cœur et de son intelligence : je n'ai pas connu d'homme qui fût, dans ce domaine, moins que lui économe, avare ou simplement regardant.

A-t-il jamais été blessé, trompé, déçu ? Le contraire étonnerait, car on n'a pas impunément une âme aussi délicate. Mais l'étonnante fidélité de sa mémoire avait ici de bienheureuses défaillances : on ne lui connaissait pas la plus petite rancune — toujours prêt, du reste, si quelqu'un lui témoignait de la froideur, à prendre sur lui tous les torts que permettait la vérité.

Sa charité avait l'élégance naturelle des êtres qui depuis longtemps ne s'appartiennent plus. Ce grand travailleur, que l'on pouvait déranger n'importe quand, donnait toujours l'impression qu'il n'avait pour l'heure d'autre tâche plus urgente que de vous écouter ou de vous répondre. Et si alors vous vous preniez, comme il arrivait souvent, à subir le charme d'une conversation toujours excitante pour l'esprit, M. Viatte semblait perdre avec vous, ou pour vous, la notion même du temps. Il fallait la cloche conventionnelle pour vous chasser de chez lui.

Nous sommes sans doute nombreux à penser encore presque chaque jour : « Il faudrait demander à M. Viatte » ou « Je m'en vais dire ça à M. Viatte. » Ce qui revenait finalement au même. Aussi bien dire que demander quelque chose au chanoine Viatte, c'était surtout recevoir : il en savait d'ordinaire plus que vous. Comme au jeu de la pêche miraculeuse, à la ligne de votre curiosité ou de votre inquiétude, il accrochait la surprise que vous réservait son inépuisable savoir. Mystère d'une supériorité si évidente qu'elle n'a jamais, du moins par sa faute, humilié personne.

\* \* \*

Son érudition : immense, et jaillissant de lui sans la moindre pédanterie. Non pas certes toujours sans une pointe de tape-à-l'œil, car il résistait mal, comme les enfants, au plaisir de mystifier. En classe, par exemple, il estimait bon qu'un professeur se livrât de temps en temps à un numéro d'esbroufe. Il le faisait, quant à lui, d'une manière si gratuite, en invitant si manifestement son auditoire à entrer dans ce qui n'était qu'un jeu, que vous vous trouviez très vite, brillant second, en train de jongler avec lui dans une délicate complicité.

De l'art pour l'art, apparemment. Mais ce n'était pas démonstration pure de haute voltige. L'acrobate ne vous donne rien, si ce n'est une secrète satisfaction des yeux et de l'intelligence ; tandis qu'à suivre, un peu essoufflé, le chatoiement de cet esprit bondissant, vous sentiez que c'était de sa propre souplesse qu'il vous faisait le don.

Il y avait donc chez lui un goût enfantin de la farce. Je parlais tout à l'heure de pêche miraculeuse : il arrivait que votre ligne ne ramenât qu'un poisson d'avril, étincelant ou cocasse, mais toujours frétilant d'imprévu.

Il fallait cependant ne pas se laisser prendre aux apparences. On le quittait parfois en songeant à la remarque impertinente de Gide : « Quand un philosophe vous répond, on ne sait plus ce qu'on lui avait demandé. » Vous sortiez de sa chambre encombré, pensiez-vous, d'un bagage assez inutile ; mais vous y découvriez,

en regardant mieux, de quoi inventer vous-même la solution qu'il vous fallait.

Je ne sais qui a dit que le poète voit des rapports secrets entre les choses. A ce compte, le chanoine Viatte était assurément poète.

\* \* \*

Poète imprévu ou gentiment mystificateur, le chanoine Viatte était en même temps, comme les vrais enfants, exigeant de vérité avant tout. C'est elle qu'il a cherchée, qu'il a servie partout.

Pour lui-même d'abord, avec une conscience qui reste un modèle. Ardente autant que patiente, son intelligence n'avait de repos qu'une fois installée au cœur d'une question ou d'une œuvre, là où tous les aspects convergent et s'éclairent. Il avait d'ailleurs une merveilleuse faculté d'atteindre ce point idéal ; la rigueur de son attaque, qui frappait de plein fouet et ne déviait pas, manquait rarement de rencontrer le centre. Et c'est jusque-là, toujours, qu'il cherchait à mener son interlocuteur ou ses élèves.

Serviteur aussi de la vérité dans ses contacts humains. On ne peut même pas ici parler de respect. Il n'avait pas à respecter la vérité, elle était le climat de son être intérieur. On sentait qu'il se serait fait du mal à lui-même en la blessant. Il en avait fait la compagne inséparable de sa charité, sachant bien que, loin de s'opposer jamais, elles ne peuvent vivre l'une sans l'autre. C'est pourquoi cette âme sans détour, et qui redoutait plus que tout de faire de la peine, a préféré parfois le refuge du silence.

\* \* \*

Spontané, transparent, le chanoine Viatte protégeait néanmoins avec une extrême pudeur ce qui était l'essentiel de sa vie.

Mais on ne prêche pas comme il le faisait, on ne livre pas, dans un cours d'exégèse pourtant si rigoureusement scientifique, de telles richesses spirituelles, on ne parle pas de Dieu et de l'homme avec tant de profondeur sans donner malgré soi à connaître quelque chose de son âme. On songe à Pascal, aux trois ordres : « Un riche parle bien des richesses... », un homme de Dieu parle bien de Dieu.

Lui qui écrivait si peu, et toujours plus difficilement à mesure qu'avançaient les années, il a pourtant signé dernièrement deux textes dans le *Bulletin des Compagnons de Saint-Maurice*. Deux textes qui sans doute venaient de son cœur autant que de son intelligence : une étude sur le « Mémorial » de Pascal et de denses « suggestions pour la prière ». Ces dernières surtout ressemblent à une confidence, on y devine (un mot qu'il aimait) l'expérience de sa propre prière.

Mais ne cherchons pas à pénétrer l'intimité d'une âme qui ne s'est dévoilée qu'à Dieu.

\* \* \*

Au sortir de sa première maladie, il y a cinq ans, le chanoine Viatte se plaignait un jour à son médecin de n'avoir plus la même agilité d'esprit. « Que voulez-vous, lui fut-il répondu, il vous faut admettre que vous êtes devenu vieux. »

Peut-être que le médecin avait raison. Mais tous ceux qui ont aimé le chanoine Viatte garderont pourtant le souvenir d'un être merveilleusement jeune.

*Porrentruy, octobre 1967.*

Georges PÔT et Philippe MUDRY

### MONSIEUR SAUDAN, MAÎTRE DE GREC

Il entrait en classe, la tête haute, sa serviette sous le bras. Il allait à son pupitre et restait un moment à observer la classe, immobile, les yeux mi-clos, avec sur les lèvres un sourire de plaisir. Enseigner lui paraissait une joie chaque fois nouvelle. Les heures de classe étaient toujours trop courtes à son gré. S'il arrivait au professeur du cours précédant le sien de s'attarder en classe après la cloche, M. Saudan, que l'impatience tenaillait, entrait et mettait

résolument le bavard à la porte. Mais si, par bonheur, le cours de grec était le premier de la demi-journée — c'était fort souvent le cas, et sûrement pas l'effet du hasard —, il était présent bien avant l'heure et il commençait aussitôt, comme pressé de libérer son « daimôn ». Ses élèves trouvaient d'ailleurs tout naturel d'ajouter ce quart d'heure à leur horaire, alors que pour d'autres branches et d'autres professeurs, une minute de plus leur eût déjà semblé intolérable.

Le musicien qu'était M. Saudan se délectait aux harmonies du « langage sonore aux douceurs souveraines ». Les syllabes grecques avaient pour lui le charme d'une mélodie. Certains mots le ravissaient qu'il se plaisait à répéter avec comme une sensualité gourmande. La cascade des temps primitifs lui était une fête verbale où les formes les plus ardues prenaient des allures de feu d'artifice.

Il avait des admirations passionnées : Homère, Démosthène, Euripide, mais aussi des haines, ou pire, de souverains mépris. Ainsi Xénophon ne fut jamais qu'un fasciste au petit pied et un faiseur, tandis que les sophistes avaient droit à la plus noire des détestations. Il ne trouvait pas de qualificatif assez coloré pour les flétrir et se donnait, en passant, le malin plaisir d'égratigner les thomistes que leurs subtilités, à ses yeux, apparentaient quelquefois aux Gorgias et aux Protagoras.

Les cours de grec donnaient lieu à d'amples digressions. La politique d'un Philippe de Macédoine, par exemple, l'entraînait à de généreuses invectives contre le national-socialisme et contre toutes les politiques impérialistes qu'il abhorrait et qu'il appelait les « pestes de l'humanité ». Souvent aussi, sous le professeur, apparaissait le médecin à qui le grec offrait une matière rêvée à *excursus*. Ses anciens élèves lui doivent une grande part de leurs connaissances en physiologie humaine et quelques-uns, peut-être, leur vocation médicale. Dans ce domaine, il ne reculait évidemment pas devant le terme propre et semblait même s'amuser de l'embarras qu'en ressentaient quelques esprits pudibonds.

M. Saudan était à l'opposé du pédant. Il ne voyait pas dans l'étude de la grammaire grecque une fin en soi, mais l'irremplaçable mode d'approche d'une langue qui résume, dans sa littérature, l'expérience humaine tout entière, et cela d'une manière assez

simple pour la rendre accessible à de jeunes esprits. Il eut le don, plus rare qu'on ne le croit, de faire aimer la discipline qu'il enseignait. Il le dut avant tout à l'enthousiasme qu'il apportait à chacun de ses cours. Jamais, même après tant d'années d'enseignement, il n'offrit l'image du professeur vieilli, désabusé, qui ne croit plus à ce qu'il fait et attend en ronronnant l'âge de la retraite.

M. Saudan fut pour ses élèves un maître aimé et un guide. Mais il fut aussi celui qui entendait tout et ne se scandalisait de rien, l'ami et le confident dont chaque adolescent éprouve le besoin et que certains d'entre eux rencontrèrent, pour ne plus l'oublier, sous le rocher d'Againe.

*Monthey, mai 1968.*

Abbé Ernest DUTOIT

### SON SOUVENIR COMME L'AUTOMNE...

Les poètes que j'ai connus  
Leur souvenir comme l'automne  
Multiplie le soleil dans l'ombre.  
Paul Eluard.

Le chanoine Viatte aimait les poètes : Baudelaire, Mallarmé, Claudel, Reverdy, Eluard, Saint-John Perse. Paul Claudel surtout, et avant tous. Il m'advint, quelque temps après la mort du cher chanoine, de devoir fournir des renseignements à une étudiante pour une mémoire de licence sur *Claudiel et la Suisse*. Je m'empressai, bien sûr, de nommer le grand claudélien que fut l'abbé Ernest Friche, et de citer ses *Etudes claudéliennes*. Et je ne manquai pas de raconter par quel malheureux accident fut perdu l'unique manuscrit de la thèse de doctorat que l'abbé Friche avait longuement, patiemment élaborée sur le thomisme de Claudel. Perte irréparable, dont n'a pu nous consoler même la troisième partie des *Etudes* consacrée à la rencontre de Claudel avec saint Thomas. Et tout de

suite je pensai au grand claudélien qu'était également le chanoine Norbert Viatte. Car je suis sûr de ne pas exagérer en affirmant que Claudel eut peu d'admirateurs aussi capables de le lire par le dedans, aussi munis de philosophie, de théologie pour l'interpréter et surtout à ce point pourvus du don de poésie, lequel permet à l'interprète, au commentateur d'avoir les intuitions sans lesquelles le poème resterait fermé. Dirai-je aussi que sa vie intérieure, qu'on devinait profonde, ne pouvait manquer de donner au chanoine, au professeur un plus sûr accès aux grands textes ? Car ce n'est que par la voie de l'intériorité que l'on a des chances de s'approcher des sources secrètes de l'inspiration. Aussi se prend-on à rêver de ce qu'aurait pu être une interprétation méthodique par cet authentique claudélien des *Cinq Grandes Odes*. Quel dommage, vraiment, que nous n'ayons pas sur Claudel un livre signé Norbert Viatte ! On explique qu'il ne se résignait pas à écrire, qu'il se sentait comme paralysé devant la page « que sa blancheur défend ». Je crois plutôt que ce sage socratique, cet humaniste épris de mesure a manqué de mesure en ce qu'il a poussé la modestie jusqu'à l'excès.

En 1961, aux environs de carnaval, sa santé ayant contraint le chanoine à interrompre ses cours, je fus prié d'assurer son remplacement jusqu'aux examens du baccalauréat. Suppléance, on le comprendra, que je n'envisageai pas sans quelque anxiété. Il fallait donner des leçons sur Saint-John Perse, sur Claudel, sur Camus ou Ramuz au choix. Songeant que je serais bien incapable de traiter de Ramuz comme il eût fallu le faire dans la pensée du chanoine, je me rabattis sur Camus et *La Peste*. Mais mon souci fut vite atténué par la qualité des élèves, chez qui le goût de la chose littéraire avait été étonnamment développé. Ils avaient appris à bien lire les beaux textes, à les aimer. Et ce dont je me souviens avec émotion, ce sont nos entretiens à l'heure des récréations, où les élèves du chanoine me parlaient de lui. Je n'entendais que des paroles d'admiration, avec une réserve cependant : ce professeur aimé, admiré, entraînait parfois sa classe vers de telles profondeurs ou vers de tels sommets — c'est la même chose — que les plus doués des élèves perdaient pied. J'ai écrit « élèves » ; j'aurais dû

écrire plus justement disciples. Car les « anciens » du chanoine Viatte parlent de lui avec la même admiration que Platon a fait de Socrate. Pour eux, il reste un maître, un exemple, et j'ai pu m'apercevoir souvent que leur fidélité aime à prendre conseil de lui.

D'autres souvenirs? Au début de la dernière guerre, il fut décidé que seraient édités des *Textes français* à l'usage des collèges et gymnases de la Suisse romande. Pour composer le quatrième tome, consacré aux XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, se réunissaient périodiquement à Lausanne, au domicile de M. Camille Dudan, si aimable et accueillant, M. le chanoine Viatte, M. Charly Guyot, M. Gilbert Guisan, le soussigné. M. Viatte était chargé du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je ne sais pourquoi, je me demandais dans quelle mesure la littérature du siècle des lumières et des Encyclopédistes pouvait intéresser mon confrère. Or, il la connaissait à merveille et savait mettre la main, jusque dans l'*Encyclopédie*, sur les textes les plus significatifs. Quant à Rousseau, lorsque, avec tant de simplicité, il justifia le choix qu'il avait fait, il me sembla que le Citoyen de Genève lui était familier autant qu'à un des plus savants rousseauistes.

Rencontrer le chanoine Viatte était toujours un plaisir. Il avait quelque chose de réservé, de naturellement, non! volontairement effacé. Mais quelle lumière dans le regard! Ce rayonnement, au moins, sa modestie ne pouvait l'empêcher. D'ailleurs, c'était, comment dire? la douce lumière des plus beaux jours d'automne, celle, justement, comme le dit Paul Eluard, qui « multiplie le soleil dans l'ombre ». Dans notre ombre, à nous.

*Fribourg, mars 1968.*



## LE PARTAGE DE MINUIT

Ce rocher filtre aussi bien l'eau miraculeuse que l'huile des canons. Les caveaux des martyrs y côtoient la Grotte-aux-Fées. En bas, entre lui et le fleuve diminué, se tasse une abbaye où les moines enseignent les jeunes gens de mon pays mi-raffiné, mi-sauvage.

Il est huit heures du matin, les élèves sont déjà en classe. La porte s'ouvre légèrement et un à un volent, en une trajectoire d'arc-en-ciel, des livres lancés par une main invisible.

Puis le maître entre. Un petit homme pâle, effacé et souverain. Il parle. Et maintenant il fait silence. On croit entendre un bruit d'ailes. Une libellule ? Un angelot ? Non, c'est peut-être une de ces mésanges qu'apprivoise dans une salle voisine un autre chanoine.

Après la leçon, un des écoliers se rend dans sa cellule pour lui confier ses doutes, ses tourments. « Oh ! lui répond le maître : le temps de me raser et, moi aussi, j'espère et désespère mille fois !... »

— Je ne peux plus prier.

— Adressez-vous à Dieu comme à une personne concrète.

Le petit omnibus happe les externes. Dans le compartiment de bois dur où flotte l'odeur mauvaise des cigares et de la neige souillée, un collégien récite :

*Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral...*

— Il nous a dit que l'onyx est une agate translucide.

— Et le lampadophore ?

— C'est celui qui porte les flambeaux...

Des voyageurs hochent la tête. Dans mon coin, je recueille quelques graines volantes de cet enseignement occulte qui déchaîne l'enthousiasme de ces galopins.

Dans leur jargon fervent, j'ai reconnu la voix de M. Viatte. Je souris car, moi, je l'aime aussi à travers ce que m'en racontent mes camarades, ses anciens élèves, aujourd'hui sur les chemins

hasardeux des universités ou des vagabondages. Ils m'ont montré de ses photos. Le regard me frappa : il irradiait d'une douceur passionnée. C'était, je crois, le jour de sa première messe. Un autre portrait : il avait un linge blanc posé à la juive sur la tête, dans un paysage de champs et de forêts. Sur ce visage, une bonté mélancolique, résignée, mais aussi de la force, de l'ironie. Sa bouche chantait silencieusement : « Je suis le Christ. »

Je le vis pour la première fois, prêchant un carême à Lausanne. Sa voix mourante et sa maigreur de marionnette, son irréalité vibrante me fascinèrent. Puis nous l'oublîâmes.

Il se passa beaucoup d'années. Nous le rencontrâmes de temps à autre au Châble, l'été. Vint un jour où je retournai à la basilique de Saint-Maurice pour y retracer d'un doigt ému la signature de mon père dans la patine de ses vitraux. Il était mort. Je me trouvais à un difficile carrefour de la vie. Ma foi que je croyais disparue, ou du moins endormie, je la sentais renaître avec une exigence qui m'effrayait. Que faire ? Un matin d'août, je sonnai à la porte de l'Abbaye.

— C'est la prière qui doit faire notre éducation, me dit M. Viatte. Laissons-nous purifier par la prière.

— Justement ! ça m'ennuie de répéter toujours ces mêmes mots !

— Il faut aussi une certaine humilité pour prier.

Attentif, il demeure réservé et peut-être aussi méfiant. Je me rappelle la réflexion de ses amis : « Viatte met toujours entre lui et les gens un mur de glace. » Mon souvenir de lui et les marques de sa présence ne concordent pas. Il n'y a plus dans le regard cette lumière de source. Et sur sa paupière, un cil blanc sort d'une infime cicatrice blanche. Coup de canif ou de flèche ? Il se cache un instant le visage dans ses mains.

— Ah ! dis-je encore, j'ai enfin compris que Dieu est la seule réalité. Mais il y a tant de choses qui me distraient de Lui. Je pense trop aux gens.

— Quelles choses ? Quels gens ? (Une nuance d'agacement dans la voix.)

— Mais ceux qui m'entourent et ceux que j'imagine. Et déjà rien que le fait de respirer, de voir le beau temps. Les livres...

— Vos écrits. (Il se radoucit). Oui, c'est la création littéraire. Votre amour veut s'exprimer.

— Mais c'est doublement difficile : on crée avec ses instincts qui sont parfois mauvais.

— Donnez un rythme à votre travail... Songez à la grandeur trinitaire. Et pourquoi ne parleriez-vous pas de Dieu ? Offrez-lui votre création, qu'elle forme un tout avec Lui. Notre monde et le sien s'interpénètrent. Savez-vous ce que saint Augustin disait à ceux qui l'écoutaient ? Et il n'avait pas un public choisi, c'était des hommes très rudes, des pêcheurs... Quand il leur donnait la communion et que ces hommes demandaient : « Qu'est-ce que c'est ? » il leur a répondu : « Vous prenez ce que vous êtes. »

— Oh ! mais il me semble que Dieu ne peut pas m'aimer, qu'Il est... indifférent. Dieu m'est étranger.

— Etranger !

Un silence navré. Puis il questionne doucement :

— Vous connaissez Marie Noël ? Le *Journal intime* est très bien. (Et d'une voix un peu altérée) : Elle a beaucoup souffert, Marie Noël... Elle est âgée maintenant.

— Elle est vieille ?

— Oh ! oui, elle a quatre-vingt-un ans. C'est une vieille fille, Marie Noël. Et elle ne s'est pas résignée volontiers, ça lui a été dur... Elle avait été amoureuse d'un homme qui l'a abandonnée pour se marier avec une autre. Ça l'a beaucoup blessée.

— Oui, mais elle a toujours aimé Dieu !

— Oh ! avec de grands troubles. Elle n'osait pas publier, elle craignait de choquer.

— Les prêtres lui ont dit de le faire ?

— Oui.

— Je me souviens d'une page... Qu'est-ce que c'était ? Ah ! oui, une histoire de lilas : « Si c'était un péché pour les lilas d'embaumer, les confessionnaux seraient pleins du parfum des lilas. » Et aussi : « On écrit avec son corps. » (Viatte se fige, sévère). Elle disait encore (je lève un doigt) : « Le Mal de Dieu est notre Bien et Son Bien, notre Mal. »

— Oui, c'est bien.

— Je voudrais aussi lire l'abbé Bremond.

— Oh ! non ! pas Bremond ! c'est un faux mystique !

— Il a choisi la Poésie ?

Surpris :

— Non, mais il mélange tout. Il prétend que le poète est un mystique raté. Mais c'est tout différent !

— A Lavey, j'ai pris par hasard un livre sur Max Jacob. J'ai trouvé là-dedans des réponses, des confirmations. Il dit (l'attention de Viatte redouble) que Dieu et la Poésie s'opposent. Mais que Dieu soutient le poète. Vous connaissez sa vie.

Il s'épanouit :

— Mais j'aime beaucoup Max Jacob !

Détendu, il me sourit :

— Considérez-vous, par rapport à Dieu, comme les êtres de votre création par rapport à vous.

Confuse, je me récrie vivement (car il croit peut-être que tout est imaginaire) :

— Mais ce n'est pas qu'une création ! C'est de l'amour que j'ai pour les êtres ! Et on nous a toujours enseigné que Dieu était jaloux de l'amour qu'on porte à ses créatures ! (Il me fixe un instant, intrigué, mais j'ajoute plus calme) : Il ne faut pas non plus se leurrer, l'amour c'est aussi l'amour de soi.

— Mais alors laissez-vous aller ! Vous vous raidissez ! Affrontez Dieu avec votre spontanéité. Obéissez à cette gourmandise de Dieu ! Faites le plongeon dans la mer ! Laissez-vous prendre par cette belle sensualité catholique ! (Il a dit le mot, un éclair d'hésitation joyeuse, ingénue, dans les yeux, comme s'il s'en excusait.) Soyez l'Epouse !...

A ce moment, les cloches ont sonné midi, j'ai pris congé. Je l'ai remercié.

— Frappez et l'on vous ouvrira.

— C'est ce que vous appelez la grâce. Il y a ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas.

Il proteste :

— On l'a tous !

Il m'accompagne jusqu'à la sortie de la royale Abbaye. Et là je fais un geste en direction de l'église :

— Je vais aller faire un tour dans ma maison.

Etonné, il a presque un cri de joie :

— Vous avez une maison ici ?

— Non, ai-je répondu : la basilique.

— Ah !

Et je lui souris.

\* \* \*

Nous sommes dans la demeure d'un magistrat maintenant et M. Viatte est en visite. Il est assis devant une table en bois de chêne, tous les meubles sont en bois de chêne très dur et de la teinte du miel ; mais le mélèze des parois et du plafond, le temps l'a rendu rouge sombre. C'est le dimanche de Pâques. On a fait cuire au four de grandes tartes dont les quartiers de pomme rose pâle ressemblent tous à l'oreille coupée de Malchus, coupée par le disciple et ressuscitée par le Christ... Il y a encore l'éclat mat des channes et des plats d'étain. Dans la fenêtre, les branches noires d'un sapin étouffent le grondement du torrent qui résonne au pied des murs des jardins de fraises en terrasses. On fait goûter un vin rare au visiteur, on évoque la vie d'autrefois dans les villages.

— Marcel Michelet, dit-il, dans l'un de ses livres raconte l'histoire d'un vieil homme de Nendaz qui, pour expier les péchés du monde, éleva un bûcher, s'installa dessus et y mit le feu. On l'en retira, mais il avait déjà des brûlures très graves.

— Oh ! s'écrie une demoiselle aux cheveux blancs, impressionnée. Mais c'est de la folie !

— J'ai vu plus tard cet homme, poursuit Viatte, par place ses os étaient encore à vif.

— Il est difficile de dire où est la frontière entre la folie et la sainteté, murmura quelqu'un.

— On devrait écrire toutes ces choses, dit le magistrat.

Un de ses anciens étudiants le questionne sur ses cours.

— Oui, j'ai toujours le Lycée, répond Viatte. Il y a vingt ans que je l'ai ! Douze heures par semaine.

— Qu'est-ce qu'ils aiment ?

— Ils ont un certain goût pour la philosophie, une attirance : Camus, Sartre. Sartre les éblouit.

— Une philosophie humanitaire...

— Parfois l'un d'eux lit Rimbaud. J'en ai eu un qui recopiait de longs passages de Lautréamont... Mais en général ils n'aiment plus rien de ce que nous aimions. Il n'y a plus qu'une chose qui les fasse vibrer réellement, c'est la machine. La machine épouse exactement la forme de leur sensibilité. Les autos! Moi je m'en sers mais ça ne me passionne pas. Eux se passionnent!

— Est-ce qu'ils lisent Faulkner?

— Ils ne le connaissent pas.

— Peut-être que Cendrars pourrait correspondre à eux.

— Nous avons justement mis Cendrars, cette année, dans le *Livre de lecture*. A propos de ce livre, je me souviens qu'autrefois Pitteloud ou Gross s'était scandalisé qu'on ait mis du Claudel et du Valéry. Il y avait cette phrase : *la neuve lampe* qui le déconcertait.

— Vous enseignez toujours Mallarmé?

— J'ai donné un cours l'an dernier sur le *Coup de dés*.

— Ça intéressait vos élèves?

— Oui, même beaucoup plus que je n'aurais cru. Les caractères typographiques sont jetés sur les pages comme des astres, certains représentent la Grande Ourse; les blancs des marges, l'espace, et en même temps ils dessinent une vague éternellement recommencée... On peut lire le poème dans plusieurs sens, la fin signifie le Néant. C'est que Mallarmé est athée...

Et il achève avec une nuance d'admiration :

— Athée, mais un vrai faux mystique.

\* \* \*

On a fêté la Saint-Maurice dans le haut village de septembre. M. Viatte, qui a célébré la grand-messe avec son ami le curé Ducrey, va reprendre son train pour redescendre en plaine. D'anciens élèves l'accompagnent.

— Il y a trois jours, vous la fêtiez à la basilique. En grande pompe comme d'habitude : cinq évêques, le cardinal...

— Vous étiez là?

— Bien sûr !

— C'est vrai, demande un autre, que la traîne avait dix mètres ?

— Elle avait huit mètres, précise Viatte. C'était un beau rouge.

— Tu vois ! je ne me suis pas tellement trompée ! dit une jeune fille. Et ces chasubles roses, lamé or !

— La soie, pour moi, c'est le dix-huitième.

— Et les dernières en grenat sombre, avec des glands, c'était du velours ?

— Oui, du velours, elles ont une forme architectonique. Elles sont plus récentes, achetées en 13, et je crois que celui qui en avait passé la commande fut sidéré de leur prix très élevé.

Ils traversent le nouveau pont sur la Dranse.

— Quelle est belle cette vallée de Bagnes ! s'écrie M. Viatte. Ce versant de Fontenelle, vu de la cure, avec sa géométrie de champs de blés, de prairies, ses verts, ses jaunes, me fait toujours songer à un tableau de Braque.

Puis :

— En Valais, j'aime Sion.

— Sion, on dirait une ville allemande, aujourd'hui.

— Je parle de la vieille ville... Et Sierre ? mais c'est laid Sierre, et terriblement sec. J'y ai séjourné une fois. On m'avait mis à l'Asile des vieillards (il sourit, malicieux) en 1934, après ma première phlébite. C'était en mars et mon regard se portait toujours vers le grand pré du couvent de Géronde, unique couleur dans ce Sierre entièrement gris. Ce vert était si frais ! Je me suis promené un jour, au bout d'une heure j'avais une telle soif que j'ai eu envie d'entrer dans tous les bistrots, mais je n'ai pas osé... Sierre est très sec.

— Oui, au printemps, il y a la poussière, le fœhn...

— Ce vent chaud qui la soulève soudain par petits tourbillons brusques.

— Vous avez prêché une retraite au couvent de Géronde ? questionne un curieux, avec dans la voix un sous-entendu galant...

— Oui, mais ce fut une autre fois. Les religieuses cultivent leurs vignes.

— Elles les attachent avec les débris des étoffes qui ont servi à faire les chasubles, étoles, tapis d'autel. On voit voler sur les ceps ces rouges, ces bleus, ces violets...

— Elles ont aussi le chant du rossignol.

— Il y a des rossignols à Géronde ?

— Oui, sur la colline, près du lac, ils étaient nombreux, j'allais les entendre. Mais on coupe tous les pins.

— A Saint-Maurice il y en avait un, pendant plusieurs années, maintenant il n'y est plus, dans ces buissons où commence l'escalier de Notre-Dame-du-Scex. Et il chantait !

— Ce long sifflement, cet appel qui se répète jusqu'à neuf, dix fois.

— Cette année, M. Saudan m'a dit qu'il n'en avait repéré plus que trois, à Saint-Maurice.

— Oui, le bruit les a fait partir...

Sur le quai de la petite gare terminus, construite dans les champs d'asperges proches du torrent, on attend le train. Il arrive. En descend un pauvre vieux soûlon. Il contemple la jeune fille du groupe et lui tend la main, tout réjoui.

— Bonjour !

— Bonjour, a-t-elle répondu, interdite.

Il tend aussi la main à Viatte qui la prend, puis à ses compagnons.

— Tu le connais ?

— Non.

L'ivrogne se retourne encore une fois.

— Oh !... fait Viatte, ému de pitié.

Le train montagnard est reparti, emportant l'ancien maître qui leur a jeté encore, comme un dernier message, la douceur si pure, si perspicace de son regard.

Un des étudiants hoche la tête :

— Oui, ce Viatte... Il a bien un air de sainteté, il a son âme peinte sur le visage.

Quand ils lui demandent pourquoi il n'écrit pas et insinuent qu'il devrait écrire :



— Je connais trop de trucs... Le métier de professeur tue la spontanéité de l'écriture. Nous avons trop corrigé de textes, trop vu si telle phrase était du Flaubert ou du Balzac.

Mais un jour qu'il avouait à Maurice :

— Vous voyez... moi... c'est la paralysie devant la feuille blanche...

— Oui, Monsieur Viatte, la paralysie devant la page blanche ça veut dire, d'un autre côté, des pages et des pages d'un journal intime...

— Eh non ! Non, j'ai bien essayé d'écrire les trois premières années. Mais très vite je n'ai plus pu écrire. J'ai dû faire un trop grand effort pour parler. Cela commença ainsi : J'arrive chez un curé. Il me dit : « Ce soir, les confessions jusqu'à telle heure. Vous revenez ici, vous aurez une heure pour préparer votre sermon de demain. Le souper. Puis de nouveau les confessions. A demain, sept heures la première messe, puis à huit la seconde, etc... » J'ai juste pu prendre quelques notes. Je me suis dit : si je ne peux pas continuer, je redescendrai de la chaire, tant pis, j'en serai pour ma honte. Peut-être que si l'on m'avait dit : « Vous devez faire un article », je me serais mis peu à peu à écrire... Mais de m'être tellement appliqué à parler m'a empêché d'écrire. Je ne puis écrire aucun sermon, aucun cours, ni avant de les dire ni après. Tout au plus quelques points de repères.

— Oui, explique son ami, Paul Saudan, il emmagasine tout dans sa tête. Ça lui fait faire un grand effort de mémoire et ensuite quand il parle, il crée : une idée en développe une autre, les choses s'enchaînent... C'est un grand exégète. Quand il lit Aristote, Platon, il est leur égal. Plus c'est difficile, plus il comprend ! Parce que ça l'excite. Je crois en son génie. De certains philosophes célèbres, il nous dit : « Non, ce n'est rien ! » Cela nous étonne. Il y a de l'orgueil dans cette attitude, mais je ne dis pas qu'il soit orgueilleux, je dis : il y a de l'orgueil là-dedans. Il a aussi peur d'ennuyer en parlant, il répète : « Ce n'est pas la peine, c'est sans intérêt. »

Le *Journal* qu'il cache ?

M. Viatte s'est-il, lui aussi, jugé sans intérêt ?... Un jour, je me suis enhardie :

— Mais vous avez écrit un journal intime !

Il m'a regardée, surpris, avec un réflexe de défense.

— Si, on me l'a dit, c'était un cahier noir ! J'ai demandé si c'était épais. Oui, un cahier noir épais. Vous en avez montré des fragments.

Tristement, avec regret peut-être :

— Oh ! il n'était pas bien, d'ailleurs le cahier n'était pas rempli. Oui, je l'ai détruit.

\* \* \*

Un dimanche glacé de fin novembre.

— Il est sorti ! répond le Frère Georges, à la porte de l'Abbaye. La promenade habituelle de M. Viatte est le tour du Rhône, en passant devant les Capucins.

— J'essaierai de le rejoindre. Il va par quel côté ?

— J'ignore lequel, il part d'un côté et revient de l'autre.

Je m'en vais, rapide, ne voulant pas le manquer. Quelques troupeaux sombres d'élèves avancent sur les prés pâlis et les sentiers. Sur le vert opaque du fleuve, je m'étonne de voir nager des cygnes. Il est vrai qu'ici le courant a perdu de sa violence, l'usine électrique en amont retenant une partie des eaux. Les bords révèlent leur mystère, leur sable blanc et leurs roches ferrugineuses. J'ai choisi la rive gauche, mais au bout de deux minutes, je le vois marchant à grands pas sur la route qui vient de Lavey-les-Bains. Il bouquine tout en fumant son cigare, de grandes bouffées grises s'échappent de son visage.

Je rebrousse chemin. Nous avançons parallèlement. « Ils toraillent ces chanoines... » Mais Viatte a fait disparaître fumée et livre. J'arrive la première au vieux pont de bois couvert que je traverse. J'en ressors. Il m'a reconnue de loin et me sourit, tout auréolé de joie, sous son petit béret basque enfoncé jusqu'au sourcil. Et de nouveau je me dis que les prêtres malgré leur puissance sont des êtres très solitaires, un peu ridicules dans leurs robes et, certes, souvent moqués. Nous reprenons le pont. Je le laisse passer devant moi, le trottoir est étroit. Il ne dit rien, mais je le sens content et peut-être intimidé autant que moi. Je ne sais quelles

pensées trottent dans sa tête un peu rentrée dans les épaules. Peut-être rit-il en dedans.

Enfin, de retour au parler, je commence :

— M. Viatte, puisque vous ne pouvez pas m'écrire, vous pourriez me donner un petit cours de religion à mon usage.

Au début de ma phrase, il a souri, gêné, puis il est devenu très grave et il m'a regardée très profond avec ses yeux noisette, presque noirs soudain et tristes. Je perdis pied comme si l'Eglise entière me regardait.

— Oh ! mais... (ai-je fait comme pour me défendre) : cela va bien maintenant. J'ai été tourmentée quelque temps, parce que j'aimais trop la terre... et que je n'avais jamais assez de temps pour penser à Dieu...

— Oui, il ne faut pas se fabriquer des problèmes.

— Je ne les fabrique pas !

— Oui, (conciliant) ils sont là.

— Mais j'ai toujours de la peine à prier. Pourtant il y a cette présence de Dieu... Ça on ne peut pas l'oublier.

— Le sentiment de Sa présence peut aussi être la prière. Mais abordez-la d'une manière simple. Parlez à Dieu telle que vous êtes. La prière c'est comme quand on se retrouve avec un ami. D'abord, on lui confie quelques-unes de nos difficultés, on lui demande un menu service, on échange des banalités, on se sent bien...

— Mais il m'est arrivé quelque chose avec le Notre Père.

— Ah ?...

— Il ne m'est pas arrivé ce qui est arrivé à la vieille femme de ménage que connaissait l'abbé Journet et qui, en récitant son chapelet, n'allait jamais plus loin que le Notre Père, tellement elle le trouvait beau. Ni ce qui est arrivé à la petite bergère de Bremond qui pleurait, tellement elle était émue à l'idée de ce Père du ciel ; non, il m'est arrivé quelque chose dont je n'étais pas fière... Voilà, chaque soir, je commence le Notre Père, je ferme les yeux, je les rouvre : c'est le matin.

J'ai parlé, fermant les yeux, les rouvrant. Et je m'aperçois que le visage de Viatte s'altère, surtout le menton, la mâchoire, comme si un sanglot, réprimé avec force, montait.

Troublée, je détourne mon regard et je poursuis :

— J'en ai d'abord ressenti un peu de dépit, de confusion : c'est donc que ça m'ennuie ! Puis j'ai pensé : Dieu sait que j'ai besoin de sommeil.

Il s'est ressaisi et semble approuver en silence.

— C'est une chose qui ne m'arrivait jamais avant. Avant, jamais je ne m'endormais en priant. Parfois je me dis : maintenant que c'est conscient, ça ne jouera plus. Mais depuis des semaines, tous les soirs ça recommence. Je perds la notion de la nuit, de sa durée : c'est le soir et c'est le matin.

De nouveau j'ai fermé les yeux, je les ai rouverts. Et pour la seconde fois, je sens monter en Viatte ce sanglot invraisemblable. Il essaie d'articuler un mot, ne le peut, me dérobe son expression sous sa paupière empourprée, distendue. Il a soudain l'œil bombé, l'œil des imaginatifs. Sans comprendre et pour tenter de dissiper cette furtive angoisse émotive, je lui reparle d'une petite vieille, une folle de Dieu, dont j'avais fait la connaissance aux bains de Lavey.

— La fée Carabosse... dit Viatte.

— Oui, c'était une guérisseuse, une luthérienne qui venait des bords de la Baltique. Elle était presque naine et je devais me baisser pour l'écouter. Mais elle m'intéressait beaucoup, m'amusait. Sa foi m'a impressionnée. Elle aurait voulu que je devienne aussi une guérisseuse. « Vous avez le don ! » me disait-elle en me révélant ses secrets... Mais... oh ! je sais qu'il y a beaucoup de charlatans.

— Et c'est souvent des déséquilibrés, ce besoin de pouvoir... Ils ont un très grand orgueil. Ils se transmettent leur savoir de génération en génération. Ils ont une très étonnante habileté dans les doigts. Je me souviens qu'à l'école un de mes camarades, dont le père était rebouteux, devait chaque jour s'exercer pendant une heure, à la cave, les yeux bandés, à rassembler à l'aide des doigts un squelette entier. Son père l'y obligeait. Lui, aurait préféré venir jouer au ballon avec nous, mais il n'y avait pas à désobéir. Pour exercer son agilité...

Il manipule dans l'air froid du parler des tibias invisibles. Je demande :

— Dans le Jura, il y en a beaucoup ?

— Oh! mais rien que dans le Jura bernois, il y en a des milliers!

— Vous ne croyez pas, dis-je, que les sorciers sont les ancêtres des guérisseurs?... Il y avait beaucoup de sorciers dans le Jura.

— Ce sont certainement des gens plus psychologues que les autres. Et pour beaucoup la religion est une magie. Mais la crédulité du monde est sans limite! Si j'avais voulu devenir millionnaire, j'aurais tablé là-dessus.

— Pourtant ça existe le don de voyance.

— Mais certainement, c'est votre inconscient qui sait, bien des gens ont ce don, des professeurs l'ont... Mais les crédules croient en ces faux médecins qui ne voient jamais dans l'homme ce qui le trouble, le bouleverse, ses tourments, ses angoisses.

— L'avenir, je n'ai jamais cru qu'on pouvait le prédire, mais le passé! Une voyante a vu une fois tout mon passé.

Alors Viatte, doucement :

— Le passé est dans le présent, le passé c'est le présent.

La boiserie du parloir est d'un vert sombre de marécage, un vert choisi par le peintre Chavaz, et dans un angle quelqu'un a posé contre le mur un grand violoncelle. Il est là comme une troisième personne qui attend son tour de parler. Mais je voudrais que Viatte me raconte son enfance.

— Vous habitiez dans les Franches-Montagnes, Saignelégier?

— Oui.

— Le pays des chevaux! Je voudrais bien les voir. Ils sont libres, en troupeaux?

— Une fois les regains fauchés, tous les pâturages deviennent bien commun et les chevaux peuvent s'y ébattre. Lorsque nous jouions enfants, ils couraient avec nous, s'arrêtaient en même temps que nous!

Il évoque avec ses gestes précis qui sont comme des virgules et un enthousiasme qui grandit.

— Vous montiez aussi?

— Non, dit-il (avec un peu de regret). Mais il y a une fête, chaque année, où les jeunes montent à cru, sans selle. Seules, les filles ont droit à une badine. Il y a aussi des courses de chars,

très légers avec deux grandes roues... Mais ce n'est plus comme autrefois, c'est devenu très touristique.

— Vous avez de vastes pâturages, des sapins ?

— Oui, (et ses bras étendus retombent) avec des branches jusqu'en bas.

— En hiver, on laisse les chevaux galoper sur la neige ? (Je viens de le lire dans le manuel de géographie de mon fils.)

— Maintenant peut-être, mais nous avons trop de neige autrefois.

— Beaucoup ?

— Oh ! je me souviens que nous circulions dans de vrais tunnels de neige ! On avait toujours froid. Mon père me disait : « Va t'luger ! » Mais j'avais toujours froid aux mains et aux pieds.

— Il y a beaucoup de vent, les maisons n'ont pas de volets à cause du vent, c'est vrai ?

— Oui, notre maison, c'était pourtant une maison bien construite, avec de gros murs, eh bien, le bureau de mon père, au centre, on n'arrivait pas à le chauffer !

— Est-ce qu'il s'occupait aussi des chevaux ?

— Non, il était notaire. Mais la vie au grand air lui manquait, il aimait faire des coupes de bois dans la forêt, ramener des troncs sur son char. Un vrai besoin. Chez nous, les forêts ne sont pas comme ici. C'est le pâturage et puis la forêt immense, la vraie, le sol nu, avec les troncs hauts comme des tuyaux d'orgues et le noir des fonds. Mais nous n'avons pas d'autres arbres, pas d'arbres fruitiers, c'est uniquement le sapin. Pourtant mon père, qui était un homme de progrès, avait planté deux marronniers devant la maison.

— Pourquoi ?

— Pour que l'allée soit plus belle, ce feuillage épais... mais les chambres qui donnaient de ce côté étaient très sombres. Quand je suis arrivé pour la première fois à Saint-Maurice, en 1917, j'étais tout surpris de voir des rames de haricots dans les jardins. Nous n'avons rien !

— Pas de légumes ?

— Quelques choux, betteraves, mais c'est tout. Dans notre jardin, il y avait un pommier et deux pruniers, mais les fruits

ne mûrissaient pas. Une année exceptionnelle où il avait fait très chaud, nous eûmes septante pommes. On n'avait jamais vu ça.

Il lève la main gauche, je remarque que sa paume est dévorée d'étranges rougeurs. Eczéma ?

— ... et des couchers de soleil qui durent une heure ! Avec le grand disque rouge à l'horizon. De la cuisine, la porte ouverte, nous pouvions le voir à cette hauteur... (il étend le bras devant lui). La vue donnait sur la France.

— Sur la France... ai-je murmuré avec admiration.

— Et des orages ! D'une violence inouïe avec des nuages noirs, noirs comme ça ! (Il désigne, joyeux, mon manteau d'astrakan que j'ai posé sur une chaise.) Et cernés d'un trait d'or ! Et la foudre tombait... Quand elle tombait sur la maison, c'était blanc.

Ses deux mains scandent le mot.

— Mais alors, on meurt... dis-je d'une voix étouffée.

— Non... mais il y avait les incendies. Chaque été, sur les hauts, une ferme brûlait. Si l'orage éclatait le soir, personne n'allait se coucher, même nous les enfants nous devons veiller tout habillés.

J'écoute en songeant à mon père qui, lui, venait du Jura neuchâtelois et qui avait aussi vécu ces nuits de bruit et de fureur. Puis je revois les eaux-fées que Viatte évoquait parfois.

— Vous avez de grands étangs ?

— Oui, mais les bords en sont enlaidis par les campeurs. Nous n'avions pas d'eau, nous devons aller la chercher au puits, à deux cents mètres de la maison. Chaque jour !

— Ça...

— Ou bien nous buvions...

— De l'eau des étangs ?

— Non, l'eau de la neige. Mais il faut la faire fondre, puis la cuire et pour qu'elle cuise plus vite, la battre au fouet. Oh ! nous étions dressés, nous les enfants, en rentrant de l'école, à battre cette neige dans les casseroles.

— Mais... ai-je fait, éberluée, la vie vous était aussi dure que pour les paysans des montagnes du Valais.

— Pour l'eau, oui. Le reste du temps, nous allions la chercher au puits.

— Ils sont profonds? Il y a des gens qui se jetaient dedans?  
— Non, l'eau du puits, on la respectait! Mais il ajoute, plus bas: Pourtant oui, une fois, un homme s'est jeté et son frère l'a suivi.

— Ils se sont jetés tous les deux?

— Oui, ils vivaient seuls, toujours ensemble. L'autre frère a dit: « Je te suis dans la mort. »

Un silence.

— Mais il y avait une chose très comique à Saignelégier. La locomotive! Elle arrivait le soir et repartait le lendemain. Elle attendait jusqu'à l'aube dans un hangar, et pour la faire repartir les mécaniciens devaient allumer un grand feu sous elle! Tant elle s'était gelée. Vous imaginez ça? Et nous les gosses, nous regardions ce feu sous le ventre de la locomotive ( il rit), oui ils devaient la chauffer! (il rit encore). Une de ces anciennes locomotives...

— Malgré tout ce froid, vous n'étiez jamais malade? Grippé?

— Jamais! Chaque matin, avant d'aller à l'école, on nous soufflait du soufre en poudre dans la gorge.

\* \* \*

Trois mois plus tard.

— Il vous attend?

— Oui, j'ai téléphoné.

— Alors, venez dans sa chambre, dit la sœur du home.

La visiteuse est entrée, Viatte s'est levé d'un vilain petit fauteuil. « Notre souris blanche... » a-t-elle pensé. Elle a vu par la fenêtre, en face sur la côte de Saint-Gingolph, la fumée claire d'un train.

— C'est le Bouveret-Thonon, dit-il.

— J'aime le lac en hiver, ce matin il y avait des vagues.

— L'autre jour, elles étaient si hautes qu'elles atteignaient les lampes du quai...

— Et votre santé, Monsieur Viatte?

— Il ne s'agit que de fatigue. Cet été, déjà, j'avais une vieille fatigue. Mon cerveau est si las qu'il m'empêche de dormir.

Il parle à voix si basse (toujours quand il parle de lui-même) et l'on n'entend presque rien. La dame est un peu nerveuse, para-



lysée par le mot d'ordre de Saudan : ne pas le fatiguer, mais le distraire. Alors elle essaie de lui raconter l'éclipse du soleil :

— A huit heures du matin, le soleil, qui éclairait déjà les montagnes au-dessus de nous, a commencé à perdre de son intensité, de son doré. Et ce fut une sorte de lumière du soir, étrange, crépusculaire. Quel silence ! Les oiseaux se cachaient, croyant à l'approche de la nuit...

— Hélas ! nous étions dans le brouillard, dit Viatte. Avez-vous pu voir le croissant ?

— Non, à cause de la montagne, mais à dix heures et demie, j'ai regardé à travers un verre peint. L'orange était légèrement entamée encore, à gauche...

La conversation languit. Viatte a un air ennuyé, mélancolique, avec de temps à autre ces ondes émotives qui le traversent, ces rougeurs, ces pâleurs. Mais il n'a plus son visage émacié, habituel. Il a ce visage un peu bouffi qu'il avait eu en août, déjà. Très grave, il écoute, la joue appuyée sur deux doigts. Il demande :

— Mais vous-même vous allez bien ?

— J'ai beaucoup de travail, comme toujours. J'ai lu aussi *Connaissance et Inconnaissance de Dieu*.

— Oui, s'écrie Viatte qui se ranime : « La foi qui aime et l'amour qui croit ! » C'est tellement bien.

— Et Hadwijch...

— Ah !... (Il semble ravi).

— Est-ce vrai qu'il y en a deux ? Mais saint Jean de la Croix, c'est effrayant... Parce qu'on se rend compte qu'on est tous, qu'on est presque tous sur le chemin des égarés.

Un silence.

— Oh ! d'ailleurs je n'ai fait que regarder le dessin de la *Montée du Mont-Carmel*.

— Il faut lire *Les Mots d'ordre* avant le reste.

— Même avant le *Cantique* ?

— Oui, certains commentaires sont dangereux. Il ne pouvait pas dire tout ce qu'il voulait, à cette époque en Espagne...

Sur le lac glacé, zigzaguent les mouettes, avec leurs caprices, leur avidité. Viatte a pour les décrire des inflexions de tendresse :

— ... leurs pattes rouges, et cette petite tache noire qu'elles ont à la queue et sur la tête.

— Vous leur lancez à manger? Quelle grâce quand elles se redressent en volant pour happer les miettes!

— Oh! oui.

— Et leur cri. Ça rappelle la mer, les goélands.

Pensif, une image monte en lui :

— Et les cygnes... l'ombre de leurs ailes sur le gris d'étain du lac. Quand ils s'envolent ensemble, quand un homme arrive et qu'ils ont peur...

Elle avise quelques livres sur la table, les touche maladroitement, en fait tomber un.

— Oh! pardon! Vous avez le petit *Orbis pictus* de *La peinture chinoise*?

— Oui, on me l'a donné pour que je dessine.

— Vous dessinez!

— Non, mais je devrais le faire. Pour me faire la main. Je ne pouvais plus écrire. Ma main tremble... Non, plutôt elle va par saccades.

— Mais vous avez déjà dessiné?

— Jamais.

— Quand vous étiez enfant, vous ne dessiniez pas!

Le cri de surprise l'a frappé en plein cœur. Et il répond à voix si basse :

— ... ils étaient avec nous comme des tortionnaires. On nous imposait le moindre devoir comme une corvée... Toujours... Quand je vois aujourd'hui les jeunes! Ils ont tout! Nous n'avions rien.

Puis il s'est levé, il a dit :

— Je veux la délivrer.

Il est allé vers la plante que la visiteuse a apportée, il a déchiré le papier, les fleurs en boutons sont apparues dans le feuillage sombre, comme de minuscules flammes.

— C'est votre petit Buisson Ardent.

Il a souri, un peu honteux :

— Oui...

Et il a avalé des médicaments, il est retourné s'asseoir.

— J'ai aimé encore les *Mystiques musulmans*, dit-elle.

— Oh ! fait Viatte qui s'illumine de nouveau. Ces hommes qui aiment tellement Dieu qu'ils trouvent des mots...

Mais il s'assombrit brusquement et se tait. De l'autre côté de la vitre, le cri marin, agressif des mouettes.

— Je veux connaître aussi le fameux al Hallaj.

— Vous ne l'avez pas lu ?

Et soudain :

— Vous connaissez Hopkins ?

— Non.

— C'est le plus grand poète anglais !

Il se relève, prend un livre qu'il feuillette, le lui tend.

*Regardez les étoiles ! Là-haut regardez regardez les cieux !*

*O voyez ce peuple-de-feu, tout ce peuple juché en l'air !*

— C'était un jésuite. Le plus beau des poèmes n'a pas encore été traduit, c'est excessivement difficile... En souvenir de religieuses qui firent naufrage dans la Tamise. Ce poème, son supérieur avait demandé à Hopkins de l'écrire.

— Pensez-vous aussi qu'après la mort on est dissous en Dieu ? Mais alors pourquoi la résurrection des corps ? C'est inutile si l'on n'est plus vraiment soi-même.

— Aussi pur et absolu que soit l'amour terrestre, il ne peut nous suivre dans la mort.

M. Viatte observait la visiteuse avec cette fixité immobile.

— Mais nos liens affectifs ?... dit-elle. Puisque notre âme garde son caractère propre.

— C'est transformé.

— Une équation nouvelle ?

— Oui.

— Il n'y a plus que Dieu. Il y a Dieu. (Chaque fois qu'elle prononce ce nom, il en reçoit comme un petit choc.)

— Oui. Hopkins a été déchiré... Ses sonnets sont écrits avec du sang. Et dans le *Naufrage du Deutschland*, c'est la destruction totale de la créature par Dieu... pour l'atteindre enfin. Oui, je crois qu'il faut se renoncer soi-même. Je crois que c'est le seul moyen pour nous de nous exprimer totalement, de nous épanouir. Je crois que par le sacrifice nous toucherons enfin la Joie. Je crois...

La voix devenait douloureusement persuasive, un peu sifflante. La visiteuse écoutait. Le prêtre se confessait. Les mouettes criaient toujours.

\* \* \*

Tant de fois nous avons tremblé pour sa vie. Je lui ai vu ces mains étrangement fanées, des mains de moribond. Puis brusquement, pour saisir un volume qu'on était allé lui chercher, elles ressuscitaient, pleines de force. Nous le trouvions sur son lit d'hôpital, plus tatoué, se moquait-il, qu'une vieille valise de voyage, par les piqûres quotidiennes. « J'ai tout le temps soif, mais ça ne me dit rien de boire. » Il appréciait le « goutte-à-goutte », le glucose qu'on lui instillait dans les veines. « Ça me rafraîchit. » Il s'essayait à reconstruire un puzzle ; il commençait par les bords, on devinait sur son édredon le bleu du ciel, les nuages. Je lui ai vu aussi ce visage tout plissé de vieux clown, réprimant un fou-rire. D'un digne ami commun, le voilà qui esquisse par sa mimique une pertinente caricature, d'ailleurs très cordiale, mais il s'arrête net. L'homme de fantaisie vaincu par l'homme de scrupule !

A son chevet, il y eut un jour, comme jetée sur un cercueil, une rose Bengale. « Il faut respecter son propre mystère », murmurait-il. Mais il parlait rarement de son vrai mal. « Un nœud qui vient de l'enfance... » Et il ajoutait : « La nature a une grande importance. » Les années passèrent encore. A présent il semblait qu'il allait vivre toujours. Nous espacions nos visites. Je ne m'inquiétais plus.

Pourtant un après-midi de fin novembre, le parler étant pris, il me reçut dans l'appartement épiscopal. Nous étions assis face à face, de chaque côté d'une table d'ébène incrustée de nacre. Un détail m'effraya. Je lui parlais et il m'écoutait avec son attention habituelle, me regardant, mais j'eus l'impression qu'il ne me voyait plus, qu'il ne m'entendait plus. Que voyait-il ? Quelle voix recouvrait la mienne ?... Eut-il conscience de mon malaise ? Cela dura un instant, puis tout redevint naturel.

— Cette nouvelle liturgie, dis-je enfin, tous ces changements... on est troublé. Pendant si longtemps, l'Eglise nous a terrorisés et maintenant...

- Oh ! terrorisés ?... protesta-t-il faiblement.
- Oui ! Ça ne vous trouble pas, vous ?
- Non. (Il souriait.)
- Mais vous comprenez que cela nous trouble ?
- Oui, dit-il, l'air grave.

Au dernier Noël, je lui offris un tableautin de plantes séchées : une trinité grenat de feuilles d'érable accompagnant un brin de bruyère rose. Hélas ! j'ignorais que ce fût justement l'une des fleurs de la mort. Je lui envoyai encore *Herman Melville par lui-même*. Je savais qu'il aimerait la courageuse sagesse des mots en exergue, dont le christianisme accentue encore la pénétration :

*Celui qui n'a jamais connu l'échec,  
cet homme-là ne peut être grand.*

*Veyras/Sierre, mars 1968.*

Chanoine Grégoire ROUILLER

## TU NE FERAS PAS DE MOI D'IMAGE TAILLÉE

Lentement, j'ai compris que l'art exégétique de Norbert Viatte reflétait, malgré sa rigueur scientifique, une expérience spirituelle, scrupuleusement attentive à l'exigence centrale du « Roi sans image au fond des images » : Tu ne feras pas de Moi d'image taillée. Aussi, je me plais à l'imaginer, affectueux et discret, jalonnant de stèles, pour la joie et le service de ses disciples et de ses frères, les routes d'un exode solitaire, qui l'a conduit de source en source, de puits en puits, jusqu'à la rencontre de l'Ami. Je voudrais, bien maladroitement mais non sans piété, en déchiffrer quelques-unes.

Et tout d'abord cette étrange confiance en guise d'exhortation préliminaire : N'usons qu'avec discrétion de l'adjectif « biblique ». Parce que la caution qu'il offre à une théologie ou à tel mouve-

ment d'apostolat n'est pas toujours exempte d'ambiguïté. Des concessions accordées à l'agressivité stérile se laissent parfois deviner, quand ce qualificatif ne signifie pas, refuge trop facile, l'arrêt de tout cheminement vers la Lumière inaccessible.

L'Écriture sainte révèle le dessein efficace du Père. C'est pour quoi elle n'illumine jamais sans convertir les cœurs. Le signe et le fruit de toute lecture authentique résident assurément dans ce dépaysement perpétuel (encore serait-il plus exact de parler de rapatriement), qui écartèle le pécheur afin que naisse l'enfant de Dieu. L'exégète connaîtra donc des tentations, des fascinations et bien des souffrances. Les étapes d'une recherche qu'il veut honnête tendront à se confondre avec celles de sa propre aventure intérieure.

La traduction sera utile. Nécessaire même pour le lecteur qui ne peut accéder au texte dans la langue originale. Mais aussi à cause de l'exégèse latente qui s'y affirme : les choix d'un frère de même culture peuvent apprivoiser le témoignage rendu à la vérité, le rendre moins étranger à l'homme du XX<sup>e</sup> siècle.

Elle sera utile, oui ; mais pour ceux qui n'oublient point que nos langues d'analystes opèrent par sélections successives et n'obtiennent une si grande clarté qu'au prix de renoncements bien lourds. La multitude et la diversité des traductions doivent donc nous réjouir : par leur pluralité même, elles soulignent leur caractère d'approximation. Oasis ou relais vers une compréhension plénière de la Révélation, chacune se sait provisoire et, à ce titre, refuse tout hommage idolâtrique.

Le texte sacré est un cristal : c'est de lui qu'il faut atteindre l'eau mère. Avec l'humilité d'une patience sans préjugé. La critique textuelle, avec ses sigles malicieux pour la joie des initiés, ses airs d'explorateur iconoclaste, maintient l'esprit en haleine et assure, maintes fois, la rectitude du jeu. Elle mérite notre respect. Toujours en quête du jaillissement primitif, elle suggère, pour mieux le capter, ici, la suppression d'un terme (et tant pis s'il est chargé de résonances théologiques : celui d'« adoption » en *Rom.*, 8, 23, par exemple...), alors que là, en dépit d'une loi fondamentale — *lectio brevior potior* —, elle accorde ses préférences à une formulation redondante (et non seulement en style johannique).

La fréquentation de la critique textuelle, comme celle de toute personne cultivée, nous ménagera d'autres surprises. En sa compagnie, il s'agissait, nous l'avons souligné, d'accomplir un pèlerinage aux sources. Ces dernières seules devaient retenir l'attention. Mais voici que, feignant d'oublier son programme initial, elle nous invite à folâtrer sur des voies de transmission douteuses, s'attachant à des phénomènes auxquels nul théologien humaniste ne saurait demeurer indifférent. On y constate, par exemple, comment des germes doctrinaux, qui n'étaient perceptibles qu'en filigrane dans le texte primitif, ont fait éclater la lettre sans en corrompre l'esprit (la primauté de saint Pierre explicitée par le texte dit occidental...). Mais, tout en décelant l'existence et l'enivrante beauté de tels bourgeonnements, la critique textuelle se reconnaît incompétente pour en mesurer la portée théologique ou spirituelle ; aussi invite-t-elle humblement l'exégète à poursuivre, sans elle, son inlassable marche.

Car s'il est cristal, le message scripturaire est aussi parfum confié à la foi d'une communauté vivante. L'on ne tarde pas à s'en apercevoir. Quelle audace, en effet, les enfants de Dieu n'ont-ils pas manifestée dans leur fidélité au Maître ! A l'exégète d'accepter, pour son plus grand profit, les lois de ce mûrissement littéraire, témoin de vie et de conversion. D'ailleurs, qu'il le veuille ou non : l'humanité adorable du Seigneur, son message de salut ne lui sont accessibles qu'au travers de témoignages « régionalistes », trahissant les terroirs où ils se sont énoncés et portant, çà et là, les traces des tâtonnements qui ont préparé leur cohésion finale. C'est ainsi que l'auditeur devra, s'il veut se soumettre à la pédagogie divine, s'accommoder, et non sans reconnaissance, des accents victorieux d'une proclamation, entendre d'humbles explications catéchétiques, psalmodier des cantiques avec l'assemblée liturgique, etc...

Si, au lieu de crier à la violence ou à la mystification, l'exégète cède ainsi aux sollicitations qui lui sont adressées par la variété des textes inspirés, sa récompense sera grande. Il sera admis à partager, en hôte privilégié, les mémoires d'un peuple saint. Le contact avec des moyens d'expression auxquels il n'était pas accoutumé (images, genres littéraires, marche de l'argumentation...) affina

son âme d'historien croyant. Puis insensiblement, et non sans un frémissement de tout son être, cette évidence s'imposera à lui : une histoire véridique de l'œuvre du Serviteur ne pouvait être mieux gravée que dans la mémoire vivante et purifiée des disciples qui ont « entendu sa voix », parce qu'ils « sont de la vérité ».

La joie de l'exégète sera profonde. Ce que son esprit critique voulait écarter comme scories récentes — la part de réactions et d'expressions d'un peuple fidèle, guidé par l'Esprit de Dieu — c'est précisément cela qui prend valeur de sacrement privilégié de la Présence. Par piété il avait voulu déchirer tout voile, fût-ce celui de la foi des témoins, entre Jésus de Nazareth et lui : voici que désormais il comprend que ce sont ces fresques humaines (avec le fragile de leurs théologies particulières) qui ont conservé fidèlement le passage historique de l'Ineffable. « Vous serez mes témoins » : le commandement du Seigneur fut entendu...

Mais, tandis qu'il savoure les fruits de cette terre hospitalière, une déception plus radicale ne le guette-t-elle pas ? Souvenons-nous : quand toute traduction du texte inspiré s'était révélée déficiente, il s'était mis en quête du roc de vérité, la source manuscrite. Or, voici que, saisie au niveau de sa naissance et de sa croissance apostolique, cette transcription de l'Événement se révèle foisonnante, fluente, presque aussi inadéquate qu'une mosaïque de « traductions ». La littérature évangélique a fait perdre le cœur pour d'autres nourritures littéraires : mieux goûtée, ne serait-elle que manne d'illusion ? Doit-il renoncer à des reliques plus substantielles de la grande Journée de l'Incarnation ?

Mais, alors que l'esprit plein d'orgueil — *Tête d'or* — rêve toujours de conquêtes décisives, le cœur comblé du croyant — *Beata* — devine en silence ce que la grâce vient d'opérer en lui : parti, puissant et solitaire, à la recherche d'un trésor irréfutable, l'exégète se découvre balbutiant et heureux, au milieu de faibles témoins qui sont conscients d'être, à la fois, nécessaires et inutiles. Il importe peu de saisir les étapes de sa transformation. Une chose est sûre : l'exégète a renoncé aux idoles. Le sens de l'Église, avec sa douce et maternelle autorité, avec sa compréhension divinement renouvelée de la Parole de Dieu, voilà désormais l'âme de sa lecture.



Tout peut lui être rendu, parce que dans une autre lumière. Les cieux et la terre, la poésie et le langage, l'Écriture sainte : tout s'ordonne avec un sens sacré de l'harmonie. Qu'il effeuille religieusement cette ardente rose de la terre rachetée : chaque pétale en est assez fragile pour exprimer la mélodie éternelle.

\* \* \*

Norbert Viatte nous a guidés à travers une « forêt de symboles » vers l'Homme-Dieu, exégète du Père. Son amitié continuera de rendre provisoires nos conquêtes et vaines nos victoires de la terre. A nous de marcher, soutenus par l'insatiable appel de sa présence fraternelle, dans le rayonnement de son témoignage eucharistique.

*Verbier, novembre 1967.*

Chanoine Gabriel ISPÉRIAN

### UNE SECRÈTE PRÉSENCE S'EN EST ALLÉE

« Oui, frères, cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est offert pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur... Le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité. » Ce texte de la liturgie du troisième dimanche de carême semble avoir été choisi tout exprès par la douce pitié de Dieu pour nous en qui, invisiblement, s'est comme résorbée la lumineuse présence d'un frère : le chanoine Norbert Viatte.

Il serait impertinent de faire des phrases pour parler d'un homme qui, bien qu'il sût parler à merveille, était cependant un grand silencieux. Les mots étaient pour lui une confiance de l'être, et tout être suscitait en lui des sentiments émerveillés, faits de crainte

— il pressentait toujours, immédiate, intime, la présence sacrée —, d'infinie réserve, d'extrême pudeur et d'accueil illimité : il savait que l'homme, même dur et brutal, cache au fond de lui-même une secrète détresse qui le rend vulnérable et fragile.

Il est mort comme il a vécu, en solitaire, en pauvre de Dieu. Si sa présence rayonnait tellement, se faisait à ce point généreuse et bienfaisante, c'est qu'elle avait pour foyer inaccessible d'incandescence une profonde solitude ; là il recevait toutes les souffrances, les angoisses, les joies et les confidences de son prochain. Là brûlait son Buisson Ardent.

Prodigieusement ouvert à tout, il disparaissait pour ainsi dire dans la lumière qu'il répandait et qui l'enveloppait. Son esprit d'une extrême agilité avait faim de tout, car tout l'enchantait : des problèmes d'art et de littérature aux problèmes de hautes mathématiques, en passant par la mode, la métaphysique et... les diverses qualités de fromage. Espiègle et transparent.

Son penchant secret allait, bien sûr, du côté de l'exégèse, de la lecture de la Bible à la fois humble et savante, profonde, humaine et divine. Au centre de tout, la personne du Seigneur Jésus. C'était lui qu'il reconnaissait au cœur d'un texte littéraire, d'une présence humaine, de tout ce qui pouvait pénétrer en lui par les sens et l'intelligence. Le mystère de l'Incarnation rédemptrice était devenu la clef de sa pensée et de sa vie : étreignant l'humain, il s'unissait à son Dieu ; aimant son Seigneur, il respectait, invitait discrètement, éclairait l'homme.

Nul fanatisme, nulle violence en lui. Et pourtant nulle mièvrerie. Ses décisions — parfois déroutantes —, ses conseils inattendus fructifiaient en « bonté, justice et vérité ».

Un sermon mûrissait au fond de son cœur depuis longtemps : il aurait aimé pouvoir parler de la douceur de Dieu avec tout le respect, la force persuasive et la chaleur souhaitable. Ce sermon, il ne l'a pas prononcé, mais si nous envisageons sa vie d'un seul regard, nous découvrons dans la joie que son existence entière ne dit pas autre chose.

Oui, malgré ses exceptionnelles richesses de cœur et d'âme, il fut un pauvre de Dieu, en qui il se cachait et vers qui son unique désir était de nous entraîner.

Rien n'est encore dit de lui, et ces mots font mal. Il eût préféré le silence : pénétrons-y avec lui.

*Saint-Maurice, février 1967.*

\* \* \*

Ce qu'une fréquentation journalière de M. Viatte nous révélait, c'était la constance de son discours intérieur que tout venait nourrir. Une lecture, une question reçue, une réponse donnée, une rencontre fraternelle trouvait en ce discours intérieur son sens ultime et son unité symphonique. Il se faisait alors le complice de la révélation progressive du Dieu vivant, du Dieu sans visage, ainsi que de l'acheminement de l'homme vers la vérité de son Seigneur.

Norbert Viatte prenait chaque jour une conscience plus vive que, si telle conviction intime, telle science, telle manifestation littéraire ou artistique, telle donnée de la vie psychologique ou sociale, telle expérience de la vie fraternelle disaient quelque chose de vrai, quelque chose de Dieu, il importait de mourir constamment à cette révélation, d'aller au-delà, d'accepter en même temps la possibilité d'une expérience ou d'une affirmation apparemment contraires.

A l'exemple de saint Augustin (*Confessions*, X, 6), le fond de son cœur s'adressait ardemment à chaque créature : chacune lui ouvrait un chemin, lui était une présence de son Seigneur, qu'il niait, qu'il dépassait du même mouvement : « Ce n'est pas moi ton Dieu », devait-il percevoir. Là, sans doute, réside le secret de son universelle curiosité, qui était chez lui signe non pas d'avarice mais d'humble générosité. Sa façon de travailler était à cet égard bien révélatrice : de chaque lecture, apparemment disparate, il tirait une phrase, un paragraphe, une page, qu'il lisait, relisait, apprenait par cœur, et c'est là, dans son cœur que, vraiment à l'imitation de Notre-Dame, et avec elle, il repassait toutes choses, intégrant tout dans son accueil de Dieu et dans son don à Dieu par le truchement du prochain.

*Saint-Maurice, avril 1968.*

DE L'HÔPITAL DE GENÈVE  
A L'ABBAYE DE SAINT-MAURICE

Qui est ce grand jeune homme à la puissante chevelure noire, qui assiste aux concerts en suivant la partition déployée sur ses genoux, qui occupe ses loisirs à jouer de l'orgue, qui a la passion du grec et de la littérature russe et dont le visage merveilleusement intelligent exprime, à la fois, l'enthousiasme de l'artiste et la gravité du savant ?

Une rencontre au groupe des Etudiants catholiques m'apprend qu'il est interne à l'Hôpital cantonal de Genève et consultant à la Policlinique. Son nom réveille en moi de vieux souvenirs. Il est ce Paul Saudan dont me parlaient avec admiration mes camarades de Fribourg, qu'il venait de quitter l'année même où j'entrerais à Saint-Michel dans la classe de M. Charpine.

Ce rappel d'amitiés scolaires constitue immédiatement entre nous un terrain commun où prendra racine une très profonde affection. Je l'admire à travers les malades que je lui recommande et qu'il aide avec toutes les ressources de son charme, de sa science et de sa conscience. Il est évidemment promis à la plus brillante et à la plus bienfaisante carrière médicale, dans la lumière d'une foi qui respire en la lecture des grands mystiques.

Et le voici un jour tout en larmes dans ma chambre. N'est-il pas appelé ailleurs ? Je vis avec lui cette crise imprévue. Mgr Mariétan, qui donne à cette époque à l'Abbaye de Saint-Maurice un magnifique essor, me témoigne une particulière bienveillance. Je conseille au cher médecin de s'ouvrir à lui et de voir s'il ne trouverait pas dans ce monastère, si admirablement renouvelé, le cadre le mieux adapté à l'épanouissement de sa vie religieuse.

Quelques mois plus tard il entre au noviciat, dont il sortira pour devenir le maître que tant de générations d'élèves ont aimé et admiré. Il leur transmettra cette profonde connaissance du grec qu'il tient d'un de ses maîtres du Collège de Genève, sa ferveur humaniste, son culte des grands musiciens et son amour

des grands écrivains slaves. Il les fera bénéficier aussi d'une direction à la fois réaliste et mystique, appuyée sur ses connaissances médicales et fécondée par d'indicibles souffrances physiques et morales.

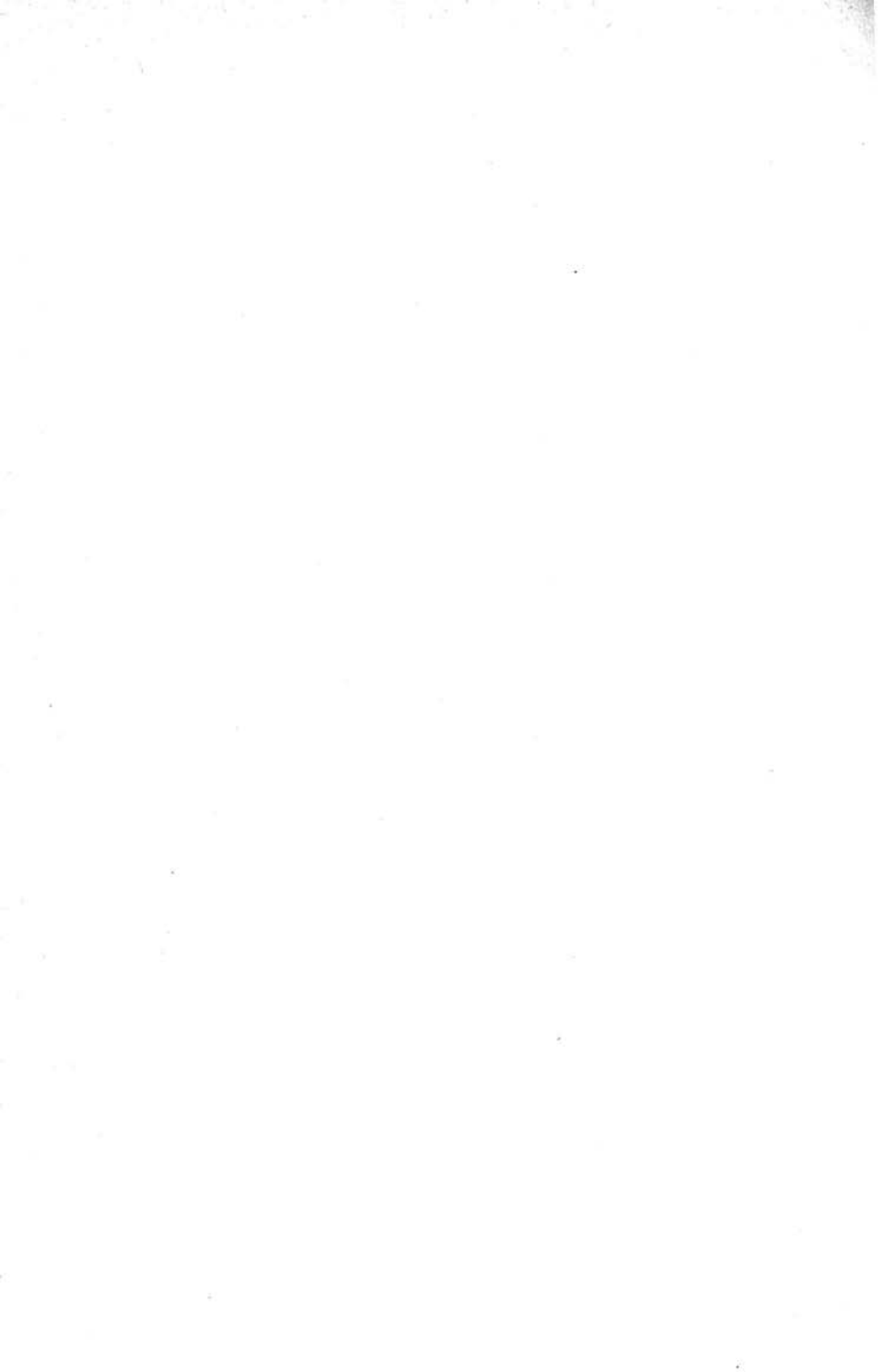
Je devais le revoir souvent au cours de mes longs séjours à Bex et retrouver, chaque fois, la même ouverture universelle, la même puissance d'enthousiasme et d'accueil, la même sagesse et le même équilibre, mais avec une santé parfois si terriblement éprouvée que les forces humaines, de son propre aveu, n'eussent pas suffi à surmonter la douleur qui le torturait.

C'est à travers l'amitié si bienveillante et si enrichissante de Paul Saudan que j'ai été amené à rencontrer le chanoine Viatte, qui m'a fait cadeau, dès notre premier contact, de la première version de *Tête d'Or*, copiée de sa main. J'ai cru deviner que le « cher médecin » était le seul à connaître le grand timide et le grand solitaire qu'était le professeur génial dont les cours et les sermons constituaient une sorte de confidence publique, qui lui interdisait toute autre révélation de lui-même.

C'est ce qui donnait à son enseignement la résonance unique dont tous ses élèves témoignent mais, à son abord, ce quelque chose de réservé qui cachait sans doute une très grande vulnérabilité. On lira la lettre qu'il m'écrivit en réponse à la mienne après la mort de Paul Saudan. Les événements semblent prouver qu'il était plus atteint par ce deuil qu'il n'en était conscient. Il ne devait pas survivre plus de quelques semaines à cet *alter ego*, dont la présence était la respiration de son âme.

Et les voilà tous les deux cachés dans le cœur du Seigneur, ces deux amis inséparables, ces deux grands humanistes, ces deux fidèles religieux, qui nous laissent la lumière de leur vie pour continuer à vivre dans un monde qu'ils ont quitté : avant cette radicale remise en question dont nous ne savons pas jusqu'où elle nous engagera.

*Lausanne, le 17 juin 1968.*



## DEUXIÈME PARTIE

# Paul Saudan

Nuit sans aucune nuit... Pleine d'oiseaux  
mystérieux sans cesse et du chant qu'on  
entend quand il est fini...

Paul Claudel

La musique ne devrait finir qu'en débouchant sur un silence *d'un autre ordre*, rempli d'une voix substantielle, et où l'âme un moment goûte que le temps n'est plus.

Jacques Maritain

La mélodie donne l'illusion d'être un instant arrêté, et par là elle donne l'impression d'appartenir à la catégorie de l'éternel... Il peut exister une mélodie angélique, mais non un rythme angélique, parce que dans l'éternité il n'y aura plus de temps.

Arthur Lourié





Correspondance musicale  
avec  
Georges de Saint-Foix  
(1936-1953)

Texte établi, annoté et présenté  
par  
André DONNET

AVANT-PROPOS

*Lorsque, vers la fin de l'année 1936, le chanoine Paul Saudan écrit à l'éminent biographe de Mozart par l'intermédiaire de Stanislas Fumet, alors directeur des éditions Desclée de Brouwer, à Paris, Georges de Saint-Foix vient d'achever, seul, le troisième volume du monumental ouvrage ; ce volume, daté de 1936, sortira de presse au début de 1937, en même temps que la réimpression des deux premiers, publiés en 1912 en collaboration avec Teodor de Wyzewa (1862-1917).*

*Marie-Olivier-Georges Poulain, comte de Saint-Foix, né à Paris le 2 mars 1874, est donc à cette époque âgé de soixante-trois ans ; Paul Saudan (1897-1966) n'a pas encore atteint la quarantaine.*

*La lettre transmise par S. Fumet ouvre un dialogue qui va se poursuivre durant plus de quinze ans, jusqu'à la mort de M. de Saint-Foix, le 26 mai 1954, à Aix-en-Provence<sup>1</sup>.*

*Ce dialogue a certes pour sujet principal la musique, mais il fait aussi naître rapidement, entre les deux hommes, une amitié qui deviendra de plus en plus étroite et profonde, surtout depuis qu'en été 1939 M. de Saint-Foix, en compagnie de sa femme, née Fernande d'Isoard de Chénerilles, se sera rendu à Saint-Maurice pour rencontrer le chanoine : dès lors, tous deux tiennent les sentiments d'estime et d'affection qu'ils ressentent l'un à l'égard de l'autre pour un des « plus précieux trésors » que l'existence leur a accordés.*

*M. de Saint-Foix est d'emblée conquis par l'accueil chaleureux de Paul Saudan ; en quittant celui-ci, il a l'impression de laisser derrière lui « un ami vraiment incomparable » (lettre du 9 août 1939) ; quelques années plus tard, quand il évoque avec émotion le souvenir de son bref séjour à Saint-Maurice, il écrit encore : « J'ai tout de suite senti et compris que quelque chose d'exceptionnel avait surgi dans ma vie le jour où je vous ai vu et connu » (lettre du 7 janvier 1944). Les lettres exaltantes du chanoine, en général si optimiste, stimulent la piété de M. de Saint-Foix ; elles lui apportent aussi réconfort et allègement dans son immense entreprise, dans les privations et les angoisses de la guerre et de l'occupation, et, enfin, dans les épreuves physiques et morales qui marqueront son extrême vieillesse.*

*De son côté, M. de Saint-Foix prend vivement part aux inquiétudes et aux souffrances de son ami ; sans cesse, il s'informe de l'état de sa santé. Souvent, en toute simplicité, avec la modestie, la délicatesse, la courtoisie et la distinction qui le caractérisent, il exprime les sentiments d'admiration qu'il a conçus pour le chanoine, dont la « vie intérieure toute consacrée à Dieu [est] peuplée, écrit-il le 31 mars 1941, de tout ce que la création divine a pu réunir de plus beau et de plus grand ! »*

<sup>1</sup> Voir Marc Pincherle, *In Memoriam Georges de Saint-Foix*, dans la *Revue de musicologie*, vol. 36, 1954, pp. 95-98.

Par-dessus tout, les deux hommes communient dans un amour incomparable et dans une compréhension exceptionnelle de la musique, « le plus beau don de Dieu à la terre ».

Tout au long de leur correspondance, on trouve, sinon au premier plan, en tout cas toujours en filigrane, le « divin Mozart » à qui M. de Saint-Foix a voué en quelque sorte sa vie. Paul Saudan, pianiste amateur, mais « poète et artiste » comme le qualifie son ami (lettre du 18 février 1942), a reçu « le don impérissable du goût musical » (lettre du 5 février 1940); depuis vingt ans, en effet, il n'a cessé d'étendre sa culture et de l'approfondir de Bach à Debussy, avec des périodes de ferveur romantique plus intenses (Beethoven, Schumann, Chopin, Brahms, etc. — plus tard, ce sera Bruckner). Désormais, il va poursuivre sa quête avec une ardeur accrue; il a rencontré en son aîné l'interlocuteur idéal: l'érudition de M. de Saint-Foix est considérable; excellent violoniste, il pratique aussi, non sans talent, le piano; sa sensibilité musicale si avertie est prompte à sonder et à susciter l'intérêt; elle réagit avec vivacité aux questions et aux suggestions que propose M. Saudan. Chez l'un comme chez l'autre, « science et amour s'équilibrent ».

C'est ainsi que le dialogue, à partir de Mozart, s'élargit et s'anime autour de Haydn, de Schubert, de Mendelssohn, de Fauré. Le chanoine, dont l'enthousiasme inépuisable renaît à chaque découverte, en arrive même à oublier que son ami a déjà consacré quarante ans de son existence à Mozart: il va l'inviter, avec une insistance affectueuse, à entreprendre de nouvelles études sur l'œuvre de Haydn et sur celle de Schubert!

On pourra donc, en lisant ces lettres, observer les préoccupations, les recherches, les hésitations, les prédilections, de deux musiciens passionnés; elles sont riches en aperçus et en jugements esthétiques: par les approximations que sont ces libres propos échangés au courant de la plume, les deux amis parviennent peu à peu, par touches et retouches successives, à préciser et définir le caractère de nombreuses œuvres et certains aspects du génie propre de leurs compositeurs préférés. En un mot, on trouve, dispersés dans les soixante et une lettres que nous publions, non seulement une foule de détails relatifs à l'histoire de la musicologie, mais surtout de

précieux éléments qui, une fois réunis, mis en place et élagués des redites, forment des portraits ou des essais susceptibles de piquer la curiosité et de retenir l'attention des musiciens, qu'ils soient amateurs ou professionnels.

\* \* \*

Le chanoine Paul Saudan avait précieusement conservé toutes les lettres et cartes que lui ont adressées M. de Saint-Foix (au nombre de quarante-quatre) et sa femme (six). Peu avant sa mort, survenue à Aix-en-Provence, le 7 juillet 1967, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, M<sup>me</sup> de Saint-Foix a mis à notre disposition, avec une extrême obligeance, les lettres de P. Saudan retrouvées dans les papiers de son mari (vingt-cinq) ou reçues par elle-même (six); dans ce nombre sont incluses deux lettres que nous a fait tenir par la suite son neveu, M. Georges de Langalerie. Si on établit la chronologie de cette correspondance, on constate qu'il manque environ vingt lettres de Paul Saudan écrites à G. de Saint-Foix, dont dix antérieures à la deuxième guerre mondiale; ces lacunes toutefois ne compromettent en rien l'intérêt de l'ensemble.

Dans notre édition, nous ne reproduisons pas intégralement les lettres qui nous sont parvenues. Notre dessein était de publier la correspondance musicale échangée entre Paul Saudan et G. de Saint-Foix; il nous a conduit à écarter les lettres et cartes et à élaguer les passages qui n'ont pas trait directement à la musique. Les coupures sont signalées par trois points placés entre crochets carrés. En revanche, nous avons joint deux lettres que Paul Saudan a adressées à M<sup>me</sup> de Saint-Foix, écrites l'une la veille de la mort du grand musicologue, la seconde quelques jours après.

En transcrivant ces textes, nous avons uniformisé la présentation, supprimé les formules initiales et finales, corrigé sans autre indication les « lapsus calami », tenté de régulariser la ponctuation singulière dont fait usage surtout Paul Saudan, et redressé des négligences (ni l'un ni l'autre ne sont d'une exactitude minutieuse dans leurs citations).

Dans les notes, nous avons non seulement signalé les lettres disparues ou écartées, mais également cherché à expliciter le texte,

*de manière à en faciliter la lecture. Il s'agissait avant tout d'identifier les ouvrages, les articles, les citations, les personnages mentionnés, et de préciser les faits auxquels les deux amis font allusion. Si nous avons pu atteindre ce but dans une notable mesure, c'est grâce au bienveillant concours de MM. Emmanuel Buenzod, poète et romancier mais aussi excellent musicographe, à la Tour-de-Peilz, Dominique Guelfi, de la Bibliothèque Méjanes, Raymond Fatou, conseiller honoraire à la Cour d'Appel, Georges de Langalerie, neveu de M. de Saint-Foix, tous trois à Aix-en-Provence, et Georges Pôt, professeur au Collège de Sion. A tous, nous exprimons ici notre vive gratitude.*

*A. D.*



Paris, 23 décembre 1936. - Georges de Saint-Foix à Paul Sandan.

A la veille de la publication du troisième volume consacré à la biographie musicale de Mozart<sup>1</sup> (bien lourde tâche pour moi !), permettez-moi de répondre à un point soulevé par vous dans une lettre à M. Stanislas Fumet<sup>2</sup>, directeur de la Maison Desclée de Brouwer, laquelle édite ce troisième volume et réédite les deux premiers.

Il s'agit de la question relative à la trente et unième période de notre ouvrage, où il est question de la virtuosité et des concertos du maître<sup>3</sup>. Je ne partage nullement à cet égard l'opinion de mon regretté collaborateur et maître ; j'estime même que les concertos de la période qui va de janvier 1784 à août 1786 sont des témoins aussi complets de la grandeur du génie de Mozart que n'importe quelle œuvre écrite dans le style contrapuntique. Le quatrième volume

<sup>1</sup> W.-A. Mozart. *Sa vie musicale et son œuvre. Essai de biographie critique suivi d'un nouveau catalogue chronologique de l'œuvre complète du maître.*

T. I, *L'enfant prodige 1756-1773* (nouv. édit., Paris, 1936, 527 p.) et t. II, *Le jeune maître 1773-1777* (nouv. édit., 1936, 459 p.), par Teodor de Wyzewa et Georges de Saint-Foix ; t. III, *Le grand voyage. L'installation à Vienne 1777-1784* (1936, 425 p.), par Georges de Saint-Foix, qui rédigera seul également le t. IV, *L'épanouissement 1784-1788* (1939, 399 p.) et le t. V et dernier, *Les dernières années 1789-1791* (achevé en 1941, publié en 1946, 369 p.). - Cité : *Mozart*.

<sup>2</sup> Lettre non conservée.

<sup>3</sup> Le nouveau catalogue chronologique de l'œuvre (*Mozart*, t. II, Appendice I, pp. 404-424) se divise en trente-quatre périodes dont chacune est caractérisée dans un bref résumé. G. de Saint-Foix attire l'attention de son correspondant sur les dates extrêmes de cette période : janvier 1784-août 1786, et non août 1784-janvier 1786, comme le porte par erreur le catalogue (p. 413).

auquel je travaille actuellement débutera par ma profession de foi à cet égard<sup>4</sup>. Vous voyez que je partage entièrement votre avis ; j'irai même plus loin. Dans l'œuvre de Mozart, l'art du concerto touche à sa plus extrême limite, et ceux qu'il a consacrés au piano-forte de 1785 à 1788, par exemple, représentent pour moi de grandes symphonies dialoguées.

[...]

Les trois volumes paraîtront dans les tout premiers jours de l'an prochain.

[...]

<sup>4</sup> *Mozart*, t. IV, pp. 7-10.

2

Paris, 6 février 1937. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Vous me demandez où j'en suis<sup>1</sup> : j'ai terminé 1784 et je *navi-gue* en 1785 ! Je ne puis croire à la possibilité d'achever l'ouvrage en un seul volume : il serait pléthorique ; la vérité est que ce quatrième volume devra s'arrêter à l'année 1788 (inclusivement). Le suivant et dernier sera beaucoup plus mince, non point par suite de la moindre importance des œuvres, certes, mais par le fait de leur nombre décroissant.

Enfin, je suis bien heureux d'avoir votre approbation et d'apprendre de vous que mon travail répond à son objet, de savoir aussi que la science et l'amour s'y équilibrent ! A travers l'universalité géniale de Mozart, il faut noter tant de choses, passer par tant d'ordres divers...

J'aurais voulu vous adresser une brochure écrite depuis sept ou huit ans sur le dernier quatuor<sup>2</sup> ; je ne puis en retrouver un seul exemplaire. J'ai reçu un envoi à peu près providentiel : il s'agit de la publication d'un ouvrage réunissant les lettres de

<sup>1</sup> Réponse à deux lettres non conservées.

<sup>2</sup> Sans doute un tiré à part de l'article intitulé : *Le dernier quatuor de Mozart*, paru dans *Studien zur Musikgeschichte, Festschrift für Guido Adler*, Vienne, 1930, pp. 168-173.



Léopold Mozart à sa fille et allant d'août 1784 jusqu'à l'époque de sa mort (1787)! Il arrive donc à point nommé et contient une foule de précieux détails sur les œuvres de Wolfgang. Avec les suppléments, le volume a 570 pages! Vous voyez l'importance qu'il revêt pour moi. Voici le titre exact du volume: « *Leopold Mozarts Briefe an seine Tochter* ». Im Auftrag der Mozartgemeinde in Salzburg herausgegeben von Otto Erich Deutsch und Bernhard Paumgartner, 1936, Verlag Anton Pustet, Salzburg-Leipzig.

La question des tonalités dans Mozart avait déjà beaucoup préoccupé Teodor de Wyzewa<sup>3</sup>; le fait est que leur sens, et comme vous le dites si bien, leur « climat poétique » répond à des états d'âme tout à fait déterminés. Je viens d'entendre la symphonie en *si bémol* K. 319 pleine d'envolée et de tendresse; mais la tonalité de *si bémol* n'a pas, en général, le chaud coloris de *mi bémol*, si particulier à Mozart. Je compte vous écrire encore sous peu de temps; vos lettres m'ont infiniment touché et réconforté; la vérité chrétienne déborde de vous!

[...]

<sup>3</sup> Dès que, en 1944, le chanoine Saudan donnera au Collège de Saint-Maurice, sous le titre d'« Histoire de l'art », un cours d'initiation musicale (voir lettre n° 42, p. 201), il traitera dans un chapitre des « Tonalités chez Mozart ». (Notes conservées par M. Pierre Bosshart, à Bâle.)

### 3

Paris, 29 avril 1937. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Je vous assure que vos lettres m'intéressent et me touchent infiniment<sup>1</sup>, parce que vous me parlez plus d'amour que de science et que j'ai toujours une peur secrète que mes travaux ne soient uniquement scientifiques. Cette science, je vous assure, est assez peu de chose, tandis que ce que j'y mets de moi-même m'apparaît tout de même plus grand et meilleur. Il est si malaisé d'unir cette question de la charpente et de l'esprit!

<sup>1</sup> Réponse à une lettre non conservée.

J'éprouve au plus haut point le sentiment pénétrant et exact que vous m'exprimez au sujet du dernier quatuor de Mozart; voilà, en ce qui concerne ces derniers quatuors, un nouvel exemple d'incompréhension dû à un examen tout superficiel, où l'on n'a remarqué que la prépondérance du violoncelle! J'envisage que le volume qui m'occupe actuellement s'arrêtera au seuil de 1789 et qu'un dernier ouvrage de moitié moins vaste (je crois) traitera les trois dernières années du maître. Dieu veuille que soutenu par vos prières si ardentes, je puisse achever cette lourde tâche!...

Je réponds maintenant à vos autres questions. C'est sciemment que j'ai omis le quatuor de flûte en *la* K. 298. J'ai constaté que le finale de ce quatuor était construit sur un air de Paisiello lequel figure dans une partition écrite à la fin de 1786 et à la représentation de laquelle Mozart a assisté au début de 1787 (*Le gare generose*). La mention portée sur le manuscrit et désignant ce quatuor comme ayant été composé à Paris émane d'une main étrangère et il est de toute impossibilité que l'œuvre se réfère à la période parisienne<sup>2</sup>.

Quant au Rondo K. 386, ne l'ayant jamais vu lorsque j'écrivais le troisième volume, je n'en pouvais parler. Mais voici qu'on me l'envoie de Londres, reconstitué par les soins de deux musiciens! Vous dire de quel nouvel enchantement il s'agit, c'est ce qui m'est bien difficile; je me demande pourquoi Mozart n'a pas voulu le publier avec son concerto K. 414, il est au moins l'équivalent du rondo qui figure dans ledit concerto<sup>3</sup>. Tout y est euphonie tendre et caressante!

Je vais vous envoyer un livre sur Haydn. Celui qui fait autorité est certes celui de Pohl, terminé récemment par M. Botstiber. Autant l'œuvre de Pohl est sage et consciencieuse, autant le dernier volume (*où il n'y a point de musique!*) me semble une besogne commandée et absolument insuffisante pour achever la vie d'un aussi grand homme<sup>4</sup>. D'ailleurs, j'estime que l'œuvre de Haydn représente une telle énormité qu'il est quasi impossible de l'ache-

<sup>2</sup> Voir *Mozart*, t. IV, pp. 307-308.

<sup>3</sup> *Ibidem*, t. V, p. 335.

<sup>4</sup> Carl Ferdinand Pohl, *Joseph Haydn*, Leipzig, 1878-1882, 2 vol.; le troisième vol., Leipzig, 1927, 440 p., est dû à Hugo Botstiber.

ver dignement ! Je ne me serais pas senti capable de m'attaquer à Haydn dont on découvre encore tant de choses ignorées ! Le livre que je vous envoie et que je suis heureux de vous offrir date d'il y a quelques années déjà et fournit l'essentiel<sup>5</sup>. Mais il n'y est pas question de la grande crise romantique (1772-1773) dont la découverte est le mérite de Teodor de Wyzewa, mon collaborateur et maître regretté<sup>6</sup>.

Ce qu'on peut le plus sûrement admirer dans l'œuvre de la vieillesse de Haydn est la perfection d'un métier aussi vivant que spirituel (les douze dernières symphonies faites pour Londres et celle écrite entre ces deux séries et que Wyzewa considérait comme une sorte d'hommage à la mémoire de Mozart<sup>7</sup>). Je n'ai malheureusement qu'en volumes reliés les quatuors de l'op. 20<sup>8</sup> ; dans les petites partitions publiées par l'éditeur Eulenburg, tous les quatuors existent et sont très transportables. Je verrai si je puis trouver l'op. 20. On a publié récemment trois nouvelles sonates de piano qui ont été découvertes au monastère de Göttweig en Autriche et qui sont ravissantes<sup>9</sup>. Mais Haydn, en dehors de sa crise roman-

<sup>5</sup> S'agit-il du *Haydn* de Michel Brenet (Paris, 1909, 207 p.) ou du *Joseph Haydn* de Roland Tenschert (Berlin, 1932, 268 p.) ? Nous l'ignorons.

<sup>6</sup> Allusion à un article de T. de Wyzewa dont il sera souvent question au cours de la présente correspondance ; publié dans la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juin 1909, pp. 935-946, il est intitulé : *A propos du centenaire de la mort de Joseph Haydn*. - Cité : Wyzewa, art. *Haydn*. - Cet article est généralement cité avec une référence erronée sous le titre : « La crise romantique de la vie de Joseph Haydn », à la suite d'une note sommaire qui figure dans *Mozart*, t. I, p. 474, et qui se borne en réalité à indiquer le contenu de l'article de Wyzewa. Ainsi, dans l'encyclopédie musicale de F. Blume, *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*, la bibliographie établie par W. Pfannkuch (t. 5, Cassel et Bâle, 1956, col. 1927) fait de cette explication le titre que nous reproduisons ci-dessus et renvoie à la livraison de la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1909 (au lieu du 15 juin 1909).

<sup>7</sup> Wyzewa, art. *Haydn*, pp. 945-946. Il s'agit de la symphonie n° 99 en mi bémol.

<sup>8</sup> Les « Quatuors du Soleil ».

<sup>9</sup> Ces trois sonates avaient été publiées, en 1934, à Wolfenbüttel, par Ernst Fritz Schmid. Mais, précisément en cette année 1937, comme G. de Saint-Foix, qui aura l'occasion de jouer ces sonates (voir lettre n° 4, p. 143), le signalera à son correspondant valaisan (voir lettre n° 5, p. 145), le musicologue allemand revient sur cette première attribution à Joseph Haydn, pour démontrer qu'il s'agit en réalité d'œuvres de Franz Anton Hoffmeister. - Voir E. F. Schmid, *Franz Anton Hoffmeister und die « Göttweiger Sonaten »*, dans *Zeitschrift für Musik*, 104<sup>e</sup> année, 1937, pp. 760-770, 889-895, 992-1000 et 1109-1117.

tique, est en réalité un prosateur — peut-être le plus grand de la musique — mais non un poète. La moindre page de Mozart démontre ce fait de la manière la plus évidente...

[...]

4

*Chaîne, Les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 28 août 1937. -  
Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Votre dernière lettre<sup>1</sup> m'entretenait de Haydn et, en la relisant, je constate, une fois de plus, l'identité de nos jugements. Il m'est difficile, n'ayant pas ici de bibliothèque musicale, de vous désigner les quatuors de Haydn que je range parmi les premiers dans mes sentiments d'admiration. Mais je puis vous dire sans ambages que ses derniers quatuors représentent pour moi ce que Haydn a fait de plus haut. De mémoire, je vous citerai un quatuor en *sol* (op. 76), les deux quatuors de l'op. 77 qui ont paru arrangés pour piano et violon, le quatuor en *ré mineur* dit *Quintenquartett* à cause de son début ; le *Kaiserquartett* n'est pas celui que je préfère. J'en omets, ce qui est tellement facile dans cet œuvre immense !

Votre remarque relative aux développements est infiniment juste ; en ceci, Haydn est beaucoup plus proche de Beethoven que de Mozart, resté trop poète et trop porté vers l'Italie pour se livrer à la rude besogne de la « manipulation » thématique. Il est certain que, dans l'ensemble, les symphonies de Haydn n'atteignent pas le même niveau que les quatuors. Mais je suis toujours saisi par quelque scrupule lorsque j'exprime un jugement sur l'œuvre de ce géant musical ; je suis, en effet, bien loin de connaître son œuvre ! Mon maître Wyzewa considérait avec plus de respect les œuvres datant de 1770 à 1780 que celles de la fin de sa vie où (pour ce qui est des symphonies notamment) il voyait surtout l'intention d'un « amuseur ». Il avait pour l'op. 20, au sujet duquel vous vous exprimez si justement et si éloquemment, une prédilection : c'est d'ail-

<sup>1</sup> Du 24 juillet 1937, non conservée.

leurs lui qui, le premier, a appelé l'attention sur ces œuvres issues de ce qu'il appelait « sa grande crise romantique » (1772-1773)<sup>2</sup>.

J'ai eu l'occasion de jouer récemment les trois sonates de piano nouvellement découvertes au couvent de Göttweig et qui doivent remonter à la fin de sa vie : c'est, par moments, un enchantement où concourent son esprit et son style<sup>3</sup> ! Un jeune savant danois s'est attelé à une besogne immense qui est celle d'un catalogue des symphonies ; il s'efforce de mettre d'accord les différents catalogues et est entré dans les voies d'une polémique très serrée avec le Dr Sandberger qui affirme avoir découvert tout un lot très considérable d'œuvres orchestrales de Haydn<sup>4</sup>.

Depuis que je suis ici, je me suis enfermé avec le nouveau Köchel (3<sup>e</sup> édition) qui a paru cette année, publié chez Breitkopf par le Dr Einstein<sup>5</sup>. C'est un livre formidable qui pèse près de cinq kilos ! Sur beaucoup de questions nos vues ne concordent pas avec celles du savant allemand ; mais j'ai éprouvé la satisfaction profonde de voir réalisé un de mes rêves les plus chers. L'auteur a fait figurer dans le corps de son ouvrage *toutes* les œuvres inachevées et elles donnent l'impression d'un enrichissement considérable qui permet d'envisager d'un même regard toute la création mozartienne ! A cette satisfaction s'ajoute cependant le cuisant regret que tant d'inspirations sublimes soient demeurées à l'état de projets ! [...]

<sup>2</sup> Wyzewa, art. *Haydn*, pp. 939-945.

<sup>3</sup> Voir lettre n° 3, note 9.

<sup>4</sup> Il s'agit de la polémique du musicologue Jens Peter Larsen avec le Dr Adolf Sandberger, dont on trouvera la bibliographie dans l'encyclopédie de F. Blume, *op. cit.*, t. 5, 1956, col. 1929.

<sup>5</sup> Ludwig von Köchel, *Chronologisch-thematisches Verzeichnis sämtlicher Tonwerke W.-A. Mozarts*, 3<sup>e</sup> édit. par Alfred Einstein, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1937, 984 p. - G. de Saint-Foix en donnera un important compte rendu dans la *Revue de Musicologie*, 22<sup>e</sup> année, 1938, pp. 1-6.

Paris, 17 novembre 1937. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

La dernière lettre que vous avez bien voulu m'écrire, le 20 octobre<sup>1</sup>, méritait une réponse plus prompte! Mais j'ai voulu, ainsi que vous me le demandez, regarder d'un peu près quelques-uns des quatuors de Haydn, parmi ceux qui vous intéressent. Devant ce que vous me dites de l'op. 20 et qui dénote une si profonde valeur de compréhension, une sensibilité musicale si avertie, je ne puis me contenter d'une appréciation sommaire.

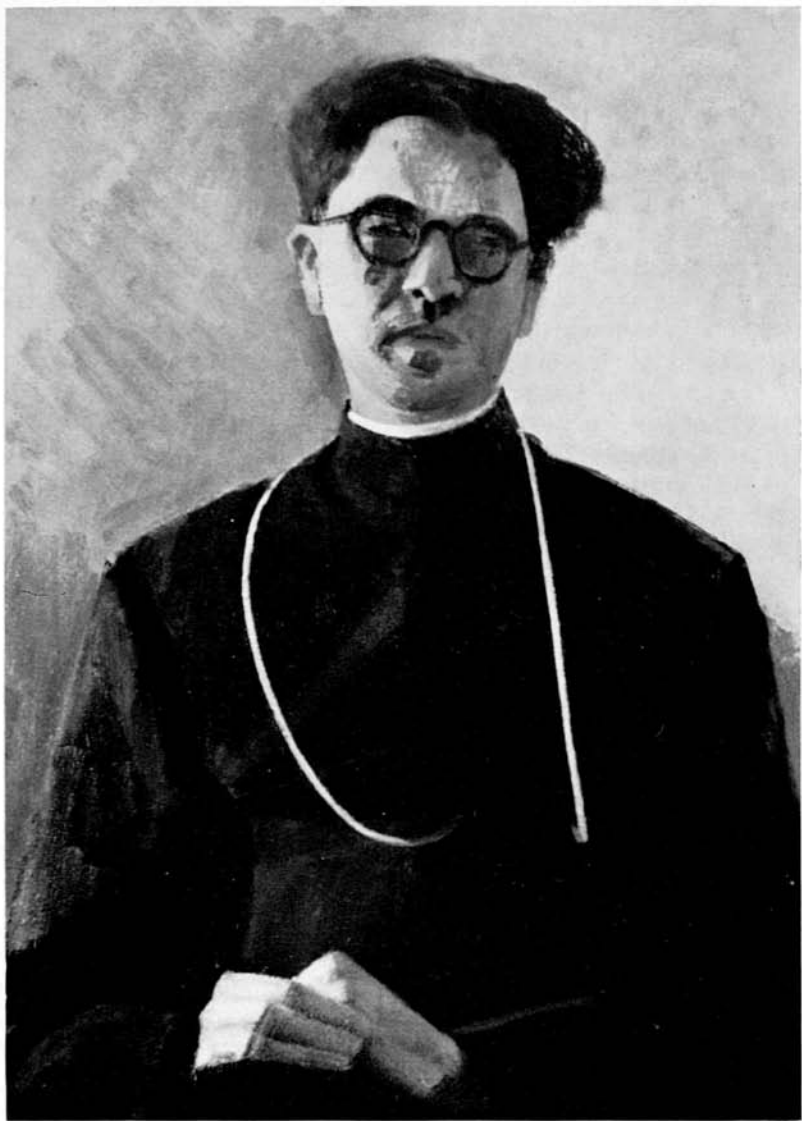
Tout d'abord, — et c'est là que je réentends la parole de mon regretté maître, — cet op. 20 de Jos. Haydn (je dois le constater à nouveau) est sans équivalent dans son œuvre. Je n'aurais qu'à reprendre vos appréciations l'une après l'autre et je ne pourrais dire ni mieux ni plus vrai!

C'est l'œuvre où se manifeste le plus étonnamment un don de poésie « mozartienne » tout à fait unique, et qui ne se retrouvera jamais plus à ce degré d'intensité dans l'œuvre de Haydn! Je pense (mais aucune explication n'est valable: peut-on *expliquer* ce qu'est la grâce sanctifiante?) que cette poésie est due probablement à la jeunesse de son auteur, peut-être aussi à l'influence de ce *Sturm und Drang* qui, à ce moment, pénètre de son feu et de son trouble musique et littérature. Et cela est vrai aussi (Wyzewa l'a démontré<sup>2</sup>) dans le domaine des symphonies de Haydn, un peu aussi peut-être dans celui des sonates de piano, quoique à un moindre degré.

L'œuvre suivant de quatuors (1781, op. 33) n'a plus du tout le même caractère, semble beaucoup plus léger, amusant et toujours d'une grande habileté. Dans l'op. 50 (1787), il y a encore des merveilles (les trois derniers: *fa dièze mineur*, *fa majeur* et *ré*), mais qui n'ont déjà plus le même parfum. Vous me demandez quels sont les plus beaux quatuors parmi ceux datant de la vieillesse: nous avons fait jouer pour le centenaire (1932) un quatuor en *fa*

<sup>1</sup> Non conservée.

<sup>2</sup> Wyzewa, art. *Haydn*, pp. 944-945.



Paul Saudan  
Portrait à l'huile par Albert Chavaz  
s. d. [1948]





(op. 74, n° 2) et en *sol* (op. 76, n° 1) datant de 1796<sup>3</sup>. Qu'en dire ? On y retrouve, en dehors de l'incomparable maîtrise de l'écriture, une force vraiment impérisable, dans les menuets, un esprit souvent populaire, rude, villageois, avec des trios autrichiens dignes de Schubert, une originalité vigoureuse et saine, des andantes qui se coupent de passages vifs fort inattendus, ou bien d'alternances de mineur et de majeur, des finales d'une verve intarissable. *Mais* ne s'y rencontrent plus les cantabiles inoubliables de l'op. 20, [ni] l'esprit romantique qui régnait dans le quatuor en *fa mineur* de cet op. 20, ni le charme sensuel du quatuor en *la* de ce même opus. Nous avons quitté le temps de la jeunesse pour aborder sur des rivages plus abrupts, parfois proches de ceux que va fréquenter Beethoven (qui, entre parenthèses, a dû étudier à loisir les op. 74, 76 et 77). Je pense que celui qui aurait pu étudier les quatuors de Haydn à partir de l'op. 50 jusqu'à la fin, et les étudier à fond, pourrait fournir sur le grand maître une opinion étayée sur ce qu'il a fait *de plus beau* et *de plus grand* pour toute l'histoire de la musique. Ni ses trios, ni ses sonates de piano de sa dernière époque, ni même ses symphonies n'atteignent à de pareils sommets. Voilà, mon révérend père, ce que m'inspire l'examen, malgré tout superficiel, que je vous remercie d'avoir provoqué !

Oui, je poursuis mon long travail. J'ai même franchi le cap des *Noces de Figaro*, et suis parvenu à l'été de 1786 où, véritablement, l'éblouissement des richesses est près de m'aveugler. J'ai achevé hier l'analyse du deuxième quatuor de piano, une splendeur ! J'es-compte avoir terminé avec 1786 d'ici à la fin de l'année.

[...]

P.-S. — Les sonates découvertes au monastère de Göttweig et que je vous ai peut-être signalées<sup>4</sup> ne sont décidément pas de Haydn.

<sup>3</sup> L'op. 74 a été composé en 1793, et l'op. 76, en 1797-1798. - Voir K. Geiringer, *Joseph Haydn. Der schöpferische Werdegang eines Meisters der Klassik*, Mayence, 1959, pp. 194 et 197.

<sup>4</sup> Voir lettre n° 3, note 9, p. 141.

*Aix-en-Provence, ce jour de la Pentecôte [5 juin] 1938. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Mon séjour<sup>1</sup> ici qui est un bienfait par son calme et le charme de cette vieille ville — où je me trouve dans la demeure familiale de ma belle-mère — m'a permis de poursuivre la rude tâche que je me suis imposée et au sujet de laquelle vos paroles d'encouragement me sont si précieuses.

J'en suis arrivé à *Jupiter* et l'étude des trois dernières symphonies me cause pas mal de tracas : j'ai publié un petit volume en 1932 sur les symphonies de Mozart<sup>2</sup> et il me faut reprendre et réadapter pour le présent volume tout ce que j'avais écrit de la fameuse trilogie ! Si ce petit volume de 1932 pouvait vous causer quelque satisfaction, je pourrais vous en faire parvenir bien volontiers un exemplaire. Enfin, comme vous voyez, ma tâche avance... J'ai encore cependant deux grosses choses à réaliser : 1° l'introduction à la période de 1786 à 1789 et 2° *Don Juan*. Lorsque ce sera terminé, la matière du quatrième volume sera prête et je compte, pendant les vacances, m'occuper à la correction des épreuves de façon à pouvoir le faire paraître pour la rentrée d'octobre. [...]

Vous ai-je dit que j'avais maintenant la certitude que le quatuor de flûte en *la* datait de 1786-1787 ? Le finale est bâti sur un air de Paisiello provenant d'une partition dont Mozart parle en janvier 1787 à son ami Jacquin et, dernière découverte, le premier morceau est fait sur un thème de l'éditeur et compositeur Hoffmeister pour lequel Mozart avait écrit les deux quatuors avec piano ! C'est donc un quatuor d'airs dialogués, genre alors fort en vogue, et Hoffmeister (d'ailleurs *flûtiste*) en avait écrit lui-même sur la *Cosa rara* tout à fait de la même époque<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Réponse à une lettre du 23 avril 1938 non conservée.

<sup>2</sup> G. de Saint-Foix, *Les symphonies de Mozart*, Paris, 1932, 282 p.

<sup>3</sup> Voir lettre n° 3, p. 140. - Voir aussi l'article de G. de Saint-Foix, *Un quatuor d'airs dialogués de Mozart*, dans *Bull. de la Société française de musicologie*, 4<sup>e</sup> année, 1920, pp. 59-65.

Quant à Haydn, j'ai entendu une œuvre exquise à Paris : c'est un concerto pour clavecin et violon avec accompagnement de quatuor datant de sa jeunesse. J'ai compris clairement en l'écoutant que l'œuvre du jeune Haydn nous était quasi inconnue, plus encore que celle de sa maturité ! A ce même concert figuraient des œuvres de Bach et un autre concerto de clavecin en *sol* de Haydn, que je n'avais jamais entendu. Après recherches faites, il y aurait treize concertos pour clavecin (où il ne faudrait pas attendre l'équivalent de ceux de Mozart, mais des œuvres charmantes, pleines de l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec parfois une émotion pénétrante dans les mouvements lents).

[...] J'oublie de répondre à votre question relative aux *Sept Paroles du Christ*, de Haydn : ce sont de courtes introductions écrites pour quatuor à cordes et qui ont [eu] en leur temps un énorme retentissement. Le sujet m'a toujours semblé dépasser infiniment les moyens de Haydn ; celui qui a écrit les préfaces et les chœurs des *Saisons* ou de *La Création* était, au contraire, en parfaite mesure pour nous tracer les tableaux d'aussi grands spectacles. Mais la portée de ces sept mots ne pouvait à mon sens s'inscrire sous la plume de Haydn. Et, d'ailleurs, sous quelle plume musicale le miracle pourrait-il s'accomplir ?

Je n'oublie pas votre appréciation sur le quatuor en *ré* K. 499 dont l'adagio va si loin dans la voie de la méditation et de la contemplation. Je n'ai jamais pu entendre ce quatuor qui est un des plus vastes et des plus originaux de Mozart. Quant aux quintettes K. 515 et 516, j'en ai terminé l'étude et y ai joint celle des fragments abandonnés par le maître pour ceux que vous connaissez. Il y a un fragment de 72 mesures en *la mineur* (extraordinaire) que je vais faire copier et qui d'après Einstein<sup>4</sup> serait contemporain du quintette en *sol mineur*.

[...]

<sup>4</sup> Köchel, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> édit. par A. Einstein, p. 654 (n<sup>o</sup> 515 c). Voir Mozart, t. IV, pp. 253-254, et t. V, p. 335.

Paris, 6 novembre 1938. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Vous avez pénétré tous mes secrets<sup>1</sup> : mon quatrième volume est en effet terminé, mais je ne l'ai pas encore porté à l'éditeur, m'occupant maintenant de le réviser. Je pense que vous serez satisfait de ce que j'ai fait au sujet des concertos de la période dite « de virtuosité ». *Don Juan* m'a un peu cassé la tête ; on s'imagine, bien à tort, que je vais raconter toutes sortes de choses nouvelles ; je ne puis pas révéler grand-chose de neuf. Je me suis attaché à l'étude du livret de Bertati, que Da Ponte n'a fait qu'imiter et paraphraser ; puis j'ai essayé de mettre en lumière quelques points qui m'ont longuement préoccupé. Et c'est tout ; mais je reconnais bien vite qu'on peut toujours dire quelque chose lorsqu'il s'agit d'une telle œuvre ! Un musicologue anglais<sup>2</sup> m'a révélé que Beethoven avait, de sa main, copié le trio du duel et qu'il s'en était directement inspiré dans la fameuse sonate dite du « Clair de lune ». Soupçonnez-vous cela ?

Par ce courrier, je vais vous adresser la *Passione* de Haydn et une symphonie en *si majeur* qui appartient à cette même étonnante période romantique. Je ne m'étonne pas que vous ne puissiez vous procurer ces vieilles et admirables choses, depuis longtemps épuisées. Et je vais prier l'éditeur Mellottée de vous adresser mon petit livre sur les symphonies de Mozart paru en 1932. J'ajouterai quelques études sur des sujets divers qui ont été publiées par la *Rivista Italiana*. Puisse tout cela vous intéresser un peu ; combien je voudrais pouvoir contribuer à distraire, à occuper quelque peu le martyr que vous subissez avec tant de résignation chrétienne<sup>3</sup> ! J'appelle toute votre attention sur cette symphonie en *si majeur*, sur son originalité poétique : Haydn, comme vous le dites si bien, est si humble et si grand qu'il pourrait servir de modèle à nombre de musiciens d'aujourd'hui ! [...]

<sup>1</sup> Réponse à une lettre non conservée.

<sup>2</sup> Edward Dent. Voir *Mozart*, t. IV, p. 287.

<sup>3</sup> Les crises hépatiques dont souffre le chanoine Saudan.

Paris, 29 juin 1939. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...] Ce même courrier<sup>1</sup> vous apportera le double des épreuves que je corrige en ce moment : il s'agit même de la mise en pages de mon quatrième volume ! Vous en concluez que je continue, avec l'aide de Dieu et, par conséquent, de vos bonnes prières, mon grand travail. Je tenais spécialement à ce que vous soyez le premier à lire une sorte de profession de foi (à l'égard du concerto) qui ouvre ledit volume et qui, je pense, vous donnera pleine satisfaction à cet égard<sup>2</sup>. Ne vous donnez pas la peine de me renvoyer ces épreuves, je suis ici littéralement envahi par la marée pape-rassière !

Me voici donc occupé à l'analyse des dernières œuvres du maître et je ne puis vous dire l'émotion qui se dégage pour moi de ces confrontations : émotion qui s'accompagne de crainte, car elles atteignent une sérénité si éthérée qu'elles échappent presque entièrement à toute analyse ! Puis, on a découvert la partition d'une messe en *si bémol* que, peut-être, Mozart a reprise dans ses œuvres de jeunesse et y a ajouté des passages où l'on sent réellement des fragments de la *Flûte enchantée*<sup>3</sup> ! Tout cela est bien intéressant et même troublant...

J'ai été pris dernièrement d'un grand remords : celui de n'avoir point parlé, dans mon précédent volume, de la mort de la mère de notre Wolfgang, sauf l'inscription de la date de son décès au bas du portrait ! Ma seule excuse est que, si cet événement a eu une grande importance sur la psychologie intime du maître, il n'en a eu aucune — du moins je n'en puis trouver — sur son œuvre !

[...]

<sup>1</sup> Réponse à une lettre non conservée.

<sup>2</sup> *Mozart*, t. IV, pp. 7 et suivantes.

<sup>3</sup> *Ibidem*, t. V, p. 231.

S. l. n. d. [Saint-Maurice, entre le 29 juin et le 22 juillet 1939]. -  
Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

Comme je vous remercie de votre délicate attention, de l'envoi de ces bonnes feuilles où j'ai pu lire — avec quel intérêt...! — le premier de tous, votre introduction à la période des concertos de piano. Je souscris à tout ce que vous dites, tout me fait un immense plaisir à propos de ces éblouissants concertos dialogués où Mozart semble un ange de lumière. Rien de moins sommaire, de moins frivole que les concertos en *do*, en *ré mineur* K. 466 et 467, et la trilogie [en] *mi bémol*, *la*, *ut mineur* K. 482, 488, 491. Ce sont des sommets non seulement dans l'œuvre de Mozart, mais de toute la musique. Il n'y a pas qu'un approfondissement technique et de métier, mais la profondeur du sentiment et l'expression adéquate. L'idée de la mort ne me semble jamais avoir été évoquée de façon plus résignée, plus chrétienne, plus humble que dans l'adagio de K. 482 et dans les deux mouvements extrêmes de K. 491. Comme elle paraît l'amie de l'homme...! tout autant que dans cette page si moderne, si troublante de la *Symphonie funèbre*<sup>1</sup>. On pleure d'émoi, on frissonne, on accepte, on prie, on chante un chant d'actions de grâce.

Je suis réellement confus de votre délicatesse à mon égard et de cette marque d'attachement en me permettant de lire votre étude si judicieuse, si profonde, si pleine de science et d'amour. [...]

Il va de soi que, si des circonstances heureuses vous rapprochaient de la Suisse, vous serez reçu les bras ouverts dans la plus vieille abbaye d'Occident, lieu de pèlerinage célèbre des martyrs d'Againe. J'aurais une bien grande joie de vous connaître et de vous embrasser. Nous fêtons [la] Saint-Maurice le 22 septembre si vous pouviez être des nôtres à cette fête, sans que cela vous dérange trop.

[...]

<sup>1</sup> K. 477.

Paris, 9 août 1939. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Je vous répète, mon cher père, qu'en vous quittant l'autre jour<sup>1</sup>, j'avais, en même temps qu'un grand regret, l'impression que je laissais derrière moi un ami vraiment incomparable! Une telle grâce émane de votre personne que je prie avec une ferveur redoublée depuis que je vous ai vu : quelque chose s'est modifié en moi, je vous l'assure... En même temps que cette lettre vous recevrez un envoi de musique que vous conserverez tant qu'il vous plaira : je n'en ai aucun besoin avant la fin d'octobre. Et d'ailleurs je le ferai suivre d'un autre.

Maintenant, pour vous mettre au courant de nos faits et gestes, je vous dirai que nous avons été très vite rassasiés du luxe lausannois et sommes rentrés ici dès lundi. Mais nous avons mis à profit la journée de samedi, malgré les torrents de pluie, pour aller à Genève<sup>2</sup>. Quel éblouissement! Nous avions l'idée, en sortant du musée, que nous n'avions encore rien vu de semblable dans aucune partie du monde : *La Déposition* de Van der Weyden, *Le Christ en croix* de Velasquez (pour ne point parler de l'étonnant modernisme de Goya) seraient capables, de par leur rayonnement, d'opérer des conversions!

Je souhaite bien que vous puissiez revoir ces merveilles, auquel cas je me permets d'attirer votre attention sur le *Portrait du duc d'Albe* de Goya (n° 5 du catalogue). Le prince lit une partition sur le titre de laquelle figurent ces mots : *Cassatio* [ici un mot puis une ligne que je n'ai pu déchiffrer] *Del Sig<sup>r</sup> Giu. Haydn*. Vous voyez que la musicologie me « repince » dès qu'elle le peut ; mais je serais bien curieux si vous pouviez m'éclairer sur ce point demeuré illisible,

<sup>1</sup> Après le séjour d'une semaine que M. et M<sup>me</sup> G. de Saint-Foix ont fait à Saint-Maurice, à partir du 29 juillet (lettre du 22 juillet 1939, non reproduite).

<sup>2</sup> A l'exposition, organisée au Musée d'Art et d'Histoire, en juin-juillet 1939, des *Chefs-d'œuvre du Musée du Prado*. - Catalogue, Genève, 1939, 29 p., 16 pl.

car la cassation est un vieux genre qui ne devait plus être très courant en 1795, date où ledit portrait a été peint. Celles de Haydn datent de sa prime jeunesse et, pour la plupart, ne sont autres que ses premiers quatuors. Je crois seulement qu'il faut être muni d'une lorgnette...<sup>3</sup>

Dès hier, j'ai complété mes notes au Conservatoire et j'ai la presque certitude que la cantate K. 429 demeurée incomplète<sup>4</sup> devait être à peu près contemporaine de la dernière, bien belle et émouvante ! Vous les trouverez dans le petit recueil que je vous adresse ainsi que la sonate fragmentaire en *si bémol*, plus les *Préludes* dont je vous ai parlé et quelques autres choses que j'ai prises dans ma bibliothèque.

[...]

P.-S. — Voici l'invitation que j'ai trouvée en arrivant ici : que dites-vous de cette semaine Vivaldi ?<sup>5</sup> Malheureusement Sienna est trop loin !

<sup>3</sup> Le chanoine ne s'est pas inquiété de répondre à cette question.

<sup>4</sup> Voir *Mozart*, t. V, pp. 324-325.

<sup>5</sup> A Sienna, du 16 au 29 septembre 1939.

[*Martigny*], 15 août 1939. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

J'ai bien reçu — et avec quel plaisir ! — votre envoi de musique et votre lettre exquise de délicatesse et d'affection toute spontanée. Laissez-moi vous dire aussi tout le prix que j'attache à votre amitié si noble et si vraie, si humaine et si sensible, si pleine de délicatesse et de profondeur. Vous avez le cœur et la sensibilité d'un musicien, non pas d'un virtuose, mais de l'artiste épris du cœur de Mozart, du musicologue fervent qui se penche avec amour sur tout ce qui touche à Mozart et qui sait en dégager l'esprit et le parfum. Bien mieux que je ne saurais vous le dire, vous savez tout ce que Mozart apporte d'éternel, car rien d'humain et de divin ne lui est étranger.



Il a compris mieux que personne la grâce sous tous ses aspects et dans toute la profondeur du sens, tous les étages de l'amour, l'esprit d'enfance et le sens de la mort, la transparence et la gratuité, l'émoi des sentiments et des passions et le sens de la quatrième dimension.

Aussi [à] vous qui savez aimer Mozart comme vous le faites et qui savez le faire aimer, ce qui est encore mieux, permettez-moi de vous dire le prix que j'attache à votre cœur d'homme, de poète et de musicien, de savant consciencieux et d'historien fervent. Je suis si heureux de vous connaître, de vous avoir vu en compagnie de M<sup>me</sup> de Saint-Foix, votre si noble femme, d'un sens chrétien si aiguisé et portant la paix et la joie là où elle passe. Mon admiration maintenant est doublée d'une sympathie très grande ; mon estime, d'une affection spontanée ; mon attache surnaturelle, d'un contact humain vivifiant et direct. Merci beaucoup à tous deux pour ces jours bénis passés ensemble dans une intimité délicieuse et pacifiante.

[...] Merci pour ces morceaux de Mozart que je déchiffre avec avidité : les morceaux pour instruments à vent me ravissent, et la musique maçonnique<sup>1</sup>.

[...]

[P.-S.] — Tous mes vœux accompagnent la fin de votre grand travail ; comme je comprends votre émotion, vos hésitations devant la sérénité et le dépouillement des dernières œuvres !

<sup>1</sup> La « Musique funèbre » K. 477.

*Chaîne, par Aix-en-Provence, 5 octobre 1939. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...] Nous ne pouvons rentrer à Paris où nous avons dû laisser toute notre installation ; moi, mes livres, les travaux d'une vie entière, mes souvenirs de famille. Il en sera ce que Dieu voudra.

J'ai fait abandon entre les mains du Seigneur de toute chose et, peut-être, ce dépouillement favorisera-t-il, en me donnant les dispositions voulues, le début de mon dernier volume, où, certes, l'idée de « dépouillement » doit primer les autres, lorsqu'on approche des ultimes œuvres de l'immortel Mozart ! Je suis pour le moment attelé à une étude qui m'est demandée pour la radio, où il s'agit de dégager les conquêtes et les innovations recueillies par Mozart au contact du génie français. Mais je suis un peu comme celui qui aurait reçu une forte commotion et, malgré le calme impressionnant de cette campagne provençale, mes idées ne se débrouillent pas comme auparavant.

[...]

P.-S. — Inutile de songer à me renvoyer la musique ; je suis si heureux de savoir qu'elle vous intéresse !

13

*Aix-en-Provence, 15 décembre 1939. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

Je puis bien vous dire que votre lettre du 26 novembre<sup>1</sup> a été l'une de celles que j'ai le plus désiré de recevoir ! [...]

La vie austère et monotone que nous menons ici me permet heureusement de travailler à mon livre. Je compte sur vos bonnes et ferventes prières pour que Dieu me soutienne dans cette tâche ! La longue introduction que je consacre aux années 1789-1790 n'est pas encore terminée, mais elle avance, car j'ai pu y intégrer l'histoire et les effets de la réorchestration du *Messie* de Haendel après quoi j'atteins *Così fan tutte*. Au cours de la composition de cette merveilleuse comédie, Mozart écrit le quintette de clarinette qui participe de la même esthétique toute baignée de lumière. J'ai d'ailleurs appris qu'un air de *Così fan tutte* avait servi de projet à un quintette de clarinette !<sup>2</sup> Et maintenant j'approche de cette

<sup>1</sup> Non conservée.

<sup>2</sup> Voir *Mozart*, t. V, pp. 331-332.

année de souffrances et de misère : 1790, où le vide et l'abandon total s'accompagneront de la misère ; sur six œuvres seulement, deux sont encore des réorchestrations de cantates de Haendel ; il en reste donc quatre issues du cerveau génial : les deux derniers quatuors, l'incomparable quintette en *ré* et la *Fantaisie en fa mineur* dont le début et la fin sont si sombres...

Je réserve même à ces dernières œuvres un chapitre spécial de cette introduction où j'essaierai d'étudier ce dépouillement qui représente pour moi une sorte d'ascèse préparatoire à la dernière année<sup>3</sup>. Tout cela m'apparaît d'une telle élévation que je me demande parfois si j'ai vraiment l'étoffe d'atteindre un aussi haut plan moral. Il s'agit de mettre mes pas dans chacun de ceux du maître : il ne faudra pas s'étonner que le pauvre homme qui l'accompagne se sente parfois quelque peu essoufflé ! Vous sentez d'une manière admirable ce qu'a été cette transformation du style d'après ce que vous me dites dans votre dernière lettre : c'est bien cela ! La sérénité céleste, atteinte au prix des tourments de la chair, et se traduisant par l'oubli total du romantisme éternel qui semble avoir entièrement disparu de ces œuvres. Je suis de plus en plus certain que les jugements portés jusqu'ici sur ces œuvres doivent être révisés complètement : l'analyse psychologique doit primer celle qui ne tient compte que des éléments morphologiques. Mais si je m'étends et pense ainsi tout haut, c'est que je sais que vous me comprenez si bien, mon révérend père ! Nul plus ni mieux que vous n'a saisi ce que je m'efforce de faire.

[...]

J'ai retrouvé le courage de reprendre mon violon et pourrais vous jouer quelques morceaux des prodigieuses sonates de Bach sans accompagnement ! J'oserais même vous offrir au piano les *Intermezzi* (op. 4) de Schumann que j'ai acquis par hasard ici. C'est un grand délassement dans mes travaux et ce don de la pratique musicale est vraiment inappréciable.

[...]

<sup>3</sup> *Ibidem*, t. V, pp. 30-40.

P.-S. — Je n'ai aucun besoin en ce moment de la musique de mon envoi. Jouez-la en pensant à moi !

[...]

14

*Saint-Maurice, 25 décembre 1939. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

Vous voilà menant une vie austère, pleine de travail, et je crois très favorable pour pouvoir dire tout ce qui convient aux dernières œuvres de Mozart ; je me réjouis de tout ce que vous me dites à ce sujet et de tout le travail qui est déjà fait. Vous touchez presque au bout de votre immense œuvre. Je comprends un peu vos appréhensions et vos angoisses devant la rareté et la qualité spirituelle, devant la densité qui semble se complaire dans la pauvreté des moyens. Il y a un travail de dépouillement, une ascèse chez Mozart, analogue à la nuit des mystiques qui pratiquent une sainte ataraxie et se taisent pour mieux parler et à bon escient. Vous saurez admirablement analyser et suggérer la profondeur dans laquelle se meut Mozart à la fin de sa vie. [...] Il faut une telle patience dans ce que vous faites, mais soyez sûr que votre œuvre porte du fruit, éclaire, enflamme et spiritualise.

[...]

Me voici en vacances pour quatorze jours, je crois que j'en tirerai un peu de fruit en me reposant. Je vous félicite de votre travail au violon et au piano ; j'aime beaucoup Schumann dans les *Kreisleriana*, *Novelettes*, *Davidsbündlertänze*, les deux *Carnaval*, les *Fantasiestücke* et les *Etudes symphoniques*. Je ne connais pas les *Intermezzi* de l'op. 4 ; cela doit être plein de rêve ou de bravoure. La poésie coule de source chez lui et s'allie constamment à la plus haute originalité. Je travaille beaucoup les *Préludes* et les *Etudes* de Chopin avec amour et ferveur. Je crois n'avoir jamais si bien compris l'essence de la musique de Chopin que j'avais délaissé depuis quinze à vingt ans<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La seconde feuille de cette lettre n'a pas été conservée.

Aix-en-Provence, 5 février 1940. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Et maintenant passons au trésor musical. J'ai eu, à cet égard, le 1<sup>er</sup>, une grande joie : j'avais demandé une copie à Florence d'un motet de Mozart dont l'origine était mal établie et qui, par suite, figurait aux œuvres douteuses. C'est un *Offertorio solenne* se composant d'un solo de ténor suivi d'un chœur. L'examen de cette œuvre m'a convaincu qu'il s'agit d'une composition datant du séjour en Italie et probablement écrite pour obtenir la situation de maître de chapelle du grand-duc de Toscane, au début de 1773. Je pense qu'il s'agit d'un fragment de psaume : je vous en adresse ci-joint les paroles, n'ayant pu les trouver dans mon gros missel. Le style musical fait songer à une symphonie italienne du temps de *Lucio Silla* : c'est le baroque flamboyant avec de triomphantes vocalises ! Si vous saviez la joie que j'ai eue, me figurant déjà l'entendre...<sup>1</sup>

Mon travail me donne assez de peine. Après une longue introduction (33 pages), je me suis enfoncé dans les analyses. Je rédige aujourd'hui ce qui a trait à la réorchestration du *Messie* de Haendel. Je me suis décidé à diviser ladite introduction en deux parties : la seconde ayant trait à l'année 1790 s'intitule « La détresse morale : l'abandon total »<sup>2</sup>. Comme j'aimerais prendre le chemin de l'Abbaye pour aller vous la lire et vous demander votre avis ! Malgré les circonstances, les résultats de la vente de l'ouvrage ne sont pas défavorables, ce qui m'encourage. Ce m'est une preuve que ce travail porte en lui-même une raison d'être et que celle-ci est dans les vues de Dieu. J'ai moi aussi trouvé ici un recueil de Chopin (les *Polonaises*), dont je parviens à tirer quelque chose ; je trouve que la virtuosité y tient beaucoup de place, mais j'admire profondément l'âme souvent héroïque qui porte avec elle quelque chose

<sup>1</sup> Voir *Mozart*, t. V, pp. 307-310.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 30-40 : « La détresse morale et le total abandon 1790 ».

d'exaltant. Malheureusement, mon mécanisme est insuffisant ; tandis qu'au violon, j'ai retrouvé mon passé avec son acquis et je suis prêt à dire, comme Mozart à dix-neuf ans : « Je joue entre quatre murs et me crois par moment le plus grand violoniste de l'Europe ! »...<sup>3</sup>

Je ne dis pas assez — loin de là — à Dieu combien je lui dois de reconnaissance pour cette variété infinie, pour ce don impérissable du goût musical ! Tout pâlit à côté de cela, mais non pas, assurément, l'amitié bien vive que je ressens pour vous, mon révérend père ! [...]

J'ai reçu une lettre extraordinaire d'un pauvre ouvrier du Havre qui est éperdu de Mozart ; depuis qu'il a entendu la *Messe en ut mineur*, il est comme illuminé par cette grâce. Et il m'explique que, dans ses premières années, alors qu'il ignorait Mozart, il se demandait quel pouvait être cet homme qui avait écrit une telle musique et il la distinguait de toute autre lorsqu'il venait à l'entendre ! Et ce récit a lieu avec une telle sincérité, une telle naïveté que cette lettre m'a touché vraiment pour tout ce qu'elle fait découvrir d'infiniment noble et pur dans cette âme si humble et si jeune. Inutile de vous dire que je lui fais parvenir mes trois volumes.

Je ne sais encore quand pourra paraître le quatrième, lequel est sous presse.

[...]

<sup>3</sup> G. de Saint-Foix cite ici de mémoire. C'est, semble-t-il, à l'occasion d'une séance de musique, donnée le 4 octobre 1777, à Munich, que Mozart, ayant joué le *Divertimento* K. 287, écrit à son père : « C'est alors qu'ils ont tous ouvert de grands yeux ! Je jouais comme si j'étais le plus grand violoniste de l'Europe ! » *Lettres de W.-A. Mozart*, trad. H. de Curzon, Paris, 1928, 2 vol., t. I, p. 69 ; voir aussi Köchel, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> édit., p. 341.

[*Saint-Maurice*], 23 avril 1940. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

Merci pour tous les renseignements concernant vos travaux musicaux. L'*Offertoire* que vous pensez être de Mozart est écrit sur les paroles du Psaume 26 que nous disons chaque semaine le lundi à tierce.

C'est moi qui voudrais prendre le chemin d'Aix pour que vous me lisiez les introductions aux dernières années, aux œuvres de 1790-1791 où le dépouillement est si total, où par des moyens si pauvres Mozart arrive à une telle irradiation de spirituel ; la chair, le romantisme n'interceptent plus rien.

Comme je me réjouis de connaître vos deux derniers volumes ! Certainement votre œuvre est bienfaisante ; elle élève, elle porte une charge de spirituel qui aidera les musiciens et tous ceux qui comprennent ce langage si beau de la musique, le plus beau don de Dieu à la terre. Mozart est certainement le compositeur le plus génial que la Providence nous ait envoyé et vous avez le privilège d'être son exégète, d'aider à mieux percevoir ce flux de musique d'une densité si rare.

Le *Ne impediās musicam* de l'Écriture<sup>1</sup> me console bien souvent et je remercie — comme vous savez le faire si bien — Dieu pour ce don admirable, inégalable de la musique. Aucune chose humaine ne semble pourvue de saveur, de couleur à côté d'elle. Je ne parle pas du plan surnaturel de l'amour qui va auréoler l'amitié si profonde que je vous porte.

[...]

[P.-S.] — J'aime de plus en plus Gabriel Fauré dans sa musique de chambre et de piano, et dans ces lieder comme *La Bonne Chanson*, *L'Horizon chimérique*, *Mirages*. Je travaille avec un

<sup>1</sup> Plus exactement : *Et non impediās musicam* (Eccl., 32, 5).

violoncelliste<sup>2</sup> ses deux admirables sonates écrites en 1918 et 1922. Deux ans avant sa mort, quel dépouillement et quelle noblesse dans la pudeur et l'élégance de son âme !

<sup>2</sup> M. Eligio Cimbri, qui dès 1937 assumera l'enseignement du violoncelle au Collège de Saint-Maurice. D'abord musicien amateur (dès 1929, il tient sa partie, à côté de M. le chanoine Louis Broquet, à l'Orchestre du collège), M. Cimbri avait entrepris, en marge de son emploi dans une maison commerciale, des études suivies de musique à l'Institut de Ribaupierre, à Lausanne, où il obtint le certificat de capacité d'enseignement ; plus tard, en compagnie de sa femme, professeur de violon, il exercera une activité de plus en plus étendue dans ce domaine. M. Cimbri a été encore, en 1932, le fondateur du premier Quatuor à cordes formé à l'ombre de l'Abbaye. Ce quatuor comptait parmi ses membres un professionnel : M. Lucien Picker, premier violon, ancien élève de José Porta et condisciple des frères violonistes Georges et Victor Desarzens dans la classe de virtuosité au Conservatoire de Lausanne (M. Picker était en 1932 *Konzertmeister* de l'Orchestre du collège dirigé par M. Charles Matt) ; et trois amateurs : André Clerc, second violon, élève de M. Picker à l'Institut de la Clairière, à Arveyes (aujourd'hui chirurgien à Villars-sur-Ollon) ; le commentateur de la présente correspondance, alors en classe de Philosophie et élève de violon de M. Matt, qui s'était hâtivement initié à la pratique de l'alto, et E. Cimbri, violoncelle. La première séance se tint dans une salle de musique du collège, le 26 mars 1932 (samedi saint), et, en l'absence d'André Clerc, empêché, ce fut M. le chanoine Louis Haller, actuellement Son Excellence l'abbé-évêque de Saint-Maurice, qui consentit avec bienveillance à assumer la partie du second violon : M. Picker avait posé sur nos pupitres rien de moins que les partitions du 3<sup>e</sup> quatuor de Beethoven (op. 18, n<sup>o</sup> 3) ! Pendant une année entière, quasi chaque dimanche après-midi, après un exercice de lecture à vue, nous avons consacré nos séances à l'étude de ce quatuor, non sans tenter encore celle du quintette de R. Schumann (op. 44), avec le concours de Marcel Grandjean, élève lui aussi du collège et excellent pianiste amateur (aujourd'hui pasteur à Lausanne), que M. Saudan avait initié à la musique de Schumann.

*Aix-en-Provence, 30 novembre 1940. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...] J'ai été<sup>1</sup> particulièrement touché d'un grand article consacré par M. Buenzod dans la *Gazette de Lausanne* à mon qua-

<sup>1</sup> Nous omettons ici deux lettres, l'une du chanoine, du 1<sup>er</sup> juillet, et l'autre de G. de Saint-Foix, du 16 juillet, qui concernent uniquement les événements bien connus de mai-juin 1940.





Georges de Saint-Foix  
(1874-1954)



trième volume<sup>2</sup>. Est-il possible que l'on puisse tenir compte d'une œuvre historico-artistique à l'époque où nous sommes ?

[...]

Je travaille, quoique d'une manière assez intermittente. J'espère tout de même que ce dernier livre sera achevé au début de l'an prochain. Je ne souhaite rien tant que sa parution coïncide avec la fin de cette période où nous ne pouvons que vivoter... Je passe sous silence les inquiétudes, les difficultés de tout ordre. [...] Vous sentez quels services et quel réconfort me donne la musique en de telles circonstances ; nous avons eu récemment un concert donné par des artistes célèbres à Paris. J'y ai entendu une sonate bien curieuse de Ph.-Emmanuel Bach pour flûte et harpe, et une sonate pour flûte, harpe et alto de Debussy : il me semble toujours, en entendant ce dernier maître, voir danser des embryons de thèmes musicaux séparés par de bien mystérieux silences... J'ai fait connaissance avec des œuvres pour piano que j'ignorais, pour la plupart de Mendelssohn ; je serais bien heureux d'avoir votre avis sur les *Préludes et fugues* qui m'ont paru réunir, traités magistralement, les trésors du passé aux découvertes de l'époque romantique.

[...]

<sup>2</sup> *Gazette de Lausanne*, n° du 8 septembre 1940, article de M. Emmanuel Buenzod, intitulé : *Le Mozart de G. de Saint-Foix*.

*Saint-Maurice, 22 décembre 1940. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

La musique m'est toujours un immense réconfort, je vis avec Chopin, Schumann, Haydn, Mozart et Gabriel Fauré. Je ne connais pas les *Préludes et fugues* de Mendelssohn ; des musiciens et compositeurs m'avaient déjà dit que ces *Préludes* étaient avec sa musique religieuse (oratorio *Paulus*, et sonates pour orgue) des

œuvres remarquables qui tranchent sur les « mélismes » de sa douce et abondante production d'œuvres pour piano (*Romances sans paroles, Variations, Caprices et Scherzos, concertos...*, que je n'aime pas beaucoup); sa musique de chambre (trios, quatuors) et ses symphonies me paraissent n'avoir qu'une perfection formelle, de l'élégance, mais pas d'âme ni de poésie. Peut-être réformerais-je mon jugement si je me mettais à l'étude de ces *Préludes* qui fusionnent la tradition classique et l'essor romantique.

Je travaille beaucoup les *Nocturnes* de Fauré, surtout les numéros 6, 7, 11, 13, les *Barcarolles* et des cycles de mélodies comme *La Bonne Chanson, Mirages, L'Horizon chimérique*. Les découvertes harmoniques de Fauré m'enchantent. Les qualités de son message musical, de son invention mélodique, la pudeur de ses sentiments, l'élégance de sa facture, les couleurs magiques de ses harmonies ingénieuses qu'il faut palper et sentir se nouer sous ses doigts m'apparaissent comme des titres de gloire incontestables; c'est un génie réservé à un petit nombre de connaisseurs, car l'orchestre ne lui plaît guère et sa confiance réussit admirablement au piano ou ressortit à la musique de chambre qui défend mieux sa pudeur et sa discrétion. Je joue aussi les sonates pour violoncelle et piano (la première, en *ré mineur*) et celles pour violon (la deuxième, en *mi mineur*).

Je vis aussi avec Mozart et Haydn, j'ai tant de joie à étudier et à lire ces œuvres rares que vous m'avez envoyées [...].

## 19

[*Saint-Maurice*], 23 février 1941. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

Je viens de recevoir la sonate de Fauré pour violoncelle que vous avez trouvée à Nice et que vous avez eu l'obligeance de me faire parvenir<sup>1</sup>. Je l'ai lue avec un celliste<sup>2</sup> de mes amis, elle est

<sup>1</sup> Il s'agit de la 2<sup>e</sup> sonate pour violoncelle et piano, en *sol mineur* (op. 117), de G. Fauré.

<sup>2</sup> M. E. Cimbri, violoncelliste. Voir lettre n° 16, note 2, p. 160.

admirable de forme et d'inspiration, très dépouillée, de forme classique avec un charme dans la ligne de Mozart. Comment vous remercier de la joie que vous me donnez ? Je vous en suis très reconnaissant et je prie pour vous.

[...]

Le travail de classe, les cours, les élèves ont été une diversion heureuse à mon grand chagrin<sup>3</sup> et m'ont obligé à me sortir.

Je reprends goût à la musique, à Fauré, à Mozart, à Bach. Voilà presque deux mois que j'avais cessé toute occupation musicale. La musique m'aide étrangement à supporter les angoisses, les peines, elle peuple ma solitude.

[...]

Votre travail doit être bientôt terminé, vous n'aviez plus beaucoup d'œuvres à analyser — mais quels chefs-d'œuvre et de quelle densité ! Ce cinquième volume sera moins grand que les autres ; je souhaite qu'il y ait de splendides aperçus synthétiques où vous réunissiez toutes les caractéristiques d'une époque avec tant d'art, de pertinence et d'amour.

Je vous ai dit n'avoir jamais aimé Mendelssohn et n'avoir trouvé chez lui qu'une aisance formelle comme chez Saint-Saëns. J'aime par contre l'admirable fleuve de Schubert malgré les divines longueurs, et le génie jeune, passionné, plein de bravoure de Schumann.

[...]

<sup>3</sup> La mère du chanoine, M<sup>me</sup> veuve Benjamin Saudan, née Elise Delasoie (\* 1856), était décédée à Martigny, le 19 janvier 1941.

*Aix-en-Provence, 31 mars 1941. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Je suis heureux que l'œuvre de Fauré ne vous ait pas déçu, mais qu'elle soit venue enrichir la collection que vous possédez déjà de

notre maître français. On m'a dit que l'andante avait été primitivement conçu pour un orchestre d'instruments à vent, notamment celui de la Garde républicaine. Après le terrible malheur qui vous a éprouvé au plus intime de votre cœur de fils, je vous avoue que j'ai appris avec un sentiment réconfortant que, petit à petit, vous repreniez goût à la musique dans votre isolement. Elle doit enrichir d'une manière incomparable une vie intérieure toute consacrée à Dieu, mais peuplée, je crois, de tout ce que la création divine a pu réunir de plus beau et de plus grand !

[...]

Je suis parfaitement du même avis que vous au sujet de Mendelssohn qui, dans le royaume de l'art, ne peut certes ambitionner le rang de Schubert ni celui de Schumann. Ce que j'ai voulu dire au sujet de ses compositions pianistiques, c'est que l'on éprouve comme une satisfaction de trouver en lui l'ordre, une grande perfection de facture et (je ne sais qui l'a dit<sup>1</sup>) une sorte d'indifférence passionnée, partage de ceux qui n'ont guère souffert dans la vie et qui n'ont pas connu les emportements du romantisme, au milieu desquels il a vécu cependant ! Je suis par moments enthousiasmé par les recueils originaux de Schubert pour le piano à quatre mains que je déchiffre avec un vieil ami ; je ne puis vous dire quels trésors sommeillent dans cette musique où la substance de mainte symphonie se trouve contenue. De plus en plus, je trouve que le maître des lieder incomparables est au moins aussi doué pour l'orchestre, et que son œuvre instrumentale tient du prodige. Je viens de faire connaissance, grâce à une amie de la famille, avec les ravissantes choses de Schumann pour piano à quatre mains<sup>2</sup> ; je les ignorais sous leur forme originale et charmante ! Mais, lors-

<sup>1</sup> Nous devons avouer notre ignorance : nous n'avons pas identifié l'auteur de cette expression qui caractérise si heureusement la musique de Mendelssohn. Elle est d'ailleurs conforme aux jugements que portent en général sur elle les musicologues, par exemple Camille Bellaigue : « ... Tantôt enfin c'est la passion, mais une passion retenue et qui reste mesurée, élégante jusque dans ses transports... » (*Mendelssohn*, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1911, p. 120). - Au surplus, on peut se reporter au portrait extrêmement nuancé qu'a tracé de lui, sous le titre « Mendelssohn ou le bonheur », M. Emmanuel Buezod, dans son ouvrage *Musiciens* (Première série, Lausanne, 1945, pp. 139-149).

<sup>2</sup> Op. 85 : *Douze morceaux à quatre mains pour petits ou grands enfants* (1849).

que je rentre en moi-même pour Mozart, c'est pour songer à la *Clémence de Titus*, maintenant ; cette œuvre, écrite en quelques jours et pour répondre à une commande officielle, contient des choses qu'il faut chercher à mettre en valeur et où reparait parfois le souffle de Gluck, chose infiniment curieuse... Ledit souffle inspire par moments aussi l'*Eloge de l'Amitié*, la dernière cantate ! Le *Requiem* fera l'objet d'un chapitre à part, le dernier !

[...]

## 21

*Aix-en-Provence, 6 juin 1941. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Je continue, malgré les jours vraiment affreux que nous vivons, à travailler à mon grand livre et j'approche du terme (bien que d'importantes rédactions concernant la *Zauberflöte*, le *Requiem*, *Titus*, restent encore à faire). En y travaillant, j'oublie momentanément les préoccupations obsédantes de ce temps ! [...]

Je me suis remis sérieusement au violon ; combien ai-je rêvé souvent de jouer avec vous une sonate ! Nous avons repris dernièrement l'étude d'un des morceaux les plus difficiles que je connaisse : la *Fantaisie* pour piano et violon de Schubert (op. 159). Et j'ai déchiffré avec ravissement une autre *Fantaisie* (op. 103) pour piano à quatre mains du même maître. Tout ce que vous me dites de ce poète incomparable cadre avec tout ce que je pense de lui de plus en plus. Il me semble que ses trois dernières sonates de piano comptent parmi ses plus belles créations. Une exécution admirable par le Quatuor de Budapest du quintette à deux violoncelles entendue avant la guerre demeure fixée dans mon cœur... Toutes les œuvres de sa dernière année devraient faire l'objet d'une étude d'ensemble ; on dirait qu'il a accumulé les trésors de son inspiration avant de disparaître si prématurément. Il y a réellement quelque chose de magique dans le pouvoir sans limite qu'il avait de moduler, et, contrairement à de nombreux commentateurs, je considère sa musique instrumentale comme l'une des plus

grandes révélations du siècle passé. Je suis même porté à croire que sa formation a *d'abord* été instrumentale ! Je connais assez mal les quatuors et je désire maintenant les explorer ; je connais celui en *la mineur* et celui de la « Jeune Fille et la Mort ». A quatre mains, j'ai pu faire connaissance avec le morceau isolé en *ut mineur*<sup>1</sup> qui m'apparaît comme une page maîtresse et celui bien curieux en *si bémol* (op. 168) qui date de sa première jeunesse. Il y a dans ses compositions pour piano un bien bel *Andante* en *la* que je ne connaissais pas encore il y a quelques jours !

Grâce à l'excellent organiste<sup>2</sup> de notre basilique, j'ai entendu dernièrement la *Fantaisie* K. 608 de Mozart : il m'a fallu réfléchir de toute la puissance dont je suis encore capable pour parler un peu dignement de cette œuvre réellement formidable, où se combinent les tendances de l'art de Bach avec celles du dernier Mozart ! Il y a là une agressivité, une hauteur que tempère l'arrivée de l'andante pour reprendre ensuite avec une nouvelle intensité.

[...]

<sup>1</sup> Il s'agit du quatuor en *ut mineur* inachevé.

<sup>2</sup> Maître Maurice Gay, actuellement encore organiste de la cathédrale Saint-Sauveur et professeur au Conservatoire national d'Aix, membre de l'Académie des Arts, des Sciences et des Belles-Lettres d'Aix, où il a succédé à G. de Saint-Foix.

[*Saint-Maurice*], 3 juillet 1941. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

Voilà que je pense à Schubert, à cet immense poète où le charme émane presque autant que chez Mozart, qui sait délivrer un rêve merveilleux, l'appel de la route, la nostalgie des sites et des voyages. Comme sa musique touche au plus intime de l'âme, elle est dénuée de passion, de dramatisme et d'héroïsme ; Schubert semble un préservé comme Mozart, il est ingénu, distrait, le contraire d'un volontariste tenace et agressif. Pourtant sa musique est victorieuse par-dessus tout, car elle obéit à un besoin d'effusion, à



une obsession visionnaire, à l'harmonieuse plénitude du rêve. Quelle foison d'épisodes lyriques, quelle évocation mystérieuse de la vie légendaire, quelle obsession du mouvement dans un dynamisme grandiose comme le flux majestueux d'un fleuve puissant, que ne contiennent pas toujours des digues solides !

Je ne connais pas de musicien qui ait mieux parlé que lui d'un terrestre « ailleurs » avec son délire fixe du mouvement — avec son amour de l'immense nature. Je ne résiste pas au plaisir de vous transcrire un jugement d'E. Buenzod sur la musique de Schubert : « L'empreinte de Schubert est celle d'un géant. Elle ne nous dit ni de quel séjour elle est venue ni vers quel horizon elle s'éloigne. [...] Elle est celle d'un passant qui a éternisé tous les rêves, d'un voyageur de légende, d'un égaré pensif, blessé de joie et de douleur, hanté d'absolu, « bénissant de louange immortelle » l'accueil éphémère de la halte, le relais de l'amitié, la simple et déchirante vie, avant de repartir vers *ailleurs*<sup>1</sup>. »

J'ai déchiffré avec ravissement les sonates pour piano à quatre mains (op. 30, 140, 144), l'émouvante *Fantaisie* (op. 103), les divertissements à la hongroise (op. 54 et 63). Je ne connais que la dixième sonate pour piano à deux mains en *si bémol* (op. posthume). C'est un grand chef-d'œuvre, d'une puissance d'imagination étonnante. Je vais étudier les deux autres que vous me signalez en *do mineur* et en *la majeur*. Je joue aussi la *Wanderer-Phantasie* (op. 15) que Liszt aimait tant. J'ai une prédilection pour la musique de chambre, pour le premier mouvement du quintette en *ut*, pour les quatuors en *sol majeur* (op. 161), en *ré mineur* (op. posth.), en *do mineur*, en *la mineur*, en *si bémol* (op. 168) (je ne savais pas que c'était une œuvre de jeunesse), pour le trio en *mi bémol* (op. 100) avec sa marche funèbre de l'andante et son finale prodigieux d'invention, de modulation, d'émotion ; il y a par deux fois un rappel inouï du thème de marche funèbre au milieu de la fête tourbillonnante sans que cessent de glisser les couples enivrés. Ce finale d'une inépuisable fertilité, d'un jeu musical innocent et terrible est une des plus belles réussites de Schubert, il a un caractère immatériel et fantomatique, un accent légendaire, rhapsodique et fatal.

<sup>1</sup> Emmanuel Buenzod, *Franz Schubert*, Paris, Corrêa, 1937, p. 219.

Je connais la belle et difficile *Fantaisie* (op. 159) pour piano et violon ; un violoniste m'a dit que le *Duo en la majeur* (op. 162) était encore supérieur. Je veux l'étudier.

[...]

*Chaîne, Les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 19 septembre 1941. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Je pense que nous rentrerons en ville vers la fin d'octobre [...]. Et, en attendant, je poursuis ma tâche (à petites journées) et j'approche de la fin ; je m'occupe en ce moment de la *Clémence de Titus* où je rends compte de choses que je crois peu connues. La simplicité de Mozart en traitant ce drame de l'histoire romaine devient, en quelque sorte, « romaine » elle aussi : tout semble lapidaire, taillé dans du marbre. C'est probablement un chef-d'œuvre ; en tout cas, c'est, je crois, le plus « latin » de ceux que Mozart a créés.

La page que vous m'écrivez au sujet de Schubert me frappe très vivement et l'appréciation de M. Buenzod correspond d'une manière remarquable à ce que je pense moi-même. J'avais dit déjà à propos d'une étude sur ses premières symphonies parue il y a quelques années, qu'il m'apparaissait tel un des géants de la musique !<sup>1</sup> *Il faut*, mon révérend père, que vous connaissiez ses sonates de piano seul : je les ai empruntées à un de nos voisins et je m'en repais journellement. Il y a dans ce recueil de dix sonates un véritable drame qui s'élabore pour aboutir aux trois dernières ; Schubert semble avoir beaucoup tenté, et je sens que toutes ses

<sup>1</sup> G. de Saint-Foix, *L'éducation instrumentale de Schubert. Les premières symphonies*, dans *Revue de musicologie*, 13<sup>e</sup> année, 1929, pp. 79-91, notamment p. 90 : « D'une étude approfondie de l'immense œuvre instrumentale, nous sommes certain que la silhouette de Schubert se détacherait en traits énormes, prendrait l'allure d'un géant », ou p. 91 : « ... c'est le don de celui qui peut monter jusqu'au plus haut sommet, simplement parce qu'il est au nombre des plus grands ».

sonates ne l'ont pas satisfait. Il y a encore de l'inassouvissement dans l'avant-dernière (en *la*) ; les rudesses du premier morceau, où ni le développement ni la coda ne donnent le résultat entrevu, la tempête qui se trouve au centre du mouvement lent, tempête plus réaliste que morale, tout cela ne trouve son véritable allègement qu'avec le finale, splendide morceau où ce fleuve, dont vous parlez si bien, se met à couler à pleins bords avec un renouvellement de thèmes mélodiques vraiment propres à Schubert, c'est-à-dire sans équivalent pour moi dans toute la musique ! Oui, l'on peut vraiment parler d'un géant : la magnifique sonate en *la mineur* (op. 42) est en somme une grande symphonie, dont il me semble entendre avec ravissement le scherzo à l'orchestre ! Quant à la suivante en *ré*, le *con moto* central m'apparaît une véritable conquête tout à fait caractéristique de Schubert par son étendue et sa continuité... Mais les autres morceaux ont un caractère beaucoup plus extérieur qui me fait un peu songer à Spohr, homme très ignoré aujourd'hui ici, mais qui a fort bien pu intéresser Schubert... Les sonates de jeunesse, telle cette étonnante tentative en *si majeur*, sont souvent difficiles à jouer, pour moi du moins : elles ont une étonnante originalité, et on sent en elles un esprit de recherche qui n'obéit à aucune méthode mais manifeste une richesse intérieure vraiment illimitée. Et puis, je ne crois pas possible de rencontrer, chez n'importe quel maître, une pareille liberté dans la modulation, un pareil pouvoir de faire surgir du ton le plus éloigné le passage qui y mène aussitôt. Au rebours des modernes, Schubert agit aussi souverainement non pas du tout pour nous étonner, mais pour nous faire participer à la magie de son rêve immense ! Je me figure, à ses côtés, dans la nacelle, apercevoir des nuages tels que nous n'en pouvons apercevoir de si beaux ici-bas : cet artiste est avant tout un poète qui est probablement parmi les plus grands. Ses longueurs mêmes s'expliquent par l'immensité de son horizon.

[...]

*Saint-Maurice, 22 décembre 1941. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

Je pense que vous devez savoir que j'ai eu l'agréable surprise de faire la connaissance de votre amie M<sup>me</sup> C. Bugnion<sup>1</sup>, admirable musicienne et encore plus admirable chrétienne. Elle [...] m'a parlé longuement de vous, de votre amitié, de vos travaux, de vos séances musicales où vous jouiez les dix-huit sonates de Mozart [pour] piano et violon. Nous avons sympathisé dans un enthousiasme commun pour Gabriel Fauré — que j'ai l'audace d'appeler le Mozart français, à cause de son charme, de sa discrétion, de sa pudeur pleine de noblesse et d'élégance, de sa fluidité ailée, de son don de poésie. Je les crois, tous deux, grecs, la lumière méditerranéenne joue dans leurs œuvres, il y a le même sens de la beauté pudique, de la profondeur, de la clarté, de la transparence de l'eau et du ciel. Excusez-moi de comparer au plus grand génie de la musique, au divin Mozart, un autre génie né sur la douce et noble terre de France, dans le Midi, qui contribue à la défense spirituelle de son pays et au rayonnement de l'incomparable esprit français.

Je crois que vous avez mis le point final au cinquième volume de votre œuvre, le jour du 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort du maître. *Deo gratias!* J'en dis un *Te Deum* et un *Magnificat* de reconnaissance. Quelles belles choses vous devez dire sur ces trésors que sont les œuvres de 1789 à 1791 : la *Flûte*, *Titus*, les deux quintettes à cordes en *ré* et en *mi bémol*, les trois quatuors au roi de Prusse, les *Danses allemandes*, etc. ... Jusques à quand faudra-t-il attendre pour que ce cinquième tome paraisse... ? [...]

<sup>1</sup>M<sup>me</sup> Edouard Bugnion, née Gracieuse-Céline Lagouarde de Camoux (1873-1961), pianiste remarquable qui, après la mort de son mari, ancien professeur d'anatomie à l'Université de Lausanne (1881-1915), vécut à la Luciole, près d'Aix-en-Provence, puis à Lausanne. Amie des Saint-Foix, bienfaitrice de l'Abbaye de Saint-Maurice. - Voir Paul Fleury, *Souvenirs reconnaissants*, dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, pp. 196-198.

Il faut travailler en attendant ; après un juste repos mérité, si vous songiez à un *Schubert*, le prodigieux rêveur, ce mystérieux conteur de légendes, ce poète épique, cet intarissable rhapsode semblable à un tzigane qui sent l'appel de la route et songe sans cesse au grand voyage, celui de la terre, celui de l'éternité — comme un rossignol qui ne saurait se fixer en quelque endroit que d'une façon impromptue et momentanée. Merci pour les belles choses que contient votre dernière lettre sur *Schubert*. Je n'ai pas encore fait le tour des dix sonates. J'en ai étudié quatre : l'étonnante en *si majeur*, sonate de jeunesse, trésor de modulations rares, originales, qui délivrent le plus beau rêve intérieur qui soit ; la sonate en *la mineur* (op. 42), plus classique, non moins belle, avec un ravissant scherzo ; les deux dernières (op. posth.) en *la majeur* [et] en *si bémol* sont un régal de grand seigneur, le renouvellement des thèmes mélodiques est prestigieux ; *Beethoven* semble pauvre comme invention mélodique à côté de lui. Le fleuve du finale de la sonate en *la* transporte un monde et les plus beaux jeux de nuages se passent au fond de ses eaux, dans des tourbillons incessants. De même dans les deux *Ecksätze* du chef-d'œuvre en *si bémol*, quelle continuité, quelle étendue, c'est de la musique pure, épique plus que lyrique ! Il y a les longueurs divines d'*Homère*, la variété des voyages des bohémiens, la beauté des sites, la bonhomie et le sans-gêne d'un gamin qui flâne et se trouve chez lui partout (si vous lui accordez le don de poésie et le sens de la vision qui transforme tout ce qu'il voit).

L'adagio de la sonate en *si bémol* est une scène tragique qui sent l'église, le repentir, *Faust*, ou les souterrains de *Shakespeare*. Connaissez-vous bien les *Impromptus*, surtout l'op. 142, n° 1, en *fa mineur*, la *Wanderer-Phantasie* (op. 15) en *do* ?

Je me délecte beaucoup de la musique de chambre, surtout le trio en *mi bémol* (op. 100) écrit l'année de sa mort<sup>2</sup>, le quintette avec deux cellos, quelques quatuors.

<sup>2</sup>L'op. 100 a été composé en 1826-1827. - Voir H. Riemann, *Dictionnaire de musique*, trad. G. Humbert, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1931, p. 1212.

Chez quel éditeur a paru une transcription pour piano à quatre mains de l'*Allegro assai* du quatuor inachevé en *do mineur*? Vous m'avez dit que vous le connaissiez en réduction à quatre mains<sup>3</sup>.

[...]

<sup>3</sup> Voir lettre suivante.

25

Aix-en-Provence, 18 février 1942. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Nous venons de revoir M<sup>me</sup> Bugnion qui est revenue ici et qui nous a parlé de vous. Elle conserve un souvenir bien doux de son séjour en Suisse et m'a dit y avoir entendu beaucoup d'excellente musique (notamment *Così fan tutte*); ici, sauf quelques séances très espacées d'une association musicale, il n'y a rien et c'est une réelle privation pour moi. Enfin, j'ai mis le point final à mon cinquième volume; mais je travaille en ce moment à quelques suppléments où je m'efforce de reprendre des questions négligées (une étude sur le *recitativo secco* de *Don Juan*<sup>1</sup>) et d'affirmer ma foi dans quelques œuvres manquant, en quelque sorte, « d'état civil » et qui n'en sont pas moins d'authentiques créations du maître. Tout cela se trouvera logé dans les appendices qui porteront à la connaissance des lecteurs ces *ultima verba*. J'espère que mon étude, assez poussée, du *Requiem* aura votre approbation; je lui ai consacré, en entier, un dernier chapitre en manière de conclusion.

Certes, votre proposition au sujet de Schubert est bien séduisante! J'ai pour le créateur de tant de chefs-d'œuvre, où musique et poésie sont synonymes, une admiration qui ne fait que croître... Mais je serais sur un terrain qui est bien loin d'être aussi sûr et familier que celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, où je puis presque dire que j'ai vécu toute ma vie! Tout ce que vous me dites des œuvres instru-

<sup>1</sup> Mozart, t. V, pp. 320-322.

mentales me semble si vrai et si juste, que la certitude que vous êtes vous-même poète et artiste me conduit à la constatation que de telles vérités ne peuvent se comparer, bien prosaïquement, qu'à des résultats d'une rigueur mathématique, obtenus par des artistes, exactement comme des savants qui, éloignés les uns des autres, aboutissent inconsciemment aux mêmes résultats. Il y a une « vérité » dans le domaine des arts aussi sûre, aussi palpable presque, que dans celui des sciences.

Pour répondre à votre question, je puis vous dire que j'ai ici le deuxième recueil des quatuors de Schubert, transcrits pour quatre mains. Il contient : 1° un très curieux et intéressant op. 168 (en *si bémol*) composé pendant l'automne de 1814 (à 17 ans !); 2° le quatuor posthume (« La Jeune Fille et la Mort ») et pour finir l'*Allegro assai* du quatuor en *ut mineur* inachevé : c'est, je crois, une des plus grandes et belles choses de Schubert. D'autre part, le premier volume (que je n'ai pas) contient quatre autres quatuors : je présume qu'il s'agit de l'op. 29 (en *la mineur*), des deux quatuors op. 125 qui appartiennent, je crois, à la période de jeunesse, et, je suppose, le dernier quatuor en *sol* que je serais bien désireux d'étudier spécialement. J'oublie de vous dire qu'il s'agit de l'édition Peters. Grâce à M<sup>me</sup> Bugnion, j'ai maintenant les *Impromptus* au complet; j'ignorais que la tonalité originale du 3<sup>e</sup> de l'op. 90 fût en *sol bémol*, au lieu de *sol majeur*, qui est celle de toutes les éditions courantes. L'œuvre de piano à quatre mains m'apparaît telle une incroyable richesse qui recèle la matière de plusieurs symphonies; car Schubert me semble toujours avoir un orchestre derrière lui qui sert de toile de fond. Une fois que l'on a entendu mentalement le récit fait par un tel poète, on redevient comme un enfant qui redemande sans compter de nouvelles histoires.

Toujours grâce à M<sup>me</sup> Bugnion, j'ai pu jouer la sonate en *sol mineur* de Schumann dont le romantisme si chaleureux m'a enchanté et fait momentanément oublier les soucis et préoccupations de chaque jour. Je ne sais ce qu'est la sonate en *fa dièze* qui est, je crois, la première qu'il ait composée<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Il s'agit bien de sonates pour piano : la première, en *fa dièze* (op. 11), date de 1835; la 2<sup>e</sup>, en *sol mineur* (op. 22), de 1835-1838. - Voir C. Mauclair, *Schumann*, Paris, 1926, p. 122.

Il m'est toujours très difficile, n'étant pas assez pianiste, d'aller jusqu'au fond d'un maître moderne ; les *Ballades* de Fauré m'apparaissent à peu près injouables ! Mais la poésie de ce maître français m'est très sensible dans ce qu'elle a de fugitif, de vaporeux, et aussi de concis. Au-delà de Fauré, il faut bien vous avouer que je me suis arrêté, faute probablement de moyens, et je ne fréquente même pas Debussy.

[...]

26

[*Saint-Maurice*], 4 avril 1942. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

La musique conserve toujours, plus que jamais, son pouvoir de réconfort au temps d'affliction. Il est bon d'user de cette *catharsis*. Je fais du piano aussi souvent que je peux, je travaille du Chopin, du Fauré, du Schubert et du Mozart. Chacun de ces génies me comble à sa manière. Ils sont tous musiciens-poètes et, à travers ce don inégalable de poésie, respandent leur race, leur pays, leur tendresse amoureuse. Comme je voudrais vous voir longuement, vivre avec vous, faire de la musique, sympathiser dans de longues conversations qui ne finiraient jamais ! Je vous jouerais du Fauré ; j'aime tant ses treize *Nocturnes* et ses treize *Barcarolles*. Les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> *Nocturnes* sont, avec *Thème et variations*, les plus belles œuvres modernes écrites pour le piano. On y sent une lutte passionnée et réfléchie des sentiments avec un caractère indicible de beauté grave et de noblesse qui tend vers la sérénité, sans oublier que cette sérénité n'est que l'aboutissement de remous très violents, et se trouve gonflée de souvenirs où chantent le plaisir voluptueux et fugitif des jours, des rêves ardents, des émois adolescents, d'infinis regrets, des élans vers le passé. Je pense au 13<sup>e</sup> *Nocturne* où Fauré âgé de soixante-dix-neuf ans dépeint sa vieillesse, son accablement avec des harmonies si neuves, et après tant de souvenirs obsédants : reprise de vie, conclut d'une façon douloureuse, sombre, regardant fixement l'irréversible avenir,



*l'aeterna requies...* Quelle hauteur de sentiment, quel langage humain et vibrant, grave et funèbre comme dans la splendide mélancolie de *Thème et variations* d'un intérêt musical de tout premier ordre ! Ce thème a la beauté et la gravité d'une tragédie de Sophocle ; les variations sont expressives, translucides, tendres, émues, d'une richesse de contrepoint et d'harmonie incomparable. Lisez-les et demandez à M<sup>me</sup> Bugnion, admirable fauréenne, de vous les jouer, si certaines variations comme la 2<sup>e</sup>, la 5<sup>e</sup>, la 10<sup>e</sup> (scherzo très vif et modulant) vous paraissent trop difficiles. C'est plus beau que les admirables *Variations symphoniques* de Schumann. Fauré est grec et méditerranéen d'esprit.

Laissez-moi vous dire un grand merci pour les admirables analyses des concertos de piano de Mozart<sup>1</sup>. Je suis ravi et satisfait au-delà de toute mesure. Vos judicieux commentaires sont adéquats. J'ai revu plus à fond les trois admirables chefs-d'œuvre de 1786 (*mi bémol* K. 482, *la* K. 488, *do mineur* K. 491). Le concerto en *la* me comble, il est si français, surprenant dans sa fougue rythmique, si sensuel de tonalité. La flûte a une partie aérienne dans ce dialogue éblouissant. Vos analyses sont bienfaisantes et aident à pénétrer non seulement le côté technique de l'œuvre, mais le cœur et l'esprit de Mozart.

Avec quelle joie j'apprends aussi que le cinquième volume est terminé, que votre étude très poussée du *Requiem* me fera vous aimer davantage si c'est possible, que vos *ultima verba* mettent au point d'authentiques créations ignorées du maître.

Si vous faites un *Schubert*, restreignez-vous à la musique instrumentale, car c'est comme auteur de quatuors, trios, symphonies, musique de piano, que Schubert est méconnu et qu'on lui dénie la place qu'il est en droit d'occuper. Je comprends vos objections et vos craintes de vous sentir sur un terrain plus mouvant (1814-1828).

Si vos appréhensions l'emportent, mettez alors au service de Joseph Haydn (quatuors et symphonies, trios et sonates) vos admirables connaissances du XVIII<sup>e</sup> siècle et de tous les styles de cette époque. Vous feriez de si beaux parallèles entre les deux

<sup>1</sup> Dans *Mozart*, t. IV, *passim*.

grands maîtres Mozart et Haydn ! Ne vous laissez pas arrêter si les travaux musicographiques des premières œuvres sont encore obscurs, dans l'enfance. N'est-ce pas autour de 1765 que l'œuvre de Haydn commence à prendre corps ? En 1772-1773, il y a le fameux op. 20 et les symphonies romantiques. C'est l'amour de la musique et de ce grand génie qui m'incite à vous engager dans cette voie (Haydn ou Schubert, toujours cette admirable Autriche que la politique maçonnique a détruite). Excusez mon intrépidité, mon ignorance des difficultés, mon sans-gêne à vous pousser au travail alors que vous êtes sans doute fatigué, que vous avez besoin de repos.

[...]

27

[*Saint-Maurice*], 19 avril 1942. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

Je viens de découvrir par le disque quatre admirables quatuors de Mozart que je ne sais trop où placer ; ils portent les numéros suivants : Köchel, *Anhang IV*<sup>1</sup>, n° 210 en *si bémol majeur* (trois mouvements : Allegro molto, Tempo di Minuetto poco andante, et Presto) ; n° 211 en *do majeur* (Moderato, Un poco Adagio, Allegro [Rondo]) ; n° 212 en *la majeur* (deux mouvements : Allegro, Andantino avec cinq variations) ; n° 213 en *mi bémol majeur* (trois mouvements : Andantino, Tempo di Minuetto poco andante, Allegro brillante). Ces quatuors, s'ils sont bien de Mozart, doivent-ils être rapprochés des quatuors milanais ? Ils en ont la poésie, le parfum, la passion et la fraîcheur. C'est de toute beauté. Pourrais-je avoir votre avis sur ces œuvres et quelques indications ?<sup>2</sup> Je pense que vous traitez cette question dans l'appendice et les *ultima verba* de votre cinquième volume. Comme je souhaiterais être près de vous pour goûter en votre douce compagnie ces merveilles bien-

<sup>1</sup> Köchel, 3<sup>e</sup> édit. citée, *Anhang IV* (= *Zweifelhafte Werke*), pp. 865-868.

<sup>2</sup> Voir plus loin, pp. 178-179.

faisantes qui opèrent une *catharsis* tonifiante dans l'âme, fût-elle déprimée et abattue !

[...]

28

*Aix-en-Provence, 30 avril 1942. - Georges de Saint-Foix à Paul Sandan.*

[...]

1<sup>er</sup> mai

Combien je désirerais aussi vous revoir, et converser avec vous sans compter les heures ! Et combien, dans tous les domaines, j'aurais de choses à vous dire ! En ce moment, M<sup>me</sup> Bugnion est absente, mais je me promets de lui demander à son retour de me jouer les *Nocturnes* et *Barcarolles* de Fauré, ainsi que le *Thème et variations* dont vous me parlez avec une pénétration qui vaut toutes les analyses ! On peut dire que vous sentez la musique dans toute sa complexité, les expressions que vous employez ont un écho vraiment profond dans tout mon être.

Voici que l'on me demande un nouveau travail qui s'englobera dans une *Histoire générale de la musique* où vont participer les principaux musicologues français<sup>1</sup>. On veut bien me réserver, jusqu'en octobre prochain, une place, à la condition de me charger d'une grande généralisation historique sur la musique instrumentale en Europe du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à Haydn et Mozart qui, tous deux, devront servir d'achèvement à ces quelque cent pages ! J'ai d'abord argué de la pénurie complète dont je souffre ici par rapport aux ouvrages techniques ; mais on veut bien me laisser espérer que les choses auront une solution vers la fin de l'année et que les circonstances me permettront d'aller rejoindre mon domicile !

Voilà donc l'occasion que vous aviez prévue pour moi de tracer (ou d'essayer de le faire) quelque chose de la physionomie de Joseph Haydn ! Ce que vous m'en dites contribue à me donner

<sup>1</sup> Il s'agit de *La Musique des origines à nos jours*, qui sera publiée en 1946 chez Larousse sous la direction de Norbert Dufourcq. - Il sera fréquemment question de ce travail au cours des lettres suivantes.

quelque courage ; je ne vous cacherai pas que Haydn est un sujet qui n'est pas sans m'inquiéter quelque peu, car il cache et enveloppe encore tant de choses ! Il faudra nécessairement que je passe sur la période assez obscure de ses œuvres juvéniles : j'ai entrevu à Paris des choses bien intéressantes, pour ce qui est de ses premières sonates de clavecin ; et je voudrais beaucoup connaître quelques-uns des premiers trios de clavecin, avec accompagnement de violon et même de cor... C'est, en effet, aux environs de 1765 que se situent toutes sortes d'œuvres qui forment un écheveau très embrouillé que, d'ailleurs, le travail demandé n'a point l'ambition de dénouer. J'avais entendu à Paris un concerto pour clavecin et violon qui m'a rendu heureux pendant longtemps, et qui date sûrement de ces heures inconnues. Je crois donc que je pourrai glisser quelques choses un peu nouvelles sur ce géant musical ; on me promet d'ailleurs une rémunération convenable. Bien entendu, si j'avais songé sérieusement à Schubert, j'aurais limité mon champ à l'œuvre instrumentale pour laquelle j'éprouve une admiration croissante...

[...]

Il est grand temps maintenant de répondre aux lignes merveilleuses datées par vous du 19 avril et qui m'ont fait rougir de n'avoir pas répondu plus tôt aux premières. [...] Mais merveilleuses sont aussi les dites lignes que vous m'écrivez par leur compréhension artistique ! Vous avez donc eu une joie qui aurait été complète pour moi si j'avais pu entendre à vos côtés les quatre quatuors de l'*Anhang*, au sujet desquels j'ai publié (il y a déjà une dizaine d'années) une étude assez poussée dans le *Bulletin de l'Union musicologique* de Hollande<sup>2</sup>. Combien je vous envie cette audition ! Et, mon bien cher ami, ce que vous m'en dites me cause une joie sans mélange et me prouve votre compréhension qui atteint ici comme un sommet ; en effet, m'écrivez-vous, « ces quatuors, s'ils sont bien de Mozart, doivent-ils être rapprochés des quatuors milanais ? Ils en ont la poésie, le parfum, la passion et

<sup>2</sup> G. de Saint-Foix, *Quatre quatuors inconnus de Mozart*, dans *Bulletin de la Société « Union musicologique »*, La Haye, 3<sup>e</sup> année, 1923, pp. 186-203. Voir aussi, du même : *Le dernier séjour de Mozart en Italie. Quatre quatuors inconnus*, dans *Revue de musicologie*, 7<sup>e</sup> année, 1923, pp. 8-12.

la fraîcheur ». Or, le collectionneur Aloys Fuchs, qui en avait eu la première copie avant 1850, constate qu'ils sont accompagnés de deux des quatuors *milanais* K. 155 et 159. Mon étude se basait sur lesdits quatuors milanais, et aussi sur les sonates de piano et violon K. 55 à 60, récemment et absurdement rangées par la nouvelle édition de Köchel dans les *Zweifelhafte* pour affirmer non seulement leur plus absolue authenticité, mais pour y reconnaître les plus indubitables particularités qui en font des œuvres issues de cette fièvre de romantisme italien subie par Mozart en l'année 1773, l'une des plus significatives de toute sa jeunesse. A mon sens, le n° 211 avec son *moderato* en *ut* et son merveilleux *andante* préfigurant l'*andante* du quatuor en *mi bémol* K. 428, le n° 210 en *si bémol* muni de l'étonnant finale issu de l'opéra-bouffe, le n° 213 en *mi bémol* qui est peut-être le plus italien des trois, ont dû être écrits à la fin du séjour en Italie ou tout de suite après le retour à Salzbourg, vers avril 1773, pour faire pendant aux trois quatuors composés à Salzbourg l'année d'avant, je ne sais à quelle occasion (K. 136-138). Comme vous aurez pu le constater, le n° 212 en *la* qui s'achève par un thème varié sur une vieille romance française, figure déjà dans mon troisième volume<sup>3</sup> ; vous le trouverez avec toutes les explications à la fin du séjour de Paris. Son premier morceau est un chef-d'œuvre de verve et d'entrain. Ah ! oui, j'aurais été pleinement heureux si, dans les murs de la chère Abbaye, j'avais pu entendre retentir ces morceaux inoubliables que je n'ai *jamais entendus* ! Si vous avez les sonates précitées (K. 55 à 60), vous saisirez aussitôt leurs affinités avec les quatuors.

[...]

Merci de ce que vous dites de mes analyses des concertos, uniques chefs-d'œuvre mozartiens !

P.-S. — Je vais, en effet, rajouter quelque chose sur ces quatuors italiens, dans les nombreux suppléments<sup>4</sup> qui achèvent le dernier volume !

<sup>3</sup> *Mozart*, t. III, pp. 115-118.

<sup>4</sup> *Ibidem*, t. V, pp. 311-312.

*Saint-Maurice, 1<sup>er</sup> septembre 1942. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Je suis confus d'avoir tardé si longtemps à répondre à votre belle et longue lettre du début de mai ; quelle joie pourtant ne m'a-t-elle pas apportée et c'est bien mal reconnaître votre précieuse amitié à laquelle je tiens tant. Il y a eu les examens de fin d'année scolaire, une retraite d'une semaine, puis les vacances avec les chaleurs accablantes et déprimantes. J'ai passé quatre semaines en août à Martigny auprès de ma sœur aînée<sup>1</sup>. Cela repose de changer de milieu, de voir d'autres visages, d'avoir un autre rythme de vie. Me voici de retour au bercail, dans cette chère Abbaye, vraie oasis de paix et de prière. [...]

J'ai beaucoup travaillé la musique de chambre de Fauré ces vacances, les deux sonates pour violoncelle, la deuxième sonate pour piano et violon en *mi mineur*. Je ne puis assez vous dire la noblesse, l'élévation de pensée, la distinction des idées musicales, la perfection de la forme très classique, la splendeur et l'équilibre de l'écriture, la nouveauté et la richesse des harmonies. Fauré est le maître de la fausse résolution ; il faut sentir sous ses doigts se nouer et se dénouer ces harmonies aussi imprévues que belles. La fluidité et l'élégance des harmonies, le rythme qui sait se faire oublier dans la majesté des phrases d'un élan mélodique inoubliable, le charme éblouissant à jet continu me font dire sans cesse que Fauré est un génie méditerranéen, grec comme Mozart, qu'il a su capter la poésie des êtres et des sentiments, que sa musique est bienfaisante à l'égal de celle de Mozart. Excusez-moi de revenir encore sur l'auteur des *Nocturnes*, de *Thème et variations*. Mon enthousiasme va vous paraître déplacé, exagéré, puéril, mais je ne puis vous cacher que je l'estime à l'égal des plus grands maîtres : Mozart, Haydn, Bach, Schubert.

Vous avez bien dû travailler à ce grand travail de quelque cent pages qui doit s'englober dans une histoire générale de la mu-

<sup>1</sup> M<sup>m</sup> Alphonse Félisaz, née Cécile Saudan († à Chamonix, le 26 juin 1952).

sique, sur la musique instrumentale des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Vous êtes l'homme et le savant rêvés pour faire cette étude : ni les connaissances, ni l'amour ne vous font défaut. Vous allez pouvoir parler de Haydn, de ce géant qui ne saurait trop vous inquiéter. On est si injuste pour lui, l'immensité de sa production lui fait du tort. On l'ignore, on le sous-estime, on croit que lorsqu'on a dit le « bon papa Haydn » plein d'humour et d'esprit, on a résolu le problème de sa géniale production, de sa fantaisie, de sa diversité et richesse dans tous les domaines. Tout le monde ignore le sens des œuvres de l'année 1773 : cet op. 20 et ces six symphonies romantiques. Les *Adieux* ne sont joués qu'à cause du caractère spectaculaire de l'andante qui clôt le finale, mais l'esprit passionné, fou, de cette œuvre échappe à tant de gens qui n'ont dans l'esprit que l'idée d'un Haydn bon papa, ayant ignoré la fièvre du cœur et le trouble passionnel.

Les quatuors milanais font toujours plus mes délices, surtout celui en *do* (il s'agit de l'*Anhang* 211) : la richesse des idées du *moderato* initial dégage le même parfum que le premier mouvement du quatuor en *fa mineur* (op. 20, n° 5), de J. Haydn ; il y a la même fièvre romantique, un gonflement sentimental troublant ; le merveilleux *adagio* préfigure, comme vous me le dites avec tant de justesse, le splendide *andante* contemplatif, extatique du quatuor en *mi bémol* K. 428.

Avec quelle joie je les entendrai ici, vous présent, soulignant l'imprévu, la fraîcheur de ces morceaux inoubliables ! Je connais très bien les sonates romantiques de Mozart K. 55-60, sœurs jumelles de ces beaux enfants milanais.

[...]

30

Aix-en-Provence, 27 octobre 1942. - Georges de Saint-Foix à Paul Sandan.

[...]

Heureusement que je puis m'occuper du dernier *Mozart* dont j'ai dû faire taper à la machine le dernier volume pour pouvoir

l'envoyer fragmentairement à l'éditeur qui, malgré la crise du papier, me le réclame et m'apprend que les trois premiers volumes sont épuisés ! Je ne puis croire, à l'époque actuelle, que les valeurs spirituelles jouent encore un tel rôle dans le monde. Enfin, gloire à Dieu !

Quant à l'histoire générale ou plutôt au chapitre que l'on me demande sur celle-ci, je n'ai pu encore me mettre à la besogne ; car il n'y a ici *aucun ouvrage* dans les bibliothèques sur ce sujet, et je ne puis, tout de même, tirer tout cela de ma pauvre tête ! Je feuillette des articles de dictionnaires, d'ailleurs bien insuffisants, sur ce sujet... Je m'occupe un peu de Haydn dont il faudra que j'esquisse une physionomie qui m'apparaît de plus en plus comme défigurée par les commentateurs ; oui, c'est bien celle d'un géant de la musique qu'il s'agit de tracer ! Quant à la « crise romantique » que mon maître Wyzewa a été le premier à diagnostiquer<sup>1</sup> chez lui, tout le monde continue de l'ignorer.

Je trouve très explicable et naturel votre grand enthousiasme pour notre compatriote Fauré ! Je ne puis malheureusement l'installer un peu confortablement sous mes doigts, car sa musique exige un mécanisme que je ne puis ambitionner d'atteindre ! En France, l'opinion a placé Fauré au premier rang des musiciens, mais ne consent généralement pas à le consacrer grand maître ; peut-être sa musique a-t-elle trop de charme, car, chez nous, il faut qu'un « grand maître » s'impose souvent par l'ennui qu'il dégage ! Inutile de vous dire que, pour ma part, je trouve que le génie français dans l'ordre musical ne peut aller plus loin, par des voies plus séduisantes et plus nobles. Au-delà de Fauré, d'ailleurs, je ne connais plus personne, Debussy ne me paraissant attirant que par ses étrangetés... M<sup>me</sup> Bugnion étant en Suisse, je ne puis tenter de jouer la seconde sonate de Fauré ! Avec un magistrat bon violoniste<sup>2</sup>, je m'inaugure pianiste et vais jouer ces sonates milanaïses que j'aimerais tant entendre avec les quatuors, à vos côtés ! « Ces beaux enfants milanaïses », comme vous le dites si bien, m'apparaîtraient si merveilleux sous les voûtes de votre chère et vieille

<sup>1</sup> Wyzewa, art. *Haydn*.

<sup>2</sup> M. Raymond Fatou, actuellement conseiller honoraire à la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence.



Abbaye où je sens bien qu'est née pour moi une des plus chaudes et précieuses amitiés de ma vie.

[...]

31

*Saint-Maurice, 20 décembre 1942. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

Je souhaite tant que vous ayez la force et une belle inspiration pour faire un beau portrait de Joseph Haydn et rendre un peu justice à ce géant de la musique ! Il est si défiguré, traité de bon papa, de bon enfant, de jovial et inimitable auteur de « finales », comme si Haydn avait ignoré à tout jamais la poésie du cœur, la passion, la souffrance, la ferveur des sentiments, et comme s'il n'avait jamais été tourmenté par le problème de la mort, de l'amour, et n'avait jamais eu l'attitude d'une âme en prière ! Je trouve toujours que les adagios des quatuors et des symphonies sont des perles, que cette musique aime, prie, adore, a la juste attitude d'une modeste créature devant le mystère infini, devant la présence de Dieu.

Je me réjouis avec vous de l'immense succès de votre si beau *Mozart* et de la parution prochaine du cinquième volume. Les hommes sont très malheureux et cherchent de toutes les façons possibles à échapper à l'enfer qu'ils ont créé tout autour d'eux.

Fauré m'apparaît de plus en plus comme le maître de l'écriture intelligente, riche, gonflée de sens où rien n'est abandonné au hasard ou au désordre de la sensation. J'aime cet art concentré, essentiel, où point n'est besoin de cent instruments pour capter un état d'âme ; il lui suffit de s'asseoir au piano pour réaliser des miracles. C'est un génie grec et français, méditerranéen, d'une nouveauté et d'une perfection classiques. Comme Mozart, Fauré tend avec les années vers le dépouillement, la simplification, la sérénité ; ainsi ce « maître du charme » qui a su capter toute la féerie de l'univers, la poésie de l'eau et de la nuit, la fluidité des mirages et des reflets, la nostalgie de l'amour et la mélancolie de l'extase,

tend, parce qu'il est vraiment riche, à vous émouvoir par des moyens pauvres, à force de lucidité et de fermeté. Rien n'est plus trompeur que la grâce nonchalante et la souplesse féline de ce séducteur qui sut mêler « tant de fantaisie et tant de raison » comme il le chante dans *L'hiver a cessé*, de *La Bonne Chanson*. Excusez-moi de vous dire l'enthousiasme qui m'anime au contact des *Barcarolles* et des *Nocturnes*, des quatre sonates de violon et [de] cello, des quatuors et du trio. Viendra-t-il ce temps où nous pourrions nous revoir, jouer du Mozart, du Fauré, et communier dans l'audition de tels chefs-d'œuvre ? Ce qui semble un « luxe d'âme » auquel on ne renonce pas volontiers, car le temps n'a pas de prise sur cet idéal d'art que crée une complicité intellectuelle du meilleur aloi.

[...]

32

*Aix-en-Provence, 11 février 1943. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

J'ai entamé mon travail nouveau sur l'histoire de la musique instrumentale, mais je n'en suis qu'au début et ai commencé par notre pays ; c'est assez difficile, car il faut rester dans les généralités et ne pas verser dans les détails ou les biographies, mais la chose est intéressante en soi. Cependant, il me faudra tracer deux grands portraits comme vous savez : celui de Joseph Haydn me préoccupe déjà beaucoup et plus j'y réfléchis, plus je me dis que les « portraits » tracés jusqu'ici de cet énorme fleuve musical sont faits en somme sur le même modèle. Ceux qui ont été réalisés il y a vingt-cinq ou trente ans sont créés d'après le « gabarit » que vous décrivez d'une façon essentielle dans votre dernière lettre ; mais j'ajouterai qu'ils se sont pour ainsi dire aggravés du fait qu'il y a vingt-cinq ou trente ans on qualifiait toutes les premières œuvres de Haydn de légères « arabesques sans signification », notamment pour ce qui est des symphonies ! Et tout ce qui appartenait au XVIII<sup>e</sup> siècle rentrait dans la même définition ;

l'œuvre de Haydn n'avait, aux yeux des critiques d'alors, de « signification » qu'à partir des symphonies écrites à Londres ! C'est en somme à mon regretté maître T. de Wyzewa qu'on doit la première révélation de la crise romantique subie par Haydn en même temps que par Mozart, ou à peu de chose près<sup>1</sup>.

Figurez-vous, mon très cher chanoine et ami, qu'à mes moments libres je me suis remis à jouer et à travailler le violon comme si j'avais mes classes à refaire ; décidément le Seigneur me vaut des grâces de choix et je ne puis cesser de Le remercier pour toutes celles qui me sont échues. J'ai mis sur le champ d'études le concerto de Schumann (qui a été récemment publié<sup>2</sup>) dont le premier morceau surtout est réellement merveilleux ; il date de 1853 et j'ai pu consulter ici le catalogue d'une bibliothèque d'un docteur dont la famille était particulièrement douée et riche de concertos de l'époque romantique<sup>3</sup> ; il y en a plusieurs exemplaires dont le plus remarquable est celui de Brahms indubitablement ; mais il en existe de Dvořak ou de l'école scandinave (Sinding, Svendsen) qui sont bien loin d'être sans prix. Il y aurait même un travail curieux à faire sur cette littérature violonistique ! Enfin le foisonnement de la musique n'aura jamais cessé de me tenter, comme vous le voyez. Quel dommage que Fauré n'ait pas été tenté d'écrire quelque pièce avec orchestre où le violon aurait eu un rôle principal à jouer ! Vous avez bu à cette source de chez nous qui est réellement enchantée et je sens bien tout ce que votre admirable tempérament musical vous suggère à l'égard d'un des musiciens les plus doués de notre temps. Je sens aussi très vivement la parenté qui l'unit à Mozart. Pour celui-ci, mon dernier volume a enfin rejoint Paris et se trouve maintenant entre les mains de l'éditeur ! C'est un succès qui, j'espère, permettra la publication dès ce printemps. [...]

<sup>1</sup> Wyzewa, art. *Haydn*.

<sup>2</sup> Le concerto de violon en *ré mineur* (1853), publié en 1937 par G. Schünemann (F. Blume, *op. cit.*, t. 12, 1965, col. 297).

<sup>3</sup> Il s'agit sans doute de M. le Dr Leo Latil, à Aix, selon l'obligeante communication de M. R. Fatou.

[*Saint-Maurice*], 17 avril 1943. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

Comme je me réjouis de la parution de votre dernier et cinquième volume du grand *Mozart* ! C'est un succès d'ordre spirituel autant que musical et musicographique. Je ne puis assez vous dire combien je suis heureux avec vous de l'achèvement de ce grand œuvre de votre vie. Il vous reste à faire bénéficier Haydn, ce génie fleuve, de toutes vos connaissances de la musique du XVIII<sup>e</sup> siècle, et j'attends votre portrait de Haydn avec émotion. Je sens déjà tout ce que vous saurez si bien dire des quatuors, des œuvres romantiques de 1773, op. 20 et les six ou sept symphonies, la sonate en *do mineur*, des trios, des concertos. Le grand Haydn n'est pas que l'auteur des vingt-quatre admirables symphonies parisiennes et londoniennes. On fait pour lui ce qu'on fait pour Schubert en n'avouant que son immense génie dans le lied et en ignorant le reste d'une œuvre gigantesque.

Je connais assez bien les concertos romantiques de violon dont vous me parlez, surtout celui de Brahms et [celui] de Schumann récemment publié dont je n'admire que le premier mouvement sans réticence. L'inspiration ardente, merveilleuse, le rapproche de la deuxième sonate pour violon en *ré mineur* et aussi du concerto pour violoncelle. Les concertos de Dvořák, de Tchaïkovsky me plaisent beaucoup sans être aussi intéressants que ceux de Brahms [et de] Schumann. Je me meus avec plus d'aisance dans les concertos de piano. Les deux concertos de Brahms en *ré mineur* et en *si bémol* m'apparaissent comme la plus belle et la plus géniale réussite dans l'art du concerto ; il y a une atmosphère danubienne, une mystique d'Europe centrale très différente de la germanique, un sens de la forêt et de son mystère qui est très prenant. C'est plus émouvant que les trois derniers concertos de Beethoven. Il y a aussi le premier concerto en *si bémol mineur* de Tchaïkovsky qui est grandiose et beau malgré une certaine

grandiloquence dont Brahms est dépourvu, du moins dans ces deux concertos.

Je ne connais que Grieg et Sibelius chez les Nordiques. Je demeure toujours l'ami passionné de Gabriel Fauré ; je ne sais si je m'abuse, je lui trouve un très grand génie ; ce n'est pas qu'un musicien habile à manier les fausses résolutions, tout a une âme jusqu'à ces dernières œuvres dépouillées et émouvantes comme le dernier Mozart. Le deuxième quintette, le trio, le quatuor à cordes, les deux sonates pour violoncelle, les mélodies de *Mirages* et de *L'Horizon chimérique* sont des chefs-d'œuvre.

[...]

*Aix-en-Provence, 8 juin 1943. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

J'achève mon travail sur la musique instrumentale. Je suis en plein « Haydn » et je m'étends un peu sur la première partie de son existence, celle dont nous ne connaissons rien, ou à peu près rien. Comment peut-il se faire que nous ignorions ce qu'il a écrit jusqu'à l'âge de trente ans ? L'absence d'édition complète de ses œuvres nous empêche de nous faire une opinion à cet égard et c'est chose fort regrettable. Je constate qu'il est loin d'avoir constamment écrit de la musique religieuse comme Mozart ; il n'a pas eu une vie de maître de chapelle, mais plutôt celle d'un fonctionnaire chargé d'un département musical. J'entremêle, après beaucoup de réflexion, le récit de sa vie (qui serait par trop monotone) et quelque commentaire personnel sur les influences qu'il a subies, consciemment ou inconsciemment ; celle de [Ph.-] Emmanuel Bach est certaine dans son œuvre de piano. Il l'a d'ailleurs reconnue officiellement ; je n'ai ici malheureusement que très peu de sonates ; connaissez-vous celles qui ont un menuet central en guise d'andante ? Elles sont certainement contemporaines des sonates milanaises de Mozart ! Ce que j'ambitionnerais serait de connaître

quand et comment il a commencé à écrire de la musique de chambre pour clavecin et autres instruments ; il me semble que contrairement à l'opinion reçue ses concertos de clavecin sont merveilleux ! Quant au violon, il possédait cet instrument probablement avant d'avoir étudié à fond Emmanuel Bach ; il écrit dans une tessiture très élevée pour son temps en fait de violon et je me demande si Tomasini qui a vécu fort longtemps avec lui n'a pas eu, en sa qualité de virtuose, quelque pouvoir sur son progrès technique. Tout cela évidemment contribuera à me faire dessiner un Haydn qui n'aura pas beaucoup de traits communs avec cette persistante « jovialité » qui, moi aussi, commence à m'agacer sérieusement. Approuveriez-vous une phrase telle que celle-ci qui vient sous ma plume ? - « Il n'est pas né poète, mais sa *prose* devient par moment plus *poétique* que n'importe quelle poésie, classique ou non. On a très vite fait de dire que son absence de complexité rend son art accessible au premier venu ; pour moi, son égalité d'humeur ne me frappe guère, il est souvent heurté dans ses sonates de piano. Ce n'est pas son humeur qui est égale, c'est surtout son métier, etc. » Il a fallu attendre l'article de Wyzewa dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup>, paru pour le centenaire de sa mort (1909), afin que l'on se rendît compte qu'il a subi la grande crise romantique de 1773 ! Comme tout être humain, Haydn a traversé des phases diverses et qui ont laissé des traces dans son œuvre immense.

[...]

<sup>1</sup> Wyzewa, art. *Haydn*.

*Saint-Maurice, 29 juin 1943. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Merci de tout cœur de votre grande et belle lettre du 8 juin ; vos sentiments d'amitié, d'affection me comblent. La prière et le travail vous aident à supporter les temps si durs que nous vivons. Je vous félicite de ce grand travail presque achevé sur la musique

instrumentale et du beau portrait de Haydn tout nouveau que vous êtes en train de broser. Comme il sera intéressant ! Vous me permettrez de vous dire que votre phrase : « Haydn n'est pas né poète, mais sa prose est plus poétique que... » est une formule ambiguë. Vous posez là une grave question. Tout dépend du sens que l'on donne au mot poésie et les modernes sous l'influence de très grands poètes (Claudel, Valéry, etc...) ont enrichi, élargi singulièrement cette notion de poésie contenant à la fois les idées de création, rayonnement, délectation, etc... Il y a des poètes comme Mozart, La Fontaine, Racine, Rimbaud, Fauré, Schubert, qui semblent n'avoir pas besoin de technique, de métier ; ils incarnent la grâce, le charme ; leur expression ne sent pas le travail ni le métier. Il y a d'autres poètes qui ne sont pas moins grands pour autant, qui doivent mouler leur pensée, l'assouplir dans une technique, dans une méditation antérieure, qui doivent feindre des obstacles spirituels, travailler leur style, acquérir un métier, se vêtir. Et lorsque cette technique arrive à un certain degré de perfection, elle devient grâce et il est difficile, impossible même de la séparer de l'inspiration. (N'est-ce pas un peu le cas de Haydn ?) Je n'oserai affirmer que Bossuet dans son *Sermon sur la mort*, Rousseau dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* soient des poètes moins grands que Racine ou La Fontaine, car l'expression est parfaite, d'un lyrisme incomparable. Il y a les saints qui sont mangés de pénitence, qui ont fait subir à leur nature un travail prodigieux (S. Jean de la Croix, S. Pierre d'Alcantara), et il y a les saints où la grâce se moule avec une douceur ineffable sur leur nature (Ste Thérèse d'Avila, S. François de Sales). Il y a des athlètes, des gymnastes qui opèrent leur tour d'acrobates aussi bien vêtus que nus. Il est difficile de dire que le Moïse de Michel-Ange est moins beau que son David nu.

Voici comment le poète Paul Valéry pose la question : « Un poème est une durée, pendant laquelle, [lecteur], je respire une loi qui fut préparée ; je donne mon souffle et les machines de ma voix, ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence. [...] *Nul hasard*, mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par *artifice*, une pensée toute certaine, merveilleusement *prévoyante*,

— aux lacunes *calculées*, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me *commande* et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée<sup>1</sup>. »

Je voudrais dire que le labeur, la difficulté à vaincre, l'habit dont il revêt sa pensée, bien loin de gêner Haydn, ne font que fortifier sa chance d'expression et il n'est plus possible de séparer chez ce *poète laborieux* ce qui est inspiration et métier ; la perfection est trop absolue, la pensée est achevée, elle coule avec grâce dans un métier sûr qui, à mon humble avis, donne un rayonnement équilibré à son humeur poétique riche, variée de ton, de rythme, de sentiment. Le cœur est fervent, jeune, enthousiaste, mélancolique à souhait, au-delà même des œuvres de 1773 quoique dans une moindre mesure. Haydn a aussi une veine bucolique, agreste, virgilienne, qui me semble rare ou absente chez Mozart. Je m'excuse de vous dire cela, je voudrais enlever toute prétention à ce que j'avance. Je souffre quand j'entends dire que Haydn n'est pas poète ; il l'est tout autrement que Mozart et son geste sous son riche vêtement et ses plis harmonieux m'apparaît d'une élégance et d'un rythme tels que je ne désire pas voir le même geste de son bras nu. Est-ce que la distinction entre le concupiscible et l'irascible de notre sensibilité ne jouerait pas aussi chez les poètes et ne nécessiterait pas leur expression différente ? Certains ont un besoin urgent de difficultés à vaincre, d'un métier solide qui arrive à la longue à ne faire plus qu'un avec leur génie et le message de leur inspiration. Comme je me réjouis de lire le beau portrait qui rendra justice à Haydn et à son génie non dépourvu de complexité, de variété, de ferveur sous une jovialité et un équilibre trompeurs !

[...]

J'ai vu hier deux heures durant M<sup>me</sup> Bugnion, nous avons parlé avec une tendresse touchante de nos amis d'Aix, elle m'a donné des détails sur vos santés, vos privations, votre courage, votre ardeur au travail. [...] Nous avons parlé de Fauré, de la profondeur et du charme de ses *Nocturnes*, *Barcarolles*, *Thème et Varia-*

<sup>1</sup> P. Valéry, *Album de vers anciens*, dans *Poésies*, Paris, 1933, pp. 62-63. - Les mots en italique sont ceux que P. Saudan a soulignés dans sa lettre.



tions, etc., de la musique espagnole, surtout de Manuel de Falla, Albeniz et Mompou. (Je les ignore.)

[...]

*Chaîne, Les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 1<sup>er</sup> août 1943. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

J'ai enfin mis la dernière main à mon laïus instrumental de même qu'aux deux portraits<sup>1</sup>. Les difficultés de l'envoi sont telles que j'ai dû faire dactylographier le tout. Haydn m'a causé un certain mal, car je possède moins le sujet que pour Mozart ; je compte essayer de vous faire parvenir un exemplaire « avant la lettre » de ce portrait. Au fond, nous sommes vous, mon très cher ami, et moi *entièrement d'accord* : j'ai voulu dire que Haydn n'était pas né poète, comme Mozart ou Schubert ; c'est-à-dire qu'il n'a pas le don inné de poésie qui fait que cette poésie s'attache aussitôt à *tout* ce que font les deux maîtres précités, petites ou grandes choses... Mais Haydn est devenu un grand poète au contact de la vie, très simplement et très profondément. Toutes les comparaisons, tous les rapprochements que vous faites dans votre belle et dernière lettre (notamment au point de vue des saints pour ce même sujet) sont lumineusement exacts et véridiques. J'ai apprécié tout particulièrement ce que vous avez dit de Rousseau et de Bossuet ; on peut être en effet un grand poète sans avoir écrit un seul vers ! L'introspection de Valéry m'avait déjà permis de considérer ces choses comme des certitudes scientifiques ; mais je ne connaissais pas le texte que vous avez pris la peine de me citer, et qui force la réflexion, comme toujours chez Valéry, dont la formation demeure scientifique. J'ai tenu surtout à mettre en valeur le point de vue de ce rôle poétique chez Haydn, et même

<sup>1</sup> Les deux chapitres intitulés : « La musique instrumentale aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles » et « Haydn et Mozart » qui paraîtront, non sans amputations (v. lettre n° 44, p. 203), dans *La Musique des origines à nos jours*, ouvrage publié sous la direction de N. Dufourcq, Paris, Larousse, 1946, pp. 231-259.

à dire qu'on avait commis à cet égard de véritables contresens (notamment au point de vue de la symphonie des *Adieux*, que l'on prend pour une facétie !). Il y a là quelque chose qu'il fallait remettre à son plan véritable ; je range Haydn parmi les géants de la musique et cela délibérément ; je fais ressortir sa saine, sa virile force qui, pour moi, conserve toujours quelque chose de paysan, malgré son existence passée dans une cour princière. Je voulais surtout élever la voix pour dire le contraire, ou à peu près, de ce que l'on trouve dans les dictionnaires, même assez récents : vers 1900, on ne pouvait admettre qu'un homme de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ait atteint, par d'autres chemins que Bach ou Beethoven, les mêmes sommets. Notre point de vue a changé et certaines valeurs doivent être révisées ; et puis, j'ai tenu à dire aussi la reconnaissance que je porte à Haydn pour sa modestie. Il a exprimé avec tant de simplicité, dans une lettre (je crois), que son désir était que sa musique apporte la joie et le réconfort dans les cœurs !<sup>2</sup> Le mien lui exprime, en terminant, la gratitude la plus vive à cet égard, car, dans toute mon existence, il n'est probablement pas beaucoup de jours où je n'ai été recourir à lui, et toujours avec le même résultat, c'est-à-dire avec un relèvement de l'âme et une amélioration de vie<sup>3</sup>.

[...]

<sup>2</sup> Cette lettre, écrite le 22 septembre 1802, est citée dans l'article de Wyzewa, *Haydn*, pp. 935-936. Il convient de la reproduire ici : « Bien souvent, au cours de ma vie passée, lorsque j'avais à lutter contre des obstacles de toute sorte qui me gênaient dans mon travail, lorsque je sentais faiblir les forces de mon corps et de mon esprit, et qu'il me devenait plus difficile qu'à l'ordinaire de persévérer dans la voie où je m'étais engagé, voilà qu'une pensée murmurait doucement à mon cœur : « Il y a, ici-bas, si peu d'hommes vraiment heureux et contents ! De toutes parts, sévissent le souci et la peine ! Qui sait si ton travail ne sera pas une source où un homme chargé sous le poids de l'occupation ou de la souffrance pourra puiser ne serait-ce qu'un instant de repos et de réconfort ? » Et toujours cette pensée a été pour moi un mobile très puissant, qui m'a conduit à prolonger mon effort ; et c'est à cause de cela que, aujourd'hui encore, je regarde avec plaisir les fatigues que j'ai dépensées au service de mon art, pendant une si longue série d'années ! »

<sup>3</sup> Dans la partie du chapitre consacré à Haydn par G. de Saint-Foix (voir p. 191, note 1) et intitulée « Le poète », on retrouve (p. 251) à maintes reprises, dans les jugements que l'auteur porte sur le musicien, des expressions et des termes suggérés par P. Saudan.

Abbaye de Saint-Maurice le 2 sept. 48  
Jah de S<sup>t</sup> Etienne, roi de Hongrie

Monsieur et très cher ami,

Comme votre  
merveilleuse lettre m'a ému et comblé, soyez en  
remercié de tout cœur. Vous êtes bon de me racon-  
ter avec tant de à propos, les éblouissantes journées  
du Festival d'Aix. Quelle réponse du ciel à votre  
grand travail sur Mozart achevé dans votre ville  
d'adoption que ces merveilleuses journées en, de  
chefs d'œuvre en chefs d'œuvres, de réceptions  
en réceptions, vous vous sentiez transporté en  
ancien XVIII<sup>e</sup> siècle, rien ne manquait, le  
cadre, la magnificence des palais, la splen-  
deur du temps, l'élégance des esprits et de la  
société conviée, la finesse des artistes et des  
organisateurs, la grisette du succès, le luxe  
des réceptions. Soyez assuré, cher grand ami,  
que le bon Dieu bénit votre œuvre et laisse  
déborder avec sa grâce, sa paix, sa joie en  
retour du bel hommage de votre travail  
où vous avez mis tous les dons qu'il vous a  
un peu prêtés.



Quant au portrait de Mozart, c'est, en somme, de la pure et simple vulgarisation. Il me semble que mon récit est un peu bousculé ; et cela est dû au tour de force d'avoir fait rentrer dans cinquante petites pages la vie et l'œuvre du grand maître. Sur ces entrefaites, les épreuves du cinquième volume me sont parvenues et je vais m'atteler maintenant à leur correction ; ceci sera très facilité pour moi, car je me suis décidé à faire dactylographier tout cela et je m'en applaudis, car les épreuves s'en ressentent beaucoup et la somme de corrections est minime. J'ai enfin appris avec plaisir que les ventes se poursuivaient malgré les événements, à un rythme auquel je n'aurais jamais osé prétendre ; et cela me prouve combien les choses de l'esprit sont recherchées dans cet effroyable temps que nous vivons. Revanche, n'est-ce pas, un peu, de toutes ces horreurs sans nom ! Je me demande si je ne pourrai pas m'occuper sur place, cet automne, de la question de l'iconographie restée en suspens et de la table générale des trois derniers volumes, autre casse-tête chinois !

[...]

37

*[Saint-Maurice], 16 novembre 1943. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Je suis confus d'être si tardif dans ma réponse ; votre dernière lettre reçue le 15 août m'a causé un grand plaisir et un cri de joie et d'admiration, parce que vous appelez Haydn un grand poète et un géant de la musique qui s'est élevé aussi haut que Bach ou Beethoven mais par d'autres chemins. Je sens bien que nous sommes entièrement d'accord et vois comme vous ce qui différencie le don de poésie innée d'un Mozart, d'un Schubert, d'un Fauré, de celui de Joseph Haydn : don acquis au contact de la vie et par une domination de son admirable métier. Le travail bien fait permet d'épanouir ces qualités de santé paysanne, d'équilibre viril, d'humour rustique, de modestie parfumée ; quel réconfort et quel bienfait que sa musique ! Je me réjouis de lire votre portrait de Haydn qui nous délivrera à tout jamais de ces pénibles contre-

sens et des jugements tout faits qui se répètent depuis cent ans à peu près. J'espère aussi que votre cinquième volume du grand *Mozart* va bientôt sortir de presse et qu'il pourra passer la frontière plus facilement qu'une personne.

Je travaille beaucoup Schumann : les *Etudes symphoniques*, la grande *Fantaisie* (op. 17), les *Novelettes* (la 8<sup>e</sup> en *fa dièze mineur* surtout). Quel grand poète ! J'admire la qualité de ces confidences qui ont un ton de confessionnal ; c'est débordant de sincérité, de fraîcheur, d'enthousiasme.

Je suis aussi plongé dans l'œuvre de Fauré, surtout dans les œuvres de la fin de sa vie. Il y a chez lui une pureté, une sérénité, une pudeur, un dépouillement classique, c'est beau comme une tragédie grecque, comme un temple de colonnes doriques. Une ferveur pleine de réserve, un mépris de l'effet, un dédain de la violence et des excès, une atmosphère limpide, subtile, aérée : n'est-ce pas là s'exprimer « à la grecque » ? Fauré a réalisé ce qu'il a exprimé dans *La Bonne Chanson*, de Verlaine : ce mariage de la fantaisie et de la raison. L'art français le plus noble continue la pure ligne athénienne. Fauré est aussi un humble, un modeste, un amoureux de la beauté, il n'a point porté de masque et n'a toujours voulu paraître que soi. Il monte vers les sommets en se dépouillant, en conservant le charme, l'émerveillement de l'enfant et le don précieux d'émouvoir.

Je viens d'entendre le sublime deuxième quintette en *ut mineur*, le trio, le quatuor à cordes, les deux sonates de violoncelle. C'est d'une infinie tendresse et la plus belle vie intérieure qui soit. Fauré est un peintre merveilleux de l'âme profonde. Il est un sommet classique, il ressemble beaucoup à Mozart avec tout ce qu'y ajoute la sensibilité moderne dans son nouveau langage harmonique si chatoyant ; comme Mozart, il a les qualités helléniques éternelles, universelles : clarté, lumière, équilibre, mesure, pudeur, discrétion, pureté de la forme, sérénité. (Lisez le dixième *Nocturne* ou le treizième, Fauré est tout entier dans ces quatre ou six pages.) Il y a le même danger que pour Mozart, de trouver cette musique « jolie et gracieuse », — mais il sait transformer le joli en beau comme les vrais génies, — et d'en rester là, sans pénétrer la vie, la tendresse ardente, la croyance au Beau et à l'Amour.

Il me semble que l'art de Fauré est aux antipodes de la musique de Stravinsky (*Sacre du printemps*, *les Noces*, etc.) ou de tous ces jeunes qui, sous prétexte de vie, deviennent des barbares.

Excusez, cher Monsieur, mon enthousiasme pour ce génie de France qui rejoint ce qu'il y a de plus grand chez les Grecs. Le 19 décembre, à cinq heures de l'après-midi, Sottens<sup>1</sup> diffusera le premier quintette (que l'on n'entend jamais) et la deuxième sonate [pour] piano et violon. Deux chefs-d'œuvre grecs.

[...]

<sup>1</sup> Emetteur de radio de la Suisse Romande.

*Aix-en-Provence, 7 janvier 1944. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Vous ai-je dit que mon cinquième volume l'avait échappé belle ?... Un grave incendie a dévoré les ateliers de composition de mon éditeur à Bruges. Or, mes épreuves, corrigées par moi, sont demeurées intactes ! De sorte que l'apparition dudit volume n'en sera que retardée... Inutile de vous dire si cette nouvelle m'aura causé un vrai soulagement !...

Il faut décidément que je connaisse Fauré de plus près, car ce que vous m'en dites ne peut tout de même demeurer inaperçu. J'ai désormais résolu de ne pas dépasser ce maître dans l'ordre des choses de la musique : ceux qui sont proches de nous décidément ne peuvent m'intéresser ; je ne puis absolument pas m'occuper de ce que vous nommez si bien les barbares. Mais pour connaître Fauré il faut voir nombre de choses au piano et ici je n'ai rien de ce maître. Quel dommage que M<sup>me</sup> Bugnion soit absente ! Enfin elle reviendra bien auprès de nous, probablement cette année... Nous ne bougeons pas d'ici, les voyages sont à peu près impossibles et ma femme les redoute particulièrement dans les circonstances actuelles...

Combien je suis heureux de savoir que votre santé se maintient ! Si vous saviez quelle atmosphère de tendresse m'environne lorsque je pense à vous ! A Saint-Maurice, il me semble revivre les quelques jours passés à l'ombre de l'Abbaye, à la veille des horreurs qui devaient hélas ! leur succéder le lendemain... Moi aussi je considère l'amitié que ces quelques jours ont fait naître comme l'un des plus précieux trésors. J'ai tout de suite senti et compris que quelque chose d'exceptionnel avait surgi dans ma vie, le jour où je vous ai vu et connu. Je n'oublierai *jamais* la façon dont, dès le premier instant, vous avez su m'accueillir ; de pareilles découvertes, bien certainement, sont rares dans la vie.

[...]

Nous avons pu former avec un professeur de la Faculté de Droit, excellent flûtiste<sup>1</sup>, un quatuor à cordes où je me suis laissé embrigader ! Il n'a qu'un défaut : celui de ne pas se réunir assez souvent ! Quelles merveilles que ces divers quatuors pour flûte et cordes de Mozart ! J'ai pu éclairer mes partenaires sur leur véritable état, assez peu reconnaissable dans l'édition Peters ou Litolff où ils ont été fortement « tripatouillés » et même dépecés.

[...]

<sup>1</sup> Il s'agit de M. Jean Leuret († le 26 mars 1964), professeur de Droit criminel à la Faculté et directeur de l'Institut de Science pénale et de Criminologie, à Aix-en-Provence.

*Saint-Maurice, 20 février 1944. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Merci de tout cœur pour votre dernière lettre reçue fin janvier (25). Elle était si tendre et pleine d'affection, je ne puis assez vous dire le réconfort, la douceur qu'elle m'a apportés, et combien je désire le temps où il nous sera donné de nous revoir, de nous entretenir de tant de choses chères qui donnent une saveur d'éternité à l'amitié.



Je bénis le ciel avec vous de ce que votre cinquième volume du grand *Mozart* a été préservé dans ce grave incendie de votre éditeur à Bruges ; quel soulagement ! la correction si pénible, si longue des épreuves est un travail énorme, fatigant. La parution retardée de votre dernier volume n'est qu'un moindre mal. Nombreux sont les mozartiens qui attendent impatiemment la sortie de ce tome et qui liront avec joie, attention et intérêt tout ce que vous nous apportez sur le dernier Mozart. Vous êtes l'homme, le savant, l'artiste qui pénètre le mieux toute l'admirable musique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Votre long travail persévérant, votre intelligence sagace, l'extrême sensibilité de votre cœur, tous vos dons d'artiste vous ont donné des antennes pour analyser, expliquer cette musique élégante et mesurée, lumineuse et tendre, profonde et gracieuse. Vos analyses consciencieuses, pertinentes, ne sont jamais au détriment de ces larges tableaux synthétiques où le cœur a sa part autant que l'esprit. C'est là la suprématie de l'esprit français sur toute l'érudition germanique indigeste à force de minutie, qui arrive si difficilement à l'esprit et à la poésie.

Je viens de réentendre les six quatuors de l'op. 54 et 55, deux de l'op. 50, le n<sup>o</sup> 3 en *mi bémol*, le n<sup>o</sup> 6 en *ré* (*Froschquartett*) ; il en résulte toujours plus une impression de plénitude poétique, de gratuité, d'élégance, de joie, de modestie, de santé, d'équilibre et d'humilité à force de possession de son métier, de sa maîtrise technique, de la perfection du travail thématique, de l'équilibre de l'écriture. Haydn nous conduit par la main dans un pays connu qui s'irradie, prend les plus belles teintes, devient enchanteur, féérique, toujours surprenant, nouveau même par des éclairages inattendus, sans prétention ni tapage.

Ces quatuors dédiés à ce riche marchand de Vienne Jean Tost, op. 54 et 55 et op. 64, m'apparaissent presque plus riches, plus équilibrés que les fameux derniers op. 74, 76, 77 dédiés à Salomon<sup>1</sup> ; en tout cas, ils sont des chefs-d'œuvre d'élégance, de joie

<sup>1</sup> Inexactitude de P. Saudan : l'op. 74 est en réalité dédié au comte Apponyi ; l'op. 76, au comte Erdödy, et l'op. 77, au prince Lobkowitz (voir K. Geiringer, *op. cit.*, pp. 194 et 197). Toutefois, l'op. 74 a été composé à Londres à l'intention du violoniste J.-P. Salomon.

folle, de vie pleine tout comme les dernières œuvres vantées de tous.

[...]

J'espère que M<sup>me</sup> Bugnion vous enchantera avec le divin Fauré et vous le fera aimer, mais vous devriez manier quelques-unes de ses harmonies si chatoyantes, si délicates, imprévues dans leur résolution fuyante et leur modulation inattendue ; il faut sentir sous ses doigts se nouer et se dénouer ces ingénieuses merveilles de lumière et de délicatesse : c'est la beauté grecque transplantée dans le midi de la France.

[...]

40

*Aix-en-Provence, 26 avril 1944. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Nous aurions encore tant de choses à vous dire... Il faudra que ce soit le jour béni où nous vous reverrons. Quand sera-ce?... [..] La musique me hante. Je vous promets d'étudier Fauré avec le plus grand soin. Vous ai-je dit que mon dernier envoi d'épreuves a mis *trois mois* pour arriver entre les mains du destinataire ? Enfin, je sais maintenant que la totalité du dernier volume est chez les éditeurs. Ce que vous me disiez des quatuors de Haydn me semble du plus haut intérêt ; je suis tout prêt à souscrire à votre jugement. Ces quatuors qui précèdent les tout derniers opus sont peut-être les plus équilibrés, restés jeunes et encore exempts de certain dessèchement qui marque les œuvres de l'extrême vieillesse.

[...]

Je m'étais remis à jouer du violon ces temps derniers et j'avais retrouvé mes moyens qui me permettaient de tirer parti du concerto de Brahms : c'est réellement une grande, auguste et très belle chose que vous devez sûrement connaître.

[...]

*Saint-Maurice, 8 juin 1944. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

La musique va aussi vous aider à passer cette mauvaise période, pleine d'épreuves de toutes sortes<sup>1</sup>. Puisse-t-elle vous hanter pour vous débarrasser des autres soucis ! Aristote insistait beaucoup sur le pouvoir purificateur de la musique et de la poésie. Il y a une véritable *catharsis*, bienfaisante, libératrice, qui est l'œuvre de la Beauté ; n'est-elle pas un des plus beaux noms de Dieu ? La sainte Ecriture insiste : *Ne impediatis musicam*<sup>2</sup>. Si Fauré prend un jour rang parmi les phares du domaine enchanté, à côté de Mozart, Haydn, Schubert..., je m'en réjouis beaucoup. Il le mérite, c'est une étoile de première grandeur, et il baignera votre âme d'une lumière méditerranéenne, sœur de celle du grand et divin Mozart.

Comme je souhaite aussi que votre cinquième volume soit tiré et expédié dans toute la France ! Ce que vous avez déjà écrit sur les dernières œuvres si belles, sur le dernier style dépouillé et brûlant met l'eau à la bouche et fait désirer lire l'analyse de chacun de ces chefs-d'œuvre (quatuors et quintettes, opéras et *Requiem*, sonates et fantaisies, danses et menuets). J'espère tant que les récents événements<sup>3</sup> ne vont pas compromettre la parution de votre livre si attendu.

Avez-vous terminé votre portrait de Haydn ? Voilà encore quelque chose de très important, car on va se référer à cette encyclopédie musicale pendant des générations. Je ne doute pas que vous saurez éveiller la curiosité pour ce merveilleux génie, le mystère de son équilibre, la fraîcheur et la conscience d'un métier sûr, jamais en défaut, qui est source de poésie et de jeunesse.

Les quatuors de la maturité (op. 50, 54, 55, 64) m'apparaissent toujours plus étoffés, plus équilibrés. La santé, l'humour, la viri-

<sup>1</sup> Notamment la mort, le 30 mars 1944, à Vichy, de l'unique frère du musicologue, le comte Jacques de Saint-Foix (né en 1878).

<sup>2</sup> Voir lettre n° 16, note 1, p. 159.

<sup>3</sup> Le débarquement des Alliés en Normandie, le 6 juin 1944.

lité nourrissent sa veine mélodique d'une aristocratie rare ; son climat poétique aime la modestie, la simplicité et la distinction. Je crois que Haydn a encore plus le génie du quatuor malgré la beauté de tant d'autres œuvres (symphonies, sonates et trios).  
[...]

*[Saint-Maurice], 25/26 décembre 1944. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...] J'ai une telle nostalgie de vous, de votre personne ! Comme j'aimerais savoir que vous êtes en bonne santé, mieux alimenté, détendu, pouvant travailler à tout ce que vous aimez ! Vous arrivez à une telle synthèse de la musique du XVIII<sup>e</sup> siècle après toute une vie de travail patient, perspicace, amoureux ; il me semble que c'est un devoir — et je me dois de vous encourager beaucoup — de faire bénéficier votre pays, tous les fervents de la musique, de votre science incomparable qui sait ne pas se faire sentir. Ecrivez de larges tableaux d'ensemble où des synthèses harmonieuses, des rapprochements inattendus, des comparaisons perspicaces se donnent libre cours, font exulter le génie de votre belle race. Les Allemands sont incapables de travaux de ce genre. Vous avez déjà magistralement réussi dans ces tableaux lumineux qui s'arc-boutent sur toute une période mozartienne.

Le dernier chapitre « Joseph Haydn et les dernières symphonies de Mozart »<sup>1</sup> est une merveilleuse réussite de ce que je voudrais vous suggérer d'écrire, à l'apogée de vos connaissances. Vous connaissez aussi si bien les premières œuvres de Beethoven, la création de son style tributaire des deux maîtres aimés ; les six premières symphonies de Schubert, ses premiers quatuors et ses premières sonates pour piano doivent tellement à Haydn et Mozart ! Je crois, mon très cher ami, que Dieu vous a donné de tels dons de musicographe artiste — votre labeur incessant les

<sup>1</sup> Comme on le verra plus loin (lettre n° 44, p. 203), le manuscrit de M. de Saint-Foix sera amputé, et le chapitre dont il est ici question ne figure pas comme tel dans le volume publié.

a fructifiés admirablement — que vous devez expliciter cela dans un travail de ce genre. Je m'excuse, cher Monsieur, d'oser vous demander, vous suggérer, vous insinuer ce conseil alors que j'ignore votre état de santé, dans quelle fatigue ou tension vous êtes par suite des privations, des souffrances morales et physiques.

Où en est votre cinquième volume du grand *Mozart*? A quoi travaillez-vous? Haydn? Schubert? sa musique instrumentale? Pensez-vous regagner Paris à la fin de l'hiver? J'ai vu quelques fois M<sup>me</sup> Bugnion. Quelle admirable artiste et quelle amie! Nous faisons du Fauré ensemble. Nous aimerions vous gagner à ce génie, difficile parce qu'intérieur, d'une densité spirituelle rare, incompris de son maître Saint-Saëns, de tous ceux qui recherchent le succès, la virtuosité, l'extérieur. Fauré a tellement évolué que ses premières œuvres et ses mélodies desservent sa grande œuvre écrite à partir de 1897-1900.

[...]

Je donne depuis le mois de septembre, une heure par semaine, un cours d'initiation à la musique<sup>2</sup>. J'ai traité trois musiciens pendant ce premier trimestre: Bach, Haydn et Mozart. Je donne des exemples avec des disques ou je joue au piano. Je m'adresse à des jeunes gens de dix-neuf ans. C'est rudimentaire, mais certains étudiants plus doués que d'autres manifestent un grand plaisir; ils sauront au moins où sont les grands chefs-d'œuvre, et s'ils veulent étudier, se donner de la peine plus tard, ils ouvriront des fenêtres sur un monde qui leur était fermé.

[...]

<sup>2</sup> Au Collège de l'Abbaye, à Saint-Maurice, dans la seconde année du Lycée, sous le titre « Histoire de l'art ».

*Aix-en-Provence, 12 avril 1945. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

Je n'ai pas répondu à la lettre du 26 décembre où j'ai vraiment senti battre votre cœur tout rempli de tendresse, d'affection

pour nous ! Vous m'y parlez de nostalgie<sup>1</sup> : comment vous dire celle que nous éprouvons en songeant à vous ? Votre âme est si haute, si compréhensive que je considère la découverte d'un tel trésor comme une des plus grandes et vraies joies de toute mon existence. Voilà tout ce que je puis vous dire de plus sincère et de plus vrai ! Et je ne manquerai pas d'ajouter à tout ce que vous adressez au ciel chaque jour à notre intention notre remerciement le plus profond et le plus ému.

Hier, 11 avril, j'ai adressé à Desclée toutes les épreuves du tome V et dernier, muni du bon à tirer, accompagné des suppléments, illustrations, etc., etc. C'est comme vous le voyez une date pour moi. Et j'ai hâte de vous envoyer ce mot. [...]

<sup>1</sup> Voir lettre n° 42, p. 200.

*Chaîne, Les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 19 août 1945. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Le cinquième et dernier volume du *Mozart* est sous presse et j'ai renvoyé dernièrement les ultimes suppléments, qui achèveront ledit volume en soulevant encore bien des problèmes ! Vous me demandiez quelles étaient mes occupations ces temps-ci ; ayant rencontré un professeur à la Faculté d'Aix, celui-ci m'a parlé d'une collection « méditerranéenne » qui doit paraître dès le début de cet hiver<sup>1</sup> ; je lui ai lu plusieurs études que j'avais faites en Provence, sur « l'âge d'or italien »<sup>2</sup> et il m'a aussitôt engagé à collaborer à cette future collection « latine », trouvant que lesdites études cadraient aussi bien que possible avec le but recherché par

<sup>1</sup> Ni M. Dominique Guelfi, de la Bibliothèque Méjanès, ni M. R. Fatou, conseiller honoraire à la Cour d'Appel, à Aix, n'ont entendu parler de ce projet de collection.

<sup>2</sup> Ouvrage en préparation dont il sera souvent question dans les lettres suivantes. Voir en particulier lettre n° 61, note 1, p. 229.

les promoteurs de ce mouvement. Inutile de vous dire, car vous le savez déjà, qu'il s'agit là du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que Mozart n'est pas absent, naturellement, de cet âge d'or ! Ce sera même pour moi l'occasion de présenter une vibrante défense de certaines œuvres milanaïses que vous connaissez fort bien, et qui même ont enchanté certaines auditions de disques, dont vous m'avez parlé en des termes inoubliables<sup>3</sup>. Je crois vous avoir dit que je n'avais guère trouvé de satisfaction dans les publications sur la musique instrumentale et son histoire, où, notamment, les limites trop étroites avaient été dépassées par moi, d'où amputations dont Haydn aura été victime<sup>4</sup>. Cela m'a assez vivement contrarié et je médite maintenant un portrait plus étoffé de ce maître que je juge dans un sens de plus en plus « colossal ».

Nous attendons le retour de M<sup>me</sup> Bugnion dont les nouvelles se font assez rares ; je pense qu'elle a pu se rendre encore récemment à Saint-Maurice et faire revivre Fauré comme elle a le pouvoir de le faire si poétiquement. Vos jeunes élèves musiciens ou musicologues vous ont-ils donné quelque satisfaction ? Ce doit en être une, et bien grande, de leur ouvrir les fenêtres, comme vous le dites si bien, sur le royaume de l'art et ses innombrables beautés... Avant de quitter Aix, j'avais pu constituer un trio à cordes où je tenais la partie de l'alto ; nous avons pu ainsi rejouer le grand *Divertimento* K. 563, de Mozart, devant lequel il est permis de demeurer muet d'admiration ; les deux mouvements lents sont vraiment sans équivalents dans l'ordre de la musique de chambre. L'auteur du dernier Köchel<sup>5</sup> m'a envoyé d'Amérique un article paru à Londres l'an passé, où il est question d'une étude faite par moi il y a vingt-cinq ans sur des œuvres attribuées à Mozart et qui (mon opinion n'a pas varié) sont du jeune Beethoven<sup>6</sup>. On a découvert à Londres que quelques fragments arrangés pour piano

<sup>3</sup> Voir lettre n° 27, pp. 176-177.

<sup>4</sup> Voir lettre n° 36, note 1, p. 191.

<sup>5</sup> Le Dr Alfred Einstein.

<sup>6</sup> Il s'agit de l'article intitulé : *Mozart et le jeune Beethoven. Les manuscrits inconnus du British Museum*, paru dans la *Rivista musicale italiana*, vol. 27, Turin, 1920, pp. 85-111, et, en anglais, dans *The Musical Quarterly*, New York, 1920.

à quatre mains appartiennent à un *Ballet héroïque* de Koželuch<sup>7</sup> ; cela, d'ailleurs, ne modifie en rien mon opinion, car Beethoven est l'auteur de la transcription. Mais les Allemands admettent très difficilement qu'un aussi grand homme ait pu se laisser aller à de pareilles besognes ; il faut au contraire s'habituer à voir les grands maîtres, au cours de leur jeunesse, s'intéresser à la musique contemporaine. Mozart n'a-t-il pas transcrit en concertos les plus médiocres sonates d'Honnauer par exemple ? J'avais fixé la date de ces morceaux transcrits à 1795 au plus tard ; or, le succès du ballet de Koželuch est de 1794, année où il a été représenté à Vienne. Ce fait m'a fait réellement plaisir ; vous excuserez cette joie...

[...]

<sup>7</sup> Ce sont trois pièces pour piano à quatre mains : *Gavotte en fa*, *Allegro en si bémol* et *Marzia lugubre en ut mineur* (inachevée), que P. von Walderssee, dans la 2<sup>e</sup> édit. du catalogue de Köchel (Leipzig, 1905, 676 p.), avait rangées sous le n<sup>o</sup> 41 a du Supplément (p. 609). Voir l'encyclopédie de F. Blume, *op. cit.*, t. 1, 1949-1951, col. 1533 (art. *Beethoven*, par J. Schmidt-Görg), et t. 7, 1958, col. 1662 (art. *Koželuch*, par O. Wessely).

## 45

*Saint-Maurice, 2 septembre 1945. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...] Je me réjouis de vous savoir en assez bonne santé, en instance de réintégrer votre domicile de Paris où vous trouverez tous vos livres, votre musique, une atmosphère peut-être plus propice au travail du musicographe. Votre cinquième et dernier volume va donc paraître incessamment avec des suppléments qui soulèveront des problèmes délicats... Vous avez tant d'intuition que vous approchez le plus près de la vérité grâce à votre méthode, à votre science perspicace, à votre douce humilité. Et ce beau portrait de Joseph Haydn<sup>1</sup> que les encyclopédies et les

<sup>1</sup> Il s'agit toujours ici du portrait de Haydn que G. de Saint-Foix avait rédigé pour l'ouvrage publié chez Larousse (v. lettre n<sup>o</sup> 36, note 1, p. 191) et qui avait subi de graves amputations (v. lettre n<sup>o</sup> 44, p. 203, et n<sup>o</sup> 51, p. 215).



ouvrages d'ensemble sacrifient toujours..., vous allez pouvoir l'étoffer, le parfaire dans cette collection latine et méditerranéenne, car Haydn autant que Mozart fait éclater la lumière de Provence et les qualités latines de clarté, de joie, de santé, de vigueur paysanne du Midi. Il est si humble, si modeste qu'il apparaît comme le contrepoison du wagnérisme, de cette grandiloquence germanique, de ce fatras issu des rêves du Walhala : Bruckner<sup>2</sup>, Gustave Mahler, Richard Strauss, parfois Brahms, dans ces longues symphonies malgré les splendeurs sont tous contaminés. Vive la simplicité et l'ordre classique de cet « âge d'or du XVIII<sup>e</sup> siècle » ! Vous connaissez si bien toute cette époque que votre portrait de Haydn aura tous les arrière-fonds nécessaires, tous les éclairages voulus. Il apparaîtra étoile de première grandeur, égal de Mozart, de Beethoven, de Bach.

Vous allez revoir bientôt M<sup>me</sup> Bugnion qui est devenue une très chère amie. Elle comprend et joue les derniers *Nocturnes* de Fauré à la perfection. Ce sont des œuvres très classiques de structure et de forme, d'une beauté grecque, qui rejoint le plus pur Mozart. Une fois que vous serez familiarisé avec ses harmonies, ses résolutions exceptionnelles, ses retards ascendants, je ne doute pas que vous aimiez ce grand et noble Français.

J'ai bien des joies à initier de jeunes élèves aux beautés de la musique, à l'histoire des plus grands génies ; il y a toujours un petit nombre qui s'enthousiasme, apprécie, a soif... Le grand nombre

M. de Saint-Foix en communiquera le texte original et intégral à son correspondant (v. lettre n° 49, p. 209) et celui-ci l'invitera à compléter son exposé par quelques pages sur les quatuors (v. lettre n° 50, pp. 210-214). G. de Saint-Foix, qui sera à ce moment-là âgé de soixante-treize ans, se demandera alors, non sans inquiétude, s'il lui faut recommencer ce portrait et en refondre le texte... Et pour le publier où ? (v. lettres n° 51, p. 215, et n° 53, p. 218). La maladie, puis la mort de l'auteur mettront fin à ce projet. - La mort récente de M<sup>me</sup> de Saint-Foix ne nous a pas permis de retrouver le manuscrit dactylographié et d'en prendre connaissance.

<sup>2</sup> Quelques années plus tard, poursuivant l'approfondissement de sa culture musicale, P. Saudan fera, parmi d'autres découvertes, celle de Bruckner ; elle lui offrira l'occasion d'écrire le seul article qu'à notre connaissance il ait jamais publié : *Antoine Bruckner (1824-1896), ou la spiritualité dans la musique*, dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, pp. 145-154, et dans *Nova et Vetera*, 1954, pp. 258-265. Publication partielle sous le titre : *La spiritualité d'Anton Bruckner*, dans *Feuillets suisses de pédagogie musicale*, Zurich, n° 13, 1952, pp. 23-27.

hélas ! ne tient pas à boire, se refuse au silence et préfère le bruit rythmé.

[...]

46

*Aix-en-Provence, 24 décembre 1945. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Les dernières nouvelles de mon cinquième volume sont favorables : les éditeurs ont enfin obtenu de leur syndicat la quantité de papier qui faisait défaut, de sorte que je crois le principal obstacle levé et la publication assez prochaine. Entre-temps, j'ai reçu du plus grand musicologue de Belgique une brochure portant le titre : *Mozart d'après sa correspondance*<sup>1</sup>, qui, à mon avis, est peut-être la chose la plus profonde et la plus perspicace qui ait paru sur la psychologie du maître ; je passe sous silence le trop grand éloge de notre travail où Wyzewa et moi sommes qualifiés de « deux paladins de la beauté »... !

Merci de vous intéresser aussi à « l'âge d'or italien ». Mon manuscrit est entre les mains d'un éditeur qui me promet — la lettre m'est parvenue ce matin — de me donner son impression d'ici à quelques semaines. Vous trouverez ci-joint l'annonce d'un ouvrage sur Fauré<sup>2</sup> qui peut-être vous intéressera et qu'il doit être possible de se procurer maintenant.

[...]

P.-S. « musicologique ». — Je rejoue du violon ! Figurez-vous que j'ai fait la connaissance d'un concerto magnifique pour violon de Jean-Sébastien Bach en *sol mineur*, lequel m'a conduit à une chose que j'ignorais totalement et qui est celle-ci : tous les concertos

<sup>1</sup> Charles Van den Borren, *Mozart d'après sa correspondance*, Bruxelles, 1945.

<sup>2</sup> Il s'agit soit de l'ouvrage de Gabriel Faure, *Gabriel Fauré* (Grenoble et Paris, Arthaud, 1945, 128 p.), soit de celui de Claude Rostand, *L'Œuvre de Gabriel Fauré* (Paris, Janin, 1945, 213 p., coll. « La Flûte de Pan »).

de Bach (sauf un qui est originairement écrit pour piano) ne sont que des transcriptions d'œuvres originairement conçues pour *violon*. J'ai mis sur mon pupitre un concerto en *mi majeur* pour piano et toute la partie du soliste m'a en effet convaincu qu'il avait été écrit d'abord pour violon ! Je l'ai joué du premier coup et sans interruption. Il y en a *cing* à ajouter aux deux seuls précédemment connus. Bach en a donc écrit sept, comme Mozart !

47

[*Saint-Maurice*], 14 janvier 1946. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...]

Et voilà que vous allez réintégrer votre domicile de Paris. Même si la vie matérielle y est plus pénible qu'en Provence, vous aurez de grands avantages au point de vue intellectuel, artistique, et pour votre travail musicologique. Je me réjouis de la parution de votre cinquième volume, de vos articles sur « l'âge d'or italien », de votre portrait de Joseph Haydn. Comment s'appelle le musicologue belge qui a publié le portrait de Mozart ? Merci pour le titre du nouveau livre sur Fauré que vous m'indiquez<sup>1</sup>... J'espère pouvoir l'obtenir malgré le petit nombre d'exemplaires. Comme cela me réjouit que vous aimiez et appréciez la musique de Fauré ! M<sup>me</sup> Bugnion vous a joué les cinq derniers *Nocturnes* si caractéristiques de la dernière manière du maître. C'est une musique d'âme, toute en dedans, dépouillée, explicitant la vie la plus profonde et la plus intérieure. Les grands remous de passion sont si bien à leur place qu'ils sont discrets et ne brisent jamais l'admirable architecture et la ligne mélodique. La sérénité — qui touche même à l'austérité — semble bien la dominante de cette musique, c'est pourquoi on aime voir dans Gabriel Fauré l'héritier du génie grec et même de l'aspect dorique de ce génie. Le douzième et le treizième *Nocturnes*, comme les deux quintettes,

<sup>1</sup> Voir lettre n° 46, notes 1 et 2.

évoquent le style des plus belles tragédies de Sophocle. Voilà une musique qui enrichit l'âme, qui a quelque chose à dire, forçant l'attention. Il me semble que Fauré aide à réaliser en soi quelque chose de mystérieux, de très noble. On doit vivre à une grande hauteur d'âme avec cet aristocrate mesuré et élégant, — la discrétion même.

Je vous transcris les pages 204-205 du livre d'A. Schweitzer sur Bach :

Nous sommes à même de prouver qu'il y a eu huit concertos pour violon de J.-S. Bach qui datent de l'époque de Cöthen ; ils seraient perdus pour nous si Bach n'avait transcrit tous ses concertos pour violon en concertos pour le clavecin. Les sept concertos pour clavecin ne sont, en effet, à une exception près, que des transcriptions faites à Leipzig, après 1730, pour les auditions de la société de Telemann qu'il dirigeait. Le concerto pour deux violons porte le numéro 3 dans les concertos à deux clavecins. Le premier à deux clavecins est aussi une transcription dont l'original est perdu ; il n'y a que le second en *do majeur* qui soit une œuvre originale (vers 1730). Les deux concertos à trois clavecins sont des œuvres originales et comptent parmi les plus belles créations de Bach. Tout le monde sait que le concerto à quatre pianos est un arrangement d'un concerto à quatre violons de Vivaldi<sup>2</sup>.

[...]

<sup>2</sup> Albert Schweitzer, *J.-S. Bach, le musicien poète*, Leipzig ; 4<sup>e</sup> tirage, s. d., pp. 204-205. - La transcription de P. Saudan est à tel point libre qu'elle est à la fois un résumé et un arrangement ; c'est pourquoi nous avons renoncé à rétablir le texte original et supprimé les guillemets.

*Paris, 22 février 1947. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...] Avoir un tel ami<sup>1</sup>, c'est-à-dire un compagnon représentant une valeur telle que la vôtre, me semble presque inappréciable ; et savoir que cet ami me lit et même relit mes travaux est

<sup>1</sup> Réponse à une lettre du 28 décembre 1946, non conservée.



Paul Saudan vers 1955



une chose infiniment douce, car notre compréhension de plus en plus entière est un lien puissant entre vous et moi !

[...]

P.-S. — J'ai reçu une lettre admirable de M. Buenzod qui s'est donné la peine de rétablir le texte primitif de son article paru dans le *Journal de Genève*<sup>2</sup>, lequel avait été quelque peu sabré... Son *Schubert*<sup>3</sup> me semble de plus en plus pénétrant et admirable !

<sup>2</sup> Intitulé : *Un monument mozartien*, dans le *Journal de Genève*, n° du 25/26 janvier 1947 (Supplément littéraire).

<sup>3</sup> Déjà cité dans la lettre n° 22, p. 167, et dont venait de paraître une nouvelle édition revue et augmentée (Paris, 1946, 181 p.).

*Chaîne*, par Aix-en-Provence, 26 août 1947. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Je vais vous adresser les pages que j'avais essayé d'écrire sur Joseph Haydn<sup>1</sup> ; je vous serai bien obligé de me les renvoyer, mais sans hâte et surtout sans presse ! Répondront-elles un peu à l'idée d'un résumé substantiel dont vous me parliez dans votre dernière et excellente lettre ?<sup>2</sup> Je le voudrais, mais je n'y ai pas examiné la question des rapports de Haydn avec l'école de Mannheim, comme vous le suggérez... Ce n'est, en somme, qu'une amorce et vous savez que mon texte a été assez défiguré. Vous avez, au contraire, tout envisagé : et les rapports de Haydn avec Stamitz et avec des maîtres tels que Dittersdorf et Vanhall. Si je n'ai tracé qu'une simple esquisse, dites-le-moi carrément... Je place très haut tout ce que vous voulez bien me dire et heureusement je ne suis nullement ébloui par les honneurs. Vous ai-je dit que l'Institut de France m'avait ouvert ses portes en me conférant le titre de membre correspondant *libre*, ceci à la suite de l'antique Université

<sup>1</sup> Voir lettre n° 45, note 1, pp. 204-205.

<sup>2</sup> Non conservée.

d'Edimbourg qui me gratifie d'une dignité qui m'a fait aussitôt songer à Haydn : *Doctor musicae honoris causa* !<sup>3</sup> (*Si parva licet*<sup>4</sup>, etc.). J'en suis à trouver que tout cela est fort honorable, et assez imprévu pour un simple pionnier de la musicologie, mais, en somme, que tout cela ne vaut pas une conversation avec M. le chanoine Paul Saudan, avec échange de vues plein de conseils amicaux, d'aperçus ingénieux, etc., etc. ! Et de résolutions prises par votre vieil ami.

[...]

P.-S. — Hier, j'ai reçu par la poste une partition que je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre musical : le dernier quatuor de Boccherini inédit, composé en 1804 et tout récemment découvert.

<sup>3</sup> Haydn avait en effet reçu, à Oxford, en 1791, le *Gradum Doctoris in Musica honoris*.

<sup>4</sup> Virgile, *Géorgiques*, IV, 176 : *Si parva licet componere magnis* (= « s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes »).

50

*Saint-Maurice, 17 septembre 1947. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Quel doux réconfort m'a apporté votre dernière lettre ! Je vous en remercie. J'ai reçu, il y a deux jours, vos notes dactylographiées sur Joseph Haydn<sup>1</sup>. Avec quel plaisir j'ai lu le beau portrait de celui que vous placez parmi les géants de la musique !... Enfin quelqu'un de qualifié, le plus grand spécialiste de la musique du XVIII<sup>e</sup> siècle, prononce des jugements tout autres que les éternels rabâchages se copiant l'un l'autre, des jugements qui font réfléchir, qui poussent au respect, à l'admiration, à l'étude. Merci de dire ce que vous dites sur ce génie humble, modeste, bienfaisant. Je vous félicite de si bien faire ressortir la crise romantique de 1772, et la belle symphonie en *mi bémol* (n° 99) dédiée aux mânes de Mozart.

<sup>1</sup> Voir lettre n° 45, note 1, pp. 204-205, et lettre n° 49, p. 209.



J'aurais aimé que vous ajoutiez une page sur les quatuors, puisque c'est dans ce domaine que Haydn s'est élevé le plus haut, a été le plus parfait, a fait le moins de concessions à la galanterie, à la mondanité de son art si parfait quand il ne veut être qu'un amuseur distingué. Vous rendriez le plus grand service à Haydn, à la musique, aux musiciens, si vous classiez son œuvre de « quartettiste » avec de petites notices qui forcent l'attention, puisque vous ne parlez que d'une façon générale des symphonies, des trios, des sonates, des oratorios.

Laissant de côté les douze premiers quatuors op. 9 (1769) et op. 17 (1771)<sup>2</sup> écrits après les dix-huit cassations si bien caractérisées, ce n'est plus que des chefs-d'œuvre :

1772 : l'admirable op. 20 que les Allemands appellent *Sonnenquartette* ou *Grosse Quartette*, à cause du sérieux de leur caractère.

Une pause de dix ans.

1781 : op. 33, les quatuors « russes » (dédiés au grand-duc Paul de Russie), appelés *Jungferquartette*, je ne sais pourquoi<sup>3</sup>.

1787 : op. 50, les six quatuors dédiés à Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, commencés déjà en 1783. Les trois derniers sont étonnants. L'op. 51 n'est qu'une version très réussie en quatuor du bel oratorio *Les Sept Paroles du Sauveur en croix*.

1789-1790 : les grandes années des deux séries de [six] quatuors viennois dédiés au riche marchand Jean Tost (op. 54, 55, et op. 64).

Ces douze chefs-d'œuvre témoignent d'un équilibre, d'une maturité, d'une technique étonnante. La science des développements thématiques, du contrepoint ne se laisse point sentir, fuse

<sup>2</sup> Plus exactement, les quatuors op. 9, au nombre de six, font suite aux op. 1, 2 et 3, soit à dix-huit quatuors.

<sup>3</sup> Parce que, sur la couverture de l'édition de Hummel, figure une jeune fille, comme on remarque un soleil sur la couverture des *Sonnenquartette*. Voir K. Geiringer, *op. cit.*, p. 183, note 139, et p. 181, note 138.

dans une poésie admirable. La virilité, la santé, l'entrain de ces premiers mouvements ne le cèdent qu'à la gravité des adagios qui prient lourds d'adoration et de reconnaissance, ou à la méditation harmonieuse, sereine et apaisée que Haydn, si amoureux des oiseaux, des nuages et des arbres, puise dans la nature. Le côté bucolique, agreste, rustique de ce génie apparaît aussi dans les danses villageoises de ces exquis menuets. Comme l'Autriche vit dans tout cela !...

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail de ces quatuors inimitables ; l'on ne s'arrêterait plus, cela ferait un livre. Je suis persuadé que Beethoven enviait cette science, cette perfection technique quand, quelques mois avant sa mort, il remplaçait la grande fugue de son treizième quatuor en *si bémol* (op. 130) par le joyeux finale à la hongroise, dans le style de Haydn. L'ayant terminé, il notait dans son journal : « Maintenant, je sais composer<sup>4</sup>. » (Ne trouvez-vous pas que le premier mouvement de l'op. 110, sonate pour piano en *la bémol*, a la fraîcheur, la santé, la douceur de Haydn ? et la danse allemande du treizième quatuor op. 130 aussi ?)

1793-1795 : l'op. 71, et l'op. 74, six quatuors dédiés au comte Apponyi, composés pour Salomon à Londres. Le *Reiterquartett* en *sol mineur* est remarquable par sa couleur, son rythme de cavalcade, son mode passionné beethovénien. Quelles touches poétiques dans l'adagio si moderne par ses progressions harmoniques !

1799 : l'op. 76, la série de six dédiée au comte Erdödy, les plus célèbres et les plus joués de tous les quatuors. Le n° 1 en *sol majeur*, clair, alerte, d'une joie si bienfaisante ; le n° 2, les « Quintes », dont la sombre tonalité le rapproche de celui en *ré mineur* de Mozart avec son menuet de la sorcière (*Hexenmenuett*) ; le n° 3, *Kaiserquartett* ; le n° 4 en *si bémol* que les Anglais appellent *The Sunrise*<sup>5</sup> ; le n° 5 dont le largo en *fa dièze* faisait pleurer chaque fois

<sup>4</sup> Cette déclaration, Beethoven semble l'avoir faite dix ans plus tôt, en 1817, à l'Anglais Potter qui lui parlait de l'ébouriffant succès du Septuor (1799) : « En ce temps-là, je n'entendais rien à la composition ; maintenant, je sais composer. » Cité dans Vincent d'Indy, *Beethoven*, Paris, 1911, pp. 110 et 113.

<sup>5</sup> « Le lever de soleil ».

Mendelssohn à cause de la tristesse infinie provoquée par la descente du violoncelle ; le n° 6 en *mi bémol* si poétique dans la fantaisie de son adagio.

Après 1800<sup>6</sup> : l'op. 77, les deux derniers quatuors dédiés au prince de Lobkowitz ; le premier en *sol majeur*, débonnaire dans son premier thème, lyrique dans le deuxième sujet, devient très contemplatif dans son adagio en *mi bémol* ; beethovénien dans son scherzo-menuet, tzigane dans son finale ; le deuxième en *fa majeur*, si mozartien d'inspiration (comme la symphonie n° 99 en *mi bémol*), le premier thème est construit sur le fameux air du catalogue de *Don Juan* ; l'adagio avec variations est la méditation la plus sereine, la plus religieuse que je connaisse ; le menuet staccato, d'un humour, d'une grâce inimitable avec son trio viennois (presque du Schubert !), le finale, riche de vie et de science peu scolastique.

1803 : l'op. 103, [dédié] au comte de Fries, inachevé.

Je me suis permis de vous donner un schéma de ce que j'aimerais que vous ajoutiez à votre magistral portrait si sympathique, qui est loin d'être une esquisse par les jugements profonds, vrais, allant au cœur de l'œuvre. Je crois que c'est rendre un service à la musique que de rappeler ces quatuors qui dorment oubliés. Vous l'avez fait pour l'op. 20 d'une façon heureuse. Dites quelque chose sur les quatuors de la maturité de 1789-1802, même si vous deviez supprimer quelques détails dans sa vie (ex. le 2<sup>e</sup> alinéa de la page 84, ou résumer la page 85), pour pouvoir ajouter une ou deux pages sur les quatuors de Haydn.

Vous direz du reste, dans votre style nuancé, précis, délicat, des choses bien plus profondes que celles que j'ai osé vous suggérer — excusez-moi — à vous qui recevez des distinctions et des titres si glorieux de l'antique Université d'Edimbourg ou de l'Institut de France. Ce n'est que justice, car votre œuvre de musicologue averti est le fruit d'un travail patient de recherches, de réflexions.

<sup>6</sup> En réalité en 1799. Voir K. Geiringer, *op. cit.*, p. 197.

Laissez-moi vous redire le caractère bienfaisant et enchanteur de vos pages sur le *Requiem*, sur *Così fan tutte*, sur le style dépouillé de la *Flûte enchantée*.

Je suis frappé que les quatuors de Haydn aient si peu le caractère de galanterie et d'amusement ; cela tient-il au côté confidentiel et ému de la musique de chambre ? A part l'op. 33 écrit à la période mondaine (1773-1785), les quatuors, même l'op. 50 de 1787, sont tous postérieurs et d'une période où le style s'approfondit (symphonies parisiennes de la *Loge olympique*, symphonies londoniennes, dernier message), où Haydn, sûr de son métier, nous livre sa belle âme, ses méditations, sa prière, son regard amoureux de la belle nature (il finira par chanter les saisons<sup>7</sup>), son humour, sa tranquillité devant la mort, sa verve rustique, sa joie virile et saine. Il n'est pas psychologue, ni inquiet, ni angoissé. Sa prière a le ton de la reconnaissance, de l'adoration humble, ferme (il est de race paysanne, aux convictions stables, il jouit d'une bonne santé).

[...]

[P.-S.] — Je connais peu et mal Boccherini.

<sup>7</sup> L'oratorio des *Saisons* a été exécuté pour la première fois le 25 mai 1801, dans le palais du prince de Schwarzenberg, à Vienne.

Paris, 10 novembre 1947. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Nous voilà certes assez loin de Haydn auquel votre précieuse lettre du 17 septembre était consacrée ! Croyez bien que vos suggestions me font profondément réfléchir... Je comprends qu'un travail sur ce très grand parmi les grands maîtres, travail où il ne serait nullement question des quatuors, aurait l'air d'une entreprise dépourvue de tout sérieux, et qui ne serait qu'une tentative assez folle !

Vous avez pris la peine de me tracer une étude complète sur ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Vous les connaissez, les jouez et avez probablement l'occasion de les entendre. Et moi (dans le sens que j'ai de mes études mozartiennes), je puis vous dire que je ne les connais que trop imparfaitement pour en parler : j'ai bien, au point de vue général, le sens de la grandeur du génie de Haydn, que je considère comme l'un des plus vrais et des plus grands, mais il me manque la connaissance un peu approfondie de sa musique de chambre. Au contraire, je connais son œuvre de piano, sonates (sauf les trois premières), les pièces détachées et les trios de piano.

Et puis — ceci est une confession — faut-il recommencer ce portrait que j'ai essayé de tracer et que vous avez bien voulu approuver ? La situation me semble un peu embrouillée. Vous avez eu sous les yeux ledit portrait (qui m'est *bien revenu* ici). Mais je vous ai confié qu'on l'avait publié après lui avoir fait subir de graves « entailles » !<sup>1</sup> Pour le faire paraître ailleurs, il y aurait lieu d'en refondre le texte, augmenté d'une étude sur ce qu'il y a de *capital* dans l'œuvre haydnien, c'est-à-dire les quatuors ! Où et à qui offrir ce nouveau travail ? Remarquez bien que j'aurais toujours grand plaisir à l'effectuer et que ce n'est pas la paresse de l'effort, d'ailleurs considérable, qui me porterait à en refuser la mise au point ! Enfin, comme vous le sentez certainement, c'est plutôt *oui* que non ! Mais pourquoi ne collaboreriez-vous pas ?

[...]

Tenez, je pense toujours à Mozart ! J'ai acquis la certitude que le maître a écrit plus de soixante symphonies, parmi lesquelles celles qu'il a composées en 1771 ont joué un rôle capital dans son avenir symphonique : elles sont au nombre de treize parmi lesquelles trois sont perdues, mais étaient en vente chez Breitkopf où son père les avait aussitôt envoyées, en vue de la vente... Il y aurait lieu de les mettre en valeur, de les expliquer, d'en réduire le plus possible la partition pour l'usage du piano. Que voulez-vous ? On ne peut finir quand on a affaire à un tel homme, à une merveille semblable ! ... J'ajoute que l'enfant a écrit six symphonies (les toutes premières) à Londres. J'ai identifié (sauf une) les treize

<sup>1</sup> Voir lettre n° 44, p. 203, et aussi n° 45, note 1, pp. 204-205.

que Léopold inscrit sur le catalogue qu'il a rédigé en 1768 des œuvres de l'enfant, etc.

[...]

*Saint-Maurice, 31 décembre 1947. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

[...]

Votre portrait de Haydn est admirable, juste, bienfaisant. Vous mettez les choses au point en dégagant la personnalité richement douée, d'une poésie intense, de ce géant. L'essentiel était de dire que ce « très grand parmi les grands maîtres » était un poète tout autre que Mozart, moins inquiet, plus bucolique, qui a su dire mieux qu'un autre la reconnaissance, l'adoration dans ses hymnes envers Dieu, le tourment du cœur, la fièvre de la passion dans les œuvres romantiques de 1773, l'amour de la nature, le chant des oiseaux, la robuste santé des danses paysannes, la beauté des forêts et des montagnes d'Autriche, la joie de vivre précisément parce qu'il y a un terme à cette existence.

Si je me suis permis d'insister sur les quatuors de Haydn, de vous suggérer d'écrire une ou deux pages pour en dégager les dominantes, leur perfection, leur variété, leur grandeur, ce n'était pas une critique, mais bien plus l'amour de la beauté de ces œuvres géniales. Je voulais servir la cause de Haydn, en attirant l'attention des musiciens, des conservatoires, des professeurs, sur la richesse de telles œuvres. Je crois qu'un simple tableau chronologique synoptique des quatuors, avec une remarque sur le sens des séries de six quatuors, rendrait un immense service aux musiciens et à Haydn. Le grand nombre des œuvres et la complexité d'une classification jettent une ombre de discrédit sur de tels chefs-d'œuvre. S'il n'y avait que quinze à vingt quatuors, tout le monde les connaîtrait, mais les hommes (musiciens, interprètes, etc.) n'aiment pas reconnaître et avouer leur ignorance quand ils se piquent d'aimer la musique ; alors c'est Haydn qui en souffre.

Il ne s'agit pas de recommencer votre beau portrait, ni de faire une œuvre nouvelle détaillée comme vous l'avez fait pour Mozart (si j'habitais près de vous, je dirais tout de suite oui à une collaboration pour une monographie de ces admirables œuvres), mais une adjonction d'une synopse, comme exemple de la variété et de l'importance des quatuors, plutôt que des trios ou des symphonies.

Savez-vous que les Anglais, spécialement sir Donald Tovey, ont écrit des pages remarquables dans une encyclopédie musicale, sur l'op. 20 de Haydn et sur l'ensemble des quatuors ?<sup>1</sup> Un autre musicologue anglais, Cecil Gray, a fait aussi de judicieuses analyses<sup>2</sup>. Je crois que c'est en Angleterre que l'on aime le plus Joseph Haydn. Les travaux y sont plus approfondis qu'en Allemagne où l'œuvre de Pohl inachevée, et mal complétée<sup>3</sup>, voit trop sous l'angle d'une érudition sèche, sans compréhension poétique ni esprit de synthèse.

Votre dernière page sur les treize symphonies de 1771 et les six symphonies de Londres ramène à ma mémoire ce que le divin Platon disait de Socrate : « C'est jusqu'à une extrême vieillesse que je veux être à l'école et apprendre, mais seulement de gens sages et compétents »<sup>4</sup>.

[...]

<sup>1</sup> Dans le *Cobbett's Cyclopedic Survey of Chamber Music*, Londres, 1929, pp. 514-548.

<sup>2</sup> Cecil Gray, *Analytical Notes for the Haydn String Quartet Society*, Londres, 1932-1939 (cité dans l'encyclopédie de F. Blume, *op. cit.*, t. 5, col. 1930).

<sup>3</sup> Voir lettre n° 3, note 4, p. 140.

<sup>4</sup> Il s'agit ici d'une réminiscence, et non d'une citation, du *Lachès*. Lachès, un des interlocuteurs de Socrate, dit en effet : « Oui, je consens à apprendre dans ma vieillesse [selon le précepte de Solon, dans un vers souvent cité : « En » vieillissant, j'apprends toujours quelque chose », à la condition que le maître soit un honnête homme. » (*Lachès*, 189 a, dans Platon, *Œuvres complètes*, t. II, texte établi et traduit par A. Croiset, Paris, 3<sup>e</sup> édit., 1949, p. 104.)

Paris, 8 mai 1948. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

[...]

Dans ce long intervalle, il m'a fallu procéder à tout un ensemble, assez fastidieux, de corrections d'épreuves ou plutôt d'une liste destinée à rectifier les fautes, les erreurs commises au cours de la mise au point de mon gros, de mes gros volumes (jusques et y compris le troisième), car les éditeurs ont entamé une nouvelle édition du tout ! Qui l'eût dit, qui l'eût cru ? Et voici mon excuse pour ce qui concerne Haydn ! Je viens de relire votre lettre sur les quatuors et mon esprit scrupuleux se demande comment utiliser ce qui a paru dans la grande encyclopédie<sup>1</sup> (où tout est tombé au fond d'un puits !). Ne faut-il pas reprendre le tout en variant les termes ? Je demeure assez perplexe... En tout cas, il me faut réellement connaître les quatuors qui vont de 1773 à 1800, où vos suggestions me seront d'un prix infini.

[...]

Nous venons d'entendre une chose qui nous a semblé à peu près paradisiaque : le Nouveau Quatuor italien jouant tout (Boccherini, Mozart, Beethoven, un moderne : Jacques Ibert, etc.) sans le moindre texte musical, *alles auswendig gespielt*<sup>2</sup>, avec une verve, une énergie et un esprit qui rendent la vie. J'en avais entendu parler par un de vos compatriotes, M. P.-A[ntoine] de Bavier, que je qualifie de premier clarinettiste du monde ! Malheureusement ce charmant jeune homme qui devait jouer le quintette de Mozart avec les Italiens n'a pas pu venir. Si vous saviez comme il me serrait les mains en me parlant de Mozart... Tout cela fait oublier bien des mauvais moments.

[...]

<sup>1</sup> Il s'agit toujours de l'ouvrage publié sous la direction de N. Dufourcq et signalé dans la lettre n° 36, note 1, p. 191.

<sup>2</sup> « Le tout joué par cœur ».



*Chaîne, par Aix-en-Provence, 16 août 1948. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Après quatre mois vécus dans l'agitation de Paris, coupés par des voyages en Belgique et une semaine en Touraine, nous voici replongés dans la rusticité provençale ; mais quel rêve enchanté nous attendait lors de notre arrivée à Aix ! Le dernier jour, hélas ! du festival Mozart (dont vous avez peut-être entendu parler), véritable apothéose ! L'après-midi, à la cathédrale, précédée de motets, la messe du Couronnement conduite par E. Bour avec une fougue et une éloquence admirables, et, le soir, *Così fan tutte* dans la cour de l'ancien archevêché, donné par des artistes mi-autrichiens, mi-italiens avec une aisance, une souplesse, une vie et une simplicité incomparables, le tout sous le ciel étoilé de la Provence (orchestre des jeunes élèves de notre Conservatoire sous la direction du chef de la Philharmonique de Munich, M. Rosbaud) ! Oui, quel rêve enchanté !... J'oublie de vous dire le chaleureux accueil que ma femme et moi nous avons reçu (il m'avait fallu fournir de Paris le commentaire d'environ vingt-cinq œuvres mozartiennes données ici pendant la quinzaine du festival<sup>1</sup>). Je renonce à vous décrire l'impression de ce spectacle auquel nous assistions des fenêtres de l'ancien palais archiépiscopal, installés aux premières places : nous étions, certes, bien éloignés de nous croire au triste temps d'aujourd'hui, mais plutôt de nous sentir les hôtes de quelque grand seigneur provençal nous faisant les honneurs de sa demeure... !

Je n'étais pas sans inquiétude en ce qui concerne ce début de Mozart dans ma patrie adoptive : le programme d'une abondance que je jugeais trop grande, le luxe de toutes ces réceptions m'apparaissait quelque peu disproportionné, etc. Eh bien ! tout s'est

<sup>1</sup> En effet, dans le programme du 1<sup>er</sup> Festival international de musique d'Aix-en-Provence. - Festival Mozart (1948, 16 p. in 4°), on trouve non seulement un avant-propos de G. de Saint-Foix, mais encore les commentaires de vingt-huit œuvres.

transformé aussitôt en un succès étourdissant et l'on nous annonce *Don Juan* pour l'an prochain !

Sans quitter la musique, j'en reviens à Haydn. Vous recevrez en même temps que ces lignes (je l'espère du moins) un travail, paru en 1932 à l'occasion du deuxième centenaire de la naissance du maître. Je crois qu'il vous intéressera plus que tout autre, car vous connaissez mieux que personne l'histoire des quatre-vingt-trois quatuors ! Je serais très heureux que vous me donniez votre impression ; ce travail émane d'un des plus notoires musicologues allemands<sup>2</sup> ; le style m'a semblé souvent obscur et assez tourmenté, mais, de temps à autre, surgissent des lueurs qui éclairent ce vaste sujet. J'ai remarqué le passage qui a trait à cette discipline d'esprit, à cette immense quantité d'œuvres dont chaque série représente une phase nouvelle de l'inspiration et constitue, en même temps, un chaînon nouveau de l'imposant défilé, toujours réglé et voulu par le grand maître. Quelle différence, en effet, avec le désordre hâtif et romantique d'un Mozart ! De toutes ces lectures, de tous ces entretiens avec vous surgira un jour peut-être la copie que vous désirez obtenir de votre ami et serviteur, pour la gloire de ce Joseph Haydn, quand j'aurai un peu mieux pénétré son œuvre. J'ai retrouvé ici une vieille édition Litolff contenant quinze des trios avec piano : je les joue au piano regrettant l'absence d'un violoniste (le violoncelle est en complète servitude). Il y a trois de ces trios pour piano, *flûte* et violoncelle : ce sont trois merveilles que vous n'ignorez certainement pas ; elles datent, je crois, des années 1790 et suivantes.

Voici quelques lignes écrites ces jours-ci, à la suite de ce nouveau contact avec Haydn : « L'accalmie donne lieu souvent, dans l'œuvre de Haydn, à de longs passages d'une savante monotonie où l'exécutant éprouve deux choses : la satisfaction d'un sain repos et celle d'une science bienfaisante intervenant uniquement pour la délectation des musiciens, tout cela régnant dans l'ordre et la logique d'une prose impeccable. L'effet d'une telle musique est un bienfait universel que l'on ne vantera jamais assez ! Joseph Haydn

<sup>2</sup> Friedrich Blume, *Joseph Haydns künstlerische Persönlichkeit in seinen Streichquartetten*, dans *Jahrbuch der Musikbibliothek Peters*, 38<sup>e</sup> année, Leipzig, 1931, pp. 24-48.

réalise un monde de musique capable de créer une diversion à l'incommensurable ennui qui aujourd'hui accable l'humanité entière... Cela paraît tenir du prodige ; or, c'est cependant d'une réalité vivante qu'il s'agit, d'une réalité agissante se renouvelant toutes les fois que j'en ai tenté l'expérience... »

Oui, vous avez pleinement raison : c'est en Angleterre que le culte de Haydn est le plus fidèlement célébré. Je regrette de ne pas avoir lu les pages de Tovey et de Cecil Gray que vous me signalez dans votre dernière lettre. Je suis presque sûr que pas un jour ne se passe outre-Manche sans qu'au moins une œuvre du patriarche autrichien ne paraisse à l'un ou l'autre des programmes de concerts : marque certaine de la fidélité anglo-saxonne au souvenir de Haydn et de son dernier voyage.

[...]

Je me demande si cette visite imprévue de Mozart à Aix n'est pas une réponse providentielle au labeur que je lui ai voué et qui s'est achevé ici à Aix !

[...]

P.-S. — Je crois devoir vous signaler l'apparition d'un nouveau chef-d'œuvre de notre musicologie française : *Antonio Vivaldi* (deux volumes), de Marc Pincherle<sup>3</sup> : il servira d'un nouvel appoint pour ce qui est de « l'âge d'or italien » ! Je joins à l'étude haydnienne le programme des récentes fêtes aixoises.

<sup>3</sup> Marc Pincherle, *Antonio Vivaldi et la musique instrumentale*, Paris, 1948, 2 vol., dont G. de Saint-Foix a publié un important compte rendu dans la *Revue de musicologie*, 30<sup>e</sup> année, t. 27, 1948, pp. 100-105.

*Saint-Maurice, 2 septembre 1948. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

Comme votre merveilleuse lettre m'a ému et comblé ! Soyez-en remercié de tout cœur. Vous êtes bon de me raconter avec tant d'à-propos les éblouissantes journées du festival d'Aix. Quelle

réponse du ciel à votre grand travail sur Mozart achevé dans votre ville d'adoption que ces merveilleuses journées où, de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre, de réceptions en réceptions, vous vous sentiez transporté en plein XVIII<sup>e</sup> siècle ! Rien ne manquait, le cadre, la magnificence des palais, la splendeur du temps, l'élégance des esprits et de la société conviée, la finesse des artistes et des organisateurs, la griserie du succès, le luxe des réceptions. Soyez assuré, cher grand ami, que le Bon Dieu bénit votre œuvre et laisse déborder avec sa grâce, sa paix, sa joie en retour du bel hommage de votre travail où vous avez mis tous les dons qu'Il vous avait prêtés.

M<sup>me</sup> Bugnion est revenue enchantée de Paris, de la douceur de votre réception, consolée des peines causées par son dernier séjour à Aix. Votre amitié si précieuse lui a été d'un très grand secours. Elle m'a dit la splendeur des pages émues et amoureuses que vous écrivez sur « l'âge d'or italien » que vous connaissez si bien. Je me réjouis de vous lire. Sera-ce un livre ou des articles de revue ou d'une encyclopédie?... Je connais d'une façon très superficielle les nombreux musiciens italiens, dont plusieurs sont des génies, de cette époque extraordinaire.

Merci pour la belle page que vous m'écrivez sur Joseph Haydn et pour l'envoi de la monographie des quatuors<sup>1</sup>. Cet article m'intéresse vivement. Je suis toujours un peu déconcerté par les esprits germaniques. Ce musicologue est obscur à cause de son style tortueux, à reprises, plein d'incidentes, de détails qui embrouillent le tout. Il y a un manque de synthèse, de contemplation et d'amour. On se perd dans une sèche analyse, dans un historique qui éclaire bien peu les profondeurs, la sérénité, la perfection de ce style haydnésque. Je ne crois pas que M. Blume soit entré dans le cœur de la question — il est vrai, très difficile — de la genèse de cette perfection. Son apport est cependant réel pour les trente premiers petits quatuors, les cassations ou *divertimenti* des op. 1, 2, 3, 9 et 17. Il y a là des choses très intéressantes auxquelles je reviendrai dans mes lectures successives.

<sup>1</sup> Voir lettre précédente, note 2, p. 220.

Il fait le plus grand cas de l'op. 33 et de l'op. 50 où le style galant de Haydn s'affirme pour la première fois dans les quatuors. C'est très juste, cette étude est essentielle pour bien comprendre la perfection du genre à laquelle Haydn parvient dès cet opus. Quel dommage que l'auteur en reste là et ne fasse plus qu'énumérer la parution des chefs-d'œuvre suivants sans aucun essai de pénétration poétique, psychologique, sans aucune transposition quelconque dans l'ordre de la fantaisie poétique !

Si mes lectures subséquentes de ce travail me font faire quelque découverte, je vous le dirai de suite. Le style embrouillé de ce monsieur est bien gênant. Vous parlez autrement mieux dans votre méditation sur Haydn du triomphe de l'élément apollinien, c'est-à-dire de cette science infinie, illimitée qui engendre pour l'auditeur sagace cette impression « d'accalmie bienfaisante », de sérénité, de repos, de bonheur, de plénitude. Et ce ton d'humilité qui se joue de l'exaltation dionysiaque de sa fantaisie... C'est l'antipode de Wagner comme mystique et esprit. Comme on sent l'esprit de prière, de contemplation chez ce fervent chrétien d'une âme incomparable ! L'intelligence égale la candeur, d'où l'aspect de logique impeccable, le travail soigné de ses développements thématiques si savants que l'impression de sérénité, de candeur, de perfection en est décuplée, et tout cela avec la distinction et la discrétion d'un grand seigneur. Ce fils de forgeron a une âme vivante, agissante, géniale, pleine de charme comme celle de Gabriel Fauré, petit-fils de boucher.

[...]

[P.-S.] — Merci de m'avoir signalé le livre sur Vivaldi ; je vais tâcher de me le procurer, car Vivaldi est avec Scarlatti et Monteverdi le plus grand génie de l'Italie musicale. Il y a une telle perfection dans « l'âge d'or italien » que lorsqu'on a cité un nom, on regrette d'être injuste pour le voisin passé sous silence.

Aix-en-Provence, 18 mars 1949. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.

Que devez-vous penser de moi? Ces lignes ne peuvent plus servir de réponse à une lettre que vous avez datée du 2 septembre de l'an dernier! Il faut déjà songer à répondre aux demandes nouvelles relatives au festival de juillet prochain!

Il ne sera plus exclusivement consacré à Mozart: des maîtres de « l'âge d'or italien » y figurent, puis des modernes français et étrangers (une séance de musique de chambre consacrée à Fauré). Pour Mozart, tous les efforts porteront sur *Don Juan*<sup>1</sup> dont on projette cinq représentations avec les premiers sujets de la présente époque! Nous aurons le fameux Orchestre de chambre de Lausanne, etc., etc., le non moins fameux [*Nuovo*] *Quartetto italiano*.

Un concert religieux à la cathédrale comme l'année dernière, consacré à Mozart; un concert de musique de chambre de Schubert, dont on signale, un autre jour, l'exécution de la cinquième symphonie, et d'une symphonie de Haydn (en *ut*?) mais je ne sais laquelle — et il y en a quelques-unes!

Plus modestement, nous avons mis sur nos pupitres l'édition complète des quatuors de Haydn dont j'ai découvert, en notre vieille demeure, un exemplaire; cette découverte faite (avec quelle joie!), nous avons débuté par une lecture, en somme acceptable, du quatuor dit des « Quintes » (*ré mineur*), du *Kaiserquartett*, et, à ma demande, du dernier numéro de l'op. 20 en *la majeur*. J'y ai fait la découverte (l'*adagio* en *mi majeur*) dont le début, ô surprise, m'a plongé subitement dans l'atmosphère du fameux quintette de *Così fan tutte*... Nous allons continuer pendant une quinzaine encore, j'espère, à feuilleter cet admirable trésor où dorment encore pour moi bien des révélations!

[...]

<sup>1</sup> Le programme du 2<sup>e</sup> festival, outre de nombreuses analyses de G. de Saint-Foix, contient (pp. 40-41) encore un article intitulé: « *Don Juan* » avant et après Mozart.

P.-S. — Je suis entièrement d'accord avec vous pour ce qui est des appréciations critiques sur le travail de M. Blume relatif aux quatuors de Haydn : tout cela peut être digne de remarque, mais cela s'enveloppe de nuages très germaniques — et on cherche un peu la conclusion.

*Aix-en-Provence, 27 décembre 1949. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Avec un ami tel que vous l'êtes pour nous, l'on cherche toujours à reprendre la conversation sur le point où on l'avait interrompue ; et il s'agissait<sup>1</sup> des quatuors de Haydn, de ceux que la radio vous avait permis d'entendre, et de ceux qui manquaient encore à votre appel. Je m'abonnerais volontiers et avec empressement à suivre le défilé de ces créations magnifiques pour m'en pénétrer davantage à chaque audition ! J'aurais alors un véritable répertoire de ces chefs-d'œuvre — comme je me flatte de posséder auditivement ceux de Mozart.

Avez-vous pu obtenir quelque écho des splendeurs que nous avons eues ici, à notre disposition, peut-on dire, l'été passé ? J'aimerais pouvoir causer avec vous d'une telle prodigalité ; mais c'est de toute chose, en réalité, que j'aimerais causer avec vous, mon très cher ami...

J'ai entendu une très belle exécution du quatuor de piano (le second, le plus connu) de Fauré avec Marguerite Long. Et que vous dire d'un *Don Juan* donné au milieu de décors se rejoignant ou se disjoignant dans le plus complet silence ? Au lieu de ces interruptions trop fréquentes qui, autrefois, dépeçaient à vif l'im périssable flot musical...

Le chef d'orchestre Hans Rosbaud nous a servi des danses réellement ineffables de l'année 1791, un concerto de violon en

<sup>1</sup> Dans une lettre de P. Saudan non conservée.

*sol* par un Belge qui doit être aujourd'hui le roi du violon<sup>2</sup> (quel ineffable andante!) et la *Linzer Symphonie* dont le mouvement lent a réellement embaumé toute ma jeunesse...

[...]

<sup>2</sup> Arthur Grumiaux.

58

*Saint-Maurice, 26 novembre 1950. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.*

J'ai eu récemment de vos nouvelles par M<sup>me</sup> Bugnion qui me dit que votre santé est meilleure. Peut-être allez-vous pouvoir reprendre une certaine activité musicographique. Je bénirai le ciel avec vous si votre travail vous était rendu. Quelle douloureuse épreuve ce fut pour vous que d'être frustré de tout ce qui faisait votre vie! Croyez bien, cher ami, que je ne vous ai pas oublié pendant toute cette pénible période. Ma dernière lettre vous a été adressée dans le courant de mai ou juin (plutôt)<sup>1</sup>. Je ne savais pas alors que vous étiez si fatigué. Je ne sais si elle vous est parvenue et si vous avez pu en prendre connaissance.

J'ai beaucoup entendu de quatuors de Haydn cet été, au pick-up d'un gramophone parfait, en compagnie de M<sup>me</sup> Bugnion. Sur les quatre-vingt-trois quatuors, il n'y a que douze quatuors que je n'ai jamais entendus, [dont] je n'ai pas vu la musique : trois de l'op. 33, quatre de l'op. 50, deux de l'op. 64, deux de l'op. 71.

Je crois vous avoir dit dans cette lettre de juin que le studio de Zurich donnait l'audition complète des quatuors. Ils sont à l'op. 20, n° 5. J'ai été très intéressé par les op. 9 et 17, notamment l'op. 17, n°s 1<sup>a</sup> et 5, l'op. 9, n°s 3 et 6. Je fais mes délices de la version pour quatuor des *Sept Paroles du Christ* précédée d'une introduction et suivie d'un *terremoto*. Ces huit adagios sont

<sup>1</sup> Elle n'est pas parvenue à son destinataire. Voir lettre suivante.

<sup>2</sup> Ce numéro est mis en évidence par l'auteur.



d'une vérité, d'une tendresse, d'une humanité sublimes. L'amour de Haydn pour le Christ m'émeut et me tonifie au suprême degré. Vous savez la perfection absolue du métier de Haydn, de son écriture pour quatuor, mais ce qui est bouleversant, c'est l'inspiration mystique, d'une noblesse tendre et tragique, humble et magnanime. Comme il a décrit le drame du Calvaire, les affres du vendredi saint, la tendre bonté de Jésus, son pardon, sa miséricorde (« J'ai soif » — « Aujourd'hui, tu seras au paradis avec moi ») ! Je ne m'imaginai pas auparavant que Haydn avait une telle vie intérieure. Emouvoir, bouleverser avec des moyens si simples, avec des phrases mélodiques si vraies !

[...]

59

*Aix-en-Provence, 14 décembre 1950. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

Votre lettre du 26 novembre m'a été bien douce à lire, mais je dois vous dire que celle du mois de juin ne m'est pas parvenue : je le regrette vivement, car elle m'aurait été un grand réconfort dans ma grande fatigue et dépression nerveuse : merci de vos bonnes prières qui m'obtiennent le rétablissement de ma santé ! Je n'ai pu encore reprendre mes travaux, et c'est pour moi une dure épreuve depuis mes articles sur Monteverdi pour le festival d'Aix<sup>1</sup>, et, au printemps dernier, mon importante étude fournie à Salzbourg (au Mozarteum) (*Les diverses orientations des symphonies de Mozart 1771*) qui a dû paraître en langues française et allemande<sup>2</sup>...

<sup>1</sup> Il s'agit notamment, dans le programme du 3<sup>e</sup> festival d'Aix, en 1950, d'un commentaire d'*Orfeo*, de Monteverdi. - Obligeante communication de M. D. Guelfi, de la Bibliothèque Méjanès.

<sup>2</sup> *La jeunesse de Mozart : 1771. Les diverses orientations de la symphonie*, dans *Mozart-Jahrbuch*, publié par la Fondation internationale Mozarteum, Salzbourg, 1950, pp. 14-23. - Trad. allemande, *ibidem*, pp. 116-126, sous le titre : *Die Jugend Mozarts : 1771. Zum Studium der verschiedenen Stileinflüsse in der Symphoniekomposition.*

La page que vous m'envoyez sur Haydn est une pure merveille... Vive et rythmée, caractéristique, tout est au plus haut point « haydnien »... Vous êtes un grand musicologue!

Je suis bien de votre avis sur sa vie intérieure, telle qu'on n'en a pas soupçonné chez les plus grands mystiques... Je comprends votre émotion religieuse et je la partage!

[...]

60

*Aix-en-Provence, 2 janvier 1952. - Georges de Saint-Foix à Paul Saudan.*

[...]

Aidé de ma femme, qui me sert de secrétaire et de soutien moral — bien qu'elle soit souvent déprimée — j'ai terminé *L'âge d'or de la musique italienne*... mais c'est seulement un livre de trois cents pages environ, quand j'aurais souhaité un ouvrage fouillé de plusieurs volumes; pour cela, il aurait fallu des circonstances de santé différentes et beaucoup plus de temps libre<sup>1</sup>. — Notre projet sur l'œuvre immense de Haydn que j'aurais pu entreprendre (avec votre aide, bien entendu) demeurera, je le crains, dans le domaine des rêves!

J'ai fait en 1950 un travail sur les symphonies de Mozart (1771) qui a paru, en français et en allemand, au Mozarteum de Salzbourg<sup>2</sup> et, puisque vous désirez en avoir le manuscrit — que je possède ici — je vais vous l'envoyer, heureux de vous faire ce plaisir. Vous serez bien aimable, après en avoir pris connaissance ou copie, de me le renvoyer, mais prenez largement votre temps!

Merci encore de tout ce que vous dites d'incomparable sur mon œuvre! Hélas! mon état actuel ne me permet pas de la continuer sur la même échelle.

[...]

<sup>1</sup> Voir lettre suivante, note 1.

<sup>2</sup> Voir lettre précédente, note 2.

[*Saint-Maurice*], 11 décembre 1953. - Paul Saudan à Georges de Saint-Foix.

[...] J'ai appris qu'un livre allait paraître bientôt chez Desclée de Brouwer, *L'âge d'or italien*, dans une nouvelle collection qui aura une grande diffusion auprès des Jeunesses musicales. Je me réjouis sincèrement de le connaître, car même si vous n'avez pas pu donner tout l'approfondissement que vous auriez aimé et qui vous est naturel — témoin le grand monument que vous avez élevé à la gloire de Mozart — cependant votre livre sera un guide précieux d'initiation et de culture pour de nombreuses personnes et même pour des gens avertis. Votre connaissance de la musique du XVIII<sup>e</sup> siècle est unique, quel que soit le pays que vous étudiez. Commencez-vous à Monteverdi, à Corelli, à Vivaldi, ou encore auparavant? Je crois bien que c'est Monteverdi [qui] est le premier à se servir de l'orchestre et d'instruments pour accompagner ses *Vêpres*, ses madrigaux.

Je suis certain que votre beau livre sera très lu<sup>1</sup>, surtout s'il est lancé dans une collection agréée par ce mouvement des Jeunesses musicales, qui existe partout, dans tous les pays.

[...]

<sup>1</sup> Sur le conseil de M. Marc Pincherle (lettre de M<sup>me</sup> de Saint-Foix au chanoine P. Saudan, du 26 mars 1955), l'ouvrage sur *L'âge d'or de la musique italienne* ne sera pas publié en volume. M. Pincherle en fera paraître un unique chapitre intitulé : *Considérations nouvelles sur quelques caractères ou éléments de l'art italien*, dans la *Revue de musicologie*, vol. 36, 1954, pp. 99-115. Toutefois, deux ans après le décès de son mari, M<sup>me</sup> de Saint-Foix cédera aux instances de M. Aziz İzzet, directeur d'une éphémère revue d'Aix-en-Provence, *Les Quatre-Dauphins, Littérature, Musique, Arts*, et c'est ainsi que, dans quatre livraisons successives, paraîtront les fragments suivants de l'ouvrage :

I, 1956, pp. 87-101 : *Introduction. - I. Le dilettantisme promu source de l'histoire.*

II, 1956, pp. 98-115 : *II. Les castrats. III. Les grands violonistes.*

III, 1956, pp. 111-124 : *Leonardo Leo. J.-B. Pergolèse. Nicolo Jommelli.*

IV/V, 1957, pp. 216-219 : *Jean-Chrétien Bach et Mozart.*

Je m'intéresse toujours davantage à Haydn. Grâce aux Américains, tous les quatuors paraîtront, enregistrés en *long playing*<sup>2</sup>. Plus de quarante ont déjà été édités, notamment les op. 17, 20, 50, 51 (*Les Sept Paroles du Christ*), 76, 77, l'op. 1 et les deux quatuors op. 42 et 103. Le Quatuor *Pro Arte* avait enregistré [les op.] 54 et 55, 64, 74 et quatre quatuors de l'op. 33 avant la guerre de 1939.

J'étudie les douze messes de Haydn, je m'émerveille non seulement des six grandes messes de 1786/1802, *Nelson-*, *Pauken-*, *Theresien-*, *Schöpfungs-*, *Harmoniemesse*, mais la messe de Sainte-Cécile de 1770/1772, de l'époque du *Sturm und Drang*, est unique au monde, émue, fervente, passionnée, belle et longue comme la messe de Bach en *si*, avec le charme en plus.

Comme cette messe dure une heure et demie, Haydn en fit une plus courte dans le même esprit, c'est la *Missa Celensis* ou *Mariazeller Messe*, la plus populaire en Autriche, écrite en 1782. La messe avec orgue solo de 1766 en l'honneur de la sainte Vierge, la petite messe Saint-Jean de Dieu de 1778 et deux messes brèves complètent les six premières. Deux messes auraient été perdues. Les Autrichiens remettent au jour ces merveilles négligées, les Américains les enregistrent, on peut les étudier.

[...]

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute des enregistrements entrepris par *The Haydn Society* et réalisés par le Quatuor Schneider.

[*Saint-Maurice*], 25 mai 1954. - Paul Saudan à Madame la comtesse de Saint-Foix.

Quelle triste et douloureuse nouvelle votre lettre angoissée m'apporte ! Comme je suis avec vous, près de vous, par mes prières ferventes, fidèles, par mon souvenir à la sainte messe ! Comme j'aimerais pouvoir témoigner à votre cher mari toute mon admiration pour son œuvre si fouillée, bienfaisante, pour la noblesse de son caractère ! Dieu a donné une finesse d'âme et des facultés

de premier ordre à votre mari si humble, si modeste. Ne vous faites aucun reproche d'avoir cherché à ranimer ses belles facultés, par vos protestations, au moment où vous sentiez les premières atteintes de la maladie. Il est interdit de vous torturer à cause de vos impatiences. Acceptez avec humilité vos imperfections, vos faiblesses et tournez-les en amour de Dieu et en dévouement dans les soins que vous avez à donner à votre cher mari. La volonté de Dieu est toujours adorable, même et surtout quand nous souffrons. « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de ne pas être des saints. »<sup>1</sup> Dites votre *Fiat voluntas tua*, comme le Christ l'a dit au long de sa vie et au Calvaire, comme la Vierge au cœur transpercé par le glaive de douleur l'a prononcé en ne laissant pas son amour maternel se mettre au travers de la vocation de son Fils.

Sans doute la réalité est poignante, d'autant plus que le comte de Saint-Foix était une nature d'élite ; le charme de son caractère, la finesse de son esprit, la tendresse de son cœur, tout augmente nos souffrances dans la douloureuse épreuve qui le frappe et qui vous frappe moralement en premier lieu.

Comptez sur moi, chère Madame, sur mes prières persévérantes.

Je suis de cœur avec vous ; espérons, malgré la gravité de son état, que Dieu lui épargnera ainsi qu'à vous de trop souffrir.

[...]

Croyez, chère Madame et amie, à ma fidèle sympathie, à mes prières dévouées, à mon affection.

<sup>1</sup> Léon Bloy, *Lettre à l'abbé Cornuau*, 24 avril 1910, citée dans S. Fumet, *Mission de Léon Bloy*, Paris, 1935, p. 372.

*Saint-Maurice, 31 mai 1954. - Paul Saudan à Madame la comtesse de Saint-Foix.*

Comme je suis ému, bouleversé à la nouvelle de la mort du comte de Saint-Foix ! Sans doute bien des souffrances physiques et morales lui ont été épargnées, mais vous, chère Madame, quel

douloureux calvaire, avec ce coma de cinq jours, vous avez dû gravir !... Vous avez pu le soigner, le veiller, prier et le pleurer. Croyez-moi, il a compris le pardon que vous lui demandiez, sans pouvoir manifester — les malades frappés d'hémiplégie comateuse entendent tout mais la paralysie empêche toute manifestation.

Son charmant caractère, ses vertus d'humilité, de patience, de magnanimité, sa sainteté de vie et sa foi ardente l'ont fait entrer de suite dans la paix, le bonheur et l'Amour de Dieu. Nous admirions tous son beau génie, la capacité d'expression élégante de ses belles pensées profondes et originales. Quel bien il a fait et continuera de faire par son œuvre, par son grand *Mozart* et ses autres portraits !

Je viens de dire la sainte messe pour le repos de son âme, de cette âme belle et généreuse, je continue de prier pour lui et pour votre résignation, pour l'adoucissement de vos peines. Il n'y a que le temps et la prière soutenue qui apportent à votre âme, chère Madame, sérénité, certitude, paix confiante. Défendez-vous contre ces funestes sentiments réflexes de regret stérile, d'accusation amère, de dépit lancinant. Dieu ne les veut pas et tout cela ne peut faire aucun bien à l'âme de votre cher mari, ni à la vôtre. Vivez en vous sanctifiant, en continuant d'aimer la musique et la nature qu'il aimait tant. C'est la meilleure façon de lui montrer la pérennité de votre souvenir ému et reconnaissant.

Je m'incline respectueusement, Madame et chère amie, devant votre douleur, je vous redis mon amitié, ma sympathie et mes prières persévérantes.

[...]

## INDEX DES NOMS PROPRES

- Adler, Guido : 138  
 Agaune, v. Saint-Maurice  
 Aix-en-Provence : 146, 154, 159, 166,  
     168, 170, 172, 182, 185, 190, 195-  
     196, 202-203, 219, 221-222, 225,  
     227, 229  
 Albeniz, Isaac : 191  
 Allemagne : 197, 200, 204-205, 211,  
     217, 220, 222, 225  
 Amérique : 203, 230  
 Angleterre : 212, 217, 221  
 Apponyi, comte : 197, 212  
 Aristote : 199  
 Athènes : 194  
 Arveyes (VD) : 160  
 Autriche : 141, 145, 176, 212, 216,  
     219, 230  
  
 Bach, Jean-Christien : 229  
 — Jean-Sébastien : 147, 155, 163, 166,  
     180, 192-193, 201, 205-208, 230  
 — Philippe-Emmanuel : 161, 187-188  
 Bâle : 139  
 Bavier, P.-Antoine de - : 218  
 Beethoven, Ludwig van - : 142, 145,  
     148, 160, 171, 186, 192-193, 200,  
     203-205, 212-213, 218  
 Belgique : 206, 219, 226  
 Bellaigue, Camille : 164  
 Bertati, Giovanni : 148  
 Bloy, Léon : 231  
 Blume, Friedrich : 141, 143, 185, 204,  
     217, 220, 222-223, 225  
 Boccherini, Luigi : 210, 214, 218  
  
 Bosshart, Pierre : 139  
 Bossuet : 189, 191  
 Botstiber, Hugo : 140  
 Bour, Ernest : 219  
 Brahms, Johannes : 185-187, 198, 205  
 Breitkopf & Härtel : 143, 215  
 Brenet, Michel : 141  
 Broquet, Louis : 160  
 Bruckner, Anton : 205  
 Bruges : 195, 197  
 Budapest, Quatuor de - : 165  
 Buenzod, Emmanuel : 160-161, 164,  
     167-168, 209  
 Bugnion, Mme Céline : 170, 172-173,  
     175, 177, 182, 190, 195, 198, 201,  
     203, 205, 207, 222, 226  
 — Edouard : 170  
  
 Chamonix : 180  
 Chopin, Frédéric : 156-157, 161, 174  
 Cimbrì, Eligio : 160, 162  
 Claudel, Paul : 189  
 Clerc, André : 160  
 Cobbett : 217  
 Corelli, Archangelo : 229  
 Cornuau, abbé : 231  
 Cöthen : 208  
 Croiset, Alfred : 217  
 Curzon, Henri de - : 158  
  
 Danube : 186  
 Da Ponte, Lorenzo : 148  
 Debussy, Claude : 161, 174, 182  
 Dent, Edward : 148

- Desarzens, Georges : 160  
 — Victor : 160  
 Desclée de Brouwer : 137, 148, 182,  
 185, 195, 197-198, 202, 206, 218,  
 229  
 Deutsch, Otto Erich : 139  
 Dittersdorf, Karl Ditters von - : 209  
 Dufourcq, Norbert : 177, 191, 218  
 Dvořak, Anton : 185-186
- Edimbourg : 210, 213  
 Einstein, Alfred : 143, 147, 203  
 Erdödy, comte : 197, 212  
 Eulenburg : 141  
 Europe : 158, 177, 186
- Falla, Manuel de - : 191  
 Fatou, Raymond : 182, 185, 202  
 Faure, Gabriel : 206  
 Fauré, Gabriel : 159 et *passim*  
 Félisaz, Mme Alphonse : 180  
 Fleury, Paul : 170  
 Florence : 157  
 France : 154, 175, 179, 182-183, 194-  
 199, 205, 224  
 François de Sales (saint) : 189  
 Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse :  
 170, 211  
 Fries, comte de - : 213  
 Fuchs, Aloys : 179  
 Fumet, Stanislas : 137, 231
- Gay, Maurice : 166  
 Geiringer, Karl : 145, 197, 211, 213  
 Genève : 151  
 Gluck, Christoph-Willibald : 165  
 Goethe : 171  
 Göttweig : 141, 143, 145  
 Goya : 151  
 Grandjean, Marcel : 160  
 Gray, Cecil : 217, 221  
 Grèce : 170, 175, 180, 183, 194-195,  
 198, 205, 207  
 Grieg, Edward : 187  
 Grumiaux, Arthur : 226  
 Guelfi, Dominique : 202, 227
- Haendel, Georg-Friedrich : 154-155,  
 157  
 Haller, Mgr Louis : 160
- Havre (Le) : 158  
 Haydn, Joseph : *passim*  
 Hoffmeister, Franz Anton : 141, 146  
 Hollande : 178  
 Homère : 171  
 Honnauer, Leontzi : 204  
 Humbert, Georges : 171  
 Hummel : 211
- Ibert, Jacques : 218  
 Indy, Vincent d' : 212  
 Italie : 142, 157, 178-179, 202, 206-  
 207, 218-219, 221-224, 228-229  
 Izzet, Aziz : 229
- Jacquín, Gottfried von - : 146  
 Jean de la Croix (saint) : 189  
 Jommelli, Nicolo : 229
- Köchel, Ludwig von - : 143, 147, 158,  
 176, 179, 203-204  
 Koželuch, Leopold Anton : 204
- Lachès : 217  
 La Fontaine : 189  
 Larousse : 177, 191, 204  
 Larsen, Jens Peter : 143  
 Latil, Dr Leo : 185  
 Lausanne : 151, 160, 170, 224  
 Lebret, Jean : 196  
 Leipzig : 139, 208  
 Leo, Leonardo : 229  
 Léopold, grand-duc de Toscane : 157  
 Liszt, Franz : 167  
 Litolff : 196, 220  
 Lobkowitz, prince : 197, 213  
 Londres : 140-141, 185-186, 197, 203,  
 212, 214-215, 217  
 Long, Marguerite : 225
- Mahler, Gustav : 205  
 Mannheim : 209  
 Martigny : 163, 180  
 Matt, Charles : 160  
 Maclair, Camille : 173  
 Méditerranée : 170, 175, 180, 183, 199,  
 202, 205  
 Mellottée : 148  
 Mendelssohn-Bartholdy, Félix : 161-  
 164, 213



- Michel-Ange : 189  
 Milan : 176, 178-179, 181-182, 187, 203  
 Mompou, Federico : 191  
 Monteverdi, Claudio : 223, 227, 229  
 Mozart, Léopold : 139, 158, 215-216  
 — Mme Léopold : 149  
 — Maria-Anna (Nannerl) : 139  
 — Wolfgang-Amadeus : *passim*  
 Munich : 158, 219
- Nice : 162  
 Normandie : 199  
 Nuovo Quartetto italiano : 218, 224
- Oxford : 210
- Paisiello, Giovanni : 140, 146  
 Paris : 140, 147, 152-153, 161, 178-179, 185-186, 201, 204, 207, 214, 219, 222  
 Paul de Russie, grand-duc : 211  
 Paumgartner, Bernhard : 139  
 Pergolèse, Jean-Baptiste : 229  
 Peters : 173, 196  
 Pfannkuch, Wilhelm : 141  
 Picker, Lucien : 160  
 Pierre d'Alcantara (saint) : 189  
 Pincherle, Marc : 221, 229  
 Platon : 217  
 Pohl, Carl Ferdinand : 140, 217  
 Porta, José : 160  
 Potter, Philipp : 212  
 Pro Arte, Quatuor - : 230  
 Provence : 154, 202, 205, 207, 219  
 Prusse, roi de -, v. Frédéric-Guillaume  
 Pustet, Anton : 139
- Racine : 189  
 Ribaupierre, Institut de - : 160  
 Riemann, Hugo : 171  
 Rimbaud : 189  
 Rosbaud, Hans : 219, 225  
 Rostand, Claude : 206  
 Rousseau, Jean-Jacques : 189, 191
- Saint-Foix, Mme Georges de - : 151, 153, 195, 205, 219, 228-229  
 — Jacques de - : 199
- Saint-Maurice d'Agaune : 139, 150-151, 157, 160, 170, 179-180, 183, 196, 201, 203  
 Saint-Saëns, Camille : 163, 201  
 Salomon, Johann Peter : 197, 212  
 Salzboung : 139, 179, 227-228  
 Sandberger, Adolf : 143  
 Saudan, Mme Benjamin : 163  
 Scarlatti : 223  
 Schmid, Ernst Fritz : 141  
 Schmidt-Görg, Joseph : 204  
 Schneider, Quatuor - : 230  
 Schubert, Franz : 145, 163 et *passim*  
 Schumann, Robert : 155-156, 160-161, 163-164, 173, 175, 185-186, 194  
 Schünemann, Georg : 185  
 Schwarzenberg, prince de - : 214  
 Schweitzer, Albert : 208  
 Shakespeare : 171  
 Sibelius, Jean : 187  
 Sienna : 152  
 Sinding, Christian : 185  
 Socrate : 217  
 Solon : 217  
 Sophocle : 175, 208  
 Sottens : 195  
 Spohr, Ludwig : 169  
 Stamitz, Johann : 209  
 Strauss, Richard : 205  
 Stravinsky, Igor : 195  
 Suisse : 172, 182  
 Svendsen, Johann : 185
- Tchaïkovsky, Pierre : 186  
 Telemann, Georg Philipp : 208  
 Tenschert, Roland : 141  
 Thérèse d'Avila (sainte) : 189  
 Tomasini, Luigi : 188  
 Toscane, grand-duc de -, v. Léopold  
 Tost, Johann : 197, 211  
 Touraine : 219  
 Tovey, Donald : 217, 221
- Valéry, Paul : 189-191  
 Van Beethoven, v. Beethoven  
 Van den Borren, Charles : 206  
 Van der Weyden : 151  
 Vanhall, Johann Baptist : 209  
 Velasquez : 151

Verlaine, Paul : 194  
Vichy : 199  
Vienne : 137-138, 197, 204, 211, 213-  
214  
Villars-sur-Ollon (VD) : 160  
Virgile : 190, 210  
Vivaldi, Antonio : 152, 208, 221, 223,  
229

Wagner, Richard : 205, 223  
Waldersee, Paul von - : 204  
Wessely, Othmar : 204  
Wolfenbüttel : 141  
Wyzewa, Teodor de : 137, 139, 141-  
142, 144, 182, 185, 188, 192, 206  
Zurich : 226

## TROISIÈME PARTIE

# Norbert Viatte

Un jour, j'espère, ma solitude sera parfaite : je posséderai l'éternité dans le moment présent. Si seul alors, et plus seul je serai, plus réellement je dirai : « Notre Père »... En vérité, j'aurai trouvé mes frères.



# I

## Essai de bibliographie

par

André DONNET

*Une légende s'était formée autour de M. Viatte — lui-même n'y était peut-être pas étranger — selon laquelle il écrivait peu et non sans éprouver les angoisses de l'auteur devant la page blanche. Il y a là sans doute une part de vérité: souvent, en effet, M. Viatte ne se résignait à rédiger un texte que pressé par ses amis ou par l'obligation de tenir une promesse qui le torturait à peine l'avait-il donnée.*

*Cependant, quoi qu'il en soit de cette réalité, nous avons recensé, dans les revues mensuelles seulement, près de cent cinquante articles, dont les deux tiers sont anonymes, et, sur ce nombre, un quart sont des articles qu'il a écrits pour rendre service à des confrères employés dans le ministère paroissial, encore plus entrepris ou accablés que lui-même. Mais nous sommes pourtant loin du compte avec le chiffre que nous venons de formuler, car nous nous sommes trouvés, nos collaborateurs et nous-même, devant de grandes difficultés pour identifier d'une manière certaine, dans les Bulletins paroissiaux de la Suisse romande, les textes anonymes parus de 1944 à 1953 notamment: nous avons par conséquent renoncé à faire figurer dans la bibliographie de M. Viatte ceux dont nous doutions qu'il en fût l'auteur.*

*La rédaction de ces bulletins, qu'il a assumée de 1943 à sa mort, a constitué pour lui une lourde charge, qui a accaparé une notable partie de son temps: mois après mois articles à lire, à écrire, à censurer, épreuves à corriger, et aussi — il faut le noter ici, puisqu'elles ne peuvent*

prendre place dans la bibliographie — les innombrables légendes à élaborer, le plus souvent à improviser à l'imprimerie même, pour les figures ou les planches insérées dans les fascicules mensuels.

Nous l'avons déjà signalé, M. Viatte n'a pas été en mesure d'entreprendre un ouvrage de quelque envergure. La plupart de ses écrits sont des articles de circonstance parmi lesquels, outre les chroniques du collège rédigées à l'époque où il était étudiant, on relève en petit nombre des comptes rendus d'ouvrages, des nécrologies, des traductions, enfin deux commentaires de grands textes. Mais les textes brefs dispersés dans les bulletins paroissiaux et qui maintenant sont à peu près inaccessibles, ne méritent pas de tomber dans l'oubli ou l'indifférence ; il faut souhaiter qu'un jour on les réunisse dans une petite anthologie sur l'année liturgique, avec quelques illustrations accompagnées des admirables légendes que M. Viatte a composées au courant de la plume.

\* \* \*

Nous n'aurions pu dresser cet essai sans le précieux et actif concours que nous ont accordé les Rév. Mère supérieure Marie Wuilloud et Rév. Sœur Mathilde Kaiser, de l'Œuvre Saint-Augustin, à Saint-Maurice, M. le chanoine Louis Ducrey, curé-doyen de Bagnes, MM. les chanoines Léon Dupont Lachenal, Jean-Marie Theurillat et Leo Müller, de l'Abbaye de Saint-Maurice, et M. Maurice Chappaz. A tous, nous exprimons ici notre très vive gratitude.

A. D.

## ABRÉVIATIONS

*A l'écoute...* = *A l'écoute des martyrs*. Bulletin des Compagnons de Saint-Maurice, nos 1-22, 1959-1966. (Multigraphié.)

*Bull. par.* = *Bulletin paroissial*, Saint-Maurice, Imprimerie de l'Œuvre Saint-Augustin, 1943-1967.

Sans autre indication, il s'agit du spécimen mensuel mis à la disposition des curés de la Suisse romande pour le bulletin de leur propre paroisse. Quelques articles seulement sont signés d'initiales : V. ou N. V.

*Bull. par. de Bagnes*, Saint-Maurice, Imprimerie de l'Œuvre Saint-Augustin, 1938-1960.

M. Viatte s'est ici substitué à son confrère et ami le curé de la paroisse et, pour signer ses articles, lui a emprunté son titre et même une fois son nom ; à deux reprises seulement, M. Viatte les a signés de son propre nom. Il nous a paru inutile de distinguer ces articles par un signe particulier. Les articles sans titre sont ici, soit indiqués par leur incipit mis entre guillemets, soit munis d'un titre donné par l'éditeur et placé entre crochets.

C. r. = compte rendu.

*ESM* = *Echos de Saint-Maurice*. Revue éditée par l'Abbaye et le Collège de Saint-Maurice, 1921-1966.

Dès 1928 où l'année de la publication concorde avec l'année civile, nous n'indiquons plus que cette dernière, d'autant plus qu'à partir de 1943, il y a une erreur dans la numérotation des années de la revue (les années 1942 et 1943 sont dites toutes deux 41<sup>e</sup> année).

n. ch. = non chiffré.

### *Nota bene*

Les articles non signés sont marqués d'un astérisque placé à la suite du titre (\*).

Les titres sommaires sont explicités entre parenthèses rondes.

### 1921

- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XX<sup>e</sup> année, 1921/1922, pp. 178-181.

### 1922

- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XX<sup>e</sup> année, 1921/1922, pp. 226-229.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XX<sup>e</sup> année, 1921/1922, pp. 274-277.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XXI<sup>e</sup> année, 1922/1923, pp. 44-46.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XXI<sup>e</sup> année, 1922/1923, pp. 114-116.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XXI<sup>e</sup> année, 1922/1923, pp. 163-165.

### 1923

- Auguste Viatte, *Le catholicisme chez les Romantiques*, Paris, 1923, 400 p. - C. r. sous le même titre dans *ESM*, XXI<sup>e</sup> année, 1922/1923, pp. 228-230.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XXII<sup>e</sup> année, 1923/1924, pp. 20-22.
- En collaboration avec André Chaperon : *Chronique* (du collège), dans *ESM*, XXII<sup>e</sup> année, 1923/1924, pp. 87-89.

### 1929

- *Le centenaire d'un fou* (Ernest Hello), dans *ESM*, 1929, pp. 108-116.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, 1929, pp. 234-237 ([signée :] « A. Zinal-Roten, chroniqueur intérimaire »).
- *La royauté du pape*, dans *ESM*, 1929, pp. 252-255.



### 1930

- G. Arnaud d'Agnel, *Saint Vincent de Paul, maître d'oraison*, Paris, 1929, VIII + 253 p. - C. r. dans *ESM*, 1930, p. 32.
- *Bulletin bibliographique*, dans *ESM*, 1930, pp. 62-64.
- *Saint Augustin*, dans *ESM*, 1930, pp. 159-167.

### 1931

- *Introduction à l'étude de Virgile*, dans *ESM*, 1931, pp. 34-41.
- *Luigi Rossi (1903-1931)*. (Nécrologie), dans *ESM*, 1931, p. 269.
- *Lettre à Edmond Humeau sur la composition française*, dans *ESM*, 1931, pp. 337-339.

### 1932

- *Art gothique*, dans *ESM*, 1932, pp. 97-106.

### 1933

- *Sagesse humaniste*. Pour le quatrième centenaire de la naissance de Montaigne, 28 février 1533, dans *ESM*, 1933, pp. 25-28.
- *Chronique* (du collège), dans *ESM*, 1933, pp. 94-96 ([signée :] « Gilbert Zinal-Roten »).

### 1936

- Raoul Snell, *Miscellanées*, Saint-Maurice, [1935], 185 p. - C. r. dans *ESM*, 1936, p. 167.
- *Autour d'un millénaire* (Horace), dans *ESM*, 1936, pp. 249-250.

### 1937

- *A propos de l'honneur*, dans *ESM*, 1937, pp. 75-77.
- *Le Codex Rubaeuallis de la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Maurice* (de l'Imitation de Jésus-Christ), dans *ESM*, 1937, pp. 251-258.

## 1938

- En collaboration avec P[aul] Imesch, traduction de : Rainer Maria Rilke, *Sexte et bénédiction*, dans *ESM*, 1938, pp. 61-62.

## 1939

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1939, p. 1.
- [*Remerciements pour l'installation d'un nouveau curé*], dans *Bull. par. de Bagnes*, février 1939, pp. 2-3.
- *Notre-Dame de la Sagesse* (Tableau du maître-autel à la chapelle du collège, par Marguerite Naville), dans *ESM*, 1939, pp. 146-147.
- *Quelques réflexions* («Voilà donc revenus les temps durs, les temps d'épreuves...»), dans *Bull. par. de Bagnes*, octobre 1939, pp. 3-4.

## 1940

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1940, p. 1.
- *Jubilé* (Vingt-cinquième anniversaire de l'ordination du chanoine Joseph Roudit), dans *Bull. par. de Bagnes*, septembre 1940, p. 3.

## 1941

- *La Confrérie du Saint-Sacrement*, dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1941, p. 4.
- *Œuvres du peintre Paul Monnier à Saint-Maurice* (I. Deux mosaïques à l'église de l'Abbaye. II. Scolasticat des pères capucins), dans *ESM*, 1941, pp. 10-12, 64-68 et 191-193.
- *Quelques réflexions à propos de la dédicace de notre église paroissiale*, dans *Bull. par. de Bagnes*, août 1941, pp. 4-5.

## 1942

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1942, pp. 1-2.
- *Des criminels*, dans *Monat-Rosen*, 87<sup>e</sup> année, 1942/1943, pp. 172-174.

### 1943

- Jean Cuttat, *Les Chansons du Mal au Cœur*, Porrentruy, 1942, 69 p. - C. r. sous le titre : *Un jeune poète*, dans *ESM*, 1943, pp. 122-123.
- † M. le chanoine François-Marie Bussard, dans *ESM*, 1943, pp. 239-241 (Extrait de l'*Echo illustré* du 28 août 1943).
- *Cet hiver, renouveau spirituel*, dans *Bull. par. de Bagnes*, novembre 1943, pp. 4-6.

### 1944

- [Vœux de Nouvel An], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1944, pp. 1-2.
- *L'Œuvre du 14 novembre 1943* (Bénédiction de la chapelle de Prarreyer), dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1944, pp. 12-13.
- *Quelques recommandations, en passant* (Les Pâques - La Semaine Sainte - Les couronnes mortuaires), dans *Bull. par. de Bagnes*, avril 1944, pp. 3-5.
- *Carmen* (pour les cinquante ans d'enseignement du chanoine François Tonoli), dans *ESM*, 1944, pp. 173-174.
- *Carmen ad Excellentissimum Episcopum Sedunensem Victorem Bieler* (pour le vingt-cinquième anniversaire de son épiscopat), dans *ESM*, 1944, pp. 193-194.
- *Un regard en arrière*, dans *Bull. par. de Bagnes*, décembre 1944, p. 5.

### 1945

- [Vœux de Nouvel An], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1945, p. 1.
- *Echos de la fête du 8 octobre en faveur de la chapelle de Prarreyer - Dernier mot*, dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1945, pp. 15-16.
- *A mes chers malades*, dans *Bull. par. de Bagnes*, février 1945, pp. 4-5.
- En collaboration avec Charly Guyot, Ernest Dutoit et Gilbert Guisan : *Textes français*, t. IV (Morceaux choisis du XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles), Lausanne, Payot, 1945, 367 p. [M. Viatte s'est occupé des textes du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 7-102].

## 1946

- *Réflexions pour le jour de la Toussaint*, dans *Bull. par. de Bagnes*, novembre 1946, pp. 1-2.

## 1947

- *A qui aller ?* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1947, pp. 10-11.
- [En collaboration avec le chanoine Paul Fleury :] (*Numéro spécial consacré à Nicolas de Flue*) (\*), dans *Bull. par.*, mai 1947, pp. 2-19.
- *Sur « La Cantate à trois voix » de Paul Claudel*, dans *Nova et Vetera*, 1946/1947, pp. 209-216.

## 1948

- *Une jeunesse en grand péril*, dans *Bull. par. de Bagnes*, février 1948, pp. 6-8.

## 1949

- *A propos de la sécheresse*, dans *Bull. par. de Bagnes*, août/septembre 1949, pp. 4-5.
- *Le protecteur de la Patrie* (\*), dans *Bull. par.*, septembre 1949, p. 2.
- *Notre fête patronale*, dans *Bull. par. de Bagnes*, octobre 1949, pp. 1-3.
- *Mauvoisin*, dans *Bull. par. de Bagnes*, octobre 1949, pp. 6-10.

## 1951

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1951, pp. 1-2.
- *Saint Augustin 354-430*, dans *La Galerie des hommes célèbres*, 7<sup>e</sup> partie : *Les écrivains célèbres* sous la direction de R. Queneau, t. I, Paris, 1951, pp. 156-159.
- *Notre école ménagère*, dans *Bull. par. de Bagnes*, août 1951, pp. 7-9.
- « *Il est des prières communes...* » (\*), (Le Rosaire), dans *Bull. par.*, octobre 1951, p. 3.
- *Reprise d'activité*, dans *Bull. par. de Bagnes*, novembre 1951, pp. 8-9.

## 1952

- *Saint Joseph (19 mars) (\*)*, dans *Bull. par.*, mars 1952, p. 5.
- *Echos du 4 mai* (Bénédiction de la chapelle des Vernays), dans *Bull. par. de Bagnes*, juin/juillet 1952, pp. 1-3.
- *Saint Augustin (\*)*, dans *Bull. par.*, août 1952, p. 9.
- *A propos de la Dédicace de notre église. Examen de conscience !...*, dans *Bull. par. de Bagnes*, août/septembre 1952, pp. 8-9.
- *Offrande à Notre-Dame des Ardents (\*)*, dans *La Chapelle des Vernays*, Sierre, 1952, p. 3 n. ch. ; *Notre-Dame des Ardents, secours des malades (\*)*, [et] *Reconnaissance (\*)*, *ibidem*, pp. 19 et 21 n. ch.
- En collaboration avec Charly Guyot, Ernest Dutoit et Gilbert Guisan : *Textes français*, t. IV, Lausanne, Payot, 2<sup>e</sup> édition, 1952, 367 p.

## 1953

- [*Notre jubilé marial*], dans *Bull. par. de Bagnes*, mai 1953, pp. 4-6.

## 1954

- Texte latin : *Hodie surrexit*, [pour un] motet à quatre voix mixtes d'Andrea Gabrielli, Lausanne, Foetisch, (1954), 4 p. (Fédération des Sociétés de chant du Valais. Concours cantonal 1954 à Sion. Chœur imposé à la première Division mixte.)
- Texte latin : *O Rex creator*, [pour un] motet à quatre voix mixtes de G. P. da Palestrina, Lausanne, Foetisch, (1954), 6 p. (Fédération des Sociétés de chant du Valais. Concours cantonal 1954 à Sion. Chœur imposé à la Division supérieure mixte.)
- *La Rencontre* (de la Vierge et du vieillard Siméon) (\*), dans *Bull. par.*, février 1954, p. 3.
- *La réponse de Lourdes (\*)*, dans *Bull. par.*, février 1954, p. 4.
- *L'aurore du salut (\*)*, dans *Bull. par.*, mars 1954, p. 2.
- *La Croix (\*)*, dans *Bull. par.*, avril 1954, p. 6.
- *L'Ascension*, dans *Bull. par.*, mai 1954, p. 4.
- *Mon Cœur te dit...*, dans *Bull. par.*, juin 1954, p. 2.
- *La Visitation de Dieu*, dans *Bull. par.*, juillet 1954, p. 4.

- *Quand je vous aime...* (\*), dans *Bull. par.*, août 1954, p. 4.
- *La gloire de la Croix* (\*), dans *Bull. par.*, septembre 1954, p. 10.
- *Les anges mêlés à l'œuvre de notre salut* (\*), dans *Bull. par.*, octobre 1954, p. 10.
- *La Vierge et Dieu*, dans *Bull. par.*, décembre 1954, p. 8.

## 1955

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1955, pp. 1-2.
- *Ceux qui attendent*, dans *Bull. par.*, janvier 1955, p. 9.
- *La flamme et la cendre* (\*), dans *Bull. par.*, février 1955, p. 2.
- *Simple coup d'œil* (\*) (Présentation d'« Athalie », tragédie de Racine), dans [*Programme des représentations théâtrales données par le*] Collège de Saint-Maurice, les 6, 12 et 13 février 1955, pp. 11-29 (pages impaires seulement).
- *Six pensées pour le temps de Carême* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1955, p. 2.
- *Le retour du Christ* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1955, p. 14.
- *Jésus, que ma joie demeure! C'est Toi qui es cette joie* (\*), dans *Bull. par.*, avril 1955, p. 6.
- *Nous sommes tous enseignés par Dieu* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1955, p. 4.
- *Glorifiez Dieu dans votre corps* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1955, p. 4.
- *Couronnée d'étoiles*, dans *Bull. par.*, août 1955, p. 6.
- *Patience* (\*), dans *Bull. par.*, septembre 1955, p. 3.
- *Réveillez-vous les Jeunes*, dans *Bull. par. de Bagnes*, octobre/novembre 1955, pp. 4-5.
- *Page de la reconnaissance* (Jubilé sacerdotal du chanoine Louis Ducrey), dans *Bull. par. de Bagnes*, octobre/novembre 1955, pp. 18-19.

## 1956

- *Hier, aujourd'hui, demain... Jésus toujours* (\*), dans *Bull. par.*, janvier 1956, p. 4.
- *Pensées pour le Carême* (\*), dans *Bull. par.*, février 1956, p. 2.

- *Les Plaideurs*, comédie. Analyse de la pièce (\*), dans [Programme des représentations théâtrales données par le] Collège de Saint-Maurice, les 29 janvier, 4 et 5 février [1956], pp. 9-10, 13, 15 et 18.
- *L'apprentissage de la douleur* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1956, p. 4.
- *Communion pascale*, dans *Bull. par.*, avril 1956, p. 6.
- *Le mystère de l'Eglise* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1956, p. 2.
- *La nuit de la Saint-Jean* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1956, p. 2.

### 1957

- *L'Enfant-Roi* (\*), dans *Bull. par.*, janvier 1957, p. 4.
- *Esther*, tragédie (Présentation de la pièce de Racine), dans [Programme des représentations théâtrales données par le] Collège de Saint-Maurice, les 17, 23 et 24 février 1957, pp. 9-25 (pages impaires seulement).
- *Le message de l'ange* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1957, p. 3.
- *L'eau, la nuit, le feu* (\*), dans *Bull. par.*, avril 1957, p. 9.
- *Frère Arnaud et sainte Angèle sur l'Eucharistie* (\*), dans *Bull. par.*, avril 1957, p. 13.
- *Pour le mois de mai* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1957, p. 4.
- *L'esprit de liberté* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1957, p. 2.
- *Vacances* (\*), dans *Bull. par.*, juillet 1957, p. 2.
- *Vacances paysannes* (\*), dans *Bull. par.*, août 1957, pp. 14-15.
- *Fatima* (\*), dans *Bull. par.*, octobre 1957, pp. 10-11.
- *Mystère de la Présentation* (\*), dans *Bull. par.*, novembre 1957, p. 4.

### 1958

- *Qu'est-ce que Nazareth?* (\*), dans *Bull. par.*, janvier 1958, p. 4.
- *La vision de Bernadette*, dans *Bull. par.*, février 1958, p. 4.
- *Le Médecin malgré lui* (Présentation de la comédie de Molière), dans [Programme des représentations données par le] Théâtre du Collège [de] Saint-Maurice, les 26 janvier, 1<sup>er</sup> et 2 février 1958, pp. 15, 17 et 19.
- *Comment je ferai mon carême* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1958, p. 2.

- *Le pécheur et le roi* (\*), dans *Bull. par.*, avril 1958, p. 2.
- *Le don de l'Esprit* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1958, p. 4.
- *O mon Dieu, Trinité que j'adore* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1958, p. 6.
- *Pour les Sept Douleurs* (\*), dans *Bull. par.*, septembre 1958, p. 6.
- [*Invitation à la mission paroissiale*], dans *Bull. par. de Bagnes*, novembre 1958, pp. 1-2.
- *Toussaint* (\*), dans *Bull. par.*, novembre 1958, p. 3.
- *Pie XII* (\*), dans *Bull. par.*, décembre 1958, pp. 14-15.
- *L'Abbaye de Saint-Maurice* [et] *Notes sur le Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice*, dans *Suisse Romane*, La Pierre-qui-vire, Ed. du Zodiaque, 1958, pp. 94-96 et pp. 124-125. (*La Nuit des temps*, vol. 8.)

### 1959

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1959, pp. 2-5.
- *Les Mages* (\*), dans *Bull. par.*, janvier 1959, p. 4.
- *La rencontre* (\*), dans *Bull. par.*, février 1959, p. 2.
- *Le chemin de la croix* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1959, p. 2.
- † *Edmond Bille, peintre et verrier*, dans le journal *La Liberté*, Fribourg, n° du 14/15 mars 1959.
- *Edmond Bille 1878-1959*, dans *ESM*, 1959, pp. 117-129.
- *Vers le Concile œcuménique* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1959, p. 12.
- Traduction française de : *Lettre du pape Jean XXIII à Louis-Séverin Haller, évêque titulaire de Bethléem, abbé primat de l'Ordre des chanoines réguliers de saint Augustin, du 25 mai 1959*, dans *ESM*, n° spécial (= *Les chanoines réguliers réunis en confédération*), juillet 1959, pp. 24-26.
- *Assomption* (\*), dans *Bull. par.*, août 1959, p. 2.
- *La Vierge et l'Avent* (\*), dans *Bull. par.*, décembre 1959, p. 2.
- *Aloys Burlet* (Nécrologie), dans *ESM*, 1959, pp. 316-317.

### 1960

- [*Vœux de Nouvel An*], dans *Bull. par. de Bagnes*, janvier 1960, pp. 2-4.



- *Jésus à Nazareth*, dans *Bull. par.*, janvier 1960, p. 8.
- *Incarnation* (\*), dans *Bull. par.*, mars 1960, p. 10.
- *Le « Mémorial » de Pascal*, dans *A l'écoute...*, n° 5, mars 1960, pp. 53-54, et n° 6, mai 1960, pp. 85-90.
- *Ascension* (\*), dans *Bull. par.*, mai 1960, p. 2.
- René Huyghe, *L'Art et l'Homme*, Paris, 1957-1958, 2 vol. - C. r. sous le même titre dans *Civitas*, 15<sup>e</sup> année, 1959/1960, pp. 574-575.
- Ernest Dutoit, *Domaines. Les idées et les mots*, Fribourg, 1960, 234 p. - C. r. sous le titre : *Domaines, de M. l'abbé Ernest Dutoit*, dans *ESM*, 1960, pp. 154-158.
- *Pour la fête du Sacré-Cœur* (\*), dans *Bull. par.*, juin 1960, p. 4.
- *Pour le mois du Précieux Sang* (\*), dans *Bull. par.*, juillet 1960, p. 3.
- *Noël* (\*), dans *Bull. par.*, décembre 1960, p. 12.
- En collaboration avec Charly Guyot, Ernest Dutoit et Gilbert Guisan : *Textes français*, t. IV, Lausanne, Payot, 3<sup>e</sup> édition refondue, 1960, 368 p.

#### 1961

- *Le « Mémorial » de Pascal*, dans *Nova et Vetera*, 1961, pp. 99-106. [Repris de : *A l'écoute...*, 1960.]

#### 1962

- *Les Argonautes en Bithynie d'après la Ciste Ficoroni*, dans *Annales Valaisannes*, 1962, p. 317.

#### 1963

- *Eglise, Unité, Eucharistie*, dans *A l'écoute...*, n° 14, février 1963, pp. 30-31.
- *Assomption*, dans *Bull. par.*, août 1963, p. 8.
- *Musique à l'Abbaye de Saint-Maurice* (\*) (Texte accompagnant la pochette du disque consacré à la - ; avec trad. allemande et anglaise), Lucerne, Fono-Gesellschaft, 1963 (E-Musik-Reihe « Aus schweizerischen Klöstern, Kathedralen und Kirchen », FGL 25-4306).

## 1964

- Collaboration à : *Ecarter les écrans pour retrouver l'Esprit. Des catholiques s'interrogent*. Propos recueillis par Raymond Bréchet, dans *Choisir*, revue culturelle, 5<sup>e</sup> année, 1964, n° 55, pp. 14-21.
- *Suggestions pour la prière*, dans *A l'écoute...*, n° 18, juin 1964, pp. 89-92.
- *Nos écrivains s'interrogent* (\*) (Questions à [...], Jacques Mercanton, Maurice Zermatten, Maurice Chappaz, Corinna Bille, Jean-Pierre Monnier, Lucien Marsaux), dans *Choisir*, 5<sup>e</sup> année, 1964, n° 57/58, pp. 15-18, et n° 59, pp. 7-10.
- *Préface* à : Fernand Boillat, *L'Œcuménisme catholique ?*, Saint-Maurice, 1964, pp. 3-6.
- *Lire les journaux*, dans *Bull. par.*, novembre 1964, pp. 16-17.

## 1965

- *O Toi, que je cherche dans la nuit!*, dans *Bull. par.*, janvier 1965, p. 4.
- *Ce qui nous unit : le baptême et la prière*, dans *Vie protestante*, n° du 26 février 1965, et dans *Nowvelliste du Rhône*, n° du 2 mars 1965.
- *Qu'est-ce qu'une image ?*, dans *A l'écoute...*, n° 20, mars 1965, pp. 48-51, et n° 21, juin 1965, pp. 83-87.

## 1966

- *Les parents, l'étude et l'enfant*, dans *Bull. par.*, octobre 1966, pp. 11-12.
- *Notre Université catholique*, dans *Bull. par.*, novembre 1966, p. 14.
- *Avent*, dans *Bull. par.*, novembre 1966, pp. 16-17.

## 1967

- *Paroisse et tourisme*, dans *Bull. par.*, janvier 1967, pp. 4-5.

II

SCHÉMA D'UN COURS SUR L'ART DU BEAU

Dahlia  
ou  
La Colombine d'Arlequin

C'est ce que vous ne comprendrez  
pas qui est le plus beau.

P. Claudel

Texte établi et présenté  
par  
André DONNET

## AVANT-PROPOS

*Ordonné prêtre en avril 1928, M. le chanoine Norbert Viatte commence à enseigner au Collège de l'Abbaye au début de l'année scolaire 1928/1929, le 26 septembre.*

*Ses supérieurs lui confient la charge de professeur principal dans la classe d'Humanités, avec deux heures hebdomadaires de religion, six de français et six de latin.*

*Il succède à son confrère, M. le chanoine Adolphe Moret (1859-1952), qui se retire pour raison de santé, après avoir dirigé cette classe pendant trente-sept ans (1891-1928)<sup>1</sup>.*

*M. Viatte va demeurer professeur d'Humanités durant quatorze ans (1928-1942); dès l'année scolaire 1931/1932, il assumera en outre, dans les deux classes du Lycée, l'enseignement de la littérature française dont M. le chanoine Louis Broquet (1888-1954) avait demandé à être déchargé; c'est à ce dernier poste — qu'il occupera pendant trente ans, sans autre interruption que celle que lui imposera la maladie — que M. Viatte est mort le 25 février 1967.*

*De l'un à l'autre professeur, de l'ancien maître âgé de soixante-huit ans au débutant de vingt-quatre, c'est, dans l'enseignement du français en Humanités, un tournant qui se dessine, inévitable sans doute à l'entrée en scène d'une nouvelle génération, mais qui, en l'occurrence, est encore accentué par la personnalité de celui qui l'incarne.*

<sup>1</sup> André Rappaz, *Le chanoine Adolphe-Marie Moret*, dans *Echos de Saint-Maurice*, 50<sup>e</sup> année, 1952, pp. 41-44.

Sans refuser à M. Moret ses qualités de lettré (il avait fait des études à l'Institut catholique de Paris), un de ses anciens élèves a rappelé, au lendemain de sa mort, que, sous sa férule, « le règlement d'Humanités, c'était Urbain » ; il voulait dire par là que son enseignement était fondé d'abord sur le manuel en usage dans les classes depuis cinquante ans environ, qui contenait en résumé les principes généraux de littérature et de poésie<sup>2</sup>.

Et cet ancien élève précisait : « En littérature, il avait poussé jusqu'à Hugo, jusqu'à une anthologie Hugo plus exactement, abandonnant en chemin tout ce qui avait nom Rousseau, Voltaire, les Encyclopédistes, les Romantiques, les Modernes..., contre lesquels il professait une sorte de rancune sourcilleuse et presque personnelle.

« On soupçonnait vaguement que l'histoire littéraire s'arrêtait pour M. Moret à la mort du Grand Roi. Dans ce qui avait suivi, il avait fait un tri sommaire, retirant de la pouvelle les morceaux jugés comestibles, et pour le reste, s'en remettait à Brunetière, partiellement à Faguet, et universellement (si l'on peut dire) à Louis Veillot qui était la Bible<sup>3</sup>. »

Il n'est pas dans notre propos de parler ici de l'enseignement de M. Viatte au Lycée ; nous voulons seulement essayer d'expliquer ce qu'a été l'enseignement du français qu'il a inauguré en Humanités.

Ce ne fut ni une révolution, ni une rupture avec la tradition. M. Viatte n'a pas délibérément ignoré les matières inscrites au programme, ni fermé définitivement le manuel d'Urbain.

Il a surtout innové dans l'esprit avec lequel il a traité les matières et dans la méthode qu'il a utilisée, bien éloignée de celle jusqu'alors en usage.

Ce nouvel esprit réside d'abord dans un enseignement fort peu scolaire ; à première apparence, il n'a plus rien de cohérent ni

<sup>2</sup> Ch. Urbain, *Précis d'un cours de littérature. Principes généraux et poétique à l'usage de l'enseignement classique*, Lyon et Paris, 351 p. - En 1929, l'ouvrage en était à sa 23<sup>e</sup> édition.

<sup>3</sup> [Bernard de Lavallaz], *Monsieur Moret*, article signé : « Un Ancien », dans *Échos de Saint-Maurice*, 1952, pp. 45-46.

de systématique et, par conséquent, ne laisse pas de dérouter quelque peu les élèves : on ne suit plus servilement le manuel d'Urbain ni le manuel d'histoire de la littérature de Calvet ; on ne reçoit plus la tranche quasi quotidienne de vers à apprendre par cœur, d'Esther ou d'Athalie, comme au temps de M. Moret.

Les auteurs du programme ne sont certes pas laissés de côté, mais le professeur fait appel fréquemment à des écrivains contemporains, soit pour des démonstrations ou des digressions, soit pour des lectures ; c'est ainsi que ses élèves sont très tôt initiés à la connaissance de Claudel, de Ramuz, de Cocteau, de Reverdy, d'autres encore. En outre, les devoirs de composition ne portent plus seulement sur des sujets d'histoire littéraire ou de morale : ils tendent à devenir aussi des essais poétiques.

Enfin, M. Viatte ne cesse de repenser à sa façon les préceptes généraux de la littérature : il dicte alors à ses élèves les schémas de petits traités dont les titres surprennent, comme « Dablia ou la Colombine d'Arlequin » (= De l'Art du Beau), que nous publions, ou « Les conquistadores des siècles » (= La Renaissance et le développement de l'esprit humain) ; d'autres portent des titres plus explicites, ainsi « L'art de la composition française », ou « Le style et les genres littéraires », ou encore le « Traité des images » (= Harmonie du style ; du vers ; de la strophe).

Ces schémas, il les développe en classe avec un art que rendent plus persuasif l'élégance du geste et le charme de la parole ; mais la forme hermétique dans laquelle il s'exprime souvent surpasse la compréhension ordinaire de ses auditeurs. De plus, M. Viatte parvient rarement, dans ses commentaires, il faut bien l'avouer, à achever pour le terme de l'année scolaire le cycle complet d'un schéma.

Cet enseignement ne manque pas de susciter des remous : des confrères, des parents manifestent, à l'égard d'une méthode qui semble faire fi de toute tradition, une inquiétude encore accrue avec l'arrivée en 1929 d'Edmond Humeau qui va assumer l'année suivante les cours de français en classe de Grammaire (où il aura pour élèves Maurice Chappaz et Gilbert Rossa), et avec l'entrée en scène d'Alexis Peiry en classe de Principes... On se trouve ici à

*l'origine d'un mouvement, sinon d'une école littéraire, dont il faudra bien un jour écrire l'histoire*<sup>4</sup>.

*Quoi qu'il en soit, l'enseignement de M. Viatte n'en recueillit pas moins, à longue échéance, des fruits inappréciables.*

*Tel le professeur de piano qui, à son élève peinant sur les exercices de Diabelli ou de Czerny, joue en intermède une sonate de Haydn ou un rondo de Mozart, M. Viatte ouvrit des fenêtres sur la beauté éternelle et il en insinua la nostalgie dans le cœur de ses élèves. A défaut d'une méthode que d'ailleurs ils auront dû de toute façon réinventer eux-mêmes plus tard, il leur donna le goût et le désir d'un monde pour le moment inaccessible, parce qu'il est situé au-delà de l'école, mais que, pour l'avoir entrevu, certains n'oublieront jamais plus. Nombreux sont ceux qui, dans le secret de leur cœur, conservent à l'égard de M. Viatte un vif sentiment de gratitude et sont prêts à souscrire au témoignage de reconnaissance que Renan adressait à ses maîtres du petit séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet : « Je vous remercie d'avoir imprimé en moi comme une seconde nature ce principe, funeste à la réussite mondaine, mais fécond pour le bonheur, que le but d'une vie noble doit être une poursuite idéale et désintéressée. »<sup>5</sup>*

*Enfin, en dépit des inconvénients qu'on peut à juste titre déceler dans sa méthode, l'enseignement de M. Viatte ne s'est pas dissipé en de vaines paroles<sup>6</sup>. Au contraire, pour les élèves qui l'ont*

<sup>4</sup> Maurice Chappaz en a déjà esquissé quelques aspects dans *L'Apprentissage*, publié dans *Un homme qui vivait couché sur un banc (Cahiers de la Renaissance vaudoise, n° 66, Lausanne, 1966, notamment, pp. 64-69)*.

<sup>5</sup> E. Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, dans *Œuvres complètes*, édit. H. Psichari, t. II, Paris, 1948, p. 790.

<sup>6</sup> Nous sommes heureux de pouvoir en apporter ici un témoignage contemporain ; c'est le texte du compliment composé par un élève de la classe d'Humanités et adressé à M. Viatte, à l'occasion de sa fête, le 6 juin 1935 :

« Ce que nous avons de mieux à vous donner, c'est un peu de joie. Et c'est aussi le seul moyen pour la classe de ne pas se trouver gênée devant vous — de ne pas se sentir montrée si peu avantageusement. Aussi sommes-nous heureux de vous parler avec confiance et avec surprise, comme un enfant qui a découvert dans la voix et le regard d'un homme à qui il a prêté une mystérieuse grandeur, qu'il s'intéresse à lui. Et cet abandon nous épargne la recherche d'une contenance et nous donne l'occasion de trouver devant vous une position juste et tonifiante.

voulu, il s'est approfondi en classe déjà, où le cours à la fois magistral et familier tournait parfois en un séminaire vivant, et prolongé aussi après la classe, dans sa cellule, où le maître — comme d'ailleurs son confrère et ami le chanoine Paul Saudan — ne se refusait jamais à de longs entretiens (aujourd'hui, on dirait qu'il acceptait le « dialogue »). Si M. Viatte a peut-être, de par la nature de son intelligence, cherché plus à imprégner l'esprit de ses élèves de la grandeur des choses qu'à leur apprendre à raisonner, la semence qu'il a jetée a germé, et il doit trouver son excuse, sinon sa justification, dans le fait qu'il a suscité des vocations d'enseignant et des vocations d'écrivain.

Et... « ne sera-ce pas une joie immense au Ciel, à qui un Chinois catéchisé

« Fait plus d'honneur que quatre-vingt-dix-neuf Espagnols qui persévèrent ? »<sup>1</sup>

\* \* \*

» La meilleure façon de vous complimenter, c'est de reconnaître en nous votre travail et votre main — votre œuvre, de même que découvrir le monde d'une certaine façon, c'est déjà glorifier indirectement son créateur.

» Et nous vous sommes reconnaissants de votre petite taille — selon qu'elle se présente par-derrière ou par-devant — de votre grande voix, de vos variations d'allure et de vos stations, de vos enfantillages, de tous les rythmes que vous avez donnés aux heures de classe.

» Et dans vos cours, il y avait des endroits subitement goûtés où l'on se reconnaissait comme deux personnes; et cette trouvaille soudain éclairait un moment des régions inconnues et pressenties au fond de nous; et c'est là cette découverte de nous que vous nous aviez annoncée. Et tout d'un coup maintenant on constate que ces régions sont pleines de sentiers inconnus. Et c'est la beauté de votre tactique, de procéder obliquement, pleine de mystère comme les chemins obliques d'un parc, et le mystère se déroule et s'esquive toujours.

» Et il y a des arbres et des croisements qu'on reconnaît, et pour les arbres des façons d'être éclairés et balancés, et pour les sentiers des façons d'être courbes et de fuir dans le feuillage, qu'on reconnaît. Ainsi procède Mnémosyne.

» Et que de reconnaissance nous vous devons d'avoir rendu consciente en nous notre âme, au moins par instants: on la devine en nous et on en connaît par intuition la vie et les variations comme celles d'une lumière d'après-midi, la vie étonnante comme celle d'une cellule anatomique, selon qu'elle fait des échanges, qu'elle se déforme et se multiplie, l'ayant approchée (notre âme) comme on s'approche du monde des cellules par le microscope.

» Et ainsi vous nous avez appris à tout employer pour découvrir en nous la profondeur intime d'un homme.»

<sup>1</sup> P. Claudel, *Le Soulier de Satin*, édit. de la Pléiade, Théâtre, t. II, Paris, 1952, p. 621.



*Le premier schéma que M. Viatte établit à l'usage de ses élèves d'Humanités est mis à l'épreuve au cours de l'année scolaire 1929/1930. Il s'agit de trente propositions sur l'Art du Beau, réparties en dix chapitres qui ont chacun un titre assorti d'une ou de deux épigraphes, alors que le traité lui-même n'a pas encore reçu de titre général.*

*Ni les propositions ni les épigraphes ne sont de M. Viatte : ce sont des citations pour la moitié extraites d'Art et Scolastique, de Jacques Maritain, et le reste, des œuvres de La Fontaine, de Baudelaire, de Novalis, de Patmore, de Bloy, de Proust, de Cocteau, de Reverdy, etc.*

*Au début de l'année scolaire suivante, M. Viatte entreprend de réviser ce schéma. A cet effet, il opère à l'encre rouge sur mon cahier, que j'ai conservé. Il calligraphie d'abord un titre général : « Dahlia ou la Colombine d'Arlequin ». Ensuite, il intervertit des chapitres ; il change des titres dont un nouveau est même écrit de la main d'Edmond Humeau ; il supprime des épigraphes et des propositions pour leur en substituer de nouvelles ; il modifie l'ordre des propositions ; enfin, il note dans les marges les références sommaires aux sources.*

*Ce sont ces textes revus, corrigés et achevés le 4 novembre 1930, que M. Viatte transcrit de sa propre main dans un petit carnet (10,5×17 cm.) de toile cirée qu'on a retrouvé dans ses papiers, avec une feuille jointe portant la liste des références.*

*Cet état du schéma, qui est le deuxième, sera encore modifié par la suite. M. Viatte est un prodigieux liseur : avec un flair qui n'est pas sans rappeler celui de Sainte-Beuve ou celui de Charles Du Bos, il repère rapidement les passages essentiels d'un ouvrage et d'un auteur. Il a déjà tiré largement profit des auteurs modernes que M. le chanoine Paul Saudan a introduits à l'Abbaye et qu'il a prêtés à son confrère<sup>8</sup>. Il poursuit sa quête maintenant en compagnie d'Edmond Humeau durant le séjour de ce dernier à Saint-Maurice. Nous avons pu consulter quelques schémas conservés*

<sup>8</sup> Il faut noter que la plupart des ouvrages qu'utilise M. Viatte à cette époque sont empruntés à la bibliothèque de M. Saudan, dans laquelle figurent de nombreuses éditions originales.

*des années suivantes : ils ont tous fait l'objet de révisions et de modifications. Mais il ne s'agit pas ici d'établir des comparaisons et de définir une évolution qui n'a jamais cessé jusqu'à la mort. Il suffit de montrer, à titre d'exemple, le schéma sous-titré « De l'Art du Beau » lors de sa première mise au point.*

\* \* \*

*Je publie donc ci-après « Dahlia ou la Colombine d'Arlequin » d'après le texte de mon cahier corrigé en 1930 par M. Viatte, qui concorde exactement avec sa propre copie. A la suite de chaque épigraphe et de chaque proposition, je donne le nom de l'auteur seul. Conformément à l'esprit de M. Viatte, j'ai groupé à la fin du schéma les références que j'ai explicitées et complétées, en me servant, à quelques exceptions près, des éditions que M. Viatte a lui-même utilisées.*

A. D.

## Chapitre premier

### LE NOM DIVIN

Parce que la poésie, mon Dieu,  
c'est Vous.

J. Cocteau

#### I

Le beau : ce qui plaît à voir... Une vision, c'est-à-dire une *connaissance intuitive*, et une *joie*.

J. Maritain

#### II

La poésie l'entrevoit dans la chair et par la pointe même du sens que l'intelligence aiguise.

J. Maritain

#### III

Réunis mystérieusement, poète, ces choses qui gémissent d'être séparées.

Ma joie fut le commencement de ta peine et le terme de ton étude.

Prends toutes les créatures de Dieu avec toi, prends le monde pour y retrouver

Mon nom qui est Béatitude !

P. Claudel

## Chapitre II

### A LA CONQUÊTE DES SONGES

*Salve, Rex, Fabricator mundi.*

#### IV

Le domaine du Faire est le domaine de l'art.

J. Maritain

#### V

L'Artiste est un Intellectuel qui opère.

J. Maritain

#### VI

L'Art est une vertu de l'Intelligence : la droite détermination  
des œuvres à faire.

J. Maritain

### Chapitre III

#### MNÉMOSYNE

Elle écoute, elle considère,  
Elle ressent (étant le sens intérieur de l'esprit),  
Pure, simple, inviolable ! Elle se souvient.  
Elle est le poids spirituel.

P. Claudel

#### VII

L'art procède d'un instinct spontané comme l'amour et il doit être cultivé comme l'amitié.

J. Maritain

#### VIII

L'esprit chez nous est placé entre une obscurité supérieure, par excès de transparence, et une obscurité inférieure, par excès d'opacité. L'âme reçoit sans doute mieux que lui les rayons de ces deux nuits ; mais c'est Adam qui doit juger toutes les voix qu'Eve accepte en elle. *Spiritus vir animae.*

J. Maritain

## Chapitre IV

### L'ESPRIT SUR LES EAUX

*Ludens in orbe terrarum...*

*Proverbes*

Si dans l'œuvre de la création, le Verbe  
a été l'art, l'Esprit a été la poésie.

J. Maritain

### IX

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté (Baudelaire)  
à cause de la logique intérieure et vivante de la vertu d'Art.

J. Maritain

### X

L'acte principal de l'Art (vertu de l'Intelligence pratique) est  
de juger.

J. Maritain

### XI

Donnez-moi de posséder ce mystère de telle sorte que je ne  
désire pas le comprendre.

C. Patmore

## Chapitre V

### LA NUIT

Ainsi le corps de gloire désire sous le corps  
de boue, et la nuit  
D'être dissoute dans la visibilité.

P. Claudel

### XII

Le rêve du poète, c'est l'immense filet aux mailles innombrables  
qui drague sans espoir les eaux profondes à la recherche d'un pro-  
blématique trésor.

P. Reverdy

### XIII

... Quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande  
nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons  
pour du vide et pour du néant.

M. Proust

### XIV

Imagination : puissance d'Invention. Au principe même de  
l'ordre que l'on affirme et de la règle que l'on formule.

J. Segond

### XV

Ce qui est grand, ce n'est pas l'image, mais l'émotion qu'elle  
provoque.

P. Reverdy

### XVI

La sensibilité de chacun, c'est son génie.

Ch. Baudelaire

## Chapitre VI

### EUSEBE ET FLORESTAN

Et maintenant il ne faut pas  
Quitter la nature d'un pas.  
La Fontaine

### XVII

La tradition se travestit d'époque en époque, mais le public connaît mal son regard et ne la retrouve jamais sous ses masques.

J. Cocteau

### XVIII

Il y a en nous un sens spécifique de la poésie, un climat poétique.

Novalis



## Chapitre VII

### URANIE ET TERPSICHORE

L'Ivresse est un nombre.  
Ch. Baudelaire

#### XIX

« La méthode ou les règles, regardées comme un ensemble de formules et de procédés jouant de soi-même et servant à l'esprit d'armature orthopédique et mécanique » (J. Maritain), témoignent d'une incompréhension radicale de la vertu de l'artiste.

#### XX

L'instinct demande à être dressé par la méthode, mais l'instinct seul nous aide à découvrir une méthode qui nous soit propre et grâce à laquelle nous pouvons dresser notre instinct.

J. Cocteau

#### XXI

Le tact dans l'audace c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin.

J. Cocteau

## Chapitre VIII

### LE MIROIR DE DIEU

... le Ciel éternel à ce monde visible  
déjà est rejoint par l'architecture...  
P. Claudel

#### XXII

*Ars imitatur naturam, in sua operatione.* [« L'art imite la nature en faisant ou opérant comme elle. »]

Saint Thomas d'Aquin

#### XXIII

« L'artiste, pour imiter, transforme » (R. Töpffer) — ou plutôt reconstruit, car l'art est essentiellement créateur.

#### XXIV

La nature, j'ai voulu la copier, je n'arrivai pas. J'ai été content de moi lorsque j'ai découvert que le soleil est une chose qu'on ne peut pas reproduire mais qu'on peut représenter.

P. Cézanne

## Chapitre IX

### DAVID ET LES PHILISTINS

Si un poète demandait à l'Etat le droit d'avoir quelques bourgeois dans son écurie, on serait fort étonné, tandis que si un bourgeois demandait du poète rôti, on le trouverait tout naturel.

Ch. Baudelaire

### XXV

Personne ne peut vivre sans délectation. C'est pourquoi celui qui est privé des délectations spirituelles passe aux charnelles.

Saint Thomas d'Aquin

### XXVI

Je suis parfaitement assuré qu'un grand artiste peut tout exprimer des réalités d'ici-bas, à la condition de ne pas leur livrer son âme, en les épousant.

L. Bloy

### XXVII

Plus un poète chante dans son arbre généalogique, plus il chante juste.

J. Cocteau

## Chapitre X

### L'ÉPOUSE ET LE LÉPREUX ONT LA ROBE NUPTIALE

Nulla chose n'est inutile puisqu'elle  
sert à expliquer le Paradis.

P. Claudel

### XXVIII

De soi, l'Art est catholique, comme la Vérité — et comme  
l'Eglise romaine.

### XXIX

L'art exige beaucoup de calme, et pour peindre les choses du  
Christ il faut vivre avec le Christ.

Fra Angelico

### XXX

Les causes de la décadence de l'art sacré peuvent se résumer  
toutes en une seule : c'est le divorce [...] entre les propositions de  
la Foi et ces puissances d'imagination et de sensibilité qui sont  
éminemment celles de l'artiste.

P. Claudel

[PRIÈRE]

Mon Dieu, [...] j'aime ces approximations de votre Beauté pour ce qu'elles ne sont pas. Je les hais pour leur insuffisance. Toutes joies des sens laissent plus de cendres en moi qu'elles n'y allument de feu.

Ce ne sont pas ces images que l'âme aspirait à fixer ; mais la passion, dont roulaient par-dessous les eaux embrasées, qu'elles surnagent comme des épaves.

La Passion de Dieu...

René Schwob

Fini en la fête de saint Charles [4 novembre 1930].

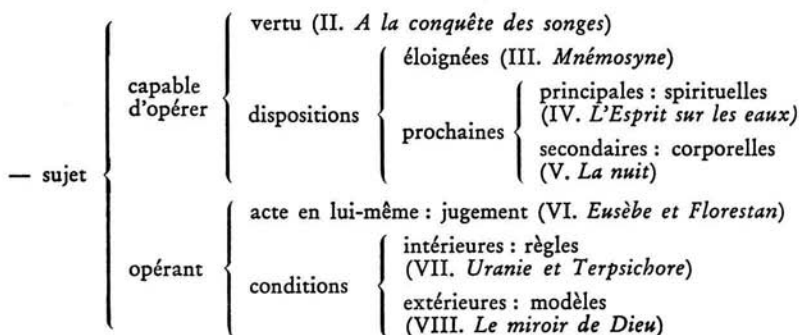
## SOURCES

Le schéma est établi sur un plan inspiré d'*Art et Scolastique*, de Jacques Maritain, qui ne sera dicté aux élèves qu'au début de l'année scolaire suivante 1930/1931 et qui se présente comme il suit avec un sous-titre ; nous y joignons les titres des chapitres correspondants du schéma :

### *De l'Art du Beau*

1. Considéré *en soi*, c'est-à-dire en tant qu'activité humaine :

— objet le Beau (I. *Le nom divin*)



2. Considéré par rapport :

— à la nature (IX. *David et les Philistins*)

— à la grâce (X. *L'Épouse et le Lépreux ont la robe nuptiale*)

Titre : inspiré non seulement de Jean Cocteau, mais aussi des vers suivants de Max Jacob, que M. Viatte a transcrits de sa main sur le cahier d'un élève, quelques années plus tard :

Comme un bateau le poète est âgé  
Ainsi qu'un dahlia, le poème étagé  
Dahlia ! Dahlia que Dalila lia.

(*Le Laboratoire central*, Paris, 1921, p. 54)

Epigraphe : P. Claudel, *La première journée du Soulier de Satin*, dans la collection *Le Roseau d'or*, 5 (premier numéro de *Chroniques*), Paris, 1925, p. 7. - Edit. de la Pléiade, *Théâtre*, t. II, 1952, p. 568.

### Chapitre I

Epigraphe : J. Cocteau, *Orphée*, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, nouv. édit. revue et augmentée, Paris, 1927, p. 164.

I : J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 35.

II : J. Maritain, *Frontières de la Poésie*, dans *Art et Scolastique*, p. 156.

III : P. Claudel, *Ode jubilaire pour le six centième anniversaire de la mort de Dante*, Paris, édit. de la NRF, 1921, p. 33. - Edit. de la Pléiade, *Œuvre poétique*, 1957, p. 676.

### Chapitre II

Epigraphe : Antienne de l'Office du dimanche des Rameaux.

IV : J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 10.

V : *Ibidem*, pp. 30-31.

VI : *Ibidem*, p. 12.

### Chapitre III

Epigraphe : P. Claudel, *Cinq grandes odes*, Paris, édit. de la NRF, 1919, p. 13 (*Les Muses*). - Edit. de la Pléiade, *Œuvre poétique*, pp. 222-223.

VII : J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 68.

VIII : J. Maritain, *Frontières de la Poésie*, p. 174.

## Chapitre IV

1<sup>re</sup> épigraphe : *Proverbes*, 8, 31.

2<sup>e</sup> épigraphe : J. Maritain, *Frontières de la Poésie*, p. 164.

IX : J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 82.

X : *Ibidem*, p. 25.

XI : Coventry Patmore, *Aurea dicta*, trad. de l'anglais par Marthe Noguier, dans *Vigile*, premier cahier de 1930, p. 127.

## Chapitre V

Epigraphe : P. Claudel, *Cinq grandes odes*, p. 64 (*L'Esprit et l'Eau*). - Edit. de la Pléiade, *Œuvre poétique*, p. 244.

XII : P. Reverdy, *Le Gant de Crin*, Paris, 1927, p. 13 (Coll. *Le Roseau d'or*, 12).

XIII : M. Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, édit. de la NRF, 1919, p. 318 (*A la recherche du temps perdu*, t. I en un volume). - Edit. de la Pléiade, t. I, 1954, p. 350.

XIV : J. Segond, *La pédagogie réelle et la culture de l'imagination*, dans *Archives de philosophie*, vol. V, cahier II : *Etudes de psychologie pédagogique*, Paris, 1927, p. 47. - Adaptation des passages suivants : « ... ce pouvoir d'imaginer, [...] ne serait-il pas au principe même de l'ordre que l'on affirme et de la règle que l'on formule ? » - et plus loin : « C'est donc bien cette puissance d'invention... »

XV : P. Reverdy, *Le Gant de Crin*, p. 34.

XVI : Ch. Baudelaire, *Journaux intimes*. Fusées XVIII. - Edit. de la Pléiade, *Œuvres*, t. II, 1932, p. 636.

## Chapitre VI

Epigraphe : La Fontaine, *Lettre à Maucroix* (22 août 1661). - Edit. de la Pléiade, *Œuvres diverses*, 1948, p. 526.

XVII : J. Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin*, dans *Rappel à l'ordre*, Paris, Stock, 8<sup>e</sup> édit., 1926, p. 34.



XVIII : *Extraits des cahiers...*, trad. de l'allemand par Gustave Roud, dans *Aujourd'hui*, 1<sup>re</sup> année, n° 25, du 22 mai 1930, p. 5, fragment n° 371. - Il s'agit d'un extrait des *Fragmente der letzten Jahre*. Voir *Gesammelte Werke*, édit. C. Seelig, t. IV, Zurich, 1946, p. 301, n° 3053 : *Es gibt einen speziellen Sinn für Poesie - eine poetische Stimmung in uns*.

### Chapitre VII

Epigraphe : Ch. Baudelaire, *Journaux intimes*. Fusées I. - Edit. de la Pléiade, *Œuvres*, t. II, p. 626.

XIX : J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 66.

XX : J. Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin*, pp. 17-18.

XXI : *Ibidem*, p. 17.

### Chapitre VIII

Epigraphe : P. Claudel, *Ode jubilaire...*, p. 37. - Edit. de la Pléiade, *Œuvre poétique*, p. 677.

XXII : Saint Thomas, *Sum. theol.*, I, q. 117, a. 1, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 307, note 128.

XXIII : R. Töpffer, *Menus propos*, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 301.

XXIV : P. Cézanne, cité dans Maurice Denis, *Théories 1890-1910*, 4<sup>e</sup> édit., Paris, 1920, p. 253. - Le texte exact est le suivant : « La nature, disait Cézanne, j'ai voulu la copier, je n'arrivai pas. Mais j'ai été content de moi lorsque j'ai découvert que le soleil, par exemple, ne se pouvait pas reproduire, mais qu'il fallait le représenter par autre chose... par de la couleur. »

### Chapitre IX

Epigraphe : Ch. Baudelaire, *Journaux intimes*. Fusées XVII. - Edit. de la Pléiade, *Œuvres*, t. II, p. 635.

XXV : Saint Thomas, *Sum. theol.*, II - II, q. 35, a. 4, ad 2, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 130.

- XXVI : L. Bloy, *Belluaires et Porchers*, 4<sup>e</sup> édit., Paris, Stock, 1922, p. 99. - *Œuvres complètes*, édit. J. Bollery et J. Petit, t. II, Paris, 1964, p. 241.
- XXVII : J. Cocteau, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 324, note 142.

### Chapitre X

- Epigraphe : P. Claudel, *Ode jubilatoire...*, p. 38. - Edit. de la Pléiade, *Œuvre poétique*, p. 677.
- XXVIII : « Les Théologiens », telle est la source que donne pour cette proposition M. Viatte. S'agirait-il d'une citation tirée de Léon Bloy ? Il semble plutôt que M. Viatte a adapté en une formule plus générale l'idée de « poésie catholique » que Claudel expose notamment dans *l'Introduction à un poème sur Dante*, dans *Positions et propositions*, t. I, Paris, 1928, pp. 161-186. - Edit. de la Pléiade, *Œuvres en prose*, pp. 422-434 ; voir encore *ibidem*, p. 1046, note 6.
- XXIX : Fra Angelico, cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 116.
- XXX : P. Claudel, *Lettre à Alexandre Cingria sur les causes de la décadence de l'art sacré* (19 juin 1919), cité dans J. Maritain, *Art et Scolastique*, p. 311, note 134. - Edit. de la Pléiade, *Œuvres en prose*, 1965, p. 118.

### Prière

(Titre supprimé lors de la révision de 1930).

- René Schwob, *Profondeurs de l'Espagne*, Paris, Grasset, 1928, pp. 228-229 (Coll. *Les Cahiers verts*, 2<sup>e</sup> série, vol. 10).

### III

## Lettres, conseils et précis adressés à quelques familiers

(1930-1967)

Texte établi et présenté

par

André DONNET

*Comme nous l'avons déjà fait remarquer dans l'Avant-propos, les pièces ici rassemblées ne forment pas une anthologie : ce sont trente-deux documents, lettres, conseils et précis adressés à quelques familiers qui ont bien voulu nous les communiquer ; ceux-ci, en même temps, nous ont aimablement autorisé à les publier sans attendre le moment où l'on aura recueilli, pour les éditer avec les commentaires qu'elles appellent, les lettres et les œuvres de M. Viatte. Cependant, ces textes, qui s'échelonnent sur une période de trente-sept ans, ont déjà pour avantage de mettre en relief de nombreux traits qui concourent à esquisser un portrait de leur auteur.*

*Mais comme la plupart des destinataires ont tenu, pour l'instant, à conserver l'anonymat, il n'est pas inutile de situer quelque peu ces pièces de manière à les rendre plus accessibles au lecteur.*

*Les numéros 2, 3, 11, 12, 14 et 15 ont été adressés ou confiés à un confrère qui exerçait le ministère pastoral dans une paroisse*

et qui a sans doute été, avec M. Saudan, au cours de quarante-cinq ans, l'ami le plus cher et le plus fidèle de M. Viatte. Il faut toutefois signaler que les numéros 2 et 3 ont été utilisés, avec quelques variantes et dans l'ordre inverse de leur composition, pour servir de conclusion à *Sagesse humaniste*, article publié à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Montaigne dans les *Echos de Saint-Maurice* (1933); que, de plus, le numéro 2 a été repris, une fois encore, et avec de nouvelles variantes, sous le titre *Humanisme* (que nous avons retenu ici), pour être incorporé dans un manifeste paru dans un numéro introuvable de l'année 1942/1943 de *Joie*, journal mensuel de la Jeunesse étudiante catholique de la Suisse Romande (nous n'en connaissons qu'un tiré à part).

Les numéros 5 à 10 sont adressés à un jeune élève de M. Viatte, qui avait quitté le Collège de Saint-Maurice pour aller poursuivre ses études à Porrentruy d'abord, puis à Engelberg; on a joint au numéro 7 une lettre inédite de Paul Claudel à qui le jeune homme avait écrit sur le conseil de son directeur spirituel.

Le n° 13 est également assorti d'une annexe: en 1939, Maurice Chappaz s'interrogeait sur sa vocation de poète; il avait posé la question à ses anciens maîtres. Il a paru opportun de publier ici, avec la réponse de M. Viatte, celle de M. Saudan.

Le n° 18 est un texte non daté mais qui, d'après l'écriture, doit remonter aux environs de l'année 1935; on l'a fait suivre, pour opérer un rapprochement qui a semblé intéressant, d'un extrait d'une lettre écrite en 1959 à une étudiante en histoire de l'art.

Enfin, les numéros 19 à 29 sont, à l'exception d'un seul, adressés à un jeune confrère, alors étudiant à Paris.

Tous ces documents sont reproduits, d'après les manuscrits autographes, dans une présentation uniformisée, au cours de laquelle l'éditeur a réparé quelques oublis et négligences de la ponctuation, et supprimé les formules initiales et la plupart des finales, ainsi que les signatures. Les titres qui sont le fait de l'auteur sont placés entre guillemets. Les passages omis et les noms de personnes abrégés par souci de discrétion sont signalés, les premiers par trois points entre crochets, et les seconds par l'initiale suivie d'un astérisque. Sont transcrits en italique, outre les titres d'ou-

*vrages et les citations en langue étrangère, les mots ou les passages soulignés par l'auteur. Quant aux citations, souvent implicites et difficiles à déceler parce que M. Viatte, les ayant faites siennes, ne s'est guère préoccupé de les délimiter par des guillemets, elles ne sont pas autrement distinguées ou localisées que ne l'a fait l'auteur lui-même ; seules sont données, entre crochets, quelques précisions qui ont paru indispensables.*

*Nous avons donc renoncé à entreprendre, dans cette première publication partielle, l'exégèse de textes si riches de substance, dont M. Viatte a nourri sa pensée aux sources les plus diverses, assimilées et accommodées dans un esprit véritablement encyclopédique.*

*A. D.*

*Bienne, 26 juillet 1930. - A un élève de la classe d'Humanités.*

J'ai reçu hier soir votre lettre qui dans sa tristesse m'a causé une grande joie. Que voulez-vous ? ces deux sentiments pour moi sont presque inséparables et si nous devons toujours être tristes à cause du monde et de l'éloignement de Dieu, il faut cependant, pour obéir à saint Paul, nous réjouir sans cesse à cause de Dieu et de son Christ. Vous passez une saison en enfer : c'est-à-dire que vous habitez en vous-même avec le rejet inconscient (implicite ?) de Dieu. L'enfer, c'est être loin de Lui. Aussi, je ne crois point que vous y soyez réellement. Peut-être souffrez-vous (c'est ce que je pense) avec beaucoup d'intensité, faites servir votre souffrance à la haine de vous-même et du monde (que vous portez d'ailleurs en vous) — alors vous passerez une saison en enfer plus belle que celle de Rimbaud, car vous aurez connu cette grande agonie du désir de Dieu que lui — à ce moment — n'a fait que pressentir.

Je prie pour vous.

[...]

« *Humanisme* »

Je ne veux de mes études aucune utilité, aucune facilité ; car je sais que la Beauté est gratuite et difficile. On la trouve, c'est pourquoi il me faut la rechercher. Mais elle dépasse toute quête, qui est vaine. Quand on la possède, elle s'est donnée.

Je leur demande l'amertume de la Sagesse qui fortifie mon âme, recueille mon attention, rend profonde mon activité.

J'apprends par mes études la patience dans les choses de l'esprit.

L'extrême diversité de mes camarades ne m'irrite plus : davantage, je l'accepte. Je le dois aux Grecs qui ont connu le véritable apostolat de l'Intelligence, aux Latins qui organisèrent le monde.

Je me sens devenir personnel. Je vis, parce que je crée dans la joie : *Ecce innovans omnia*. Plus encore :

Quelque chose se noue dans le silence, que ne rompt point le torrent des images. C'est d'un autre ordre. La pureté, la pauvreté de l'intelligence sont manifestes. Mais devant elle, toute la richesse de ma sensibilité et de mes créations ne compte pas.

Un jour, j'espère, ma solitude sera parfaite : je posséderai l'éternité dans le moment présent. Si seul alors, et plus seul je serai, plus réellement je dirai : « Notre Père ». *Intellectualia congregans atque indestructibilia faciens*. En vérité, j'aurai trouvé mes frères.

9 mai 1932.

### 3

#### « J'accepte de mourir... »

J'accepte de mourir à cause de l'oblation très amère de mon Seigneur Jésus-Christ. Dans l'union à sa chair sacrifiée, je cède ma vie ; non pas seulement cette exubérance sensible et temporelle, mais le noyau même où naissent mes actes. Je ne puis pas oublier ces larmes, ce grand cri, cette obéissance (bien qu'il soit Fils de Dieu) par quoi son Père l'a exaucé. A sa présence, je devine le tourment de son Cœur — et la miséricorde (gloire qui abrite toute créature) des Trois Personnes.

C'est pourquoi j'en espère un fruit de vie éternelle : elle-même, puisqu'elle est vivante — quand elle créera de son Verbe les cieux à la plénitude de mon cœur. Mais je ne la connais que par le Christ Jésus ; et Lui dans sa croix seule. Son Exaltation le révèle à moi, m'attire à Lui. Le Mystère de la Foi se consomme sans que l'intelligence défaille à cette lumière inaccessible.

Car l'Esprit, envoyé du Christ en l'éclat de sa puissance pour être Témoignage, enseigne, par son toucher spirituel et créateur, affirme et certifie Dieu et les Béatitudes de l'âme — la louange divine qui est silence.

Même les cercles de la Terre, cette demeure instable de la Permanence, il la possède, et lui donne la science de la voix. Le monde visible demeure ainsi le sacrement des choses invisibles. Il est tiré au Christ, par l'homme qui reprend le chant immense d'un Modulateur ineffable. A celui qui règne, la Poésie livre son hommage dans le silence total où elle s'achève. Tout amour devient pur : les âmes sont rendues chastes par l'obéissance à la vérité.

Rien ne verse dans l'illusion. Voici, la Plénitude divine rayonne sur toute chair. Le miracle qui s'accomplit en moi, d'autres le reçoivent avec ardeur, divers et le même — et les pierres vives s'ajoutent à l'édifice qui croît au ciel et sur la terre.

29 mai 1932.

4

*Bouveret, 29 août 1932. - A Jean Darbellay.*

Vous me faites bien envie, vous et vos parents, plus que le voilier que je ne dédaigne pourtant pas puisque j'habite au bord d'un lac sur lequel je dois peiner à force de bras. Et je m'en tire bien mal. Le capitaine de navire possible qui était en moi est tout à fait mort, je le crains. Mais laissons cela. Je ne pourrai vous voir cette année : la semaine passée, l'Abbaye était sens dessus dessous ; cette semaine-ci, je suis enfermé au Bouveret dans une grande maison vide, aumônier de je ne sais pas combien de sœurs que j'ignore toute la journée. J'essaie de me reposer, surtout ; sans négliger la préparation lointaine (très lointaine) de mon cours au Lycée que je voudrais *bien* donner car vous y serez. Cela dépassera, je pense, de beaucoup les cadres d'une simple histoire de la littérature, laquelle est chose vaine et détestable. J'ai l'intention d'en faire une enquête philosophique — le mot n'est pas exact — une recherche de la Vérité vitale (*Veritas vitae* dit, je crois, saint Augustin), ce qui est assez périlleux vu que notre point



de départ sera ambigu, ténébreux et chaotique à souhait et que tous ceux qui voudront mal comprendre auront l'embarras du choix. Il est possible que je voie la vie trop belle et que la matière humaine sera en réalité trop opaque. Je compte sur vous — et sur quelques autres — pour éviter un tassement animal trop grand.

C'est la troisième fois que je me mets à votre lettre (dont j'ai déchiré un exemplaire déjà). Excusez-moi de vous faire cette peine de ne pas vous voir, et croyez que j'en porte ma part. J'aurais aimé lire et commenter Claudel à votre père. Vous pourrez le faire vous-même l'année prochaine puisque c'est un des auteurs du programme. Ayez confiance en ce grand Claudel. J'ai rencontré un prêtre anglais, spécialiste des manuscrits latins antérieurs au VIII<sup>e</sup> siècle, qui avait lu *Le Soulier de satin* en français et en anglais. Quand je lui ai demandé si ça lui plaisait : « Ah ! oui, m'a-t-il dit avec un flegme convaincu, c'est Shakespeare ». Vous raconterez cette petite histoire à votre père.

[...]

5

*Saint-Maurice, 27 octobre 1934. - A un jeune étudiant.*

Cette lettre « chic » eût été pleine d'amour, tout simplement. Et je n'ai pas changé : je crois qu'elle ne sera pas autre chose. Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est que vous me paraissez manquer de joie. Cela ne m'étonne pas, vous êtes toujours aimablement le même, mais j'aimerais (car, oserai-je compter, comme disaient les Anciens, sur un *commerce* d'amitié ? c'est une chose si délicate) vous voir, non pas moins désireux de tendresse (cette tendresse, comme dit mon cher Joubert, qui est le repos de la passion. Le repos, notez, et non pas sa compression violente), mais fortifier votre cœur par une plus grande limpidité intellectuelle.

Vous avez le dégoût de tout. C'est une des formes de la sensualité : on est dissipé, on s'éparpille. Je ne connais rien de plus anti-humain. Le plus méprisable travail humain est au-dessus de

tous les rêves dont on farde l'abrutissement de notre âme à ces moments-là. Je vous envoie en contrepoison une copie de *Vacances* [par Julien Lanoë] qui n'est pas très élégante. Tant pis, vous ferez pénitence. D'ailleurs, je n'en ai pas d'autre.

Que M. T\* se soit moqué de vous, je le crois volontiers. Qu'il ait voulu prouver sa supériorité, cela me rappelle que j'ai subi le même reproche l'année dernière — et de cette votre même part, comme on dit en latin. Vous avez été ridicule, mon pauvre enfant. Acceptez tous ces détails en lui à qui vous êtes susceptible, acceptez-les avec la partie humide de votre âme, pour que l'humiliation (et l'humilité) soit vivante en vous et porte du fruit. Que si vous voulez apprendre quelque chose en liberté d'esprit, vraie (et pour la sûreté du goût !), vous continuerez à le fréquenter — avec cette discrétion qui apprivoise les délicats, les timides et les effarouchés.

Je crois que je tourne au sermon (parce que je le redoute trop, peut-être). Mais j'ai hâte de vous voir grand, et viril (et violent : n'oubliez pas que le Royaume des Cieux est à ces derniers). Obligez-vous à un travail ardu, non fiévreux. Vous n'avez jamais rien créé. Ecrivez-vous quelque chose ? des poésies ? votre journal ? Vous souriez. Savez-vous pourquoi le monde est si méprisable (le monde horrible de tous ces gens qui « firent leurs classiques ») ? Ils ne font rien. Pas même aider le prochain de leur intelligence. Il ne s'agit pas de cœur ! Ils encensent des morts (même pour eux) aux rares moments officiels de leur vie (et frais de déplacement payés). Faites donc quelque chose, et pour cela, *ayez besoin* de créer.

Je vous verrai avec joie à Noël. Si je vous taquine, c'est que je ne puis tout de même vous faire les yeux doux, alors. Il y a un tas de choses dont j'aimerais vous parler. Etes-vous fou d'*Augustin* [ou *le Maître est là*, par Joseph Malègue] ? Il faut l'être. Je suis en train de pondre un article sur la *Cantate* de Claudel. S'il a les honneurs de l'impression (!), je vous l'enverrai. Il faudra m'en rendre compte.

Je vous souhaite d'aller à l'étude, comme dit Platon, *μετὰ πολλῆς πραότητος, οἷον ἐλαίου ρεῦμα ἀψοφητὶ ῥέοντος*, avec une douceur abondante, avec cette effusion silencieuse de l'huile qui s'épand.

Je prie pour vous. Au revoir donc. Ne vous ennuyez pas. Courage.

P.-S. — [...]

Et pour finir en amoureux du grec, voici la *σωφροσύνη* d'après Platon : santé de l'âme — idéal d'ordre intérieur accompagné de dévouement à la science, de domination de soi-même, de fermeté, de calme, de constance et de modération — discipline personnelle découlant du sentiment de la dignité propre. Soyez donc *σώφρων* avec cette belle influence chrétienne de *Vacances*. Je vous écrirai encore.

6

*Lausanne, 24 décembre 1934. - Au même.*

Je suis navré de tous ces contretemps qui m'empêchent de vous dire que vous n'êtes pas seul, si c'est le propre de l'amitié d'avoir toujours ce colloque secret qui ne gêne pas l'intimité avec soi. C'est Noël : aurez-vous ce mot pour cette belle fête ? Je vous souhaite une belle paix — mais ardente, mais exaltée et cette sorte d'enthousiasme toujours calme, toujours lent et qui reste intime comme le confie mon Joubert. Enthousiasme, c'est être en Dieu. Alors je demande pour vous cette présence du Christ (surtout sous cet aspect que saint Jean met en relief : la lumière et la vie). Que le monde est beau, mon cher, puisque nous y avons Dieu et que de joie je vous désire en ces fêtes, malgré votre isolement et votre peine du cœur, ô très aimant et aussi très aimable J\* - L\*.

Adieu.

[P.-S.] — Je vous écrirai plus longuement pour votre fête. Car je pense que la Saint-Jean qui vient est votre patron.

7

*Saint-Maurice, 22 janvier 1935. - Au même.*

Je suis destiné à vous faire de la peine. J'avoue ma paresse, et aussi cette sorte de respect que je vous dois (comme il y a une pudeur à observer envers soi-même. On se blesse en voulant se dépouiller soi-même, il faut attendre le moment qu'un autre a

choisi : *cum autem senueris, extendes manus tuas, et Alius te cinget, et ducet quo tu non vis*), puisque nous sommes amis, cette lettre ne quittera pas le ton de la confiance (voilà que j'ai oublié le début de ma phrase) — et qui m'a retenu de vous écrire n'importe quoi.

J'ai beaucoup aimé et votre lettre, et le Rilke, et le passage « choisi ». Il équivalait à une discrète confession, un peu amère (et vous en avez savouré l'amertume (et vous m'avez fait de la peine)). J'aurais dix mille choses à vous dire sans compter la principale, qui est que je vous aime beaucoup, car une lettre de vous me fait partir comme une fusée — et l'unique spectateur est absent, ou plutôt l'opérateur.

7 février (même année).

Vous voyez ma misère et ma confusion, mon cher, quoique j'aie une bénigne grippe pour excuse, qui m'a fait beaucoup pleurer. Je n'ai plus la cervelle bien en place et tout ce que je voulais vous dire s'en est allé, d'où je commence à avoir envie de vous parler : cela ira mieux qu'écrire. Et vous excuserez le décousu de ma lettre.

Je vous envoie : le petit traité de Claudel *Sur la présence de Dieu* (que vous me renverrez quand vous l'aurez bien lu) et un autre texte sur la présence de Dieu, qui est introuvable pour la bonne raison que je le tire de *Partage de Midi* (Acte I) : vous garderez ce dernier.

Et puis, je vous demande (je vous supplie, si je l'ose) d'écrire à Claudel. Vous avez besoin d'être tiré hors de vous-même. Tant pis si vous devez être ridiculement nu. Vous vous adresserez à lui comme à un être vivant, comme à un homme, j'allais dire comme à un simple chrétien, si ce n'était pas le Tout. Oubliez la machine poétique qu'on vous monte sous son nom (il faut bien qu'il expie d'être un génie) : un poète est toujours plus grand que ses œuvres, j'entends un vrai poète comme notre cher Claudel. Et c'est une grande chose qu'il soit à nous ; et comme toutes les grandes choses il faut les recevoir avec simplicité. C'est d'ailleurs la seule position qui ne soit point une injure.

Je vous dirais encore mille choses, mais mon silence doit vous peser. D'ailleurs j'arrache cette lettre à cette vie que je mène par

trop divisée. Que devient votre ardente patience et cette silencieuse coulée d'huile ?

Ne doutez point de mon affection. Je pense à vous chaque jour et je me réjouis à la pensée que vous mûrissez comme un beau fruit. Je compte bien vous revoir, mais surtout ne jamais cesser de vous aimer.

[P.-S.] — Je joins encore (à me renvoyer) les dernières *Ligne de cœur*.

Si vous n'aimiez pas recevoir une lettre de Claudel là-bas, faites-lui faire un détour par ici (par un « par adresse ») : vous la lirez le premier, soyez-en sûr. [Voir Annexe ci-après.]

[...]

### *Annexe*

*Bruxelles, 9 mars 1935. - Paul Claudel au même.*

Mon cher enfant,

« La force que j'ai » ne vient pas de moi. Elle vient de Jésus-Christ. Elle vient du confessionnal où je vais tous les mois. Elle vient de l'Eucharistie que je reçois tous les matins depuis bien des années, de la messe à laquelle j'assiste régulièrement chaque jour depuis quarante-six ans.

Dieu nous a donné sa parole, son Verbe. Il n'y a qu'à l'écouter. Il n'y a qu'à écouter l'Eglise qui est son interprète infailible. Ce qu'elle dit est vrai, je vous l'affirme, je vous le jure.

Vous n'êtes pas plus fort, plus raisonnable et plus malin que des millions de chrétiens, que tant de grands hommes et de martyrs qui se sont humblement agenouillés devant le prêtre.

Il ne s'agit pas de cilice et de pénitence. Il s'agit de simplicité et de redressement du cœur. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Ce n'est pas moi qui peux vous donner la foi, c'est Dieu, à qui vous avez simplement à la demander.

En dehors de la Vérité il n'y a que l'enfer, en ce monde et dans l'autre.

Lisez dans la *Genèse* ce passage où Isaac retrouve dans le lit du torrent les puits d'eau vive que son père Abraham avait creusés autrefois et leur rend leur ancienne profondeur.

Si vous êtes souillé, montrez-vous au prêtre qui vous purifiera (comme il est dit dans le *Lévitique*). Si vous êtes malheureux, allez vers l'éternel ami, vers celui qui ramassa l'animal blessé et qui est prêt à nous refaire. Si vous avez faim et soif, allez vers l'aliment prodigieux qui produit les héros et les saints.

Faites cela et vous vivrez.

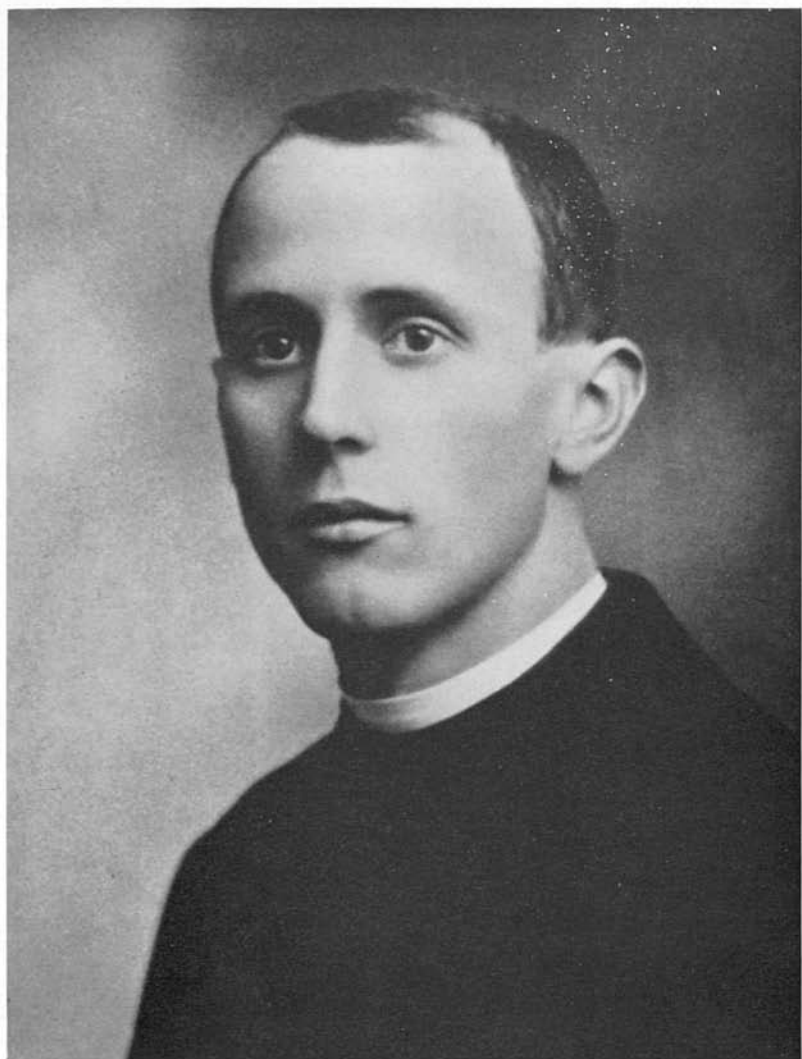
P. Cl.

[P.-S.] — Ce que je ne peux dire dans une lettre vous le trouverez dans *Positions et Propositions*, v. 2, et dans *Ecoute, ma fille!*

8

*Saint-Maurice, 5 avril 1935. - Au même.*

Il y a tout simplement que j'ai attendu la longue lettre que vous m'aviez promise. J'espère que ma lettre vous parviendra pour dimanche. Et ne me parlez plus de blessure ou de déception, je vous en prie : je n'aime pas ces chatteries sentimentales. Je compte d'ailleurs bien avoir l'occasion de vous gronder. Il faut arroser ses amitiés, dit Joubert. Un bel orage fait partie de l'immuable été. Soyez ouvert et accueillant, même à ce qui vous contrarie : c'est le seul moyen d'être « rendu au sol, avec un devoir à chercher » comme dit Rimbaud. Ne croyez pas au papier imprimé : rappelez-vous les moutons de *Présence de Dieu* ; on ne leur fera pas prendre de la sciure de bois pour de l'herbe. Ne soyez pas plus bête qu'eux. En soi, on ne trouve que ces jolies joies, bien étroites, bien étriquées (analogues au pousse-café dominical et bourgeois) et passablement vulgaires quand elles sont nommables. Parlons de timbale à décrocher ! Je voudrais bien savoir si tout notre travail



Norbert Viatte  
(1928, au lendemain de sa première messe)





n'est pas de forcer nos vices à nous décrocher la timbale, ou bien à faire d'eux cette justice pharisienne si venteuse. Nous sommes le contraire des courtisanes de l'Évangile : elles n'étaient point satisfaites d'elles-mêmes. Vous manquez de souffle, mon cher, et c'est la littérature qui vous oppresse. Et vous pouvez être sûr que cela je le hais en vous de tout mon cœur — comme je vous aime.

Certes, venez me voir : j'y aurai tant de plaisir. Dites-moi le jour, que vous me trouviez. Je vous renvoie la lettre de Claudel : insistez sur sa chrétienne simplicité. Croyez-vous qu'il espère en la timbale ? Ça, mon cher, c'est une bêtise qu'il faudra expier par plus d'intelligence. D'abord, êtes-vous fier d'être chrétien ? Si je vous ai recommandé l'Évangile, c'est pour connaître Notre-Seigneur, et être son disciple en esprit et en vérité. Si vous voulez de la grandeur, il nous offre celle même de Dieu. Ah ! si vous voulez un maître exigeant et qui n'aime pas les demi-mesures ; un maître sévère et qui moissonne là où il n'a pas semé — *qui non renuntiat omnibus quae possidet* (voyez [aussi] *Matt.*, X, 34-39) ; *qui non bajulat crucem suam, et venit post Me non potest Meus esse discipulus* — (il ferait peur si son amour n'était pas à la hauteur de ses exigences) — vous pouvez le choisir. Qu'Il est grand, et que l'effort de l'homme est vain devant Lui. *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur ? - Putatis, quia pacem veni dare in terram ? Non, dico vobis, sed separationem* (*Luc*, XII, 49 et 51), dans *Matt.* (X, 34) le glaive. Y pensez-vous, mon cher, au glaive que le Christ est venu jeter sur la terre ? Relisez en saint Matthieu (XX, 20) comment Jésus accueille les rêves de gloire : boire à son calice. C'est le seul endroit de l'Évangile qui puisse me faire songer à la timbale. Allons ! lisez l'Évangile avec violence, et faim et soif de Jésus — du Seigneur Jésus — et vous le connaîtrez et vous comprendrez que vous ne ferez jamais assez pour Lui. Cessez de vous regarder, de vous examiner. Soyez prosaïque vis-à-vis de vous-même. Il ne s'agit pas de lutter mais de conquérir.

Pour avoir la foi, mettez vos pas dans les pas du Christ, portant votre croix — vous vous connaîtrez à la Fraction du pain.

Adieu jusqu'au revoir. Il est dimanche soir. Je vous aime toujours beaucoup, sans ombre.

*Saint-Maurice, 23 juin 1935 - Au même.*

Je pense que vous n'aurez pas été blessé de mon silence. Je n'ai pas cessé de penser à vous, et d'être encore tout heureux de vous avoir vu. J'ai fait ce que vous m'avez dit de faire pour le jour de ma fête, j'ai surtout senti le cœur. Avant de vous remercier, c'est je crois mon tour de vous présenter mes vœux. Puissent-ils être un de ces actes si rares qui entrent dans le « commerce » de l'amitié ! Est-ce que je vous blesse ? Une chose qui me frappe, c'est ce désir profond que nous avons d'échapper au légal et à l'horreur d'accomplir nos actions les plus intimes, celles que nous mettons le plus haut, en vertu de l'obligation — être mercenaires quoi ! Et ce qui rend, je crois, si forte la « tentation » de l'amitié, c'est que le lien de son commerce n'est pas une *emptio* ou une *venditio*, quelque chose qui exige la restitution, mais tout se fait sous le signe du gratuit, et du don (et de l'abandon). Et je note sans commentaire (ceci pour toute notre vie morale) que dans l'Évangile (*Joan.*, XV, 14-15) après la Cène Notre-Seigneur nous dit : « Je ne vous appelle plus serviteurs..., mais je vous ai appelés amis. »

Quant à votre texte de l'*Ecclésiaste*, c'est une sagesse de contact avec la terre, en même temps qu'une fuite du mensonge parmi les hommes et une remise de toute son âme à Dieu par un grand acte de foi. C'est une sagesse pour la terre promise en Palestine. Mettez en regard les Béatitudes (*Matt.*, V) et la sagesse que prêche saint Paul (*I Cor.*, I, 17 à II, 16). La croix a passé par là. C'est *notre* sagesse. Je ne voudrais pas calomnier Ramuz, je ne le connais pas assez, mais je me demande s'il n'aurait pas une tentation au retour à l'ancienne loi. Je crois que je suis atroce et, ce qui est pis, dans l'erreur. Sent-on chez lui l'écartèlement de la Croix ? Je vous le demande. Voyez Claudel, et la joie brûlante qu'il en a conçue. A propos, lui avez-vous encore écrit ? Ne pensez pas trop à vous. J'y pense.

Ce qui m'a retenu de vous écrire, c'est mon commentaire [sur la *Cantate à trois voix*] auquel j'ai travaillé avec acharnement. Il commence à prendre forme. D'ailleurs, il me mange tout mon

temps. J'ai interrompu *Les Cahiers [de Malte Laurids Brigge]*, par R. M. Rilke]. Je les reprendrai au plus tôt. Pour votre fête, je vous promets un exemplaire de ma *Cantate*, si la chose est jugée publiable ; sinon, vous l'aurez en manuscrit. Priez pour que je ne tombe pas dans le travers de M. F\* (silence !). Je l'explore (ou j'essaye) avec une « mémoire fidèle et un cœur ardent ».

Pendant que j'y suis, demandez à M. [le chanoine Fernand] Boillat quelle est la page de *L'Evolution créatrice* que l'on a prise pour du Claudel ? Si le renseignement pouvait m'arriver le plus tôt possible !

Au revoir, mon très cher. Je vous désire une immense joie — celle que toute l'Eglise demande en la Saint-Jean d'été.

[...]

10

*Saint-Maurice, 24 octobre [1935]. - Au même.*

C'est la retraite qui me tourne vers vous. Tous les jours, je prie pour vous à la messe. Voilà bien la plus grande chose que je pourrai faire pour vous. Mais je sais que je n'ai pas été fidèle à notre amitié (et c'est de moi que vient la première faute). Votre dernière lettre m'a prouvé que vous m'aimiez plus que je ne le pensais encore — et j'en ai été confus — et touché et plein d'une belle joie. Vous me demandez d'être votre conscience. Hélas ! vous ne répondrez jamais que de vous-même. Sentez-vous combien nous mettons de poids dans tous nos actes ? Et même dans ce refus oblique qu'est cette paresse qui nous prend, lentement, comme un manque de goût d'abord, comme un évanouissement de l'intérêt et puis, quand nous sommes apaisés (car il y a une paix en cet état, mais elle ne rayonne pas), comme une nausée soudaine vis-à-vis de ce qui exige un don de nous-même, un effort — dans ce refus oblique il y a le poids de tout notre être, il y a le choix de nous-même antérieur à tout le reste du monde. Et notez peut-être que la recherche ou l'inquiétude est factice, nous en avons besoin comme de sel pour relever la fadeur de notre moi. Soyez donc sans

illusion. Commencez par vous haïr vous-même. Il ne s'agit pas de saccager les dons de Dieu en vous. Ils appartiennent à un autre — et vous-même vous ne vous appartenez pas. « Je n'ai jamais rien su », dites-vous. Redites-le sans amertume devant Notre-Seigneur et (vous me demandez de vous aimer, excusez ce lapsus, de vous aider, je ne puis que prier pour vous et je le fais de tout mon cœur — mais au fait, que pensez-vous de la prière, de cette prière qui est la confiance à un ami, tendre et respectueuse ? Il vous faut être *vers* Celui à qui vous vous confiez, et prendre votre temps — respirez les mots que vous dites) et dites : *Suscipe me secundum eloquium Tuum, et vivam ; et non confundas me ab exspectatione mea*. Il nous faut donc l'attendre — et n'attendre rien autre. Vous n'en avez pas la force ? Demandez la joie : *Lætetur cor meum, ut timeat nomen Tuum*. Et tenez-vous en paix, dans une « ardente patience ». Que ce mot est beau, mon cher, quand il qualifie notre attitude vis-à-vis du Seigneur Jésus ! Vous me dites : « Aidez-moi ! » Mon cher, c'est Lui qui nous rend présents mutuellement — c'est en Lui que nous pouvons nous aimer sans arrière-pensée (et sans infidélité). Tournez-vous vers Lui ; dites le cri de Pascal : « Que je n'en sois point séparé », mais sans angoisse, certain de n'être pas confondu de votre attente.

Ne lâchez pas ce monde visible : c'est un instrument dont nous avons besoin, même pour « philosopher ». Mais il ne faut jamais thésauriser, c'est en cela que Giono est un mauvais maître — en cela seulement. Ne trouvez-vous pas qu'il manque d'ingénuité, s'il réserve une certaine demi- (et fausse) innocence. La Terre n'est plus le Paradis terrestre : il la faut conquérir et la christianiser. Il n'y a pas de crainte d'en être si vite maître : nos forces n'y suffiront pas. Toute exaltation d'une précaire victoire est un arrêt et une défaite.

Soyez simple. Et pour cela, choisissez ce qui vous unit, ce qui vous recueille. Je vous enverrai tout prochainement, avec les fameux *Cahiers*, quelque chose qui puisse vous aider. Et je vous promets d'être moins silencieux. Pour ce plan d'action, commencez, je vous en prie, par la prière telle que je vous l'indique. Situez-la au plus profond de vous-même, au lieu le plus secret de votre âme, qu'elle détermine une véritable intimité. Et s'il faut le plan

d'action sévère pour maintenir cette prière, eh bien ! je le donnerai. Soyez heureux et en paix, mon très cher J\*-L\*, que j'aime beaucoup.

« *Les saisons de l'âme* » [1937].

Il y a un temps pour tout. L'âme ne peut pas toujours recevoir. L'Esprit-Saint la compare à un jardin, un champ, une vigne, au blé. Quelque chose de végétal et de vivant, objet de l'amour et des soucis du Jardinier céleste. Quelque chose qui accueille les bénédictions du ciel, la lumière et la pluie, la vérité et la grâce. Quelque chose qui cède à une poussée vitale intérieure, muette et irrésistible et qui exige tout de même un consentement — car cette vie de Dieu en moi, c'est *ma* vie !

Voici le moment de donner du fruit. Finies les fleurs et tout ce qui apparaissait. Voici le grand silence de l'Été (où le prêtre répète en son bréviaire les conseils et les appels de la Sagesse) où le don de soi se fait sans aucune douceur, masqué par la nécessité si raisonnable de chaque jour. Quelle raison y aurait-il de se dérober au devoir quotidien ? Mais le danger est de ne pas lever les yeux, de ne pas vouloir sentir sur sa face le souffle de Dieu — de ne pas avoir le ciel grand ouvert sur son âme, pour que toute action éclore à la lumière de la foi.

Car il faut qu'en nous mûrisse notre âme. Savoir être seule, sans conseil extérieur, attentive à la foi qui demande à rayonner, savoir être généreuse pour étreindre vraiment la réalité, la comprendre — vivre la difficulté, vivre l'amour et les dégoûts du prochain : le comprendre, c'est-à-dire le prendre avec soi, en son cœur : compatir, pour le tirer à Dieu. Non pas dans le triomphe de la victoire : il ne s'agit pas d'être première. Mais l'aider : être la servante du Seigneur pour ce frère du Seigneur.

Alors, l'automne sera beau. On pourra porter son fruit dans la joie pour avoir compris que ce qui fait de notre terre un paradis, c'est la Volonté de Dieu — voulue par l'homme.

*A des responsables de la jeunesse [1937].**Talium est regnum coelorum*

## I

a) Nous tous qui sommes ici, nous pensons à ces instants heureux de notre enfance. Nous y avons pourtant eu nos peines, mais, en comparaison de la mer orageuse où nous sommes comme perdus, selon le mot de saint Augustin, le port qui abrita notre jeunesse nous paraît de joie et de paix, et ses eaux reflètent le sourire infini du ciel.

b) Nous savons une chose maintenant : qu'il n'y a rien de plus beau que l'enfance. Nous, c'est le monde moderne. Notre vie, livrée à l'incertitude, à l'angoisse, empoisonnée même par le désespoir, se résignerait pourtant à son amertume s'il n'y avait l'enfance. Faire de notre terre pour eux un paradis, trouver un moyen pour qu'eux au moins échappent aux horreurs d'une guerre qui nous étreint de ses menaces, n'est-ce pas notre plus grand désir ? Et nous nous précipiterions avec sécurité dans la mort si nous étions certains que pour eux leur vie fleurisse et porte ses fruits dans l'été d'un âge d'or.

## II

Mais la parole du Maître qui demeure éternellement est là. Son humanité nous est apparue toute pleine de grâce, et son cœur humain a battu pour nous d'amour, malgré sa solitude et notre trahison. Il nous a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. Et ce qu'Il exige de nous, c'est ce qui nous séduit dans l'enfant : l'ingénuité et la liberté du cœur ; *talium est [regnum coelorum]*.

a) Je définirais l'ingénuité : l'émerveillement dans la simplicité. C'est la qualité la plus belle de l'intelligence chrétienne. Car ce monde qui nous a été donné par Dieu, c'est un devoir pour nous de le comprendre non pas froidement, mais avec cette flamme

passionnée de notre âme servante de Dieu, qui sait faire, comme les enfants dans la fournaise, de chaque chose qu'elle discerne dans la création divine, un cantique de louange. Passion intellectuelle qui ne perçoit pas seulement des lois, mais au travers des choses sensibles une personne aimée pour elle-même, cette sagesse qui joue dans les cercles majestueux tracés par les astres et la succession toujours nouvelle des saisons, sagesse dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. L'étonnement des savants est-il si différent de cette extase que nous lisons dans les yeux émerveillés de nos enfants, et l'intelligence de nos ingénieurs ne joue-t-elle pas avec ces forces de la nature dont elle a banni la crainte et la terreur ? Au terme d'une longue étude, ou, parfois, en ces instants privilégiés où la réflexion semble percevoir la transparence du monde, le sage retrouve au sein de la grandeur de l'esprit cette humilité joyeuse et cette docile simplicité que ses maîtres exigeaient de lui quand il était petit enfant sur les bancs de l'école.

b) C'était alors une exigence à laquelle résistait souvent un cœur tout jeune et plein de désirs dévorants. Traversé de la faim et de la soif corporelles qu'il comprend merveilleusement, n'a-t-il pas besoin déjà confusément d'une paix meilleure que toute victoire, d'un amour que tout plaisir ne peut que tromper ? Voici qu'il ne connaît rien de la vie, sinon la passion absolue d'être grand, et tout d'un coup, la plénitude de la joie et de l'amour lui est donnée à goûter sous l'apparence d'un pain merveilleux. Un instant de recueillement, un silence supérieur à toute explication et peut-être notre cœur misérable s'est-il tourné vers ces choses, étroites pour lui que l'abîme divin a dilaté, urgentes puisqu'elles passent — et toute notre avarice et notre avidité n'y peuvent rien. Le plus simple serait d'y renoncer et de les contempler avec désintéressement, gardant toujours la liberté de ce cœur d'enfant qui quitte ses jeux pour les bras de ses parents bien-aimés.

### III

Au fond nous avons tous soif de cette liberté. Car la paternité de Dieu sur nous n'est pas une fiction — elle s'est faite tendresse

— beaucoup plus : elle a revêtu ces caractères de grâce et de secrète séduction, d'indulgence dans la pureté et pour tout dire ce je ne sais quoi de délicat et de féminin qui nous devine par le dedans qui font de Notre-Dame notre Mère. Vous qui l'avez pour protectrice, continuez à veiller sur cette enfance que nous vous confions. Ce que l'enfance reçoit, elle le garde.

Qu'elle reçoive de vous dans la joie et le bonheur ce que nous avons reçu et qu'au sein d'un monde horrible nos enfants, au travers des exigences de la raison humaine, de la vérité, de la loi et du devoir, perçoivent et retiennent en leur cœur, comme une blessure suave, le visage d'une maternité sereine, attentive et souriante.

13

*[Saint-Maurice, début février 1939]. - A Maurice Chappaz.*

Ce n'est pas une lettre, c'est une méditation. Tu feras le silence en toi, car il ne s'agit plus de discuter — on a toujours raison quand on veut avoir raison — il ne s'agit que d'écouter avec docilité, comme un enfant, mais ici c'est le vouloir qui doit être ingénu et frais. « Bienheureux, dit saint Jean de la Croix, qui, laissant là son goût et inclination, pèse sa résolution en raison et justice. »

« Il faut que je sorte de cette société. » — « Il nous faut fuir de ce monde vers Dieu, dit Platon ; mais la fuite, c'est ressembler à Dieu dans la sainteté et la clarté de l'esprit. » Le royaume de l'esprit est intérieur, il n'y a pas à changer de lieu pour le conquérir, il faut me changer moi-même. On y accède par une authentique culture, qui est aussi un émondage moral et intellectuel. Non dans le mépris des autres, mais dans l'acceptation de leur différence et de leurs besoins. « L'amour de la vérité exige un saint loisir, dit saint Augustin ; la vérité de l'amour entreprend un juste labeur. » Avec quoi prouverai-je l'authenticité de mon amour ? Ne serait-ce pas ironique de prétexter l'égoïsme ou la paresse ?

« Raté, défait, plus qu'une issue : claquer. » Il n'y a là que l'exaltation de l'orgueil et du ressentiment. Un authentique amour



veut le triomphe et la victoire. L'héroïsme est un courage qui ne dure pas. Ne plus mettre d'ardeur que dans la patience, car la sagesse arrive par l'amour, le silence et l'abnégation — non pas n'importe quel amour, mais celui qui est dur et jaloux comme l'Enfer.

Libre, de quoi ? disent les autres, mais moi je dis « pour quoi ? » (Nietzsche).

Mon très cher, je sais que je suis effroyablement dur et sans cœur. Apparemment. Mais je demande que vous consentiez de cœur à sortir de vous dans le silence et à regarder ce texte objectif-vement. Un quart d'heure.

J'aimerais vous voir. (Pour le beau poème aussi [*La merveille de la Femme*].)

Très tendrement.

#### *Annexe*

[*Saint-Maurice, 26 janvier 1939*]. - *Paul Saudan à Maurice Chappaz.*

Merci de tout cœur pour ta merveilleuse lettre, si poétique, si sincère, qui m'a ému jusqu'aux larmes. Ta confiance me touche profondément ; j'aimerais, telle Athéna sous les traits d'Ino qui donne ce voile mystérieux à Ulysse, vrai talisman qui lui permet de nager longtemps et de ne pas être englouti par les vagues, j'aimerais te persuader et te donner un conseil aussi sûr et aussi sage que celui de la chaste Athéna au beau péplos ! Ne pars pas, c'est une gaffe épouvantable ; bien loin de devenir le merveilleux et fort aventurier que fut Ulysse pendant vingt ans loin des siens et qui revint pour mitrailler et tuer avec ses flèches aiguës les horribles bourgeois qui dévoraient ses biens et couchaient avec ses servantes, tu te ruines à tout jamais : on te prendra pour un fou, un détraqué. La grosse erreur que tu commets est de confondre le plan poétique avec le plan social ; tu les opposes si bien que tu les rends incompatibles : au nom de l'un tu veux détruire ou saccager l'autre. Tu sembles presque me demander : « Me trouvez-vous assez poète pour me permettre de me foutre de la société ? »

Puis-je m'arroger ce droit? Est-ce que ce que j'écris a assez de valeur pour que je m'adonne avec tout mon être à ce travail pénible, laborieux, en disant mon mépris à la société? » Mon cher Maurice, tu as des dons réels, mais tu n'as pas le droit de te mettre en marge de l'ordre social; ton devoir est d'essayer de faire cohabiter une profession selon ton choix et ton sens poétique de la vie des choses. Dis ton pays en t'y plongeant, en prenant racine pour mieux l'aimer, pour y sentir battre son cœur, soit; mais il faut être rivé à un métier, à une profession: Spinoza était cordonnier; Claudel, ambassadeur; saint Paul travaillait à sa quenouille; Mallarmé, professeur d'anglais; Rimbaud, commerçant au Harrar. Lis les lettres de P. Claudel à Jacques Rivière qui sont pleines de conseils si sages et qui résolvent le problème qui t'agite. Fais peut-être de l'agriculture, exploite une ferme ou un domaine si tu trouves cela plus en harmonie avec ta physiologie et tes goûts, mais ne fais pas un coup de tête et ne pars pas, c'est une stupidité. J'ai lu ta lettre à M. Viatte et c'est lui qui a ton poème; il m'a promis de t'écrire, de te dire ce qui lui plaît et ses défauts. J'aimerais bien te voir pour te parler à cœur ouvert de tout cela. Je t'embrasse et te redis mon affection pleine de sympathie et de spontanéité. Ton père aimé et dévoué.

14

*Précis de sermon pour une première messe [Noël 1939].*

I

*L'Evangile est annoncé aux pauvres :  
car c'est pour cela qu'est apparue  
l'humanité et la bonté du Sauveur,  
notre Dieu.*

[D'après] saint Matthieu, XI, et saint Paul à Tite, II.

1. A cette époque où de toutes parts la barbarie nous menace, il n'y a pour l'homme qui ne croit pas à la Providence, place que pour une inquiétude universelle. Tous nos pauvres gains de libé-

ration peuvent être irrémédiablement perdus — et d'autant plus que ceux qui se sont prétendus civilisés, et qui forment une élite, tendent à négliger (car ils se sentent impuissants) l'énorme masse humaine que son poids lie à une animalité terrible.

2. Mais l'homme a été fait plus grand que toutes les cultures que ses soins ont forgées. Et c'est une leçon victorieuse pour nous qu'il n'y a point d'élite qui tienne à part : nul ne se libère seul ; car si nous sommes tous frères par ce limon originel où nous fûmes pétris, nous le sommes bien davantage par cette image et ressemblance divine que le Créateur insuffle en chacun de nous, âme vivante.

3. Image tremblante en nous et qui, au sein de l'angoisse et souvent mêlée aux pires erreurs, n'en adresse pas moins une prière obscure, amorce un faible dialogue avec Celui qu'elle ne fait souvent que pressentir par-delà les créatures qui nous cachent comme dans la nuit la majesté de l'éternité. Dialogue que Dieu encourage et reprend à son tour au cours des siècles dans la terreur, ou la majesté — dans la miséricorde et le jugement, car il prépare quelque chose de grand et de simple, un colloque tout intime où s'exhalent l'honneur et l'amour qui lui sont dus comme à un Seigneur et à un Père.

4. Et c'est l'Annonciation où Dieu demande à cette image de Lui quelque chose d'immense — et les hommes, en la Maternité de Notre-Dame, acquiescent. Humilité divine — respect de sa créature — l'Évangile réalisé dans le silence avant d'être proclamé — Signe dans l'Église éternelle [...].

## II

*Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret ; sed qui locutus est ad Eum : Filius Meus es Tu, Ego hodie genui Te.*

*Hebr., V, 5.*

1. Noël et le Christ, cette image consubstantielle du Père, splendeur de la gloire, sceau de la nature divine, qui apparaît dans

la fraîcheur de l'enfance — Lui-même l'Éternel renouvelant toutes choses soumis à la condition de l'esclave, revêtant nos faiblesses et se dressant en sa qualité de Fils de Dieu incarné, comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, possédant les complaisances de son Père et devant s'asseoir à la droite de la Majesté dans les cieux, après avoir achevé l'expiation et le rachat de nos péchés, seul Prêtre, unique hostie, oblation absolue.

2. Et c'est ainsi, cher primiciant, que le sacerdoce fait partie du cœur le plus profond de l'humanité. Non par l'histoire seulement, mais par et à travers le Christ il s'enracine au mystère même de notre Création. Seul le Prêtre, parce qu'il a mission de perpétuer cette oblation définitive d'un Dieu, peut assumer toute la barbarie du monde, et tous les péchés des hommes, non pour les juger et se prévaloir d'un exécrationnable pharisaïsme (il est pécheur et lui-même indigne) — mais pour les porter à l'autel de notre Dieu et faire descendre dans les âmes le don igné et purificateur de l'Esprit-Saint. Car c'est toujours un Dieu qui réjouit la jeunesse de l'âme, cette enfance surnaturelle en laquelle notre Père nous a adoptés — enfance inaltérable de grâce — et le monde peut vieillir de toute sa barbarie, de toutes ses convoitises — il y a toujours un sacerdoce authentique pour le réveiller de sa mort et lui rendre l'éclat et la fraîcheur de l'enfance.

### III

*In illius inveniamur forma, in quo  
tecum est nostra substantia.*  
Secr. ad I missam, in nocte.

1. Car le sacerdoce est l'unique espoir du monde. Parce qu'il ne vient pas du monde — s'il plonge en lui parce qu'il est inséré sur une nature humaine frêle, comme toute créature, pécheresse comme toute l'humanité, il existe comme tel en vertu d'une élection qui s'est réalisée *in Christo Jesu*. Et par lui il dépasse tout l'humain et pénètre jusqu'au divin, jusqu'à cet intérieur du voile,

jusqu'à ces profondeurs de la Divinité où le premier d'entre nous Jésus est entré couronné de gloire et d'honneur.

2. Espoir du monde, d'un enjeu infini — mais où il n'y a rien de tragique — sinon cette constatation quotidienne que l'homme promis au sacerdoce du Christ n'est pas selon le cœur de son maître, doit posséder cette inquiétude et cette angoisse de n'être pas selon son Cœur — Enjeu infini car la Vérité seule libère et le prêtre n'est miséricordieux que lorsqu'il la donne — aux hommes — sur les hommes, pécheurs — et sur Dieu, toute grâce — à l'exemple du Christ dont le Cœur humble et doux ne peut séduire et apaiser les hommes que parce qu'Il est celui d'une Personne divine.

3. La Vérité seule libère, parce que seule elle est Amour. Ce ne sont pas des promesses, au sein de notre foi obscure comme une nuit de Noël, c'est la réalité du don divin qui est confiée à notre âme — à toute âme, pourvu qu'elle soit de bonne volonté, lui est impartie cette béatitude de la paix qu'est celle des Enfants de Dieu. Qu'est-elle? Il faudrait pouvoir la dire en parole d'extase. Elle est le gémissement même que l'Esprit de Dieu envoie de force en nous. La prière de l'Eglise confiée au seul prêtre au seuil du Mystère de notre Rédemption — prière qui engage tout Dieu et son humilité vis-à-vis de nous : que nous soyons trouvés un jour en la condition céleste de Jésus en qui notre nature siège à la droite du Père.

## 15

*[Saint-Maurice, fin 1941]. - A un mobilisé.*

Vous voilà donc sous les armes, vous qui aviez commencé une conquête de paix et d'amour. Arraché à vos travaux, à cette campagne que vous vouliez surnaturaliser, vous vous trouvez tout d'un coup jeté parmi le hasard et parfois le désœuvrement des camps. Attendre, prendre la garde — tant d'heures silencieuses où soudain la conscience de l'inutile labeur vous révèle affreusement

l'ennui de ces jours mornes et parfois l'angoisse d'un avenir très sombre. Que fait-on à la maison ? Que va devenir la famille ? Et tant d'autres questions vous tiennent — toutes plus démoralisantes les unes que les autres.

Votre curé vous devine. Il sait d'ailleurs combien les heures sont lourdes de tristesse. Il se promet de ne pas vous abandonner. Ce premier petit mot voudrait effacer en vous l'ennui ou le découragement qui naît. Allons ! maintenant qu'il s'agit vraiment de combattre, ne pourrait-il plus compter sur vous ? L'armée ne conviendrait-elle pas à un militant ? N'avez-vous pas là une splendide occasion d'exercer votre générosité ?

Voici deux petits mots d'ordre que j'aimerais vous voir exécuter.

Vis-à-vis de vos camarades. Intérieurement, ne vous regardez pas comme le plus malheureux. Parce que vous avez la foi et que vous savez le sens de l'épreuve. Et puis, parce que votre tâche (je le voudrais du moins) doit être de reconforter. Même si vous êtes dans la tristesse. Ne vous écoutez pas. Ne vous regardez pas. Je dirai même : ne prêchez pas. Amenez sur le visage de ceux qui vous entourent la joie et le contentement, parce que vous êtes là, tout simplement. Je vous veux fort. La force est dans le refus du désespoir (un chrétien n'a pas le droit de désespérer : Dieu est avec lui ; qui est contre lui ?). Laissez tomber — comme la neige — autour de vous toute parole d'amertume ; relevez tout mot de réconfort. Soyez un signe de joie, un rayon de soleil. Dieu est avec vous.

Quand vous êtes seul. Oh ! alors, que Dieu soit avec vous ! Parlez-lui comme un homme parle à son ami. Virilement, loyalement. Sans phrase, mais de tout votre cœur. Aussi brièvement que vous respirez. Aussi souvent, pourquoi pas ? Parlez-lui de tout : de vos champs et de votre patrie ; de votre âme et de ses angoisses. Et faites le silence en vous-même — comme une campagne qui mûrit ses fruits et qui reçoit la bénédiction divine, celle du soleil et celle de la pluie.

A bientôt, mon cher ami. Je vous demande des choses difficiles. C'est parce que je vous aime beaucoup et que j'attends beaucoup de vous.

*Saint-Maurice, 29 novembre 1944. - A Maurice Chappaz.*

Merci de tout cœur pour les si belles *Grandes journées de Printemps*. Pour la dédicace et la lettre aussi qui m'ont bien ému. Mes leçons? Je crois bien être comme la poule d'Andersen qui avait couvé le vilain petit canard! Vous rappelez-vous ce jour de printemps sur ce toit de Sion où Valère et Tourbillon dressaient leur gloire au-dessus des marronniers blancs et rouges? Nous disions qu'il n'était pas né le poète qui exprimerait cela. Je n'en suis plus sûr maintenant. Pourquoi n'essaieriez-vous pas? Il faudrait, dans votre cas, n'avoir pas peur d'être abstrait. (Il ne s'agit pas de philosophie.) Tiré hors (sans arrachement, ni effort), éloigné: la poésie est un lieu qu'on parcourt *seul*, là surtout où il n'y a plus de chemin. Je suppose que ce foisonnement de comparses à initiales vous l'avez gardé, dans les *Journées*, par respect ou amour d'un bonheur passé. La poésie est du seul présent. Le passé, je crois, est chose morte et corps étranger — en lui-même. Il devient présent par *transmutation*, par *alchimie* (comme on dit) poétique. Mais remarquez que je ne décide pas si cela est défaut dans votre poème en prose. J'ai peur seulement qu'une certaine fidélité (qui doit être de l'homme, non du poète) vous retienne en arrière, empêche l'embarquement, la plongée, l'entrée définitive (et sans retour) dans l'univers de la création et de la poésie.

Et n'oubliez pas aussi (p. 43-44) que l'universelle communion des êtres pressentie par le poète perd sa délicatesse (si fragile) — sa délicate structure (ce n'est pas un empâtement de riz trop cuit — mais la tenue lumineuse des astres dans le ciel), par l'oubli (ou l'ignorance ou le mépris) de la transcendance (cette communion est analogique). Celle-ci met de la distance (un lointain inéteudu, dit Joubert) et des nœuds de mystère dans le monde, et dans nos puissances d'amour comme un tact qui prévient toute mainmise qui flétrirait ce qui ne peut être touché.

J'ai fait le pédant; je le voulais éviter, misère! je n'ai pas pu. Merci de tout cœur.

*Saint-Maurice, 3 juin 1947. - A Jacques de Chastonay.*

Comment vous répondre ? Oh, ce n'est pas une corvée : je le désire avec une sorte de joie hâtive. Mais le faire sans cette variété d'orgueil qui redoute de décevoir. Votre fatigue me peine. Sans doute, entasser dans sa mémoire tout un arsenal ou pire une boutique de notions est l'horreur (assez vaine) de toute préparation d'examen — et une horreur épuisante. On n'en triomphe que par une sorte de recueillement qui réserve à la fois l'incontamination de l'esprit et la sympathie accueillante vis-à-vis de toute la pensée humaine — les pensées des hommes plutôt, qui sont tout de même une partie de la réalité et le témoignage de son extraordinaire richesse. Mais aussi, ce recueillement est si lent à venir ! Quoique je me demande si d'abord il ne s'établirait pas en nous à notre insu : nous sommes si ignorants de notre âme. Et peut-être cela est pour le mieux : nous ne devons approcher de nous-mêmes qu'en mystère et en grand respect. La cruauté la plus atroce est peut-être de porter une main sacrilège sur son âme.

Il me semble (et votre lettre m'a été si douce) que vous vous établissez dans ce recueillement. Vous en avez déjà une sorte d'expérience aux richesses confuses et tout implicites. Non la plénitude : on en approche. Quand deviendra-t-elle totale et inamissible ? Je crois que c'est plus affaire de grâce que d'effort et de conquête. Nous naissons toujours. Et nous naissons avec joie et souffrance d'abord dans la générosité si belle de la création. Prenez garde que votre travail ne gêne le jaillissement de votre être. C'est une question de tact, et donc d'amour, et de distance, et de tenue sans doute (*sicut parvulus in gremio matris suae, ita in me est anima mea* — dit un psaume), mais quelle tenue !

Et voilà que je suis redevenu professeur. Pour le ton — si le style, c'est l'homme, quel pédant suis-je donc ! — Mais pas pour le reste. Je ne crois pas du moins. J'essaie de cerner, moi aussi, une expérience incertaine et vague, mais dont les au-delà, je le devine et j'en suis déjà sûr, sont le paysage réel — de ce que je suis, poursuis ou désire ? Et combien je vous suis reconnaissant,



Je ne veux de mes études aucune utilité, aucune facilité; car je sais que la Beauté est gratuite et difficile. On la trouve, c'est pourquoi il me faut la chercher. Mais elle dépasse toute quête, qui est vaine. Quand on la possède, elle s'est donnée.

Je lui demande l'ouverture de la Sagesse qui fortifie mon âme, recueille mon attention, rend profonde mon activité!

J'apprends par mes études la patience dans les choses de l'esprit.

L'extrême diversité de mes camarades ne m'incite plus: davantage, je l'accepte. Je le dois aux yeux qui ont connu le véritable apostolat de l'Intelligence, aux Latins qui organisèrent le monde.

Je me sens devenu personnel. Je vis, parce que je vis dans la joie: Ecce in vobis omnia. Plus encore:

Quelque chose se noue dans le silence, que ne compte point le tourment des images. — C'est d'un autre ordre. La pureté, la pureté de l'intelligence sont manifestes. Mais devant elle, toute la richesse de ma sensibilité et de mes créations ne compte pas.

Un jour, j'espère, ma solitude sera parfaite: je posséderai l'éternité dans le moment présent. Si seul alors, et plus seul je serai, plus réellement je dirai Notre Père. Intellectualia congregans atque indistinctibilia faciens. En vérité, j'aurai trouvé mes frères.



dans ce dialogue, de me laisser parler, à moi-même, à vous? — de tisser dans la joie ou le désespoir la trame de mes pensées, ce que trop souvent la paresse ou un obscur ressentiment me détourne de faire. J'enseigne et j'explique. C'est mon métier et qui m'exaspère. De plus en plus, je n'ai de joie qu'à l'ineffable. Comment me faire comprendre? Peut-être est-ce un lieu? une altitude? un centre? où je serais — dépouillé de tant de choses! — passé à l'objectif — d'une totale transparence — rien (un rien religieux) ou un tout donné et restitué. Mais oui, il y a des chemins qui y conduisent, des portes qui ouvrent sur « cela ». Ce n'est pas le scepticisme ou le dégoût qui m'exaspèrent ou le sentiment de l'échec — mais la disproportion : il faut perdre tout chemin et passer tout seuil... Peut-être, tout d'un coup, décolle-t-on et l'on s'envole. Peut-être plus simplement : j'attends impatientement, infiniment, passionnément.

Je crois que je suis tombé dans le charabia. Devant vous, je n'en aurai pas trop honte. Ne vous faites pas trop de tracas vis-à-vis du Père H\* et de mes commissions. Ecrivez *Beata Vita* [titre d'une nouvelle inédite] comme si vous vous cachiez à vous-même — ou comme à l'intérieur d'un sentiment de pudeur vis-à-vis d'une jeune fille (une vraie : réelle et surréelle). Et que s'il faut des souffrances, elles ne troublent ni ne blessent votre âme. Et puis respirez — intellectuellement, corporellement, nerveusement.

Je pense à vous, tous les jours et non pas aux moments vides.

« *In regione dissimilitudinis* »

1. On peut se demander quel rôle peut bien jouer la poésie dans la loi nouvelle, alors qu'*umbram fugit veritas* (*Lauda Sion*).

2. Tout ce grand éclat poétique disparaît dans le Nouveau Testament : *lux fulgebit super vos*, dit la messe de l'aurore de Noël.

3. Toute la poésie se tient à notre chair : *traham eos in funiculis Adam* (Osée, XI, 4), c'est à elle que s'adresse l'ancienne loi ; c'est notre chair qui soupire vers Dieu dans la multiplicité, c'est parce que l'homme est chair qu'il lui sera donné un Dieu dans la chair.

4. Avant l'Incarnation, la purification de l'homme d'abord par l'individu, et selon la race — l'homme mêlé et non distinct de l'Israël de chair. On dirait que c'est la masse humaine qui est d'abord ouverte à l'efficace divine. Et celle-ci se manifeste obliquement, embrouillée dans les intérêts charnels d'un peuple, qu'elle tire à elle dans le secret et dans la majesté, et par lui l'étranger.

5. Ainsi, la poésie semble présenter les caractères de l'Ancienne Loi. D'abord (quoique l'Esprit ait été donné, puisque Jésus est glorifié - *Joan.*, VII, 39), elle s'adresse toujours à notre chair (le rêve, la foule et l'amour) parce qu'il n'y a pour notre intelligence que deux sources : le sens et l'Esprit de Dieu.

6. Ensuite, parce qu'elle préfigure. La vérité chrétienne, elle l'évoque plutôt qu'elle ne la manifeste — et celle-ci reste *dis-tante*. Loin de la rapprocher de l'état mystique, le *secundum quid* de l'analogie la rattache au ministère prophétique.

7. Enfin, vis-à-vis de ce monde qu'elle a comme son bien profane, parce que la poésie est sa voix, humaine, rien qu'humaine — elle doit conformément à sa vocation, le restituer :

« Faites que je sois tout entier  
Cette voix, une parole totalement intelligible ! »

(Claudel, *Odes*, II, 62.)

(Noter que la Poésie nomme le spirituel du monde sans le dégager de sa gangue.) Dans la mesure où elle lui devine un au-delà (Ramuz, Claudel), elle l'ouvre — et pour soi, se libère et accède à la dignité propre de l'âme.

8. J'appellerai *ingénuité*, la domination, la maîtrise sur toute image, ou pensée ou rythme — et *pudeur*, ce sentiment de n'être pas touché, de l'intimité avec soi (d'un Autre) grâce à laquelle on ne se prend pas à son propre jeu. Ce n'est jamais qu'une partie qu'on laisse pour une plus belle. Le jeu reste donc ouvert.

9. Il faut tenir cette notion d'ouverture pour capitale en Poésie : elle est signe d'authenticité, et seule cause le rayonnement et l'efficace poétiques.

10. On voit dans la Nouvelle Alliance la précarité de la Poésie (Joan., XVI, 25) : *venit hora, cum iam non in proverbii loquar vobis, sed palam de Patre annuntiabo vobis*. La chose même de la Foi est possédée par l'amour et la communauté avec nos frères se fait dans une joie que distend la Croix : le véritable Humanisme se fonde dans la douleur. Il n'y a plus de masse humaine, mais on les aime à cause de leur présence dans notre cœur ouvert, à l'imitation de son cœur ouvert. Il n'y a plus de masse, mais un ordre spirituel et de Charité.

11. Alors la poésie essaie de traduire le gémissement (Rom., VIII, 19, 22) de la création et cette espérance de la révélation en gloire des fils de Dieu : *Evacuabitur* (I Cor., XIII, 10). Mais ce ne sera pas avant d'avoir célébré cette grande ténèbre qui nous jette en pleine lumière : la Mort.

\* \* \*

Je vous avouerai ce que j'entrevois. D'une part, l'art sacré tend à exprimer une expérience de l'absolu (celle de l'être de l'homme qui reflue vers sa source : expérience d'un exister pur) : couleurs et lignes choisies pour leur intense valeur affective de communion (spirituelle, bien sûr). D'autre part, il tend à exprimer un état de prière : action de grâces pour une élection, sentiment profond de cette élection ; espérance d'une entrée dans les biens de Dieu, d'un renouvellement de la terre (cf. Rom., VIII), d'une Apocalypse victorieuse et exaltante. Cette dernière attitude seule pourrait recevoir le qualificatif de chrétien ou d'évangélique au sens strict — encore qu'elle puisse interférer avec la première. Toute la terre est pleine de sa Gloire, dit le *Sanctus* d'Isaïe. Je puis éprouver cela et le dire : art sacré. Mais s'il m'est promis une Epiphanie définitive de cette Gloire et que ma prière éprouve cette espérance ? Art évangélique, dirais-je ? Vous voyez l'ambivalence que je souffre. Et si je pense à François d'Assise, à cette réconciliation avec une création qui n'est plus tentatrice, art

évangélique qui absorbe le sacré en lui révélant sa vraie nature? [...] Est-ce que l'espérance chrétienne, elle surtout (au point de vue transcendance), ne créerait pas un état de tension — celui d'un monde invisible qui doit se manifester — propre à la création des images? Je sais bien que celles-ci peuvent naître d'un effort pour exprimer une présence immédiate (et immanente) — mais le religieux tout court (je pense à l'Inde) tend à l'expression de l'ineffable: le religieux chrétien exprime l'espoir d'une venue, d'une visitation que l'univers n'annonce pas, au sens strict. Il faut la foi de saint Paul pour savoir que la créature gémit et enfante.

19

*Saint-Maurice, 23 mars 1958. - A un jeune confrère étudiant à Paris.*

Mes vœux d'abord, et l'assurance de mes prières. Pour que vous deveniez l'homme de Dieu que manifeste votre nom; pour que vous soyez un messager de joie comme le fut votre saint patron (il y a tant de gens qui ont l'air triste de vivre en Dieu et qui monnaient leur renoncement en mauvaise humeur). Je vous souhaite la joie la plus profonde qu'un cœur d'homme puisse supporter, et notre Dieu seul peut la donner...

Mes remerciements ensuite. Votre gentillesse m'a beaucoup plu et profondément touché. Rien ne pressait. Mais ne vous ai-je point trop dispersé? J'aurais aimé visiter avec vous ces belles choses: mon plaisir aurait été bien grand. Mais qui sait? Je pense, je ne sais comment, que je verrai un jour le [musée] Guimet avec vous. J'aime cet art oriental, charnel peut-être, mais protégé de la luxure par je ne sais quel pressentiment sacré — et si proche d'une mentalité romane. Un reproche: vous n'êtes pas assez pratique; vous ne me dites pas ce que je vous dois? N'êtes-vous pas trop « serré » ?

N'avez-vous plus revu [Louis] Massignon? J'aime tant cet homme. Il a un tel sens de Dieu!

A un prompt au revoir. Je vous redis ma très grande affection.

[*Saint-Maurice, 23 mars 1959*]. - *Au même.*

Voici plus de quatre mois que je pense tous les jours à vous, avec remords. J'attendais deux heures pour une conversation mal écrite, et je ne les ai pas trouvées par ma faute. Je n'ai jamais de ma vie perdu mon temps à des choses idiotes comme je l'ai fait ces derniers temps, et j'enrage rien que d'y penser, car cela m'a empêché de vous écrire. Je priais pour vous, en échange, mais aujourd'hui je vous offre mes vœux, que je voudrais d'une sage tendresse calme et unie comme la mer... Demain, à la messe, vous serez l'objet de ce désir de sainteté — c'est le tout — et de la joie qui l'accompagne. Et vous me pardonnerez mon silence.

Merci pour les catalogues d'exposition.

Je sors d'une conférence aux élèves de G\*. Elle sentait l'apoplexie comme les sermons de l'archevêque de Grenade. Encore une chose dont je rougis. Je voulais parler de cette grande chose qu'est la connaissance de Dieu, la connaissance mystique. Et j'ai gâché mon sujet. Ce n'est pas l'amour de me décrier qui me fait dire cela, mais la triste réalité. Je n'étais pas prêtre.

Si je vous disais que j'ai fait quelque chose je crois que je mentirais. Hors de mon travail de classe. Là, j'ai commenté *Un coup de dés*. Première et dernière fois. Ce n'est pas difficile en soi, mais loin des préoccupations même intellectuelles d'étudiants. J'ai découvert la *Jeanne d'Arc* de Péguy où il y a d'admirables choses, notamment une évocation des voix célestes sur un ton prémystique que je trouve très émouvant. En histoire, je viens de découvrir la grande crise économique de 1929 où, me semble-t-il, s'est créée la mentalité moderne. J'espère en tirer un cours socio-philosophico-religieux où je pourrai nager et mes élèves aussi ; ce sera la grande confusion des idées générales : j'y excelle.

En dehors de classe, j'ai fait ce gros péché d'une expertise lexicologique pour le Tribunal cantonal vaudois ! J'ai bien cru que je devenais fou. Le résultat, c'est que je n'ai rien travaillé de ce que je m'étais promis : Angèle de Foligno, Piaget (en psychologie génétique), l'Être, etc. Je me trouve vide comme une citrouille.

Tous mes espoirs reposent en le troisième trimestre : ni Université populaire — tout juste, à l'horizon, un article sur Bille (qui vient de mourir) pour les *Echos [de Saint-Maurice]*. Après, si tout va bien, si j'ai de l'argent — ô pauvreté — je vous demanderai quelques livres...

Je n'ai parlé que de moi... J'essaie de deviner ce que vous faites. En spiritualité, en lettres, en tout. Singulière existence où l'on fait le détail et l'on rêve l'essentiel — l'existential ? Ce n'est pas seulement dans le *Cimetière marin* qu'on est ivre d'absence. Mais ne croyez-vous pas que connaître Dieu, c'est une singulière psychanalyse... jusqu'à ce que le transfert soit mystique...

J'ai l'impression que je déraisonne. Mais par amitié.

Je prie pour vos parents.

Et je vous dis toute mon affection, et mes vœux liés par mes prières.

21

*Saint-Maurice, 12 juin 1959. - Au même.*

Dois-je vous dire combien votre mot (je ne le comprenais pas, mais il était une présence) et la surprise qui le suivit m'ont causé de joie ? Ce *Journal [de saint Ignace de Loyola]* me fait manquer à beaucoup de devoirs, et m'a fait retarder mon merci — j'ai de la peine à m'en arracher. Ravissement, oui, mais aussi un jugement qu'il exerce, et des reproches (comme au dire de Claudel, les trois femmes de la *Cantate* — au visage de froment et d'étoile, qui nous interrogent avec « cette insupportable suavité »). Quel texte humble, et quels éclairs ! — Et quelle reconnaissance !

Faut-il vous ajouter que je prierai pour vous ? En y ajoutant cette fois-ci la mention du « temporel », vos examens ? J'avais lu un mot dans *Christus 22* que je voulais vous envoyer pour vous taquiner. Je ne le retrouve plus (il était question de gymnastique !), tant pis. J'aurai bien encore l'occasion de vous piquer.

Ici la fin de l'année « commence » à être terrible. Congés et classes interfèrent tellement que ni les uns ni les autres ne sont sérieux. Centenaire de l'*Aganina*, « Primatie », concert, grande



promenade. Encore quinze jours et j'ai de la peine à loger deux examens ! Plus mon expertise qui renaît. Plus les *Textes français*, deuxième édition. Plus les quarante-cinq copies de la maturité. *O rus quando te aspiciam !* disait Cicéron. *Rus*, ici, traduire Paris — et vous.

De tout cœur en grands sentiments sinon sans larmes.

## 22

*Saint-Maurice, 25 février 1960. - Au même.*

Vous avoir fait de la peine, cela je ne me le pardonnerai jamais, mais je vous en demande humblement pardon, à vous. Vos vœux — vos doubles vœux — m'ont rempli de joie et de confusion et je vous en remercie, mais aussi ils m'ont fait mieux comprendre que si l'amitié ne vit pas de signes, elle ne s'en passe pas : il ne suffit pas que vous soyez présent à ma pensée et à ma prière, il faut que je le dise — et c'est vrai : quelle douce tâche ! — et je vous le dis avec joie et que votre présence à moi-même m'est un de mes grands secours, et que je redouterais une ombre, une fêlure, je ne sais quoi qui troublerait cette clarté où nous sommes : pardonnez-moi, je vous en prie.

A vrai dire, je ne doute pas de vous. Et si je n'apporte aucune excuse, c'est que ma lenteur à écrire n'aurait pas dû être un prétexte en ce mois de janvier où j'ai « conféré » à l'Université populaire et ailleurs, avec une rage sourde contre cette dispersion qui m'épuise. Tout est fini depuis huit jours. La dernière leçon à Martigny, j'étais si fatigué que je faisais silence de temps à autre pour me rappeler ce que je disais et ce que je dirai. Mon public féminin a pris cela pour une émotion contenue qui devint contagieuse. Certains succès sont vraiment humiliants.

Maintenant, je puis un peu respirer : pas pour longtemps ; l'ordre du Saint-Sépulcre va revenir à Saint-Maurice à la fin de mars pour une récollection ; j'ai entrepris le commentaire du pari de Pascal, en Philo[sophie] ; celui de la Cène en Rhéto[rique] avec le langage du Christ « en état lunaire » de la raison et « per-

sonne corporative» comme disent les Anglais. J'ai peur d'aller au-devant d'un four!

J'ai repris le *Journal* de saint Ignace. Il me paraît toujours plus grand, plus central — théologiquement — et d'un moderne fascinant. Et si on le place entre [Louis] Beirnaert et [Gaston] Fessard... Vous avez lu le premier dans *Psychanalyse*, connaissez-vous le second? Je me demande si tout cela ne prépare pas un renouveau théologique.

[...]

23

[*Saint-Maurice*], 23 mars 1960. - *Au même.*

Demain, j'offrirai le saint sacrifice pour vous et je n'oublierai pas vos parents que je ne sépare d'ailleurs pas de vous dans mes prières. C'est, il me semble, les meilleurs vœux que je puisse former que de vous unir à Celui qui est tout pour nous et en qui nous sommes un mieux que par l'effort ou l'inclination. Mais je n'aurais garde d'omettre cette présence vivante que vous êtes et que l'espace ou le temps n'amoindrit pas, au contraire; ou mes vœux que votre formation artistique se poursuive — sans trop de fatigue — au mieux pour votre apostolat.

Ce cours d'art est aussi difficile que le cours de littérature. Que ce soit le lieu de rencontre d'intérêts spirituels ne rend pas la tâche plus aisée. Le spirituel enclos dans une forme, la métaphysique impliquée dans une conduite picturale, cela paraît à un adolescent arbitraire et le type même de l'excès de subjectivité, de parti pris, de libre décision qu'on incline où l'on veut. L'obstacle est le plaisir. Et je me demande si l'œuvre d'art ne commence à être vraiment comprise qu'à partir de ce point de rebroussement qui est le renoncement à jouir. Est-ce que je deviens las ou janséniste? Je redoute l'émotion et la fascination. Le tableau me paraît plus un évanouissement dans le spirituel qu'une épiphanie du spirituel

dans le sensible. Lire une forme me paraît plus essentiel qu'une complaisance qui demeurera toujours ambiguë. Or, un adolescent va-t-il plus loin que la complaisance? Il la justifierait par une explication abstraite et sans fondement.

[...]

*Saint-Maurice, 23 décembre [1960]. - Au même.*

Fin de trimestre. Avez-vous remarqué que je n'ai pas collaboré à *A l'écoute [des martyrs]*? Je n'aurai rien fait, pas même eu des loisirs — ce loisir que je me réservais pour converser avec vous... J'ai aimé votre critique de mon *Mémorial* et je crois que vous avez raison : il y avait des raisons dont je n'étais pas sûr (et qui bouchaient des vides).

Mon tourment est un « traité » des images. Traité est un grand mot. Mais [Gaston] Bachelard m'obsède : son attitude me semble faire de la métaphysique une fonction de l'irréel ; est-ce un enfantillage? Je verrais dans l'image un « vécu » de l'être. Peut-être verrez-vous cet essai dans le second *A l'écoute*.

Ce que vous me dites de votre fréquentation des musées me réjouit. Il faut voir ; et c'est une grande purification que de contempler de la Beauté : il faut tellement se renoncer jusqu'à devenir docile et humble. Quand il me vient un jugement décisif alors que je regarde, c'est comme si je résistais à la grâce par entêtement — la bouderie d'un sale gosse devant l'inconnu qui le dérange. Soyez protégée pour être immuable ; je veux dire fidèle à ce qui ne passe pas.

Et voici Noël. C'est la fête de la Pauvreté de Dieu — le dépouillement du Verbe.

[...]

Je vous souhaite un très pur Noël avec un grand sourire et une plus grande affection.

Et merci de votre gentillesse.

[Vevey], 23 mars 1961. - *Au même.*

Je ne sais quand ma carte partira : je n'ai point votre adresse. Hélas ! demain, je ne pourrai dire la messe : je suis comme les trois jeunes hommes dans la fournaise : *Et non est locus primitiarum coram te, neque holocausta, neque sacrificium : sed in animo contrito et in spiritu humilitatis suscipiamur a te hodie.* Je crois qu'il y a des saisons de l'âme et que la maladie est une de ces saisons : gel de printemps ou cuisson de l'été, tout conduit à l'automne où vous chanterez avec moi : *Laetati sumus pro annis quibus nos humiliasti* (humiliation bien douce).

Assez de moi. Que faites-vous ? Vos petits mots de l'épreuve (style ecclésiastique) et pour le 2 février me sont allés droit au cœur. Je désire le temps où nous pourrions nous disputer, nous affronter ; où nous nous mettrons en colère. Dans l'état où je suis, je n'ai pas beaucoup d'idées — je tourne autour du délire sans y entrer ; mais je voudrais vous dire ce soir que je prie pour vous et que vous m'êtes très cher. [...]

[P.-S.] — J'écris au lit. Pardonnez-moi.

[Saint-Maurice, 30 juillet 1961]. - *Au même.*

C'est demain la fête de quelqu'un qui nous est très ami [saint Ignace de Loyola]. Ne croyez-vous pas que dans un certain univers, le nom de la Rose soit Humilité amoureuse plutôt que ce sommeil de personne sous tant de paupières, ou la Pourpre ivre de Mallarmé ?

J'aime dans la rose ce geste silencieux qui s'épanouit insaisissable comme le parfum musical qu'il trace. Pour moi, la rose est une oraison vivante, et pour l'amour de saint Ignace c'est toute une brassée que je voudrais jeter dans vos bras.

Mettez-les dans l'eau fraîche de votre âme.  
J'ai été très paresseux. Pardon. Merci. A bientôt.

27

[*Saint-Maurice, Pâques 1963*]. - *A la mère de ce même confrère.*

J'aurais de grands remords si, pour Pâques, je ne réparais pas de coupables oublis. Et pourtant les roses étaient belles, et parfumées ! Ne trouvez-vous pas qu'il faut être rose pour avoir cette attitude si humblement, silencieusement amoureuse ? on dirait qu'elles attendent notre approche pour dire un mot qu'on n'a jamais fini de déchiffrer tant il vous prévient de sa paix.

C'est pourquoi j'aimerais être rose pour parler sans mots et beaucoup mieux pour n'être qu'une prière qui écoute au cœur de Dieu le mot essentiel que vous ne cessez jamais de dire.

Vous direz, je vous prie, à Monsieur A\* et à M\* que, pour eux aussi, ma reconnaissance et mon affection s'évaporent en prière.

Je vous souhaite de très belles fêtes de Pâques et je fais porter mes vœux par le plus gentil messager qui soit.

28

[*Saint-Maurice*], 15 août [1963]. - *Au même.*

[...]

J'ai aimé vos quatre lignes sur Manet et Van Gogh : ce qui me séduit dans la peinture, c'est qu'elle nous force à voir (*intueri, intelligere*) le spirituel dans une matière qu'il transfigure, mieux qu'il rend incandescente en lui laissant son poids de matière. Un vrai peintre thématise l'imagination et interdit le rêve d'évasion. Mais je vous en supplie, ne manquez pas Delacroix, vous approfondirez le sens de l'impressionnisme.

Ce que vous me dites de votre mère me peine : je prie pour elle le matin à la messe. Vos maux de tête et votre fatigue ne me disent rien de bon : sachez être prudent — par amitié...

Je suis resté à l'Abbaye, ces vacances. J'essaie de me remettre à travailler. Un peu d'exégèse... et je papillonne, trop : je suis mécontent de moi. Je rêve au traité des images : je n'en suis encore qu'à des éclairs. (Ne serait-ce pas une forme de la paresse ? Les éclairs vous dispensent d'écrire !) Mais j'apprends avec patience à travailler.

Pour le *Journal* de saint Ignace, ne pensez-vous pas que cette attitude d'exploration, etc., a un « exemplaire » dans le Verbe de saint Jean (*πρὸς τὸν θεόν, εἰς τὸν κόλπον*) à la fin du prologue ? L'acte de la Vie est la prière filiale au Père : n'est-ce pas elle qui fonde la personnalité selon l'autre Ignace [d'Antioche] ? Qui dira cette étrange aventure, où trouver Dieu c'est le chercher ? Avec ce piège de l'amour, qui est l'amour de l'amour, et cet étrange guide que la foi toute noire. — Vous voyez que vous n'êtes pas tellement loin. Revenez reposé. Je mets ce mot dans la tendresse de Notre-Dame.

29

*Oberweid (St-Gall), 30 juillet [1964]. - Au même.*

Vous atteindrai-je encore à Paris ? C'est demain Saint-Ignace : « Où voulez-vous me mener ? » Je pense souvent à ce mot, comme à celui de « tendance », car il me paraît caractériser le point le plus central (subjectif) de la mystique. Tout le reste, images, considérations de toutes sortes, et tout l'élément affectif pouvant être appris, cultivé, mimé, hors cette expérience éprouvante d'être agi, conduit et projeté en toute puissance et liberté hors de soi et pourtant dans une intériorité telle qu'elle fait dire à saint Thomas que les puissances « sont extérieures » si l'on considère l'*illabi* de Dieu en l'âme. (Ne trouvez-vous pas qu'il y a comme une nostalgie de la foi ?)

Je ne lis que [René-A.] Spitz et [Michel] Gressot que je pressens plus que je ne comprends : mon anthropologie se défait et se

reconstruit à tout choc : Lévi-Strauss, M. [George Herbert ?] Mead, et les dernières découvertes paléontologiques. Ne vous effrayez pas : mais je dois répondre à des questions assez serrées sur le péché originel (à P\* D\*). Comment situez-vous l'*homo imago Dei* dans la série évolutive qui va de l'*homo habilis* à l'*homo faber* ? Quand reverrons-nous une foi qui informe notre vision du monde, sans concordisme, sans durcissement ou sclérose ? Une critique incessante, « précisante », « conversive », gardant comme liquide (et non cristallisé) tout l'appareil conceptuel : « Où voulez-vous me mener ? »

Pardon. Vous reposez-vous ? Revenez frais et dispos et rayonnant. J'espère que vous avez rencontré le P. G\*.

Vous m'êtes toujours très cher.

30

[Saint-Maurice, 12 octobre 1964]. - A Madame S. Corinna Bille.

Les roses ont fait ma joie : j'aime ce don parfumé de fleurs toutes recueillies sur elles-mêmes. Peut-être ont-elles une sorte de mémoire de Dieu, ou de la prière des Anges (en hébreu, prière et fumée de l'encens, c'est le seul et même mot). Je ne suis pas loin de croire qu'elles nous sont données pour nous apprendre à concilier le recueillement et le rayonnement ; et aussi cette délicate chose humaine que Julien Lanoë énonçait ainsi : « Plus un homme est entouré, plus il est intérieur. » Mon petit mot veut vous entourer. Vous avez de telles gentillesse pour moi que ce n'est qu'un rendu, rare hélas ! vu ma paresse ! Mais il y a ma prière, je vous assure, qui est plus fidèle et plus exacte que mon écriture et qui vous entoure plus sûrement.

Je lis et relis avec un ravissement toujours égal le *Naufrage du Deutschland* [poème de Gerard Manley Hopkins]. Il est écrit que je vous devrai beaucoup mais je l'avoue avec joie.

[...]

[*Saint-Maurice, 23 avril 1965*]. - A Madame S. Corinna Bille.

Ne soyez pas triste, c'est Pâques. Vous m'avez prévenu : j'allais vous écrire. Il y a eu une fin de trimestre absorbante et j'ai dû marier un de mes anciens élèves : ce qui fait que j'ai dû interrompre *Le Fleuve et la Forêt* [titre provisoire de la nouvelle : « Ma forêt, mon fleuve », parue dans le recueil « La fraise noire » (Lausanne, 1968)]. Je ne dirai rien pour le moment, sinon que j'éprouve à vous lire la fascination que doit exercer sur vous le Bois de Finges, comme du reste toute la nature. Je vous promets d'ailleurs mes critiques ; mais pourquoi serais-je sévère ? J'aime simplement ce que vous faites. Vous êtes un chant, ni un violon, ni un orchestre : vous avez une voix « plurielle », dirait Claudel ; je rêve à la fois et j'apprends une orchestration plus riche, c'est pourquoi je ne la conseille pas. Je dirais que vous donnez au Bois de Finges une voix de contralto, riche et émouvante, et l'on dirait que d'autres voix, qui naissent et ne s'épanouissent pas, tendent à soutenir et étoffer un long et magnifique *sostenuto*. Je m'arrête, car je m'aperçois que je divague. Dites-vous que je vous fais confiance : vous êtes plus sûre artiste que je ne suis critique.

[...]

Mes vœux respectueux de joie pascale.

[*Saint-Maurice, début de janvier 1967*]. - A M. l'abbé Maurice Zundel.

Je ne croyais pas, quand je vous ai vu à Ouchy, que la mort de M. Saudan était si proche et maintenant encore j'en suis dans une sorte de stupeur. Votre douce lettre que je relis me permet de me recueillir et d'accéder à cette intériorité que vous aimez, que vous dites avec intelligence et cœur, et où l'on retrouve la Source vive. Comme vous avez énoncé avec délicatesse ce que le cher



chanoine Saudan était pour tous et pour moi en particulier ! J'ai pu sans arrière-pensée remercier Dieu de cette amitié — il convient que l'action de grâce colore notre douleur...

Ne m'abandonnez pas dans vos prières. Je puis vous assurer de la fidélité des miennes à ce Dieu qui nous est *praesentissime et secretissime*.

#### IV

## Lettres et directives à une religieuse

Texte établi et présenté

par

Jean-Marie THEURILLAT

*Vivant d'une infinie discrétion et d'une attention docile à l'Esprit-Saint, M. Viatte savait conduire les âmes directement à Dieu avec sobriété et vigueur, n'intervenant que pour soutenir quand il le fallait absolument, et disparaissant lui-même le plus possible. Il fondait l'espérance de son ministère sur la « Puissance de Dieu » (I Cor., 2, 5), le Saint Sacrifice et la prière.*

*Au lendemain de sa mort, une religieuse nous signalait qu'elle avait le rare privilège de posséder plusieurs lettres de direction et l'enregistrement de son sermon de vêtüre. N'estimant pas devoir garder pour elle seule ce trésor, elle a accepté de nous le confier pour la publication. Nous lui en sommes infiniment reconnaissant. Puissent ces pages qui vont nous livrer, comme par transparence, la personnalité de ce « Précurseur » contribuer à perpétuer sa présence bienfaisante parmi nous !*

\* \* \*

*Les lettres sont publiées dans leur ordre chronologique, mais, par souci de discrétion, les dates ont été supprimées de même que les noms propres. A cet effet encore, nous avons convenu avec la destinataire de certaines coupures — le moins possible.*

*Nous reproduisons l'enregistrement du sermon prononcé par M. Viatte lors de la cérémonie de vêtue, en lui gardant son caractère de langage parlé. Quelques passages de ce sermon sont repris pour être mis en épigraphes à certaines lettres dont ils sont comme un complément anticipé. Enfin, d'autres passages nous ont servi de lien, là où la discrétion nous a contraint à des coupures plus sévères.*

*J.-M. Th.*

## I

### Discernement d'une vocation

#### PREMIÈRE LETTRE

Mademoiselle,

Près d'un mois et demi ! N'est-ce pas une raison pour vous d'être lasse ? Tout s'est conjuré contre une réponse, que je reprends pour la quatrième fois ! Je suis très confus. Pardonnez-moi, je vous prie. Dorénavant, j'aurai moins de traverses.

Je n'avais retenu de vous que cette *préoccupation d'ordre spirituel* [...] Qu'elle avère un appel ne m'étonne guère. Qu'elle soit une précision dans l'appel ne m'apparaît pas encore. Mais c'est vous qui êtes en jeu, vous et notre Dieu, car c'est Lui le vrai guide des âmes.

Ce que je vous propose vous paraîtra peu de chose. Mais il faut vivre avec Notre-Seigneur. Qu'il possède déjà certains temps de votre vie, qu'il soit un poids dans votre journée, un poids d'obéissance (j'aimerais que ce que je vous propose, même s'il comble une attente ou s'il est source de joie, soit d'abord une obéissance et un renoncement) est une grande source de lumières. Il faut aller purement à Dieu.

Je crois que le signe du vrai dans la vocation est la paix du cœur. Elle seule permet de s'oublier, de ne pas se replier sur soi, d'être ouvert à Celui qui est autre.

Elle est compatible, étant plus profonde, avec des déchirements et des déplaisirs. Elle est une intuition obscure qu'on est

aimanté par Dieu, par le souci de faire sa volonté, et que le reste est à côté, ou que ce reste est sacrifié, avec joie.

Voyez si votre action, ou vos désirs d'action, vérifie votre prière, la nourrit, la soutient : il faut être tout entière à Dieu.

C'est pourquoi je n'écarte rien à priori. Pesez avec sagesse votre accomplissement dans la volonté divine. Peut-être savez-vous déjà obscurément beaucoup de choses. Votre prière les fera venir à la lumière pour subir le jugement de la lumière.

Aussi, librement, essayez de me dire l'apport de votre prière. Je ne pourrai guère que le confronter à la mienne. C'est ce que je fais de plus haut, avec joie, pour vous.

## Annexe I

### « *Votre vocation* »

Posons ce principe : vous ferez la volonté de Dieu. Non la vôtre, celle de Dieu. Qu'il y ait au départ le renoncement à toute vue propre, et surtout cette mainmise par vous-même sur votre avenir. Pensez au patriarche Abraham (notre Père dans la foi) et au caractère de sa vie spirituelle : l'obéissance.

Une obéissance filiale. Celle de l'être libre qui sait que l'amour seul répond à l'amour. Une obéissance spontanée : Dieu aime mieux les âmes spontanées que les âmes impeccables, dit un spirituel de notre temps.

Pas de stoïcisme, trop de raideur dans l'âme ; ni de volonté héroïque à la recherche des choses ardues, il y a trop de risques d'illusion et de violence ; ni de dolorisme : c'est une soif, peu saine, de souffrir.

En réalité, il s'agit d'une vocation à la sainteté. La sainteté n'est pas nécessairement consciente d'elle-même — elle n'est en tout cas pas la béate satisfaction d'une possession et d'une jouissance.

Votre spiritualité sera avant tout tendance vers Dieu.

Le passé se dépasse dans un renouvellement quotidien ; dans la paix du cœur se fortifie le souci toujours plus grand de la plus grande gloire de Dieu.

A elle, tout sera tous les jours sacrifié, et d'abord vous-même. Tendance vers Dieu, volonté de s'effacer devant Celui qui vient, qui est venu avant que vous ne vous tourniez vers Lui.

Tendance vers Dieu, qui est docilité à une impulsion divine, qui est réponse à un appel.

D'où un primat de louange, de gratitude (quand Dieu donne, on regarde Dieu, non le don) et de joie.

## Annexe II

### « Règle de vie »

Il vous en faut une. Sans rigidité. J'ignore aujourd'hui le comment de votre appel. Mais si vous voulez le connaître, interrogez. Demandez dans la prière, et par un style de vie qui exprime l'attente et la docilité.

Le soir, après avoir quitté les vôtres, et seule dans votre chambre, que commence une plus grande intimité avec Dieu. Comme si seule avec Dieu, votre vie profonde enfin commençait. Et quel riche symbole que votre vie profonde soit un repos en Dieu !

Ne quittez pas une oraison diffuse, faite avant tout du sentiment de la présence de Dieu ; sur un fond d'humilité et de repentir, une attention aimante. Oraison diffuse qui pourra devenir explicite — mais je n'aimerais pas qu'elle soit préoccupée de lecture spirituelle.

Vivez en intimité avec Dieu, le louant, le remerciant, comme établie dans le définitif et l'éternel. Et libre avec cela ; si trois lignes font naître le vrai amour, lisez trois lignes.

Si votre âme est impuissante et stérile, offrez cette impuissance comme l'expression de ce que vous êtes — avec joie toujours.

Ne craignez pas de redire, ou de reprendre les mêmes considérations, la même attitude, d'avoir le même regard, tant que ces gestes vous gardent en la sainte présence.

Surtout que le silence vous garde, un silence aussi de l'imagination.

Ne prenez pas l'initiative de parler. Evidemment, gardez avec sagesse, avec équilibre, la charité la plus exquise envers le pro-

chain. Mais ayez, autant que faire se peut, l'initiative de votre silence jusqu'après la messe (si vous y allez), initiative toujours secrète.

Mais efficace.

### Annexe III

#### « Règle de vie II »

J'aimerais beaucoup qu'il vous soit possible de faire l'exercice suivant durant la journée :

Choisissez-vous, vers le milieu du jour, un quart d'heure de solitude. Il faut une heure, toujours la même (rappelez-vous le renard du *Petit Prince*).

Dans votre prière, mettez-vous sous l'influence de l'Esprit-Saint (il est en nous où il agit comme le poids de l'amour, vivifiant des paroles jusque-là mortes ou éteintes), et que votre prière porte sur l'interrogation de votre avenir.

Confrontez vos désirs, vos vues d'avenir avec le fond de votre âme priante. Vous finirez par voir ce qui est illusion, prétexte, ou vérité.

Ce quart d'heure (pas davantage !) risque d'être éprouvant. Par sa régularité. Car le fait que tout cédera à ce quart d'heure (c'est pourquoi cherchez un instant aisé, tous les jours aisé, pour ne pas vous rendre trop difficile cet exercice, ou ne pas l'omettre sous prétexte qu'il est impraticable) et que vous êtes en état d'obéissance et de renoncement, risque de faire exploser les instincts de l'homme les plus contaminés par le péché : la domination et la jouissance. Souriez à vos tempêtes d'agressivité, de bouderie, à vos rêves de bonheur, aux brillantes (et toujours spirituelles !) joies des sens qui peut-être vous saisiront alors. Souriez parce que vous ne les prendrez pas au sérieux. Leur raison d'être est d'empêcher cette paix du cœur, ce sentiment de calme plénitude où votre décision doit se prendre. Car même par un renoncement douloureux, faire la volonté de Dieu crée une joie plus forte que la douleur.

La joie, dit Bergson, est le signe de l'être.

Ne laissez pas échapper les richesses de la liturgie. Elles éclaireront votre vocation. Voici pour vous préparer au 2 février : la Purification.

L'Esprit-Saint qui conduit le vieillard Siméon au Christ.

L'Enfant qui conduit le vieillard.

C'est la fête des âmes droites qui arrivent à la Lumière. Je pense à Newman, rédigeant son livre sur *Le Développement de la doctrine chrétienne* ; il est encore anglican, il cherche... le livre est inachevé, publié inachevé. Une note l'explique ; elle se termine sur le *nunc dimittis* : car mes yeux ont vu le salut. - Newman est devenu catholique, non par lassitude, mais par un renoncement très profond : Ne décide pas que la Vérité est ce que tu désires qu'elle soit.

La fête des droits de la Vérité, des exigences de l'Autre, du Tout-Autre.

La fête de la vie qui se consume en lumière — et dont le cierge est le symbole. La joie de la consommation de l'être, sacrifice de louange.

## DEUXIÈME LETTRE

Ce mercredi saint.

Mademoiselle,

Deux mois bientôt et je vous avais annoncé que j'aurais le temps. On est rarement aussi mauvais prophète. Je vous prie de me pardonner.

Vous avez été tout de même présente dans mes prières. Voici quelques réflexions sur votre dernière lettre [Annexe]. Je ne touche que les points de votre prière. Je tiens à ce que vous les ayez en ces jours de prières.

Suivez intérieurement ces mystères. Quant à [l']Agonie, vivez-la intensément, sans dolorisme surtout. Et rappelez-vous (le jeu de mots, je crois, est de Barrès) que toute prière solitaire est solidaire. Toute prière est prière du Christ. L'Eglise, dit Bossuet, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué. Je vous expliquerai cela la



semaine prochaine; nous avons les vacances; je trouverai une heure pour vous écrire. — Sans faute.

Je joins donc à ce billet quelques réflexions. La prière doit dominer non seulement nos états de sensibilité, mais prendre notre vie plus profondément que notre rythme vital — dans la vie religieuse tout au moins. Je n'ai écrit que pour vous aider à voir clair en vous-même et savoir où vous entraîne le poids de votre Amour.

Faut-il vous dire que je prierai pour vous ces jours merveilleux?

Je vous abandonne à Notre-Seigneur.

## Annexe

### *Quelques réflexions*

Il me paraît d'abord que la prière joue dans votre vie un rôle à la fois purificateur et stabilisateur, ce qui est normal. Elle donne un bâti spirituel aux différents états de votre sensibilité, ce qui les empêche d'affluer ou de se jouer de votre volonté.

On aurait la tentation de vous dire: cet état est très bon; il serait dommage de le contaminer d'un idéal moins pur, ou de vous exposer à des compromissions. Faites-vous religieuse.

Il y a une ambiguïté. L'aspect réussite spirituelle me paraît trop premier (et trop simple); trop lié à votre jeunesse. Sans compter que la vie conjugale équilibre aussi, donne une cohérence spirituelle très forte. Et quand la prière purifie ou stabilise la société conjugale, on trouve une très haute réussite.

Mais vous notez un autre aspect de votre prière: [...]

En bonne règle, résistez à la suggestion qui pourrait naître de ce que je vais tâcher d'expliquer.

Quand une jeune fille se fiance, entre son fiancé et ses camarades (d'études, par exemple), elle met une différence d'ordre. Les amis et celui qu'elle a choisi ne sont plus sur le même plan. Sa disponibilité s'est fermée. Elle vit une dépendance.

Il y a dans la vie chrétienne une situation analogue à celle-là — au moins pour l'exclusive dont sont frappés certains êtres (qui ne sont ni dépréciés ni décriés pour autant). Mais c'est une exclusive. Dieu est choisi — ou plutôt le Christ. Et ne parlons pas amour, pour le moment — disons : consécration. C'est une dépendance vécue, sacrificielle dans ses renoncements ; une oblation de l'être, de la source en nous de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous faisons ; oblation définitive, sans reprise. Le Christ devient l'Unique ; les choses de ce monde, tous les êtres, tout cède à l'Unique.

Sacrificielle dans ses renoncements..., sacrificielle dans le don de l'être surtout. Et ne l'oubliez pas, c'est l'Autre, c'est l'Unique qui sacrifie.

Il y a plus : ce n'est pas assez que mon moi cesse d'être l'objet du vouloir, il faut qu'il cesse de s'en croire le suffisant sujet. (Car il ne l'est pas). La consécration est au-delà de la joie (parfois trop ravissante) de se donner, elle est abandon à l'opération du Don divin.

Le modèle de votre nature humaine est l'Humanité du Christ. Elle est la proie du Verbe. Elle est d'un Autre. Elle s'épanouit en l'opération divine qui fait d'elle l'Humanité du Verbe. Et cet épanouissement ne naît pas de son propre fond, il est grâce du Verbe. Relisez l'épître des Rameaux en vous rappelant que l'Humanité du Christ ne possède pas la personnalité divine comme un bien dont elle pourrait se prévaloir...

Je sais bien que ce sont là des choses exaltantes. Ne soyez pas sentimentale. Interrogez dans votre oraison, dans le calme, le silence. Résistez à ce qui est suggestion. Demandez-vous : qu'est le Christ pour moi ? que veut-il qu'il soit pour moi ?

Remarquez d'ailleurs que ces exclusives, que ce don sans retour, que surtout l'opération sacrificielle du Christ se déroulent dans le temps de notre vie mortelle.

Il est certain que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure. Mais le sans-mesure de l'Amour a un rythme (comme une belle mélodie naît du silence et invite au silence recueilli où elle est donnée tout entière) ; il s'appelle modération ; et l'attaque de ce rythme s'appelle spontanéité.

### TROISIÈME LETTRE

Mademoiselle,

Pour une fois, je puis tenir mes promesses. Voici, brièvement commentée, la préface du *Pontifical romain* pour la consécration des vierges [Annexe I]. C'est la pensée de l'Eglise sur la vie consacrée à Dieu. — Ce texte est de saint Léon, pape, le pape de Chalcédoine et de l'Incarnation — il s'inspire d'ailleurs de saint Ambroise, quelque peu. — Je ne l'ai pas traduite, mais j'en ai marqué les « membres » comme on dit savamment, ce qui aide à la lecture.

En fin, je vous donne l'essentiel sur la prière [Annexe II].

Voyez, dans votre oraison, si cet idéal répond aux vues de Dieu sur vous ; si ces textes précisent votre appel. Lundi, c'est l'Annonciation. Demandez, dans votre prière, si c'est là votre « forme » de servante du Seigneur.

Je prie pour vous.

#### Annexe I

##### *Commentaire de la Préface du « Pontifical romain » pour la consécration des vierges\**

*Deus castorum corporum benignus habitator  
et incorruptarum Deus amator animarum,  
Deus qui humanam substantiam  
in primis hominibus diabolica fraude vitiatam  
ita in Verbo tuo per quod omnia facta sunt reparas,  
ut eam non solum ad primae originis innocentiam revoces  
sed etiam ad experientiam quorundam bonorum  
quae in novo saeculo sunt habenda perducas*

\* Le texte de la Préface pour la consécration des vierges n'est pas celui de l'actuel *Pontifical romain*, mais celui du très ancien Sacramentaire Léonien (reproduit d'après René Metz, *La consécration des vierges dans l'Eglise romaine*, Paris, 1954, p. 143). Nous le transcrivons strictement, tel que M. Viatte l'a décomposé en « membres » et avec la ponctuation qu'il lui a donnée.

*et obstrictos adhuc condicione mortalium  
jam ad similitudinem provehas angelorum;  
respice Domine super has famulas tuas  
quae in manu tua continentiae suae propositum collocantes  
ei devotionem suam offerunt  
a quo ipsa vota sumpserunt.*

Dieu habite dans l'être concret qui vit (cf. saint Irénée : *Gloria Dei vivens homo*), mais le « qui demeure en moi et moi en lui » de saint Jean, cette réciprocité dans l'inhabitation qui est le propre de l'amour, ne peut être que spirituel. C'est là le résultat de l'Incarnation (cf. à la messe la bénédiction de l'eau : *mirabiliter candidisti, mirabilius reformasti*, du même saint Léon) où le Père par son Fils restaure l'humanité perdue. L'entrée dans l'éternité est réalisée de droit par la Résurrection (cf. l'oraison de Pâques : *nobis aeternitatis aditum reserasti*), mais la réponse de l'homme à l'élection de l'Amour éternel comporte une certaine expérience du Dieu trinitaire : c'est là cette similitude des Anges (et non une quelconque désincarnation). La vierge, par son propos (absolu) de continence, se dévoue (ou se voue) au Christ (*ei*) qui d'ailleurs l'a prévenue.

*Quando enim animus mortali carne circumdatus  
legem naturae, libertatem licentiae,  
vim consuetudinis et stimulos aetatis evinceret,  
nisi tu hanc flammam clementer accenderes,  
tu hanc cupiditatem benignus aleres,  
tu fortitudinem ministrares?*

Tout porte l'être humain normal au mariage : la nature féconde, la liberté dans les choses permises, la coutume, la jeunesse. On remarquera que, dans une prière, la mention du péché serait déplacée, outre que saint Léon déteste lier chair mortelle et péché — contre les Manichéens. C'est davantage la victoire sur un état humain normal qui est le signe que le propos de virginité vient de Dieu ; il est une flamme et un désir, — du Christ.

*Effusa namque in omnes gentes gratia tua,  
 ex omni natione quae est sub coelo  
 in stellarum innumerabilem numerum  
 novi testamenti heredibus adoptatis,  
 inter caeteras virtutes quas filiis tuis  
 non ex sanguinibus neque ex voluntate carnis  
 sed de tuo Spiritu genitis indidisti,  
 etiam hoc donum in quasdam mentes de largitatis tuae  
 fonte defluxit,  
 ut cum honorem nuptiarum nulla interdicta minuissent  
 ac super sanctum conjugium initialis benedictio permaneret,  
 existerent tamen sublimiores animae  
 quae in viri ac mulieris copula  
 fastidirent conubium,  
 concupiscerent sacramentum;  
 nec imitarent quod nuptiis agitur  
 sed diligerent quod nuptiis praenotatur.*

A l'abondance de la grâce, répond la multitude des héritiers du Testament nouveau : tous sont nés de l'Esprit. Mais il appartient à la surabondance de cette grâce que certains, dès maintenant, entrent dans le mystère de l'union à Dieu et portent ce témoignage en refusant toute autre union. Equilibre de saint Léon qui refuse de diminuer l'honneur des noces : elles sont un sacrement. Il ne s'agit, dans la virginité consacrée, d'aucune vue naturelle (et encore moins, horreur ! de névrose) ; on va d'un coup au signifié des noces : le mystère de l'Eglise, Epouse du Christ ; suite, en gloire, de l'Incarnation.

*Agnovit Auctorem suum beata virginitas,  
 et aemula integritatis angelicae  
 illius talamo, illius cubiculo se devovit  
 qui sic perpetuae virginitatis est sponsus  
 quemadmodum perpetuae Virginitatis est Filius.*

Le sommet de la préface, qu'il ne faut que méditer... On touche hors du temps, en ce *qui adhaeret Deo, unus spiritus est* de saint Paul.

La deuxième partie de la préface demande les vertus nécessaires au rayonnement ecclésial de la vierge.

*Implorantibus ergo auxilium tuum Domine  
et confirmari se benedictionis tuae consecratione cupientibus,  
da protectionis tuae munimen et regimen,  
ne hostis antiquus qui excellentiora studia subtilioribus  
infestat insidiis,  
ad obscurandam perfectae continentiae palmam,  
per aliquam serpat mentis incuriam  
et rapiat de proposito virginum  
quod etiam moribus decet inesse nuptarum.*

Le propos de la vierge est indissoluble, comme celui de la femme mariée. Il se perd surtout par l'incurie de l'esprit où se glisse le démon. Voici les vertus sociales de premier rang :

*Sit in eis Domine per donum spiritus tui,  
prudens modestia, sapiens benignitas,  
gravis lenitas, casta libertas.  
In caritate ferveant, et nihil extra te diligant ;  
laudabiliter vivant laudarique non appetant.*

Modestie, bonté, douceur, liberté. Adjectifs intellectuels pour les deux premières : un savoir-vivre où la discrétion domine. Adjectifs de style « corporel » pour les deux autres : attitude faite de discipline. A propos de *casta libertas*, cf. Pline le Jeune, au sujet de sa femme : *casta est, signum dilectionis* ; elle est fidèle (en toutes les choses du foyer), preuve qu'elle m'aime. La consécration à Dieu rend libre ; maintenir cette liberté : *casta libertas*. Notez enfin que l'amour du prochain pour Dieu et en Dieu délivre de tout retour sur soi. Il reste que Dieu est tout pour la consacrée : c'est ce qu'exprime fortement la finale de la préface. On sent que saint Léon admire la noblesse de la dame romaine : il veut surnaturaliser cette noblesse.

*Te in sanctitate corporis, te in animi sui puritate glorificent.  
Amore te timeant, amore tibi serviant.*

*Tu eis honor sis, tu gaudium, tu voluntas ;  
tu in moerore solacium, tu in ambiguitate consilium,  
tu in injuria defensio, in tribulatione patientia,  
in paupertate abundantia, in jejunio cibus,  
in infirmitate medicina.*

*In te habeant omnia quem elegere super omnia.*

Cela n'est possible que par une vie de prière : elle doit devenir comme la respiration de l'âme.

## Annexe II

### *Sur la prière*

Les textes essentiels sur la prière sont dans l'*Épître aux Romains*, chap. 8, versets 9-11, 14-17, 26-27.

C'est dans la Résurrection que le Corps glorieux du Christ, pénétré par l'Esprit-Saint, devient corps spirituel et mystique, et c'est l'Esprit-Saint qui lui incorpore des membres nouveaux. C'est donc par lui que nous sommes au Christ, que nous sommes l'Eglise (une avec le Christ).

L'Esprit est en nous comme notre âme : il nous fait vivre ; il n'a pas à se rendre perceptible. Il nous fait vivre en enfants du Père. Il nous met sur les lèvres la prière même de Jésus (il n'y en a pas d'autre).

Mais cette prière qui est nôtre est la prière de l'Esprit, car il fait un avec notre esprit. Comment ? Il n'y en a pas d'expérience sensible, cela est trop haut. Mais de fait l'Eglise en vit, et la vie des âmes consacrées manifeste la foi en ce mystère. Enfin, comme nous ne pouvons sonder ces profondeurs, de même nous ne pouvons préciser les points que vise réellement notre prière. Elle est, par l'Esprit, la prière du Seigneur. C'est indiquer à peine à quel point nous sommes saisis par Dieu — sa proie — mais d'une saisie qui fonde notre liberté.

L'Esprit-Saint, qui scelle l'unité du Père et du Fils, et ne fait avec eux qu'un seul Dieu, scelle aussi l'unité des fidèles dans le Christ glorifié. On ne prie jamais seul. Ma prière (je n'ai pas à désirer d'avoir une conscience psychologique de cette pureté; elle sera toujours la prière d'un être concrètement misérable), faite en esprit de foi, est la prière du Christ, comme la prière de l'Eglise: c'est tout un. En esprit de foi: là est le saut. Il faut que je me jette en Dieu, sans hésitation; que je sois l'enfant devant le Père. Au moment où je prie Dieu comme Père, c'est le Fils incarné par l'Esprit qui fait sienne ma prière. Au moment — non par mon initiative, mais déjà par l'influence de l'Esprit. C'est là le fondement de la communion des saints (ou, comme votre père dominicain, la communication des choses saintes). Plus je suis uni, plus je réalise en moi le mystère de l'Eglise, plus ma prière peut être féconde, du moment qu'elle est plus purement le cri de l'Esprit-Saint.

#### QUATRIÈME LETTRE

Mademoiselle,

Allez donc à Dieu. Allez-y par obéissance. Je veux dire par là que cet acte libre vraiment, spontané, autonome, vous le posez pour obéir — non à la joie trop riche et trop fière de vous donner — dans le renoncement à toute lumière humaine — dans la foi. Votre obéissance sera au-delà de votre liberté. Votre liberté doit y être, mais vous vous remettez à Celui qui vous prévient, qui vous attend.

Cela vous paraîtra bien compliqué (comme tout ce qu'il faut expliquer), mais la vie en Dieu est si simple. Je crois qu'il y a un certain *ton* de vie religieuse à demander à Dieu et qu'il donne. Ce ton, c'est la spontanéité de l'amour. Une certaine liberté, une certaine délicatesse, une certaine jalousie qu'on n'a que pour Lui, qui est unique. « Tu aimeras de tout ton cœur. » C'est ce tout l'important.

J'ai tardé malheureusement à cause de ces misérables problèmes de psychologie. Je me demande si j'ai eu raison de vous en parler.



J'ai eu le ridicule de chercher le livre idéal. Temps perdu. Tout tient en une phrase — pour les autres : derrière toute agressivité (même et surtout si elle vous blesse), dites-vous qu'il y a une détresse secrète (parfois inconsciente et qui empoisonne). Remède, moins la pitié (qui peut irriter) que simplement l'amour fraternel, silencieux, fidèle.

En une phrase — pour vous : il y a une grande sagesse à ne pas trop croire à ce qui se passe en soi. — Ne jamais, si je puis ainsi m'exprimer, mettre la pédale d'expression en confiant ses sentiments.

Et maintenant, attendez tout de Dieu, parce que vous verrez tout en Dieu. Vous le connaîtrez dans le Christ et l'Eglise — vous ferez mieux encore que le connaître comme une notion entre beaucoup d'autres. Le mystère du Christ et de l'Eglise, cette possession mutuelle, il devient le vôtre. Vous êtes *sponsa Christi*.

A Dieu donc, mon Enfant, maintenant et dans le jour de l'Eternité.

#### SERMON DE VÊTURE

On lit, dans le *Mémorial* de frère Arnould qui consigna les gestes et les paroles de la bienheureuse Angèle de Foligno, que celle-ci étant montée à Assise pour demander la grâce de la parfaite pauvreté, arrivée à la croisée des chemins de Spenelo où se trouve un petit oratoire de la Très Sainte Trinité, fut envahie par la majesté et par l'amour de notre Dieu. Et dans ce *Mémorial* commence avec notre Dieu et la bienheureuse Angèle de Foligno un dialogue extraordinaire. Mais subitement, au milieu même de ce dialogue, Dieu qui parle déclare à la bienheureuse Angèle de Foligno : « Si vous étiez venue avec d'autres compagnons, je ne vous aurais point fait une pareille grâce ».

Je voudrais, ma très chère Sœur, qu'en ce jour où vous vous donnez à Dieu, où vous décidez de consacrer votre vie à Dieu, où vous allez revêtir l'habit de l'ordre [...], je voudrais que vous vous rappeliez cet épisode.

Pour vous, c'est un jour de joie, mais il y a autour de vous quantité d'êtres qui vous ont entourée, et, si doucement que le Sei-

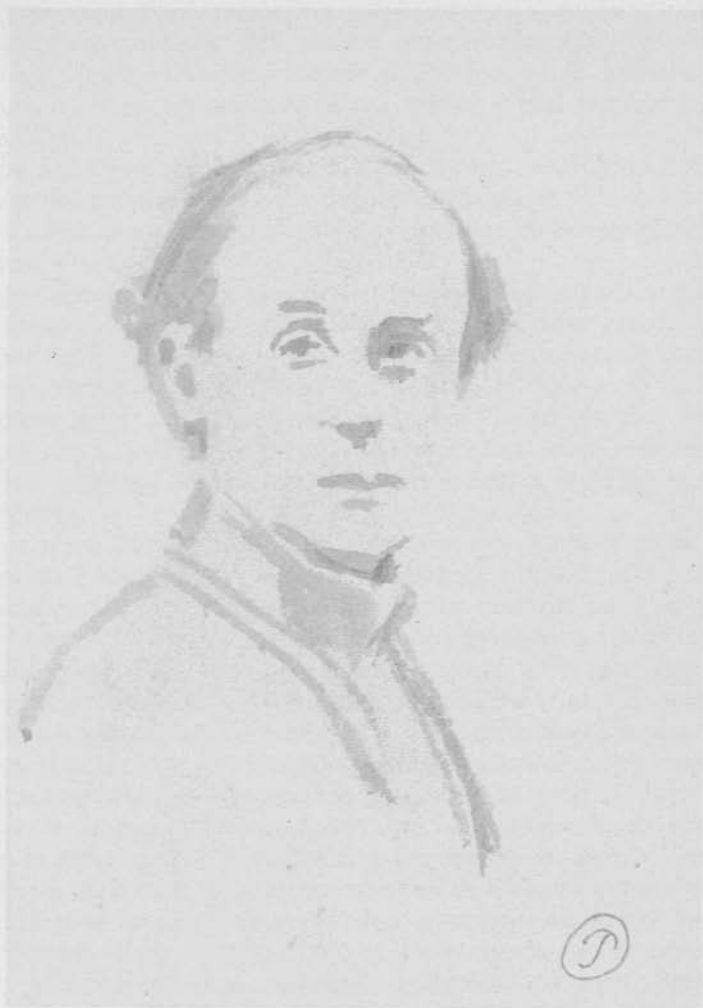
gneur Jésus vous cueille, ce sont vos chers parents qui en ce jour en sentent l'arrachement. Ce n'est pas seulement une circonstance extérieure à une profession religieuse qu'un mariage chrétien : les époux font partie du mystère de l'Eglise jusque dans la profondeur de l'intimité de leur vie conjugale, et ce qui doit naître d'eux doit être saint, régénéré sans doute par le baptême qui donne cette sainteté que ne peuvent point transmettre les parents. Mais la grâce du baptême, l'expérience est là pour nous le dire, ne peut réellement s'épanouir que s'il y a qui l'accompagne, qui la soutient, et cela de par la volonté divine, l'amour et l'exemple des parents de l'enfant.

Je voudrais qu'en ce jour vous songiez aussi à tous ceux qui ont prié pour vous, à celles qui, dans le couvent où vous entrez, vous ont désirée sans vous connaître, voulant que quelqu'une, parmi toutes les jeunes filles d'aujourd'hui, connaisse le mystère et la splendeur de ne vivre que pour Dieu.

Rappelez-vous que si vous êtes distinguée par Dieu, élue par Lui, cet amour qui est jaloux et qui ne supporte pas d'être égalé à quelque autre amour, cet amour, en même temps, repose dans une personne humaine ; je ne dirai pas qu'elle est fluide, mais dont la tâche est d'être ouverte aux dimensions du mystère de l'Eglise, dans lequel elle entre d'une autre manière que ses parents autrefois. Et je pense, ma chère Sœur, que les années qui viendront ne pourront pas, au moment où Noël approche, ne pas vous faire ressentir ce jour d'aujourd'hui où vous entrez dans le mystère de la communion des saints, dans le mystère de l'Eglise, selon le mode qui est propre à l'appel de Dieu qui repose sur vous.

Et si vous voulez trouver des directives qui puissent vous servir toute votre vie, je me demande s'il n'y a pas à prendre tout simplement cette grâce de l'instant présent, le seul qui appartienne, si l'on peut dire appartenir, à ces êtres essentiellement mouvants que nous sommes où Dieu opère.

Commençons par les rapports les plus extérieurs. Le graduel de ce matin, avec son appel à Jésus : « Venez, ne tardez plus ! », il s'exécute sur le même thème musical que cette messe des vierges où quantité de jeunes filles à la suite de la Vierge Marie seront présentées au Roi. Comme si, entre l'attente du Sauveur et le désir



Norbert Viatte  
Lavis par Gérard de Palézieux  
[1967]



du Sauveur, et la présentation à ce même Sauveur dans cette nuit étrange de la parabole des vierges sages, celles qui veillent avec leurs lampes allumées, comme si l'attente et la présentation étaient deux articulations d'une même réalité supérieure, surnaturelle.

Vous allez rencontrer votre Sauveur, certes, mais cette rencontre est inépuisable ; vis-à-vis des développements futurs, c'est un éveil, c'est une attente à laquelle vous devez consacrer toutes vos forces.

Nous célébrions hier ce samedi des Quatre-Temps où la liturgie nous présentait le Seigneur Jésus sortant du soleil pour parcourir sa course terrestre — dans la pensée de nos frères, ce soleil, c'est la Vierge Marie — et le Christ qui naît de la Vierge. Il naît pour notre gloire et notre glorification où l'union de tous les chrétiens sera achevée dans l'éternité lorsque nous serons ressuscités. Nous jaillirons de la mort comme le Christ a jailli du sein de la Vierge.

Mais saint Jean souligne à ce propos que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, ce Verbe fait chair dont [...] nous célébrerons justement la naissance. Au moment où il naît, c'est un germe. Et lorsque l'apôtre, lorsque l'évangéliste eut connu le Christ Jésus, l'eut rencontré comme envoyé à lui par Jean-Baptiste, le prédicateur de l'Évangile d'aujourd'hui (*Luc*, III, 1-6), lorsqu'il eut vécu dans sa compagnie et dans son intimité de disciple bien-aimé, il se rendit compte que cette incarnation, au fond, était quelque chose de germinal et que, tout au long de sa vie terrestre, le Seigneur Jésus ne faisait que faire resplendir de plus en plus le rayonnement de sa divinité, par signes, par paroles, par miracles ; et tout d'un coup, lorsqu'on a fini de l'écouter et que l'on est hostile à sa Parole, Il se cache ; mais c'est pour reparaitre lors de sa Passion, dans le mystère de sa croix, et où, sur la croix, n'étant plus qu'un corps consumé, il livrera, dit saint Jean, l'apôtre témoin, l'Esprit.

Et quelques instants après, un soldat, d'un coup de lance, fera jaillir de son côté l'eau et le sang. Et plus tard, l'apôtre, dans sa première épître, rappellera ce témoignage de la paternité divine vis-à-vis de Jésus et par Jésus vis-à-vis de nous tous : ce qui

porte témoignage, c'est l'esprit, la foi que nous avons reçue ; c'est l'eau, le baptême qui a été le sceau de notre foi ; c'est l'Eucharistie, ce par quoi nous communions au corps et au sang du Seigneur.

Comme si, pour l'évangéliste saint Jean, la mort et l'ascension dans les cieux n'étaient pas une disparition du Seigneur Jésus, mais une manifestation plus grande : celui qui vivait dans sa personne divine et dans une humanité individuelle assumée par lui, celui-là, dorénavant, vit dans sa nature divine, dans sa personne divine, et, par son humanité glorifiée, dans tous les êtres humains qu'il attire à Lui.

Vous appartenez aujourd'hui d'une façon plus spéciale à Lui, parce que vous avez compris que « l'amour, là où il n'y a pas de loi, s'invente une loi pour être sûr de la réalité de son don ». Et vous allez vous disposer aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, qui seront pour vous les moyens de ressembler à Jésus, et à Jésus crucifié.

Vos parents ont fait le geste d'Abraham devant, sur l'ordre de Dieu, immoler son fils Isaac. Abraham demeure pour nous perpétuellement le Père des croyants. Il a cru en Dieu, il a remis celui sur qui reposaient les espoirs de sa dynastie alors qu'elle avait les promesses d'être multipliée comme les étoiles du ciel et les sables de la mer. Vos parents vous donnent à Dieu, à vous de vivre cette vie de foi selon l'exemple d'Abraham notre père, cette vie de foi que va vous rappeler la liturgie de la vigile de Noël, où nous attendons la gloire de Dieu dans cette manne qui va pleuvoir au milieu du désert de notre vie.

Vous avez cherché refuge, pour servir votre Dieu, en ce lieu [...] ; je crois qu'il faut que je souhaite que ce soit un vrai désert : un vrai désert jusqu'à ce que votre âme, vraiment assoiffée, ne soupire plus qu'après le Seigneur Jésus, jusqu'à ce que vous n'avez plus qu'une seule chose dans la pensée : Celui vers qui votre âme est mue et élevée, uniquement Lui. Et vous aurez simplement, pour votre réconfort chaque matin, cette manne qui est vraiment descendue du ciel, qui nous est donnée, qui est la nourriture de nos âmes, le corps du Christ crucifié.

Ce sera là votre œuvre.

Il est possible qu'aux yeux du monde elle passe pour épouvantablement monotone. Mais c'est une vie. Ce n'est pas un mécanisme, ce n'est pas l'accomplissement d'une tâche mercenaire ! c'est une vie, la plus haute, la plus profonde, c'est le rayonnement de toute la personne humaine, dans le don, dans l'oblation d'elle-même. Et cette oblation, vous aurez à la renouveler chaque jour — la prédication de Jean-Baptiste aujourd'hui est claire — il nous faut nous repentir parce que le royaume des cieux est proche ; ce royaume des cieux, vous savez ce que c'est, c'est la vue du Sauveur, la vue du Sauveur qui vient pour une communion éternelle. Mais quand a-t-on fini de se repentir ? quand a-t-on achevé le travail de soi sur soi qu'impose la perfection ? Et puis, au fond, je crois que je fais erreur, la perfection n'est pas un travail de soi sur soi. Vous avez simplement, quotidiennement, à la mesure de la journée, vous avez à recevoir de Jésus le Bien-Aimé ce dont vous avez besoin pour l'instant présent. [...] C'est là où vous vivrez la pauvreté, n'attendant que de Lui ce dont vous avez besoin, heure après heure, minute après minute. Il sera celui qui prendra soin de votre âme. Rappelez-vous les psaumes où le Christ est le Pasteur, rappelez-vous l'Évangile où Il est le bon Berger, ce berger de la main de qui on n'arrache aucune des âmes qu'Il a saisies ; rappelez-vous, vous serez dans ses mains, livrée à Lui, totalement, absolument.

De sa part, nous le savons, l'amour de Dieu ne peut pas ne pas se donner, l'amour de Dieu ne peut pas résister à la communication de soi. Mais l'amour de Dieu est souverainement libre, c'est Lui qui choisit les heures et le jour où Il donnera. Les voies de l'Amour sont libres, les voies de l'Amour divin sont absolument libres. Il vous donnera quand Il lui plaira, et vous aurez à Lui donner chaque fois ce qu'Il vous aura donné, pour vivre une vie de pauvreté totale.

Et vous savez que le don dans les communautés religieuses est multiple. Il n'a pas besoin d'être toujours senti, d'être toujours vécu comme don. Il suffit que l'on soit livré à l'amour de Dieu qui dispose de nous sans nous demander conseil.

Et même aux heures de douleur, aux heures de sécheresse, aux heures où l'âme elle-même est devenue un désert intérieur, ce que

Dieu demande de nous, c'est ce rien que nous sommes devenus.  
[...]

Ainsi vous vivrez au jour le jour de ce qu'Il vous donne, de ce qu'Il vous apprend. Mais personne n'est dupe. Nous savons que lorsque le Christ donne quelque chose, en réalité ce n'est qu'une annonce. Il y a, invisiblement, plus profondément, plus intime que le don extérieur qu'Il peut donner, la consolation sensible ou un certain succès ou n'importe quoi, il y a une ressemblance profonde à ce qu'il était quand Il était crucifié.

C'est un mystère auquel il nous faut songer souvent et qui nous répugne, parce qu'il y a toujours, et pour toutes les âmes, même pour les âmes consacrées à Dieu, un scandale de la croix.

Nous ne pouvons comprendre qu'au moment où le Christ agonisait sur la croix, Il était, à ce moment-là, ce Fils bien-aimé du Père des Cieux. Et il y avait entre lui et son Père, sur la croix, un dialogue de confiance et d'abandon total, mais un dialogue qui s'ouvrait sur nous, pécheurs. Et la plus haute ressemblance que nous puissions, non pas demander, mais qui puisse nous être accordée, c'est de rejoindre le Christ dans son abandon et dans son délaissement, abandon et délaissement qui ne sont que la face extérieure d'une communication plus profonde de Dieu.

C'est à ce moment-là que nous comprenons que le Christ a été constitué le premier-né d'une multitude de frères, et que le jour où ses traits commencent à être sculptés dans notre âme, ce jour-là tout est bien, notre raison d'être est exaucée.

C'est à ce moment-là que nous commençons d'entrer dans la réalité de la béatitude divine.

Mais de cela le Seigneur Jésus est juge, et on ne s'y dispose que par l'humilité; on ne s'y dispose que par la pauvreté intérieure, jusqu'à ce dépouillement suprême que produit en nous l'obéissance; et c'est ainsi qu'en vivant au jour le jour, on imite jusque dans son rythme la croissance du Seigneur Jésus sur la terre, lorsqu'Il manifestait sa divinité.

C'est lorsque nous serons consommés dans l'amour que réellement nous serons enfants de l'Eglise, et que le rayonnement de tout notre être portera des fruits de fécondité spirituelle, là où nous ne pouvions pas soupçonner qu'ils puissent croître. Et vraiment, dans



les régions les plus déshéritées du monde aux yeux humains, c'est là que peuvent germer et croître et se multiplier des fruits de grâce et de grandeur.

C'est à cela que vous êtes appelée. Vous ne pourrez rien faire sans le Seigneur Jésus. C'est la Vierge Marie qui vous conduira à Lui. Vous aurez à la rejoindre dans sa joie et dans son exultation, c'est en elle que vous pourrez magnifier votre Dieu, c'est en elle que vous comprendrez que Dieu est votre Sauveur.

C'est ainsi que dès maintenant vous pourrez commencer sur la terre cette vie que nous achèverons tous dans les cieux, en disant à Dieu simplement le « Mot » qu'Il a voulu qui fût sur nos lèvres pour l'éternité : nous pourrons alors dire « Père » de tout notre cœur ; ce que vous commencerez à dire sur cette terre dans l'humilité, dans le silence, dans le recueillement, dans l'anéantissement de tout vous-même par le don total de vous à Jésus, car c'est par Lui que vous pourrez dire en définitive : « Notre Père, qui êtes aux cieux ».

Ainsi soit-il.

## II

### Soutien dans les épreuves du cheminement

#### CINQUIÈME LETTRE

Je vous imagine, ma très chère petite Sœur, tout éveillée en votre foi. Ne pensez-vous pas que, depuis votre profession, c'est le mystère de l'Eglise qui nous unit en Dieu notre Sauveur ? Que c'est beau de croire que la grande prière de l'Eglise est nôtre, avec toute sa puissance purificatrice !

Notre paix est en Dieu : il n'y a pas de passé ; il y a ce présent éternel de la Miséricorde divine, vive comme une source, et secrète comme elle.

Tandis qu'à chaque jour nous cherchons à la découvrir plus abondante, éveillés par cette fraîcheur d'éternité à la présence terrible et douce de notre Dieu.

Je prie pour vous.

## SIXIÈME LETTRE

Vous allez rencontrer votre Sauveur, certes, mais cette rencontre est inépuisable ; vis-à-vis des développements futurs, c'est un éveil, c'est une attente à laquelle vous devez consacrer toutes vos forces.

Ne vous effrayez pas, Sœur, de cette lettre « par exprès ». C'est pour que vous receviez ce mot aujourd'hui encore.

Vous faites bien de dire oui : [...].

Allez sans craindre rien [...] : mais que tout tourne en oraison. Vous savez que celle-ci a deux faces : la contemplation et la mortification. [...] L'image de nous-même, celle que nous adorons tous secrètement, est la grande idole que nous dressons à côté de la présence divine.

Tenez pour signe que vous êtes dans le vrai, la paix du cœur. Je vous reverrai mercredi. Je ne cesserai pas de prier pour vous.

## SEPTIÈME LETTRE

Chère sœur,

Me voici à l'hôpital pour une affaire bénigne. Je vous demande pardon d'avoir mal calculé mes jours et disposé de mon temps.

J'aurais voulu répondre à votre lettre de l'Assomption. [...].

Je vous dirais cela de vive voix, et bien d'autres, que c'est dans l'amour que l'on éprouve ce que le sentiment de la foi nous révèle obscurément de Dieu et qu'on pourrait dire que c'est dans la mesure où les images de notre personnalité se relativisent ou s'évanouissent que nous percevons plus vivement la présence de Dieu.

Puisse ce mot vous atteindre ! Dans un mois et demi nous nous reverrons. En attendant, que notre conversation orante se continue devant Notre-Seigneur.

Respectueusement je vous demeure dévoué tout entier.

[P.-S.] — Pardonnez cette écriture d'hôpital !

## HUITIÈME LETTRE

« L'amour, là où il n'y a pas de loi, s'invente une loi pour être sûr de la réalité de son don » ; les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance seront pour vous les moyens de ressembler à Jésus, et à Jésus crucifié.

Chère Sœur,

C'est le quatrième dimanche de l'Avent, un anniversaire dont vous vous souvenez, puisque maintenant vous savez que la souffrance et la paix peuvent être deux sœurs embrassées. Je fais des vœux pour que ma lettre vous parvienne à Noël — ne serait-ce que pour vous dire que ce jour-là je célébrerai la messe, dans l'action de grâce à vos intentions, que vous m'avez demandée. Jusqu'ici je n'ai pas pu le faire.

« Vous serez émerveillée dans la mesure où vous serez religieuse », disait je ne sais plus quel directeur spirituel. Je pense à ce que doit devenir le mystère de Noël pour nos âmes, quand on le contemple avec émerveillement. La Parole de Dieu devenue chair, ce n'est pas seulement notre raison qui la reçoit, mais tout notre être, jusque dans ses plus profondes ténèbres. Car vous aurez remarqué, dans la première épître de saint Jean, que le commandement est de croire que Jésus est le Fils de Dieu. Le commandement, donc un principe de vie morale, une orientation, un destin pour prendre un terme païen : le Fils de Dieu devient notre fin par une disposition du Père, par une onction de l'Esprit-Saint. On dirait que toute la Sainte Trinité opère en nous, par le don de la Foi, une assimilation à Jésus, le Verbe incarné.

Nous avons à élaborer ce don dans la nuit et dans les larmes : il n'y a pas d'autre illumination que l'amour. Rappelez-vous [...] : le Père a tout dit en Jésus.

Attendez en silence que les paroles de l'Évangile deviennent pour vous en vérité confidence du Verbe. Il y faut patience, il y faut renoncement (à ce que je suis). La parole du Verbe incarné n'est pas un Sinaï ; elle est humble, sans éclat, elle exige d'être méditée — de cette méditation qui tisse ses fils comme une patiente tapisserie que l'on fait à longueur de journée, avec amour.

C'est d'ailleurs en un même sens que l'on doit parler de vocation : c'est tous les jours que Dieu nous appelle : *hodie si vocem Domini audieritis* ; c'est tous les jours qu'il faut répondre, dans la clarté de l'esprit, dans la simplicité de l'amour. [...] Je crois à votre vocation, mais je vous en conjure, évitez toute souffrance qui serait sans amour, toute souffrance qui vous replierait sur vous, toute souffrance qui vous exalterait intérieurement. L'amour est ouverture de l'âme à Dieu : évitez ce qui vous fermerait sur vous-même.

Et que la prière vous soit une joie et un repos. On ne dit pas assez que Dieu est suavité. Qui dit amour dit béatitude d'ailleurs.

Vous vous serez toujours à vous-même d'un grand poids — trop lourd pour vos épaules — abandonnez-vous à Celui dont le joug est léger.

Et dites oui comme Notre-Dame.

Paix et lumière de Noël.

#### NEUVIÈME LETTRE

Les voies de l'Amour sont libres, les voies de l'Amour divin sont absolument libres. Il vous donnera quand Il lui plaira, et vous aurez à Lui donner chaque fois ce qu'Il vous aura donné, pour vivre une vie de pauvreté totale.

Chère Sœur, \*

Votre lettre d'il y a dix jours et celle de Mère [...] m'avaient profondément ému : je pensais à chercher une solution qui vous permît de vivre là [...] dans la paix définitive — mais la fatigue ne me permettait que de faire la classe et j'étais impatient d'agir. Votre mot d'hier soir remet tout en question, et comme je voudrais vous apporter la lumière et le calme !

Suivez « la grâce de force et de paix profonde qui vous a été donnée quand vous avez dit oui à Votre Mère », puisque vous y trouvez « le recueillement et la disponibilité ». Cette dernière attitude est le grand signe : vous êtes toujours dans la vraie volonté de Dieu. Regardez dans votre prière les événements passés : vos souffrances, et même la réserve de vos supérieures (indépendam-

ment de son expression) — les faits purs. Enfin, cet appel à la foi. [...] Ne regardez pas vers le passé : tendue vers l'avenir, allez humblement à des tâches nouvelles où votre disponibilité s'épanouira et s'approfondira ; ne gardez que ce seul signe que la souffrance (croyez bien que j'y compatis et je ne dis tout ceci qu'avec peine — une peine lumineuse) authentifie. Je redouble de prières pour vous. — Ne demandez point d'explication. Ne perdez pas ces heures qui vous mûrissent.

Je vous verrai à [...], pleine de courage. Je demeure fidèlement vôtre.

#### DIXIÈME LETTRE

Il suffit que l'on soit livré à l'amour de Dieu qui dispose de nous sans nous demander conseil.

Chère Sœur,

Ce petit mot pour vous accompagner dans votre épreuve. Vous avez raison de ne pas faire vous-même le partage des eaux : ces temps sont trop troubles ; quant à l'avenir, il n'est jamais tragique. Dieu est avec nous et dans quelle intimité ! — Je crois qu'il fortifiera de grandes et belles choses en vous, la fidélité à l'Amour étant le don de l'Amour, son premier effet créé en nous.

J'aimerais que vous demeuriez dans la paix et que tout votre être y tende moins par un effort que par l'abandon.

[...]

Sachez que vous êtes très présente à ma prière, en laquelle je vous demeure uni.

#### EXTRAITS

*La onzième et la douzième lettre ayant dû être entièrement supprimées, nous donnons les trois extraits suivants, qui assurent la transition avec la treizième lettre.*

Vous vivrez dans la pauvreté, n'attendant que de Lui ce dont vous avez besoin, heure après heure, minute après minute. Il

sera celui qui prendra soin de votre âme. Rappelez-vous les psaumes où le Christ est le Pasteur, rappelez-vous l'Évangile où il est le bon Berger, ce berger de la main de qui on n'arrache aucune des âmes qu'Il a saisies ; rappelez-vous, vous serez dans ses mains, livrée à Lui, totalement, absolument.

*(Extrait du sermon de vêture)*

\* \* \*

Je prie tous les jours pour vous à la messe. Si la vie éternelle est amour, la sagesse est de prendre conscience que nous n'aimons pas encore.

Demeurez dans la paix.

*(Extrait de la douzième lettre)*

\* \* \*

Même aux heures de douleur, aux heures de sécheresse, aux heures où l'âme elle-même est devenue un désert intérieur, ce que Dieu demande de nous, c'est ce rien que nous sommes devenus.

*(Extrait du sermon de vêture)*

#### TREIZIÈME LETTRE

Chère Sœur,

Je voulais laisser le temps au silence pour que le passé s'y abîme et qu'il ne reste plus que l'action de grâce et la possibilité de la contemplation des voies de Dieu qui sont toujours droites. Mais votre dernière carte avec son discret appel me donne à penser que la mémoire que je fais tous les jours de vous à la sainte messe ne suffit pas et que vous avez besoin encore de mes paroles ; aussi c'est avec joie que je vous écris parce que c'est Pâques et que j'aimerais vous aider à établir votre âme dans la pure joie de Pâques.

Que dirai-je ? Je pense que vous aurez longtemps encore « une écharde dans votre chair ». Elle vous fait souffrir : je pense que votre souffrance est ce que vous avez de meilleur (surtout si vous l'orientez vers une compassion, ou vers une intelligence de l'autre, du prochain souffrant). A une condition toutefois : que votre souffrance reste ouverte et qu'elle vous rende sensibles les choses spirituelles. Je redoute dans la souffrance son aspect « animal » qui rend la conscience opaque ; il faut aérer la souffrance, oui, par

humour, dirai-je — ou humblement, chercher du soulagement auprès d'autrui en mendiant humblement l'apaisement de l'âme. [...]

A certains indices, je me demande si la souffrance ne doit pas sensibiliser aux choses spirituelles. Mais il faut qu'elle respire l'amour et que dans l'examen de conscience on se demande quelle valeur elle reçoit (spontanément, non par une sorte de décision volontariste). Je pense aux cantiques de saint Jean de la Croix : que laissent-ils deviner de la souffrance sous-jacente ? Elle s'est résolue en paix, peut-être marque-t-elle d'angoisse l'attente de la présence ; mais il est sûr qu'elle devient autre chose — ou plus exactement que l'âme, non que l'être devient (croît, s'épanouit). Cet « avenir » est la grande chose de votre épreuve et c'est lui qu'il faut assurer. Je crois que vous pouvez le faire.

Je continuerai du reste à faire mémoire de vous à la messe quotidienne. Votre Mère gentiment m'appelle à [...]. Ce n'est pas impossible, sans vous donner de vaines espérances. Mais le plus sûr, c'est que je vous promette d'être moins silencieux. Je le fais volontiers.

Je vous confie à Jésus dans une grande douceur.

#### QUATORZIÈME LETTRE

Chère Sœur,

[...] Vous êtes dédiée à Dieu, consacrée à Dieu. Il y a chez tous les êtres humains une part de leur être que Dieu s'est réservée, et on l'ignore. On cherche Dieu partout et, comme le dit saint Augustin, il est à l'intérieur. Vous, vous voulez que cette part réservée à Dieu soit le tout de votre être, qu'elle commande votre vie. Que le secret entre vous et Dieu soit le lieu d'une oblation adorante.

Tâchez donc de vous nourrir de ces images de l'*Apocalypse* qui évoquent cette manne cachée, ce nom nouveau que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit, ce caillou blanc, mystérieux gage. On n'arrive pas à les épuiser. Elles évoquent à la fois et le mystère eucharistique, et l'appel de la vocation — comme si la communion eucharistique célébrait, dans la nuit des fiançailles, une union non pas problématique ni incertaine, mais une lente initiation et

délicate à une intimité éternelle que consomme la vision de Dieu. Oui, ces images exposent comme fondues ensemble les réalités d'ici-bas et de là-haut que l'instant eucharistique « où l'on reçoit ce que l'on est », dit saint Augustin, à la fois donne et préfigure. Car il y faut confesser la vérité de la venue en la chair du Verbe éternel et aussi l'entrée dans la gloire de cette même chair à laquelle nous pouvons communier par le don de l'Esprit-Saint. C'est d'ailleurs lui qui donne à notre communion sa valeur ecclésiale, parce que c'est lui qui nous fait fils de Dieu et nous unit au corps mystique. (L'Eglise naît de la double mission du Verbe et de l'Esprit.) Je prierai pour que vous deveniez une âme eucharistique.

Vous pensez bien que je serai spirituellement avec vous le [...]. Je pense que la prière, la mienne est quotidienne, est ce qui unit le plus profondément en Dieu qui œuvre pour purifier, parfaire ; de votre côté, je vous demande une prière pour l'Abbaye à cette heure du Concile où il faut se renouveler pour ne pas mourir.

Que Notre-Dame [...] vous garde maternellement.

#### QUINZIÈME LETTRE

De sa part, nous le savons, l'amour de Dieu ne peut pas ne pas se donner, l'amour de Dieu ne peut pas résister à la communication de soi. Mais l'amour de Dieu est souverainement libre, c'est Lui qui choisit les heures et le jour où Il donnera.

Chère sœur,

Je commence par vous demander pardon de mon long silence. Je comptais sur un temps longuement propice pour le faire et voici qu'à ma honte, une année s'est écoulée. Mais soyez sûre que vous êtes présente tous les jours au memento de ma messe. C'est là-dessus que je compte plus que sur mes paroles. Cependant, je devine, à vos deux dernières lettres, par quelles alternances éprouvantes vous venez de passer. [...] Voyez-vous, le don total de soi n'est qu'un germe que Dieu seul, qui l'accueille, peut faire fructifier. Or, cette fructification est lente parce qu'elle suit un rythme humain (je crois que même les grâces les plus hautes se déploient personnellement ou socialement selon une mesure humaine). Et



Dieu, depuis Abraham, attend de nous une indifférence à l'événement humain dont l'autre face est une sensibilité à l'ordre divin de la Charité, sensibilité qui transfigure nos relations humaines.

Gardez ce sens des préparations divines : il vous aide à résorber tout sentiment d'échec dans la conscience que la vie a un sens et qu'elle n'est pas vaine. N'oubliez pas que la pauvreté doit naître d'une humilité amoureuse pour ne pas mutiler. Il nous faut aller vers le Seigneur selon une mesure que Dieu aime, car il la crée en nous : il y a un humanisme mystique qui prend tout l'être et qui rend sacrées les opérations de la nature. La nuit de la foi est paix, l'ordre de la charité est joie. On rayonne, ou plutôt le Seigneur rayonne en nous à notre insu : nous rejoignons le silence fécond de Dieu en nous effaçant intérieurement devant lui. Les tempéraments intellectualistes de nature ou de formation saisissent très vite l'exigence de pauvreté ; il y faut ajouter le sens du don et de la communication amoureuse. N'oubliez pas que, pour saint Thomas, c'est la communicabilité de l'être qui assure son unité. J'aime cette phrase pour éventail de Claudel : « Pas mes épines, qui me défendent, dit la Rose : c'est mon parfum ».

Je vous promets de ne plus être si longuement silencieux. Je vous reste uni dans la prière.

#### SEIZIÈME LETTRE

Ce 22 janvier 1967.

Chère Sœur,

Merci pour vos vœux de l'An nouveau qui m'ont profondément touché. J'essaie de faire passer en prière tout ce qui vient de vous, vos vœux comme vos peines. A mon tour de vous offrir les miens ; ils tiennent en ce mot : Paix. Elle est le signe de la présence de Dieu. Et je prie pour que vous ayez la paix du cœur, profonde et inaltérable.

Non, je n'ai pas souri à votre lettre. [...] Je vous remercie d'avoir pu me dire vos difficultés — le dire soulage et guérit quelquefois. Je pense que vous subirez encore de ces attaques, que ce sera là-dessus que vous serez encore longtemps entreprise, que c'est le point où vous êtes délicate et fragile, que c'est en un mot

vosre tentation propre par où vous serez exercée à des vertus dont la spontanéité est lente à acquérir. Peut-être cette spontanéité acquise vous laisse-t-elle sceptique ? Il y a des choses dans notre nature, des blessures, des imperfections que seule la grâce achève ou guérit. Et vos difficultés [...] sont de cet ordre. [...] On se dit que le mieux serait de tout abandonner à Dieu, et c'est impossible à la nature qui ressasse et qui est humiliée de constater une blessure. Il faut être averti de soi, dirait saint François de Sales, se connaître. Mais se connaître est parfois douloureux ; or, il faut accepter de grand cœur cette souffrance, c'est parfois notre meilleure chose. Et se prendre en patience est une grande chose : c'est ce que Dieu fait à notre égard. Il faut savoir aussi ce que cette patience révèle d'amour, un amour éducateur. Laissez-vous faire par Dieu et demandez la limpidité de la conscience dans la paix du cœur. Au reste, c'est ce que je demande quotidiennement pour vous à la sainte messe. Je n'oublierai pas non plus dans mes prières ceux [...] que vous me recommandez.

Je vous demanderai une prière pour le repos de l'âme du cher chanoine Saudan. C'était le confrère avec lequel j'étais le plus intimement lié : nous avons vécu côte à côte quarante-cinq ans et j'ai été illuminé de son rayonnement. Au jour de sa mort (des suites d'une quatrième opération hépatique) j'ai pu remercier Dieu d'un tel don. Je voudrais être l'Elisée de cet Elie et je me sens pauvre au milieu de mes confrères... Les heurts de l'agressivité n'ont pas toujours grande signification, quoique je les redoute, sauf s'ils sont sautes d'humeur — que j'aime assez (il faut être vivant), mais je rêve d'une charité comme d'un profond fleuve lent. Et c'est peut-être une rêverie romantique : il faut avoir un cœur ouvert à la souffrance, à la sienne et à celle des autres. Mon ami était un grand violent, mais il rendait sa violence flexible pour se faire toute douceur — mais il n'était pas douceâtre. Au dernier sermon qu'il entendit — j'étais dans les stalles à côté de lui — peu d'accord avec ce que disait le prédicateur : « Bourrique ! » a-t-il dit, et il a saisi son bréviaire pour ne plus écouter. J'aime ça. (J'aurais peur d'en faire autant — non, je n'aurais pas tant d'esprit.)

[...]

Je vous demeure uni dans la prière.

## V

# Fragments d'un Journal

Choisis et présentés

par

Charles JOURNET

*M. Viatte, notre ami, était à la fois trop riche intérieurement et trop secret, trop surveillé dans ses paroles, pour ne pas trouver secours dans un Journal où il pourrait librement donner expression à quelques-unes au moins des pensées les plus intimes ou les plus importantes à ses yeux, qui se pressaient sans cesse dans son esprit. Il a écrit plusieurs Journaux. Il les a brûlés. Il n'a pas eu la tentation (ou le temps?) de détruire le dernier, celui de ses six dernières années, 1961-1966. Et c'est à l'amitié et à la délicatesse de l'Abbaye de Saint-Maurice que je dois le privilège de l'avoir eu entre les mains.*

*C'est en tremblant tout d'abord que je l'ai feuilleté, avec la crainte d'entrer, sans sa permission, dans le secret d'un ami très cher. Puis, à mesure que j'avancais, et que cette lecture me saisissait, une clarté s'est faite. Il m'a paru que l'on pouvait y discerner comme trois plans de préoccupations.*

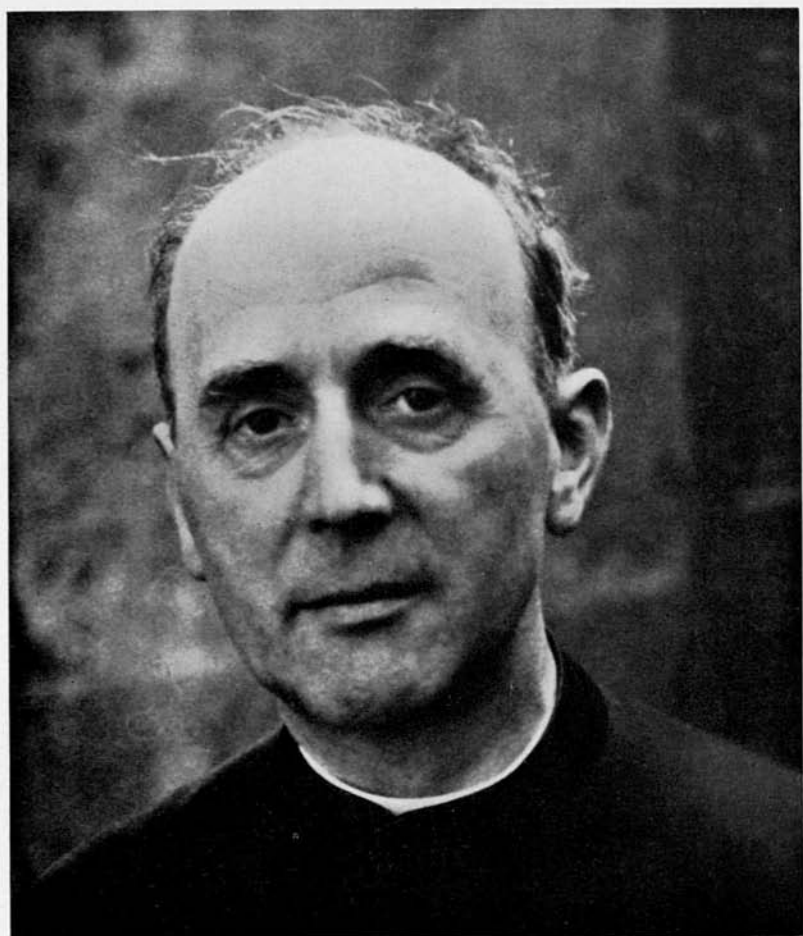
*Le premier est celui des examens de conscience personnels à la manière un peu de saint Ignace de Loyola, du regard pénétrant, limpide, inflexible, qu'on laisse tomber sur les obstacles dont on sent le besoin urgent d'être — c'est un mot cher à l'auteur — « désentravé ». (Et plutôt au Ciel que nos misères à nous tous ne*

pèsent jamais plus, au dernier jour, dans la sainte balance de la Justice!) Ce sont là, on le comprend, choses réservées.

Un second plan concerne les remarques suggérées par des lectures, étonnamment nombreuses, variées, souvent difficiles. Ce sont parfois de simples touches, des indications de pistes à suivre pour développer ou corriger des vues qui paraissent fécondes, et qui concernent surtout le rôle des images et leurs rapports soit aux poussées de l'inconscient, soit à la pensée, soit au langage des mystiques. Réflexions sur lesquelles on se propose de revenir, mais qu'on ne consentirait pas à voir publier telles quelles.

Le troisième plan touche aux choses les plus essentielles. Le fond de l'âme s'y révèle. La foi du théologien désireuse de pénétrer toujours plus avant dans la nuit du mystère, la fides quaerens intellectum, l'humble et ardente recherche d'un Dieu dont le nom est Amour. La langue de l'auteur atteint ici sa plénitude d'aisance, de souplesse, de richesse, de liberté. Ce sont ces pages dont il nous confie lui-même qu'il a pu les relire « avec joie ». Elles sont un trésor que son amitié nous a laissé. Elles revêtent, à nos yeux, un caractère d'exceptionnelle valeur et nous souhaitons leur prochaine publication annotée. Nous demanderons aujourd'hui la permission de présenter ici quelques-uns de ces fragments, en les groupant très librement sous trois grands titres: « Le maître », « La vie en Dieu », « Le mystère de Jésus ».

C. J.



Norbert Viatte en 1960



## 1. Le Maître

1957

Enseigner le français de telle sorte que le cours soit une préparation au discernement des esprits.

Essentiel. Etablir chaque jour mes zones de prière recueillie, donc consciente, aimée, vivante. Evoquer avant tout la personne de Jésus dont l'action (le don de l'Esprit-Saint) est prévenante : depuis le désir qu'il inspire et la décision qu'il soutient jusqu'à l'épanouissement qu'il accorde.

Dans tout ce qui regarde la foi, information théologique stricte.

*31 octobre 1961*

L'obéissance est la porte du mystère de Dieu. J'entre immédiatement dans le mystère de l'Eglise — mais celui-ci est analogue au mystère trinitaire — par l'obéissance de Jésus. Il a vécu sa filiation dans l'humilité, il l'a révélée dans sa Passion. L'oblation adorante de l'homme obéissant (et qui est telle à cause de l'union de l'être à Jésus) le fait à son tour entrer dans les « états » de Jésus et dans la nuit lumineuse du mystère de Dieu.

*2 novembre 1961*

J'aimerais concevoir l'élection moins comme une décision que comme une attente profonde (dernière) de Dieu. Etre en état d'attente, silencieux, consentant, prêt. La vigilance demandée par Jésus. Demeurer libre de son choix pour en tout suivre une autre volonté que la sienne.

29 septembre 1963

La vie spirituelle est un lent effort d'épanouissement (de prière essentiellement) qu'on n'aperçoit d'abord que comme un effort, jusqu'au jour où nous avons le sentiment que Dieu nous prévient, et l'univers devient un univers de grâce ; jusqu'au jour où le fondement même de notre être — et non plus seulement celui de notre action — est perçu comme don d'en-haut. Se sentir créature serait le commencement du sacrifice de louange — répondre à l'appel, à ce mystérieux coup de foudre qu'est la prédestination dans le Seigneur Jésus : la consommation du sacrifice. On dit alors un oui d'autant plus pur qu'apparaît plus purement Celui qui est — et Celui qu'il a envoyé — car malgré l'énigme et le reflet, on commence à dire, à énoncer, non seulement selon que l'on connaît, mais comme on est connu.

[8 mars] 1964

La formation de l'homme se fait par le Verbe qui spire l'amour.

9 mai 1964

La prière est une vie trinitaire.

23 octobre 1964

Avoir le sens de Dieu dans la conversation avec le prochain : tout est là.

20 décembre 1964

Se surveiller porte avant tout sur ce qui corrompt, ce qui est délétère, et réserver à l'action divine ou une amoureuse docilité ou une respectueuse discrétion. Que l'examen soit une préparation à la prière, mieux peut-être une cybernétique de la prière.

19 mars 1965

Assumer dans la prière les tendances modernes de la jeunesse d'aujourd'hui, surtout ce grégarisme qui les prend et les rend imperméables.

Penser la classe en termes de royaume de Dieu ; penser la réalité en parabole du Royaume, tout cela comme instituant une opéra-



tion de désentrave, afin que le Christ soit toujours du côté de la liberté, parce qu'il la suscitera et la comblera.

Il est possible de les éveiller à ce qui dans l'amour est discrétion, est discernement (la lumière suggère une conduite), par l'aura de la prière dont on les enveloppe et par les quelques grands textes qui les disciplineront.

*2 mai 1965*

Les heures grises : leur grandeur : elles regardent l'avenir comme le sacrifice de la messe fondé sur le retour du Sauveur.

L'homme consacré, pour autant qu'il meurt au monde pour vivre à Dieu, est un sacrifice.

*16 septembre 1965*

Le difficile, mais ce qu'il faut à tout prix tenter, c'est l'assimilation de tout ce que je fais à l'esprit de foi. Il y a comme un décalage entre les acquisitions de la mémoire et la réforme de l'esprit qui devrait l'accompagner : je ne suis pas ce que je sais (ce que je connais), car mes lectures ne me convertissent que pour un temps ; en réalité, elles m'alourdissent, elles m'encombrent plus qu'elles ne me nourrissent. Je rêve d'une assimilation vitale et d'un fruit vivant de la mémoire, non d'un magasin hétéroclite. Mais ce constat est vain : il ne me rend pas vivant et je prends conscience qu'il me faut faire autrement, autre chose. Comment regarder Dieu en mes élèves ?

*6 octobre 1965*

Difficultés sur une saine conception de la mortification... Je crois qu'il faut qu'on puisse constater dans la mortification une certaine spontanéité qui l'apparente à la prière : elle doit jaillir du même fond.

*19 octobre 1965*

Pour définir un humanisme chrétien, y insérer la pénitence. Parce qu'il faut prendre parti au sujet des grandes vérités chrétiennes et tenir compte de l'injonction initiale du Christ : *métanoïté*.

24 octobre 1965

Ce chant intérieur « dont le rythme libère l'élan des métaphores » s'impose à moi : il me paraît être l'objet d'une tâche urgente envers mes élèves : les amener à écrire sans fascination de vocabulaire ou d'auteur. Il faut que la phrase ait l'allure de l'esprit, qui mime le mouvement de l'esprit, qui découvre, qui consent, qui juge ; que la phrase se déploie à l'instar de l'esprit qui s'ouvre à la vérité.

13 janvier 1966

Relu ces jours-ci quelques feuillets de ce journal — avec joie. Il me semble que je suis vivant en écrivant ces pensées qui me traversent comme le souvenir d'un air insaisissable.

Février 1966

Secrète connivence avec l'image de Dieu qui est en eux [ses élèves].

## 2. La vie en Dieu

Epiphanie 1964

Dieu nous aime tels que nous serons par sa grâce. *Tales nos amat Deus, quales futuri sumus ipsius dono* (Concile d'Orange, can. 12).

28 janvier 1964

La foi, comme l'amour, naît de la différence ontologique entre Dieu et la créature : [l'une et l'autre] dépendent de l'initiative divine. L'homme n'a rien à donner et tout à recevoir. Ce qui suppose une sorte d'aspect d'oblation de la part de Dieu, que la révélation trinitaire situe exactement — comme l'apparition du Verbe fait chair.

Je suis fasciné par cette vue que la foi et tout l'ordre surnaturel sont un approfondissement de la nature, imprévisible, inaccessible.

1<sup>er</sup> novembre 1964

Ne pas omettre dans notre méditation, dans notre contemplation, que notre être créé est un don ; que notre autonomie est dans sa racine puissance obédientielle, et si l'on suit cette veine, que cette puissance doit s'ouvrir en adoration. Reste le don suprême de l'amour : dilatant à l'extrême cette ouverture, il rend la puissance proprioceptive de la divinité.

*Mon Dieu, parce que je lui appartiens, non le contraire (parce qu'il se donne et qu'on ne le prend pas).*

Noël 1964

Il faut donc le chercher : le trouver c'est le chercher toujours. La recherche se fait à partir déjà d'un certain état de grâce qui ne peut être séparé de l'état de grâce qu'on cherche.

La nuit obscure — provisoire comme souffrance — aussi longtemps que l'âme n'est pas accordée à sa surabondance : une fois qu'elle l'est, la nuit ne fait pas place à une nouvelle lumière, mais elle manifeste sa propre lumière interne inépuisable.

Le monde des apparences est un inessentiel nécessaire, et c'est dans cet inessentiel que l'essentiel se forme et se déploie.

3 avril 1965

*Per te sciamus da Patrem.* L'assentiment aux relations trinitaires sous la mouvance de l'Esprit-Saint ouvrant notre esprit à une vie insoupçonnée.

8 juillet 1965

Je pense que Dieu attend tellement la conversion de l'homme que sitôt que celui-ci se tourne vers Dieu tout lui est donné, jusqu'au « mystique ».

15 juillet 1966

Sur *La structure de l'esprit chez Levi-Strauss*, de Fleischmann. Son « esprit sauvage » sans histoire intérieure, sans évolution, je me demande ce qu'il en adviendrait dans une psychanalyse, comment pourrait naître le drame du transfert. On dirait qu'il

voit la structure objective de l'esprit se révéler au moment où celui-ci reflue (se résorbe?) dans l'inconscient. Pour moi, l'esprit manifesterait sa structure intime au moment où il se convertit au jugement vrai — l'évidence la plus fulgurante susciterait la plus profonde spontanéité spirituelle, la réforme toujours plus profonde, toujours plus vivante (et plus libre) de l'entendement. Dans ce mouvement de conversion, l'esprit se révèle à soi en même temps qu'il s'approche du réel. L'approfondissement de la connaissance du réel est intériorisation.

### 3. Le mystère de Jésus

*21 juillet 1961*

Voir celui que nous avons crucifié. Il y a eu auparavant ce regard cruel porté sur l'Homme-Dieu, couronné d'épines. Nous l'avons dévisagé et méconnu. Refusé et retranché. Est-ce par là que Jésus descendait jusqu'à notre inconscient, jusqu'à ce lieu de remords et de détresse qui est le fond inaltérable de beaucoup?

*24 août 1961*

Que dans l'Eucharistie on ne reçoit que pour donner (image de la circuminsession trinitaire).

*19 août 1963*

Le Christ est la mesure de toutes choses. Parce qu'il a le sens de l'humain à la fois et celui du divin, et qu'il a exprimé le divin en mots et gestes humains. Sa nourriture [qui est] de faire la volonté de son Père, sa constance à faire ce qui plaisait à son Père, son obéissance au Précepte intériorisé et qui était l'amour d'une Personne, nous a révélé le Père et nous a communiqué l'Esprit. Nous tenons en Jésus, et l'Absolu qui est norme, et la mesure, qui est l'épanouissement dans le temps de cet homme dont la geste révèle, avec les adaptations, les reprises, les variations, les thèmes, etc., le Dieu en qui il subsistait naturellement comme Personne divine.

21 août 1963

L'esprit du Christ — cet Esprit qui porte l'institutionnalisme et le renouveau, pour qu'il ne soit pas le voile de ténèbres sur la vérité. La théologie n'est que la manifestation de la puissance germinale de l'Esprit avec quoi notre esprit est aux prises (à qui il est aussi en proie — et c'est l'amour).

Juin 1964

La sainte Face. Soutenir un visage souillé, mais le soutenir parce que nous sommes pardonnés et aimés.

12 septembre 1964

Que l'Eucharistie pour un instant est déjà ce qui ne passera plus.

8 décembre 1964

Prière à la Vierge.

Elle a cru à Dieu. Elle participe à l'humilité divine. Activement en causant cette kénose, ce dépouillement ; en vivant la présence la plus intime, la plus prochaine dans la nuit la plus obscure, dans le dépouillement le plus absolu.

Contempler la Vierge entrant dans le conseil divin en obéissant pour collaborer à l'exinanition du Fils de Dieu. Il y faut l'obombration de la puissance divine. Sa Maternité, sa personnalité maternelle se fonde sur la relation avec la déité « quand » la relation de génération assume une « mission *ad extra* », celle de l'incarnation. Contempler ce mystère dans sa source où la Vierge puise sa réalité surnaturelle : la maternité divine et ecclésiastique.

21 décembre 1964

Accueillir Jésus crucifié et glorifié dans la confession de la foi. Il est Seigneur et Dieu.

Contempler Jésus habilité par le témoignage du Père, objet des complaisances du Père, et lire dans cette complaisance la génération éternelle.

16 mars 1965

L'assomption de l'humanité par le Verbe dans son incarnation est un grand mystère, en lui-même et par tout ce qu'il implique. L'humanité est vraiment associée à un grand dessein et peut-être que l'indifférence ou l'athéisme sont des réactions de défense devant l'angoisse du mystère (angoisse devant la liberté qu'il suscite).

28 avril 1965

C'est en Elle que le Verbe se fait chair : il semble que la vraie prière de la Vierge ait pour effet de former le Christ en nous.

12 juillet 1965

Retrouver Jésus dans l'Évangile ne peut être le dernier mot de l'archéologie. Il n'est plus ici et il est dans le moindre des frères. La science de l'Évangile est inachevée (et vaine) si elle ne porte pas à être d'Église, cette Église aux frontières sans cesse mouvantes, car il s'agit de passer plus outre.

24 juillet 1965

Si l'on se sert de la notion de personnalité corporative, alors, à certain point de vue, Notre-Dame est l'Église, comme lieu du Dieu insituable d'abord, comme Temple spirituel où la Nuée de l'Esprit s'est reposée. Ce qui fait d'elle l'être unique qu'elle est, c'est sa Maternité divine, cette relation maternelle inouïe qui la lie au Verbe de Dieu. En elle, l'humanité accueille Dieu ; la fidélité à une vocation porte son fruit. Elle appartient à ces derniers temps qui révèlent la gloire de Dieu et c'est dans le mystère de l'Incarnation qu'il faut situer sa prière dont la qualité, la nature profonde naît de son invitation au Conseil divin.

26 juillet 1965

Lu *II Cor.*, 5, 11 — 6, 10. L'effort de l'Apôtre pour être clair, clair dans sa personne qui s'acquitte d'une légation christique, est dans une parole de persuasion qui devant Dieu ne s'adultère pas.

Noter de même ce sentiment que toutes choses sont nouvelles depuis le Christ et dans le Christ où s'établissent de nouveaux rapports (définitifs) entre Dieu et les hommes, et qu'elles sont perçues dans une sorte de transgression du connaître qui renonce à un acquit pour se tendre en avant comme s'il y avait là la décentration la plus grande possible pour juger toutes choses dans l'esprit du Christ.

*15 août 1965*

Quand l'Eglise parle de la Vierge par l'instinct de l'Esprit. Le Christ est ressuscité pour tirer après lui dans la gloire de sa résurrection corporelle ceux qui lui appartiennent. — Résurrection retardée à la fin pour ceux qui ont le péché originel.

L'Eglise ne cesse de faire l'expérience de la maternité de Marie dans l'économie de la grâce.

*12 septembre 1965*

La confession de la foi dans la réception de l'Eucharistie : habitation réciproque, l'incarnation se termine à cela, elle est voulue pour cela.

*6 octobre 1965*

Il y a un déploiement des vertus du Verbe, incarné à l'intérieur de l'humanité : cette coalescence d'une multiplicité (elle s'oriente sous l'influence de l'Evangile qui doit s'abstraire des cultures temporelles) en une sorte de personnalité — il y a au sommet la très réelle personnalité du Verbe — qui s'étage, qui prend d'une manière analogique la masse humaine, est au fond l'histoire de l'Eglise.

*3 décembre 1965*

Triduum du Concile.

Signe divin : rupture apparente, extraordinaire. Nouvelle lumière, approfondissement de sens.

Au lieu de frontières : le sens des préparations divines.

Surgit en elle [l'Eglise] une singulière plénitude et un besoin d'expansion avec la claire conscience d'une mission qui la dépasse et d'une nouvelle à répandre.

8 décembre 1965

Election et préparations divines. Au moment où l'Eglise se sait élue, elle perçoit que son Dieu est dans le monde, le préparant à l'Evangile.

La Vierge appartient d'autant plus à l'humanité que la grâce en fait un être unique.

9 août 1966

Prendre la Vierge pour guide dans la nuit de la Foi. Le oui de l'Annonciation a été l'aspect humain d'une initiation au Conseil divin et l'entrée dans une ténèbre dont les ténèbres mystiques ne sont que l'analogué inférieur.

En même temps, commence une « génétique », celle de l'Incarnation comme chair divine, comme œuvre de puissance divine, et dont la fleur est l'Incarnation comme Parole divine.

Etre attentif, dans le Nouveau Testament, aux traces écrites de cette génétique des notions, antérieure à une systématisation (cohérente) surtout dans les Evangiles, et soutenue par l'agapè, par l'état de communion de l'Eglise qui s'ouvre sur la subjectivité inépuisable du Verbe incarné et glorifié.

Noter que la nuit de la Foi et la Charité sont en *teed-back* : la charité assurant à la liberté son amplitude maximale, ce qui permet à la nuit de la Foi d'être ouverture totale au mystère de Dieu.

[25 septembre] 1966

Saint Nicolas de Flue.

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît.

*Jacta cogitatum tuum in Domino et ipse te enutriet.*

Sortir de chez soi comme Abraham pour suivre Dieu.



La dévotion moderne : la vocation de la solitude et l'émigration en Dieu.

Lorsque Dieu surgit au centre d'une conscience, une prière divinement originale se produit dans le silence le plus absolu de toute parole humaine.

*Ipse te enutriet.* L'Eucharistie au centre de la vie : elle achève la prière parce qu'elle achève l'oblation : « Prends-moi à moi-même et donne-moi à Toi. »

Le rayonnement de la Paix. Elle est toujours en Dieu, car Dieu est la Paix. Ses sources sont plus hautes que la guerre. Elle est le plus grand des biens de la terre.



LISTE DES COLLABORATEURS  
ET  
DES SOUSCRIPTEURS DE SOUTIEN

- M. François Allet, pharmacien, Sierre  
M. Maurice d'Allèves, préfet, Sion  
M. Pierre Barman, Dr en chimie, Saint-Cyr-au-Mont-d'Or  
(dép. du Rhône)  
Rév. Frère Georges Berberat, Abbaye, Saint-Maurice  
M. le chanoine Raphaël Berra, Abbaye, Saint-Maurice  
M. le Dr Charles Bessero, médecin, Martigny  
M. François Beucler, professeur, Saignelégier  
M. Eugène Beuret-Juillerat, Courtelary  
Mme S. Corinna Bille, Veyras/Sierre  
M. Jean-Marc Biner, archiviste, Sion  
M. Albert Biollaz, ancien président du Grand Conseil,  
Saint-Pierre-de-Clages  
M. Armand Bochatay, conseiller national, Monthey  
M. Georges Borgeaud, homme de lettres, Paris  
M. Pierre Bosshart, Dr en droit, Bâle  
M. François Bouchardy, professeur, Genève  
M. Jean Bouille, vétérinaire, Echallens  
M. le Dr Charles Broccard, médecin, Martigny  
M. Jean-Marie Brossard, Le Noirmont  
M. Pierre-Maurice Bruchez, Saxon  
M. l'abbé Philippe Bussien, Evêché, Sion  
M. Jean Carraux, pharmacien, Monthey  
M. l'abbé Fernand Carrier, professeur, Fribourg  
M. Félix Carruzzo, conseiller national, Sion  
M<sup>e</sup> André Cattin, avocat et notaire, Saignelégier  
M<sup>e</sup> André Chaperon, avocat et notaire, Saint-Gingolph  
M<sup>e</sup> Claude Chappaz, avocat et notaire, Martigny  
M. Maurice Chappaz, homme de lettres, Veyras/Sierre  
M. Adolphe Chappot, agriculteur, Charrat  
M. Jacques de Chastonay, professeur, Sion  
M. le Dr Jean-Louis de Chastonay, médecin, Sierre  
M<sup>e</sup> Pierre de Chastonay, avocat et notaire, Sierre  
M. Albert Chavaz, artiste peintre, Savièse

- M. Robert-Benoît Chérix,  
 professeur honoraire de l'Université de Fribourg, Florence
- M. le Dr Gabriel Chevalley, médecin, Bex
- M. Eloi Cimbri, professeur de musique, Monthey
- M. Charles Cleusix, ingénieur, Sion
- M<sup>e</sup> Jean Cleusix, avocat et notaire, Leytron
- M<sup>e</sup> Jean-Marie Closuit, avocat et notaire, Martigny
- M. Xavier Closuit, agent général d'assurances, Martigny
- Collège Regina Pacis, Saint-Maurice
- M<sup>e</sup> Gaston Collombin, avocat, Martigny
- M<sup>e</sup> Paul de Courten, préfet, Monthey
- M<sup>e</sup> Max Crittin, avocat et notaire, Sion
- M. Jean Cuttat, homme de lettres, Porrentruy
- M. Paul-Albert Cuttat, pharmacien, Porrentruy
- M. Jean Darbellay, professeur à l'Université, Fribourg
- M. le Dr Pierre Darbellay, médecin, Berne
- M. le Dr Pierre Delacoste, médecin, Lausanne
- M. le Dr Bernard Delaloye, privat-docent à la Faculté de médecine,  
 Lausanne
- M. le Dr Léon Delaloye, médecin-dentiste, Martigny
- M. le Dr René Delaloye, médecin, Lausanne
- M<sup>e</sup> Amédée Délèze, avocat, Monthey
- M. le chanoine Léon-M. Dénériaz, Abbaye, Saint-Maurice
- M. le chanoine Jean Deschenaux, prieur de l'Abbaye, Saint-Maurice
- M. Joseph-Marie Detorrenté, préposé à l'Office des poursuites, Monthey
- M. André Donnet, professeur associé à l'Université de Lausanne, Sion
- M. Henri Ducrey, Martigny
- M. le chanoine Louis-M. Ducrey, curé-doyen, Le Châble
- M<sup>lle</sup> Marguerite Ducrey, Martigny
- M<sup>e</sup> Pierre Dupont-Cadosch, avocat, Lausanne
- M. le chanoine Léon Dupont Lachenal, sous-prieur de l'Abbaye,  
 Saint-Maurice
- M. Victor Dupuis, avocat et notaire, Martigny
- M. l'abbé Ernest Dutoit, professeur, Fribourg
- M. Léon Egli-Béguelin, Courtételle
- M. Adrien Falbriard, Saint-Maurice
- M. Louis Farine, horloger, Salins
- M<sup>e</sup> Raymond Fatou, conseiller honoraire à la Cour d'appel,  
 Aix-en-Provence
- M<sup>lle</sup> Andrée Favre, Sion
- M. Edouard Fellay, notaire, Fully

M. Roger Fellay, imprimeur, Ardon  
 M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Fessler, Martigny  
 M. l'abbé Augustin Fontannaz, recteur du collège, Sion  
 M. Fernand Frachebourg, expert-comptable, Sion  
 M. Pierre-Marie Gaist, médecin-dentiste, Sion  
 M. Fernand Gay, Genève  
 M. le Dr Marcel Gay-Crosier, médecin, Sion  
 M. le Dr Paul Gehler, médecin, Bassecourt  
 M. Vincent Geinoz, Bulle  
 M<sup>e</sup> Jacques Gigandet, avocat et notaire, Les Genevez  
 M. le Dr Marc Gillioz, médecin, Martigny  
 M. Jean-Daniel Gollut, Monthey  
 M. Jean Graven, professeur à l'Université, Genève  
 M. le Dr Michel Gressot, médecin, Genève  
 M. Marcel Grognoz, pharmacien, Echallens  
 M. Roger Grosch, Genève  
 M. Marcel Gross, conseiller d'Etat, Saint-Maurice  
 M. Jean Guex-Crosier, Martigny  
 Son Exc. Mgr Louis Haller,  
     abbé de Saint-Maurice et évêque de Bethléem, Saint-Maurice  
 M<sup>lle</sup> Wilhelmine Hegglin, professeur, Lausanne  
 M. Henri Hillebrand, Fribourg  
 M. Jean Huguelit, Zurich  
 M. Edmond Humeau, homme de lettres, Paris  
 M. le chanoine Gabriel Ispérian, Abbaye, Saint-Maurice  
 M<sup>lle</sup> Anna Jacquier, Sion  
 M. René Jacquod, ancien conseiller national, Bramois  
 M. le Dr Henri Jobé, médecin, Delémont  
 M. Jean Jobin, ancien directeur, Delémont  
 M. le Dr Roger Joris, médecin-dentiste, Nyon  
 Son Em. le cardinal Charles Journet, Fribourg  
 Rév. Sœur Mathilde Kaiser, Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice  
 M. Georges de Kalbermatten, ingénieur, Sion  
 M. Louis de Kalbermatten, banquier, Sion  
 M. le Dr Victor de Kalbermatten, chirurgien, Monthey  
 M. Simon Kohler, conseiller d'Etat, Courgenay  
 M. Alfred Kramer, courtier en vins, Sion  
 M. le Dr Joseph Lachat, médecin, Bonfol  
 M. Marc Lamunière, Lausanne  
 M. George de Langalerie, Les Pinchinats par Aix-en-Provence  
 M. Joseph Lauber, pharmacien, Martigny

M. le Dr Jean-Pierre Laubscher, médecin, Lausanne  
 M. Marcel Luy, chargé d'affaires de Suisse en Tanzanie, Dar es-Salaam  
 M. Antoine Maillard, professeur, Orsières  
 M. Sylvain Maquignaz, journaliste, Fribourg  
 M. André Marchand, Delémont  
 M. Fidèle Marchand, Delémont  
 M. Marcel Marchand, Lima (Pérou)  
 M. Albert Maret, ingénieur, Martigny  
 M. Lucien Marsaux, homme de lettres, Neuchâtel  
 R. P. Damien Mayoraz, gardien du Couvent des Capucins, Sion  
 M. Charles Métry, Fiduciaire, Sion  
 M. le Dr Walter Michel, médecin, Clarens  
 M. Henri Michelet, médecin-dentiste, Sierre  
 M. le chanoine Marcel Michelet, professeur, Aigle  
 M<sup>e</sup> Michel Michelet, avocat et notaire, Sion  
 M. le Dr Marcel Mivelaz, médecin, Corcelles/Chavornay  
 M. le Dr François Molnar, directeur, Evionnaz  
 M. Paul Monnier, artiste peintre, Lausanne  
 M. Edouard Morand, président, Martigny  
 M. le Dr André Moret, médecin, Sion  
 M. Auguste Moret, ancien administrateur postal, Sion  
 M. Eugène Moret, directeur de l'Office régional du tourisme, Martigny  
 M. Louis Moret, L'Atelier, Sion  
 M. René Moret, médecin-dentiste, Monthey  
 M. Charles-André Mudry, notaire, Montana-Ver mala  
 M. Philippe Mudry, professeur au Collège de Sion, Monthey  
 M. le chanoine Leo Müller, Abbaye, Saint-Maurice  
 M. le Dr Antoine Nussbaumer, chirurgien, Monthey  
 M. Gérard de Palézieux, artiste peintre, Veyras/Sierre  
 M<sup>e</sup> Georges Parvex, avocat et notaire, Monthey  
 Pensionnat Mont-Olivet, Lausanne  
 M. Marc Pétermann, Bâle  
 M. Vincent Pitteloud, professeur au collège, Saint-Maurice  
 M. Pascal Pittet, notaire, Echallens  
 M. Giancarlo Poncini, Ascona  
 M. Fabien Pont, Sierre  
 M. Marc Pont, hôtelier, Sierre  
 M. Georges Pôt, professeur au collège de Sion, Monthey  
 M. le Dr André Pouget, chimiste, Münchenstein  
 M. Pierre Raboud, pharmacien, Monthey  
 M. Pierre Reichenbach, professeur au Collège de Saint-Maurice, Sion

- M. Jean-Pierre Remy, médecin-dentiste, Monthey  
 M. le Dr Charles Rey, médecin, Sierre  
 M. François Rey, Flanthey/Lens  
 M. Georges Rey-Bellet, ingénieur, Saint-Maurice  
 M. le Dr Jean Rey-Belley, médecin, Monthey  
 M. Norbert Roten, chancelier d'Etat, Sion  
 M. le chanoine Grégoire Rouiller, professeur au Séminaire de Fribourg,  
 Verbier-Village  
 M<sup>e</sup> Jean Ruedin, avocat, Sion  
 M. Louis Ruedin, banquier, Sierre  
 M. Michel Salamin, professeur au collège de Sion, Sierre  
 M. Alberto Sartoris, architecte, Lutry  
 M. Denis Saudan, Londres  
 M. Léo Saudan, juriste, Winterthur  
 M. Jean Sauthier, Martigny  
 M. Michel Schaller, pharmacien, Renens  
 M. Henri-Paul Schmidt, Saint-Maurice  
 Scolasticat des Pères Capucins, Saint-Maurice  
 M. le Dr Christian de Sépibus, médecin, Sion  
 M. Louis Serra, Paudex  
 M<sup>me</sup> Albano Simonetta, Martigny  
 M. Victor Solioz, député, Riddes  
 M. Louis Spagnoli, Martigny  
 M. Jean Stolz, Tramelan  
 M<sup>me</sup> Denise Tabin, Sierre  
 M. le chanoine Jean-Marie Theurillat, archiviste-paléographe, Abbaye,  
 Saint-Maurice  
 M<sup>me</sup> Juliane Thomson-Dunand, Aigle  
 M<sup>e</sup> Justin Thorens, avocat, Genève  
 M. André Tissières, Martigny  
 M. Georges Tissières, banquier, Martigny  
 M. Jérôme Tissières, banquier, Oberengstringen (ZH)  
 M. Joseph Tissières, banquier, Martigny  
 M. Rodolphe Tissières, conseiller national, Martigny  
 M. François Vaudou, Cully  
 M. Guy-André Veuthey, professeur au Collège de Saint-Maurice, Vionnaz  
 M. Pierre Veuthey, préfet, Martigny  
 M. Auguste Viatte, correspondant de l'Institut, Paris  
 M<sup>lle</sup> Marie Viatte, Porrentruy  
 M. le chanoine Joseph Vogel, directeur du Collège Saint-Charles,  
 Porrentruy

M. Raymond Vouilloz, pharmacien, Martigny  
M<sup>me</sup> Sabine de Werra, Martigny  
M. le Dr Marcel-Antoine Wildhaber, pharmacien, Neuchâtel  
M. Patrice Wildhaber, Aigle  
M. Pierre Wildhaber, pharmacien, La Chaux-de-Fonds  
M. Joseph Wisser, ingénieur, Fribourg  
Rév. Mère Marie Wuilloud; Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice  
M. Pierre Zimmermann, antiquaire, Sion  
M. le chanoine Edouard Zumofen, directeur du Collège, Le Châble  
M. l'abbé Maurice Zundel, Lausanne



## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par André Donnet et Jean-Marie Theurillat	7
Curriculum vitae parallèle, établi par Joseph Vogel . . . .	11
Lettre-préface de S. Em. le cardinal Journet . . . . .	17

### Première partie

### TÉMOIGNAGES

S. Corinna Bille, <i>Le partage de minuit</i> . . . . .	99
Georges Borgeaud, <i>Un musicien de l'âme et du cœur</i> . . . .	59
François Bouchardy, « <i>J'aime à faire bien tout ce que je fais</i> »	39
Maurice Chappaz, <i>Passants de Dieu</i> . . . . .	66
Jacques de Chastonay, <i>Le promeneur au-dedans</i> . . . . .	87
Robert-Benoît Chérix, <i>Quelques années de jeunesse... Souve-</i> <i>nirs d'un ami</i> . . . . .	29
Jean Cuttat, <i>Le donateur</i> . . . . .	73
Jean Darbellay, <i>Paul Saudan ou la symphonie de la nature</i> <i>et de la grâce.</i> . . . . .	55
Léon Dupont Lachenal, <i>Une âme rayonnante</i> . . . . .	32
Ernest Dutoit, <i>Son souvenir comme l'automne...</i> . . . . .	96
Dr Michel Gressot, <i>Un magistère de la découverte intérieure</i>	78
Edmond Humeau, <i>Acte de reconnaissance</i> . . . . .	49
Gabriel Ispérian, <i>Une secrète présence s'en est allée</i> . . . .	123
Sylvain Maquignaz, <i>Rencontre avec Norbert Viatte</i> . . . .	41
Sylvain Maquignaz, <i>Comment nous est apparu Paul Saudan</i>	43
Lucien Marsaux, <i>Prose pour deux chanoines défunts</i> . . . .	51
Marcel Michelet, <i>Témoins de la beauté de Dieu</i> . . . . .	45
Georges Pôt et Philippe Mudry, <i>Monsieur Saudan, maître de</i> <i>grec</i> . . . . .	94
Grégoire Rouiller, <i>Tu ne feras pas de Moi d'image taillée</i> . .	119
Alberto Sartoris, <i>De la pensée imaginaire à l'art concret</i> . .	53
Auguste Viatte, <i>Souvenirs</i> . . . . .	40
Joseph Vogel, <i>Norbert Viatte, notre confrère</i> . . . . .	91
Maurice Zundel, <i>De l'Hôpital de Genève à l'Abbaye de</i> <i>Saint-Maurice</i> . . . . .	126

Deuxième partie  
PAUL SAUDAN

CORRESPONDANCE MUSICALE AVEC GEORGES DE SAINT-FOIX  
(1936-1953)

Texte établi, annoté et présenté par André Donnet

Avant-propos . . . . .	131
1. Paris, 23 décembre 1936. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	137
2. Paris, 6 février 1937. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	138
3. Paris, 29 avril 1937. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	139
4. Chaîne, les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 28 août 1937. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	142
5. Paris, 17 novembre 1937. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	144
6. Aix-en-Provence, [5 juin] 1938. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	146
7. Paris, 6 novembre 1938. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	148
8. Paris, 29 juin 1939. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	149
9. S. l. n. d. [Saint-Maurice, début juillet 1939]. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	150
10. Paris, 9 août 1939. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	151
11. [Martigny], 15 août 1939. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	152
12. Chaîne, par Aix-en-Provence, 5 octobre 1939. - G. de Saint- Foix à P. Saudan . . . . .	153
13. Aix-en-Provence, 15 décembre 1939. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	154
14. Saint-Maurice, 25 décembre 1939. - P. Saudan à G. de Saint- Foix . . . . .	156
15. Aix-en-Provence, 5 février 1940. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	157
16. [Saint-Maurice], 23 avril 1940. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	159
17. Aix-en-Provence, 30 novembre 1940. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	160
18. Saint-Maurice, 22 décembre 1940. - P. Saudan à G. de Saint- Foix . . . . .	161
19. [Saint-Maurice], 23 février 1941. - P. Saudan à G. de Saint- Foix . . . . .	162
20. Aix-en-Provence, 31 mars 1941. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	163
21. Aix-en-Provence, 6 juin 1941. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	165
22. [Saint-Maurice], 3 juillet 1941. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	166

23. Chaîne, les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 19 septembre 1941. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	168
24. Saint-Maurice, 22 décembre 1941. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	170
25. Aix-en-Provence, 18 février 1942. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	172
26. [Saint-Maurice], 4 avril 1942. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	174
27. [Saint-Maurice], 19 avril 1942. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	176
28. Aix-en-Provence, 30 avril 1942. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	177
29. Saint-Maurice, 1 <sup>er</sup> septembre 1942. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	180
30. Aix-en-Provence, 27 octobre 1942. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	181
31. Saint-Maurice, 20 décembre 1942. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	183
32. Aix-en-Provence, 11 février 1943. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	184
33. [Saint-Maurice], 17 avril 1943. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	186
34. Aix-en-Provence, 8 juin 1943. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	187
35. Saint-Maurice, 29 juin 1943. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	188
36. Chaîne, les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 1 <sup>er</sup> août 1943. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	191
37. [Saint-Maurice], 16 novembre 1943. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	193
38. Aix-en-Provence, 7 janvier 1944. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	195
39. Saint-Maurice, 20 février 1944. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	196
40. Aix-en-Provence, 26 avril 1944. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	198
41. Saint-Maurice, 8 juin 1944. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	199
42. [Saint-Maurice], 25/26 décembre 1944. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	200
43. Aix-en-Provence, 12 avril 1945. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	201
44. Chaîne, les Pinchinats, par Aix-en-Provence, 19 août 1945. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	202
45. Saint-Maurice, 2 septembre 1945. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	204
46. Aix-en-Provence, 24 décembre 1945. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	206
47. [Saint-Maurice], 14 janvier 1946. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	207
48. Paris, 22 février 1947. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	208

49. Chaîne, par Aix-en-Provence, 26 août 1947. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	209
50. Saint-Maurice, 17 septembre 1947. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	210
51. Paris, 10 novembre 1947. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	214
52. Saint-Maurice, 31 décembre 1947. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	216
53. Paris, 8 mai 1948. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	218
54. Chaîne, par Aix-en-Provence, 16 août 1948. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	219
55. Saint-Maurice, 2 septembre 1948. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	221
56. Aix-en-Provence, 18 mars 1949. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	224
57. Aix-en-Provence, 27 décembre 1949. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	225
58. Saint-Maurice, 26 novembre 1950. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	226
59. Aix-en-Provence, 14 décembre 1950. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	227
60. Aix-en-Provence, 2 janvier 1952. - G. de Saint-Foix à P. Saudan . . . . .	228
61. [Saint-Maurice], 11 décembre 1953. - P. Saudan à G. de Saint-Foix . . . . .	229
62. [Saint-Maurice], 25 mai 1954. - P. Saudan à Madame la comtesse de Saint-Foix . . . . .	230
63. Saint-Maurice, 31 mai 1954. - P. Saudan à Madame la comtesse de Saint-Foix . . . . .	231
Index des noms propres . . . . .	233

## NORBERT VIATTE

I.	ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE, par André Donnet . . . . .	239
II.	SCHÉMA D'UN COURS SUR L'ART DU BEAU : « DAHLIA OU LA COLOMBINE D'ARLEQUIN » Texte établi et présenté par André Donnet	
	Avant-propos . . . . .	254
	Chapitre premier. Le nom divin . . . . .	261
	Chapitre II. A la conquête des songes . . . . .	262
	Chapitre III. Mnémosyne . . . . .	263
	Chapitre IV. L'Esprit sur les eaux . . . . .	264
	Chapitre V. La Nuit . . . . .	265
	Chapitre VI. Eusèbe et Florestan . . . . .	266
	Chapitre VII. Uranie et Terpsichore . . . . .	267
	Chapitre VIII. Le miroir de Dieu . . . . .	268
	Chapitre IX. David et les Philistins . . . . .	269
	Chapitre X. L'Épouse et le Lépreux ont la robe nuptiale .	270
	Prière . . . . .	271
	Sources . . . . .	272
III.	LETTRES, CONSEILS ET PRÉCIS ADRESSÉS A QUELQUES FAMILIERS (1930-1967) Texte établi et présenté par André Donnet	
	Avant-propos . . . . .	277
	1. Bienne, 26 juillet 1930. - A un élève de la classe d'Hu- manités . . . . .	280
	2. « Humanisme » (9 mai 1932) . . . . .	280
	3. « J'accepte de mourir... » (29 mai 1932) . . . . .	281
	4. Bouveret, 29 août 1932. - A Jean Darbellay . . . . .	282
	5. Saint-Maurice, 27 octobre 1934. - A un jeune étudiant	283
	6. Lausanne, 24 décembre 1934. - Au même . . . . .	285
	7. Saint-Maurice, 22 janvier 1935. - Au même . . . . .	285
	<i>Annexe :</i>	
	Bruxelles, 9 mars 1935. - Paul Claudel au même . . . . .	287
	8. Saint-Maurice, 5 avril 1935. - Au même . . . . .	288
	9. Saint-Maurice, 23 juin 1935. - Au même . . . . .	290
	10. Saint-Maurice, 24 octobre [1935]. - Au même . . . . .	291

11. « Les saisons de l'âme » [1937]	293
12. A des responsables de la jeunesse [1937]	294
13. [Saint-Maurice, début février 1939]. - A Maurice Chappaz	296
<i>Annexe :</i>	
[Saint-Maurice, 26 janvier 1939]. - Paul Saudan à Maurice Chappaz	297
14. Précis de sermon pour une première messe [Noël 1939]	298
15. [Saint-Maurice, fin 1941]. - A un mobilisé	301
16. Saint-Maurice, 29 novembre 1944. - A Maurice Chappaz	303
17. Saint-Maurice, 3 juin 1947. - A Jacques de Chastonay	304
18. « <i>In regione dissimilitudinis</i> »	305
19. Saint-Maurice, 23 mars 1958. - A un jeune confrère étudiant à Paris	308
20. [Saint-Maurice, 23 mars 1959]. - Au même	309
21. Saint-Maurice, 12 juin 1959. - Au même	310
22. Saint-Maurice, 25 février 1960. - Au même	311
23. [Saint-Maurice], 23 mars 1960. - Au même	312
24. Saint-Maurice, 23 décembre [1960]. - Au même	313
25. [Vevey], 23 mars 1961. - Au même	314
26. [Saint-Maurice, 30 juillet 1961]. - Au même	314
27. [Saint-Maurice, Pâques 1963]. - A la mère de ce même confrère	315
28. [Saint-Maurice], 15 août [1963]. - Au même confrère	315
29. Oberweid (Saint-Gall), 30 juillet [1964]. - Au même	316
30. [Saint-Maurice, 12 octobre 1964]. - A Madame S. Corinna Bille	317
31. [Saint-Maurice, 23 avril 1965]. - A la même	318
32. [Saint-Maurice, janvier 1967]. - A M. l'abbé Maurice Zundel	318

#### IV. LETTRES ET DIRECTIVES A UNE RELIGIEUSE

Texte établi et présenté par Jean-Marie Theurillat

Avant-propos	320
I. Discernement d'une vocation	
Première lettre	322
<i>Annexes :</i>	
I. « Votre vocation »	323
II. « Règle de vie »	324
III. « Règle de vie II »	325

Deuxième lettre . . . . .	326
<i>Annexe</i> : Quelques réflexions . . . . .	327
Troisième lettre . . . . .	329
<i>Annexes</i> : I. Commentaire de la préface du « Pontifical romain » pour la consécration des vierges . . . . .	329
II. Sur la prière . . . . .	333
Quatrième lettre . . . . .	334
Sermon de vêtire . . . . .	335
II. Soutien dans les épreuves du cheminement	
Cinquième lettre . . . . .	341
Sixième lettre . . . . .	342
Septième lettre . . . . .	342
Huitième lettre . . . . .	343
Neuvième lettre . . . . .	344
Dixième lettre . . . . .	345
Extraits . . . . .	345
Treizième lettre . . . . .	346
Quatorzième lettre . . . . .	347
Quinzième lettre . . . . .	348
Seizième lettre (du 22 janvier 1967) . . . . .	349
V. FRAGMENTS D'UN JOURNAL	
Choisis et présentés par Charles Journet	
Avant-propos . . . . .	351
1. Le maître . . . . .	353
2. La vie en Dieu . . . . .	356
3. Le mystère de Jésus . . . . .	358
Liste des collaborateurs et des souscripteurs de soutien . . . . .	365
Table des matières . . . . .	371





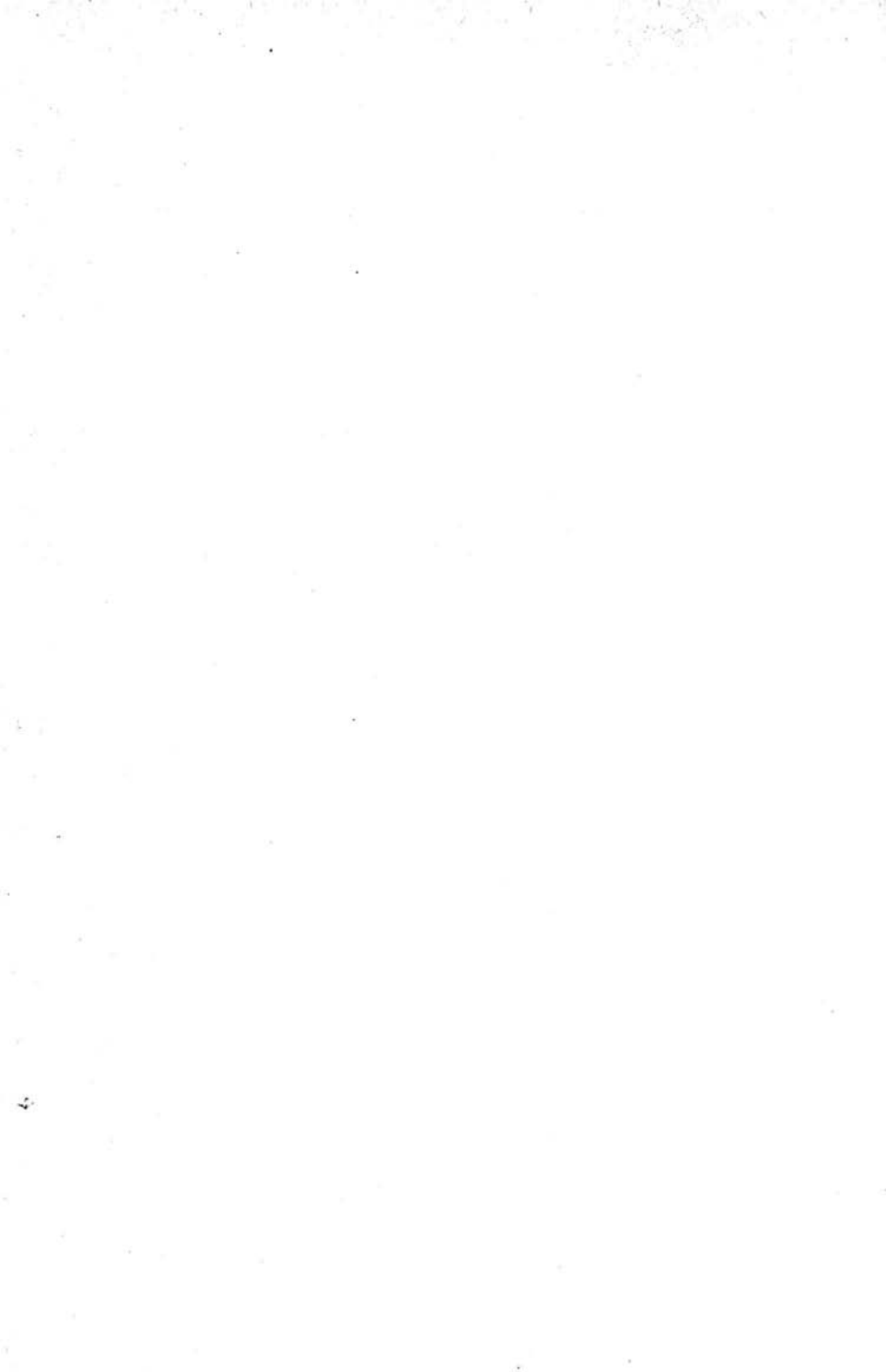
Ce volume, le sixième de la « Bibliotheca Vallesiana », collection dirigée par André Donnet, a été achevé d'imprimer le 15 novembre 1968 sur les presses de l'Imprimerie Pillet, à Martigny.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cinquante exemplaires nominatifs hors-commerce  
sur papier volumineux « Libris »  
numérotés de I à L  
réservés aux amis de la « Bibliotheca Vallesiana »  
et aux collaborateurs du présent ouvrage ;

Deux cents exemplaires nominatifs  
sur papier volumineux « Libris »  
numérotés de 1 à 200  
réservés aux souscripteurs de soutien  
et

Mille cinq cents exemplaires ordinaires  
sur papier « Voluma »









# BIBLIOTHECA VALLESIANA

(1920 Martigny, avenue de la Gare 19)

Etudes, témoignages et documents pour servir à l'histoire du Valais

Collection dirigée par André DONNET

\*

## Volumes parus :

1. Edmond BILLE. *Jeunesse d'un peintre (1878-1902)*. Suivi de ses « Heures valaisannes ». Mémoires présentés par S. Corinna Bille. La découverte intime du Valais par un artiste au tempérament puissant, dont les qualités d'écrivain ne le cèdent en rien à celles du peintre.  
Un vol. de 318 pages, illustré de 8 portraits par Edm. Bille. 1962 Fr. 20.—
2. Henri MICHELET. *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*. Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles. Préface de Maurice Dumas, conservateur au Conservatoire national des Arts et Métiers, Paris.  
Première étude d'ensemble sur les recherches d'un Valaisan jusqu'à ce jour plus célèbre que bien connu, inventeur du moteur à explosion et d'une linotypie, pionnier de la navigation mécanique et des fours industriels.  
Un vol. de 395 pages, illustré de 5 hors-texte et de 21 figures. 1965 Fr. 30.—
3. *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*. Publiés par André Donnet.  
Témoignage unique sur la vie quotidienne, au cours de sa carrière au service étranger, d'un Valaisan qui incarne l'homme moyen : enfance à l'armée ; campagnes et garnisons avec femme et enfants ; occupations et déboires d'une longue retraite.  
Un vol. de 296 pages, avec un portrait. 1966 Fr. 24.—
4. *Documents relatifs aux capucins de la province de Savoie en Valais (1603-1766)*. Publiés par Jean-Paul Hayoz et Félix Tisserand, ofm cap.  
Concernent principalement le conflit suscité en 1628/1630 par la rencontre de deux équipes de missionnaires venant, l'une de Savoie, l'autre des cantons confédérés, et la séparation des couvents de Saint-Maurice et de Sion d'avec la province de Savoie et leur réunion à la province suisse (1765-1767).  
Un vol. de 182 pages, illustré de 16 planches. 1967 Fr. 18.—
5. Charles-Emmanuel de RIVAZ. *Mes Souvenirs de Paris (1810-1814)*. Publiés par Michel Salamin.  
Les affaires du Valais traitées à Paris par son représentant au Corps législatif ; l'exactitude d'un homme politique soucieux de paraître et de se ménager ; les derniers jours de l'Empire napoléonien vus par un spectateur ennuyé mais impartial.  
Un vol. de 342 pages, avec un portrait de l'auteur. 1967 Fr. 25.—